1
[1883]

LE RÈGNE

DE

JÉSUS-CHRIST

REVUE ILLUSTRÉE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DE PARAY-LE-MONIAL

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX

« *Regi sæculorum, immortali, invisibili,*
soli Deo honor et gloria. »

PREMIÈRE ANNÉE

ON S'ABONNE :

A Paris, librairie Haton, rue Bonaparte, 33.
London, W. Burns & Oates, Granville mansions, 28, Orchard st.
Lyon, librairie Briday (Delhomme et Briguet succrs), avenue de l'Archevêché, 3.
Lyon, librairie Ed. Ruban, place Bellecour, 6.
Marseille, Mlle Rosa Michel, rue de l'Académie, 32.
Paray, chez M. Robardet, rue de la Visitation, 13.
Paray, chez Madame veuve Drago, en face de la Chapelle.

Janvier 1883

BUT DE CETTE REVUE

L'heure semble arrivée où les sociétés chrétiennes, sous peine de périr, devront reconnaître de nouveau, *en droit et en fait*, la SUPRÉMATIE SOCIALE DU CHRIST, et les peuples revenir aux sources de la vie, lesquelles sont *au divin Sacrement.*

Cette Revue, désireuse de contribuer à indiquer la voie du salut, vient à cette heure acclamer le SEIGNEUR AU SAINT-SACREMENT COMME ROI DES PEUPLES, CHEF DES ÉTATS ET SOUVERAIN DES SOCIÉTÉS LIBRES.

Elle s'efforce d'étendre son règne dans les intelligences et dans les cœurs, d'en seconder la diffusion partout où il doit atteindre et s'établir, d'en publier les titres séculaires, comme aussi d'en faire connaître les nouvelles et consolantes manifestations, de le venger, selon les forces que Dieu nous donnera.

A cet effet, cette publication réunira successivement les matériaux eucharistiques relatifs :

Première année, aux *droits;* deuxième année, aux *bienfaits;* troisième année, aux *moyens;* quatrième année, aux *desseins;* cinquième année, aux *puissances;* sixième année, aux *gloires* du Règne de Notre-Seigneur.

La première période durera six ans, pour se clore en 1889 par un *Concours universel* des Lettres et des Arts. — 30,000 francs sont mis en réserve pour les prix de ce concours.

La Revue, dont les fonds sont assurés, *n'accepte les abonnements que pour promouvoir l'œuvre du Règne dans les missions catholiques.* Les abonnés auront donc ainsi, sous une autre forme, la consolation de concourir à la grande Œuvre de la Propagation de la foi. (Voir 4e liv , page 226 et suivantes).

I/y 20

LE RÈGNE

DE

JÉSUS-CHRIST

REVUE ILLUSTRÉE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DE PARAY-LE-MONIAL

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX

« *Regi seculorum, immortali, invisibili*
Soli Deo honor et gloria. »

PREMIÈRE LIVRAISON

ON S'ABONNE:

A PARIS, LIBRAIRIE HATON, RUE BONAPARTE, 33

A PARAY, CHEZ M. ROBARDET, RUE DE LA VISITATION, 13

Janvier 1883

AU ROI DES ROIS

AU SEIGNEUR DES SEIGNEURS

JÉSUS-CHRIST AU TRÈS SAINT-SACREMENT

FILS DU DIEU VIVANT, L'ÉTERNEL

LE DIEU INCARNÉ ET SAUVEUR DU MONDE

AU GOUVERNEUR DE L'UNIVERS

SOUVERAIN DE TOUTES LES CRÉATURES

FONDATEUR DE LA PAIX

AU CHEF DES NATIONS LIBRES

Cet Hommage du Catholicisme.

Ce. 363/1 1883

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR ROBERT, ÉVÊQUE DE MARSEILLE

A UN RELIGIEUX EMPLOYÉ DANS SON DIOCÈSE

Monseigneur Robert, Évêque d'un diocèse qui eût tout d'abord une glorieuse initiative dans le culte du Sacré-Cœur, et lui-même savant archéologue, envoie à notre Œuvre les encouragements les plus compétents et les bénédictions empreintes de la plus flatteuse bienveillance :

« *Mon bien cher Père,*

« ***La Bibliothèque et le Musée eucharistiques,*** *fondés à Paray-le-*
« *Monial, par le R. P. Drevon, ont acquis un grand dévelop-*
« *pement, grâce au zèle généreux et à la persévérance d'un digne*
« *fils de la catholique Espagne, Monsieur le Baron Alexis de*
« *Sarachaga; mais ces richesses, si elles n'eussent été connues*
« *que des visiteurs, n'auraient pas servi entièrement au but pour*
« *lequel elles ont été réunies : l'extension du règne de Notre-*
« *Seigneur. Il convenait donc qu'il s'établît un organe de publi-*
« *cité destiné à faire connaître plus au loin ces précieux trésors de*
« *la piété chrétienne.*

« *Aussi, est-ce de grand cœur que j'applaudis à la pensée de*
« *la publication périodique qui aura pour titre :* « ***Le Règne de***
« ***Jésus-Christ.*** »

« *Je vous félicite, et je félicite tous ceux qui sont appelés à y*
« *collaborer. C'est une Œuvre nouvelle, fort appropriée aux*
« *besoins de notre temps, que suscite la Providence; et je ne*
« *doute point qu'Elle ne bénisse par de grands fruits d'édification*
« *dans les âmes le zèle des ecclésiastiques et des religieux qui*
« *lui apportent le concours de leurs savants travaux.*

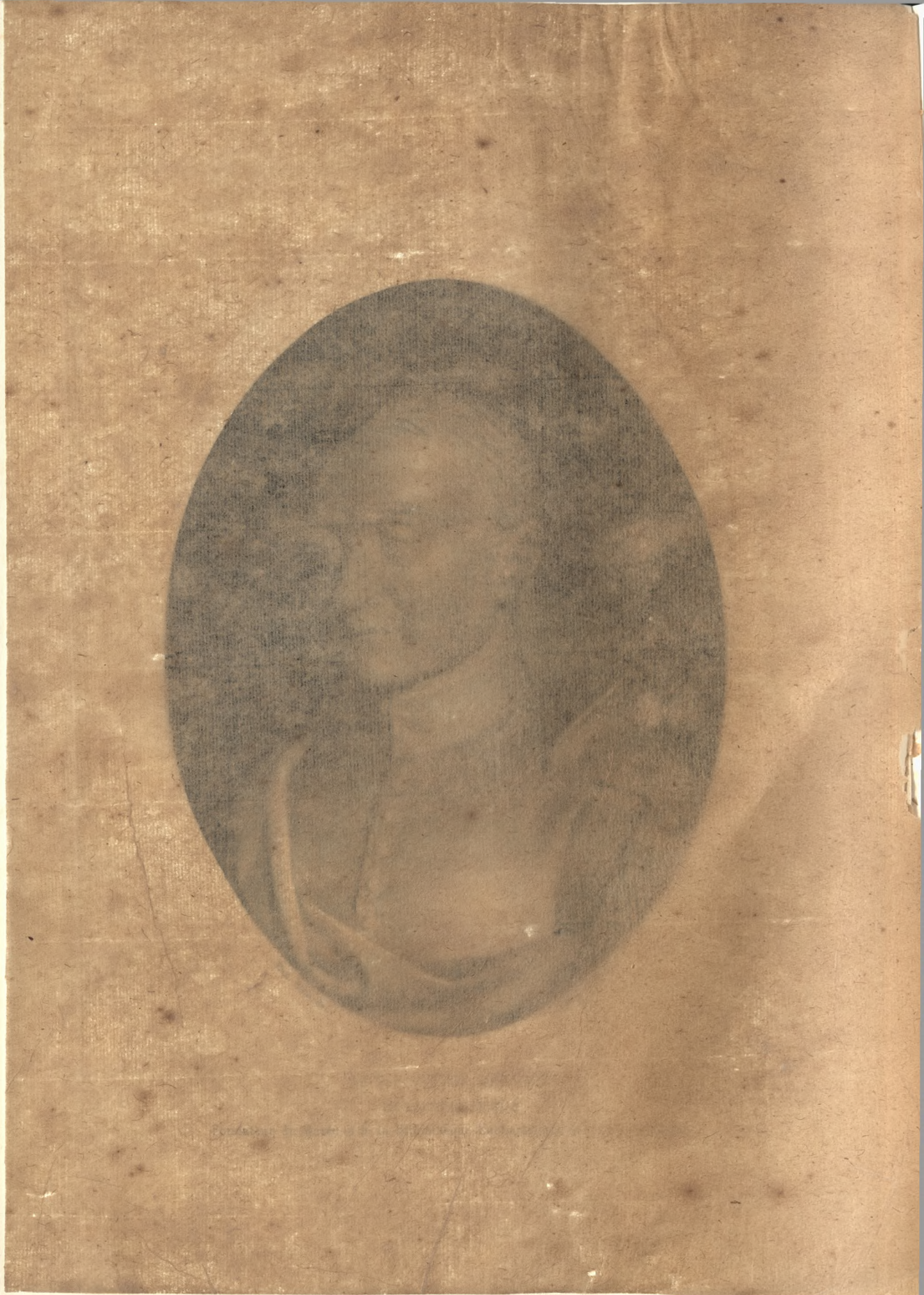
« *Veuillez agréer, mon bien cher Père, la nouvelle assurance*
« *de mon affectueux dévouement en N.-S.*

« † LOUIS, Év. de Marseille. »

LE R.P. VICTOR DREVON

DE LA Cie DE JÉSUS

Fondateur du Musée et de la Bibliothèque Eucharistique de Paray le Monial



LE RÈGNE
DE JÉSUS-CHRIST

AUX LECTEURS

Regi autem seculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria...

Au roi des siècles immortel et invisible, à Dieu seul honneur et gloire à jamais.

(1 TIMO. I. 17).

Un étranger qui désire être admis dans une bonne société doit décliner son nom et ses qualités. Une publication nouvelle qui veut trouver des lecteurs doit déclarer quel but elle poursuit et quelle idée elle a l'intention de réaliser. C'est pour remplir ce devoir d'honnêteté et de convenance littéraire, que nous adressons ces quelques mots à nos lecteurs.

I

Il y a deux ans, auprès du sanctuaire des Apparitions, à Paray-le-Monial, deux amis étroitement unis par les mêmes sentiments de zèle et de piété s'entretenaient ensemble des moyens d'honorer de plus en plus le Dieu de l'Eucharistie. Déjà ils avaient eu la pensée de rassembler les livres qui traitaient de l'ineffable mystère de nos autels et de commencer une collection de tableaux et d'objets d'art propres à glorifier Jésus-Christ dans son sacrement. Ils avaient pareillement formé

le projet de créer un organe de publicité pour faire connaître ces monuments de la croyance catholique à la présence réelle. Dieu voulut alors appeler à lui l'un des fondateurs du Musée, le religieux bien connu par son zèle ardent à réparer les outrages faits au Cœur aimant du Sauveur ; si nous n'en parlons pas davantage, c'est parce que la Revue publiera sur lui une Notice biographique.

Mais le noble et généreux compagnon de ses saints labeurs ne renonça pas à la tâche entreprise en commun. Compatriote de Balmès et de Donoso Cortès, il avait lu des articles publiés dans des Revues espagnoles qui parlaient du Règne eucharistique de N.-S. Jésus-Christ, *et un ouvrage intitulé :* Un monument à la souveraineté du Christ.

Ce fut comme un trait de lumière.

Pourquoi ne pas défendre et glorifier la royauté eucharistique de N.-S. Jésus-Christ ! Toutes ces richesses de la science et de l'art accumulées dans la Bibliothèque et le Musée ne disent-elles pas la puissance et la bonté, la magnificence et la gloire du Dieu de l'Eucharistie ? Ne sont-elles pas des preuves palpables de la royauté du Christ dans le monde, des faits authentiques qui attestent sa domination pacifique sur les intelligences et les cœurs, sur les êtres inanimés et dépourvus de raison ?

La Revue qu'on allait fonder pouvait servir au développement de cette grande pensée. On lui donnait un but élevé et social : il fut décidé qu'elle prendrait ce titre significatif : La Revue du Règne de N.-S. Jésus-Christ.

Est-ce à dire qu'elle est la première à défendre cette idée ? Non, assurément. Il y a longtemps que la théologie a reconnu et proclamé la royauté du Christ en ce monde ; et de nos jours, d'excellentes publications rappellent à notre société contemporaine, trop portée à l'oublier, cette vérité éminemment salutaire. Il y a même une sorte d'actualité à revendiquer les droits de N.-S. Jésus-Christ, dans ce temps où l'on ne parle que des droits de l'homme, où l'on met de côté, quand on ne l'insulte pas, le Dieu créateur et sauveur, le Législateur suprême et le Maître souverain des peuples et des sociétés.

La Revue du Règne de Jésus-Christ *a sa place marquée dans la lutte engagée.*

Que des écrivains et des orateurs avec l'éclat du style et l'énergie des convictions démontrent par les textes sacrés ou par les faits de l'histoire cette vérité. La civilisation moderne ou l'influence des idées chrétiennes sur les lois, les mœurs, la politique et les arts ; l'action de la divine Providence dans le gouvernement des choses humaines ; l'existence de l'Eglise, le royaume spirituel du Christ dans le temps et l'espace, peuvent fournir d'éloquentes démonstrations. Ce sont là de belles et grandes questions, et nous applaudissons au zèle de ces défenseurs de la foi.

La Revue qui se présente aujourd'hui au public emploiera une autre méthode. C'est à l'aide des monuments de la science et de l'art qui ont rapport à la présence réelle qu'elle démontrera le règne du Christ dans le monde. On peut en effet dès le commencement de l'ère chrétienne constater comme une prise de possession de la terre par l'Eucharistie. Après avoir eu une sorte de préexistence dans les symboles et les figures de l'ancien Testament, elle fut promise et annoncée par N.-S. Jésus-Christ aux jours de sa prédication évangélique et enfin réalisée par lui, la veille de son immortel et sanglant sacrifice. A mesure que le christianisme se propage et se fortifie au milieu des nations, la vérité dogmatique de la présence réelle se manifeste et produit d'admirables effets. Elle est la force des confesseurs et des martyrs de la foi, la pureté des vierges, la sainteté des premiers chrétiens. Par elle les intelligences sont éclairées, la ferveur anime les cœurs, les mœurs sont régénérées et l'on voit les germes d'une société nouvelle. L'Eucharistie est le ferment mystérieux déposé dans le sein de l'humanité. Le roi qui la gouverne avec douceur c'est le Christ, qui a promis d'être avec nous jusqu'à la fin des temps et qui a placé son trône d'amour dans nos tabernacles. Vous le voyez au berceau de toutes les nations chrétiennes : il se mêle aux faits importants de leur histoire. Toujours et partout il fait admirer sa bonté, sa puissance et aussi sa justice. On lui élève des demeures somptueuses ; on emploie pour les décorer les plus riches métaux, les pierres les plus précieuses. Les arts rivalisent entre eux à qui glorifiera mieux cette douce et invisible Majesté. L'hérésie qui attaque ce dogme aimable de la présence réelle voit ses efforts impuis-

sants. Elle contribue même au triomphe de la vérité en faisant élucider par la science les questions qui se rattachent à cette croyance. Le dogme sacré resplendit d'un nouvel éclat.

Bien plus, il prend une expansion joyeuse, quand pour augmenter la dévotion des fidèles et manifester d'une manière plus sensible sa royauté eucharistique, Notre Seigneur demanda que des hommages solennels fussent rendus à son humanité cachée sous les voiles du sacrement. Alors l'Eglise institue la belle fête du Corpus Domini, *dont l'office sera composé par le docteur angélique. Chaque année on portera en triomphe la divine hostie, et les peuples prosternés sur son passage béniront et loueront le Roi plein de douceur qui daigne nous visiter. Mais une dernière invention de l'amour infini devait jaillir de l'Eucharistie. C'est du milieu de l'hostie exposée dans son soleil d'or sur l'autel de la Visitation, à Paray-le-Monial, que Jésus a manifesté son Cœur. Désormais, il semble que Dieu ne peut plus rien ajouter aux merveilleuses inventions de la charité, il semble qu'il ne peut déployer une plus grande force d'amour pour régner sur les cœurs de ses serviteurs et de ses enfants. Qui pourrait se dérober à l'empire de ce Sauveur aimable qui nous montre son cœur rayonnant et blessé ?*

Telle est la royauté eucharistique du Christ, tel est le pacifique empire qu'il exerce sur les individus et les peuples. Mais l'exercice de cette royauté a laissé des traces dans le monde. Il y a des faits, des monuments, des traditions chrétiennes. C'est beaucoup de recueillir ces legs du passé, ce n'est pas tout. Ils ont une signification. On peut s'en servir pour glorifier l'Eucharistie et la royauté du Christ, et nous l'avons dit, c'est là ce que se propose la Revue du Règne de Jésus-Christ. *Voici comment.*

II

Si le seul aspect du Musée fait naître cette idée, la publication nouvelle la mettra encore plus en lumière. Elle rappellera en effet les affirmations des docteurs et des écrivains ecclésiastiques, les chants des poètes, les faits miraculeux, les témoignages de l'histoire, les œuvres

d'art dont plusieurs portent le sceau du génie, les hommages que chaque siècle a rendu au Christ régnant dans l'Eucharistie et déduira de ces documents les conséquences naturelles, c'est-à-dire la glorification de Jésus-Hostie et de son Cœur sacré.

Les rédacteurs se sont partagé ce vaste domaine, afin que rien ne leur échappe dans cet ensemble harmonieux. Toutes les différentes parties seront l'objet d'une étude spéciale. La théologie qui expose le dogme catholique et qui le défend contre l'erreur ; les prescriptions morales, juridiques et liturgiques qui concernent la sainte Eucharistie; les considérations philosophiques qui donnent la raison des choses, les réflexions pieuses de l'ascétisme, les élans religieux de la poésie et de l'éloquence, les faits miraculeux, les données intéressantes de l'archéologie, les merveilles de l'architecture, les récits de l'histoire ; en un mot, toutes les branches de la science et de l'art qui ont servi à glorifier le Dieu de nos autels, trouveront des interprètes consciencieux, des écrivains compétents, heureux de tracer quelques pages à la gloire du Christ régnant dans l'Eucharistie.

Ce qui facilitera leur travail est le secours qu'ils trouveront dans une bibliothèque spéciale mise à leur service. La connaissance des livres, écrits sur une matière, est d'une importance capitale pour quiconque entreprend un travail sur un sujet particulier. Les livres nouveaux abondent, les réimpressions ont mis à la portée des hommes studieux plusieurs œuvres rares ou même réputées introuvables. L'indication des sources est donc d'une grande utilité.

La Bibliothèque Eucharistique de Paray-le-Monial *offrira aux rédacteurs un catalogue des ouvrages sur l'Eucharistie et le Sacré-Cœur, conçu avec ordre et embrassant toute l'étendue de la matière. Il fournira ainsi des renseignements précieux aux théologiens, aux historiens, aux liturgistes, aux canonistes, aux littérateurs et aux artistes sur tout ce qui se rapporte à l'auguste Sacrement.*

Les collections du Musée permettent également d'avoir sous les yeux, sinon les tableaux et les objets d'art eux-mêmes, au moins les photographies et des copies. Chaque livraison présentera quelques reproductions de monuments eucharistiques, et les lecteurs connaîtront ainsi

des œuvres menacées peut-être de destruction ou jusques-là inconnues.

On le voit, cette publication a un caractère particulier et promet d'être intéressante.

Dans le mouvement progressif qui porte les âmes vers le culte de la divine Eucharistie, la partie scientifique et artistique ne pouvait être oubliée. Ce n'est donc pas un recueil dont la pensée première est d'édifier et de porter les âmes à une dévotion plus tendre envers la divine Hostie et le Cœur sacré du Sauveur. Plusieurs recueils périodiques s'acquittent avec succès de cette fonction et nous ne renonçons pas dans l'occasion à être leur auxiliaire. Mais la Revue se propose avant tout la grande démonstration du règne eucharistique de N.-S. Jésus-Christ par une méthode scientifique et artistique. Elle nourrira la piété par le récit des miracles sociaux et particuliers qui abondent dans chaque siècle ; elle intéressera par l'étude des monuments, elle instruira par les travaux sérieux d'une érudition saine et d'une science de bon aloi.

Cette publication n'a pas le caractère d'une œuvre personnelle. On y fait appel à tous ceux qui aiment les choses de la science et de l'art chrétien. Ce n'est pas seulement une nationalité ou une littérature qui veut rendre hommage à l'un des dogmes les plus vénérables de notre sainte religion. C'est une œuvre catholique : l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, la Pologne, la Suisse, ont fourni des objets d'art ou donné d'illustres représentants aux divers Comités. Quand il s'agit de travailler à la gloire de N.-S. Jésus-Christ et de son Cœur sacré, toutes les nationalités s'unissent, ou plutôt il n'y a plus que des catholiques, enfants d'une seule et même mère, la Sainte Eglise romaine.

Nous avons parlé de Comités : *l'Œuvre en a trois. Le premier est chargé de la direction supérieure de la Revue, et il compte dans son sein un cardinal et plusieurs évêques. Le second est le* Comité de l'action : *il s'occupe tout particulièrement de recueillir les livres, les tableaux, les souscriptions et les dons volontaires. On y voit de grands noms appartenant à la société européenne. D'illustres chrétiens par la nais-*

sance et leur haute situation, des dames non moins distinguées par leur rang et leur piété, ont promis leur appui et leur concours sympathique. Enfin le troisième Comité, celui de la rédaction, a pour directeur Mgr Barbier de Montault, qu'il ne nous appartient pas de louer ici. Autour de lui se groupent des savants, des artistes, des écrivains, qui ont déjà fait leurs preuves et dont le désir de glorifier N.-S. Jésus-Christ est le meilleur stimulant.

*Disons, en terminant, que cette Revue n'a pas le caractère d'une spéculation, puisqu'elle se propose de consacrer à l'*Œuvre du Denier des expulsés *les bénéfices qu'elle pourra faire.*

Nous croyons avoir fait connaître suffisamment l'idée, le but et le caractère de cette Revue. Puissions-nous contribuer à dresser un trône d'honneur au Christ-Roi ! C'est dans cette pensée que nous travaillerons et que nous emploierons les trésors de la littérature, de l'art et de la science catholique, les témoignages harmonieux de foi profonde et d'ardente charité que chaque siècle a rendus à la Très Sainte Eucharistie.

Le Secrétaire de la Rédaction.

LE RÈGNE EUCHARISTIQUE

DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Rex meus et deus meus.
Vous êtes mon Roi et mon Dieu.
(Ps. 43.)

Puisque cette Revue porte à son frontispice un titre bien significatif, il importe d'en démontrer la vérité, ou tout au moins de donner un premier aperçu de ce que nous entendons par le *règne eucharistique de N.-S. Jésus-Christ* (1).

Il est évident que notre intention n'est pas de traiter en une seule fois cette grande question d'une manière complète. Il faudrait un volume pour l'étudier sous tous ses aspects. Cette étude sera faite dans le cours de cette publication. En attendant, nous offrons quelques preuves et quelques faits à l'appui de cette vérité.

I

Jésus-Christ est roi dans le sens absolu du mot, il possède tous les droits de la royauté. Sa domination s'étend sur l'univers entier. A lui seul appartiennent d'une manière complète et absolue l'honneur, la gloire et la puissance.

Ouvrons le *Livre* par excellence qui reflète l'inspiration divine. Ecoutons le prophète David nous communiquer les secrets d'en haut :

(1) L'idée de ce travail nous est suggérée par deux articles de l'excellente revue mensuelle la ***Lampara del Santuario***, publiée à Madrid.

« Pourquoi les natures ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre Jéhovah et son Christ. — Brisons leurs liens, ont-ils dit ; rejetons leur joug. — Celui qui habite dans les cieux rira. Adonaï se moquera d'eux. Un jour il leur parlera dans sa colère, il les confondra dans sa fureur.

« Pour moi, j'ai été constitué roi par lui, dans Sion, sa montagne sainte, j'en publierai les décrets. Jéhovah m'a dit : « Vous êtes mon Fils, je vous « ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi et je vous donnerai les nations « pour héritage, et pour domaine les confins de la terre. Vous les gouver- « nerez avec un sceptre de fer, vous les briserez comme un vase d'argile. »

« Maintenant donc, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Servez donc Dieu avec crainte et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Recevez ses ordres, de peur que le Seigneur ne s'irrite contre vous et que vous ne périssiez hors de la voie. » (Ps. II.)

Dans cette page biblique le prophète parle clairement du Messie, du Christ, Roi et Sauveur, fils de Dieu engendré dans les splendeurs de l'éternité. Il annonce la royauté et la domination qu'il exercera sur le monde, malgré les révoltes de l'orgueil.

Il semble qu'on entend les frémissements des nations païennes et les vains complots des peuples de Juda et d'Israël. On voit le Christ publiant dans Sion qu'il est roi, non de par le monde, mais de par Jéhovah, son père, qui l'engendra dans un éternel aujourd'hui ; Rome païenne avec ses empereurs et son Sénat idolâtres, brisés à la fin comme un vase d'argile ; et les rois et les princes comprenant à peine de si terribles enseignements.

Ainsi David, dans son langage inspiré, a salué la monarchie universelle de Jésus-Christ. Il revient souvent sur cette vision de l'avenir qui lui montre le Roi-Sauveur assis sur son trône éternel, Roi-Sauveur vivant et immortel, présent dans l'Eucharistie (1).

Prenons maintenant l'Evangile et assistons à une des scènes mémorables de la Passion du Sauveur (Jean, c. XVIII.) :

(1) On peut citer une foule de versets des Psaumes où il est parlé du Christ-Roi : *Et sedebit Dominus rex in œternum.* (Ps. 28.) *Tu es ipse rex meus et Deus meus,* (Ps. 43.) *Rex magnus super omnem terram.* (Ps. 46.) Ps. 9, 92, 80, 87, 99, etc.

« Pilate, le magistrat romain, étant entré de nouveau dans le prétoire, appela Jésus et lui dit : « Vous êtes le roi des Juifs ? » (1)

Pilate, mandataire de l'empereur Tibère, était chargé de maintenir l'ordre dans la Judée et la soumission du peuple à l'Empire. Il était obligé de s'informer des bruits populaires et surtout de savoir s'il y avait dans le pays un roi des Juifs qui pouvait soulever la nation. Il n'avait rien entendu dire avant d'avoir reçu les accusations des Juifs contre Jésus. Il pouvait donc facilement croire que c'était une imputation calomnieuse. C'est pour cela que Notre-Seigneur lui répondit : « Dites-vous cela de vous-même ou les autres vous l'ont-ils appris ? » C'est-à-dire : Vous me faites cette question non parce que dans vos fonctions vous avez conçu quelque doute ou quelque soupçon contre moi, mais parce que cela vous a été suggéré par mes accusateurs.

Alors Pilate parut piqué de ces paroles et il répliqua avec vivacité : « Suis-je par hasard un Juif, c'est-à-dire est-ce que je m'occupe de vos différends ? Votre nation et vos pontifes vous ont livré à moi. Qu'avez-vous fait ? ».

Jésus, voulant ôter toute ombre de doute et toute appréhension au sujet de la nature du royaume qu'il était venu fonder, répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde (2). Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient certainement, afin que je ne sois pas livré en la puissance des Juifs, mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. » *Nunc autem regnum meum non est hinc.*

Notre-Seigneur voulait rassurer Pilate en lui montrant qu'il n'avait rien à craindre du royaume fondé par lui. Il le lui présente comme un royaume spirituel destiné à sanctifier et à sauver les âmes ; et la preuve qu'il en donne est concluante. Il n'avait aucune force matérielle à sa disposition, tandis que tous les royaumes de la terre ne subsistent que par la force des armes ou par la puissance de l'or.

Pilate ne comprit rien aux paroles de Notre-Seigneur. Il restait toujours

(1) Dans le texte grec l'article précède le substantif. On lit : ὁ Βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων Ainsi le mot *roi* doit s'entendre non d'un roi quelconque, mais d'un roi particulier et bien défini, possédant tous les attributs de l'autorité royale, le roi par excellence.

(2) Dans le texte grec, la préposition *ex* n'indique pas seulement la matière ou la nature de la chose, mais encore l'origine.

vrai que Jésus avait explicitement affirmé qu'il avait un royaume et qu'il était roi. Ce qui de toutes manières devait déplaire à un politique soupçonneux. Afin donc d'éclaircir la chose, il alla au plus court et, déduisant les conséquences d'ailleurs très justes des affirmations de Jésus, il lui adressa cette question : « Ainsi donc vous êtes roi ? » Alors le Seigneur lui répondit avec simplicité et précision : « Vous l'avez dit. » Locution ou manière de parler qui, comme on le sait, exprime un assentiment à la question posée. Puis il ajoute : « Je suis roi et c'est pour cela que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. »

Telle est l'explication littérale du texte évangélique d'après l'exégèse moderne. Jésus s'est déclaré roi. Il n'a pas craint d'affirmer sa royauté en face du magistrat romain. Ce sera peut-être la cause de sa condamnation : n'importe, il veut rendre témoignage à la vérité.

S'il a dit : *Maintenant, mon royaume n'est pas d'ici.* Il n'a pas dit : « Mon royaume n'est pas ici. » Il est, en effet, sur la terre et il y sera jusqu'à la fin des temps. (1)

II

Il y a une autre preuve de la royauté de N.-S. Jésus-Christ dans l'inscription placée au-dessus de la croix. Ecoutons ici la parole magistrale de Bossuet :

« N'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon Maître attachaient au-dessus de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, écrit en gros caractères et en trois langues, afin que la chose fût plus connue !

« Il est vrai que les Juifs s'y opposent ; mais Pilate l'écrit malgré eux... Il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi ! cet homme qui

(1) Quelques interprètes ont remarqué que Jésus dans ces paroles : ***Maintenant, mon royaume n'est pas d'ici***, semble affirmer que, dans un autre temps et un autre lieu, il possèdera même la puissance matérielle. Pendant les jours de sa passion et de sa mort, c'était, en effet, l'heure des puissances de ténèbres.

livre un innocent à la mort, de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrits sans dessein et qui paraissaient de peu d'importance !...

« Grand Dieu ! je reconnais vos secrets. Il fallait que Jésus mourût sur la croix ; il fallait que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par complaisance et l'autre par sa fermeté.

« Ecrivez-donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte, et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoique l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel ; que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus-Christ soit écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu ; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes ; et en la langue romaine, qui est celle de l'Empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs, des arts ; vous, ô Juifs, héritiers des promesses ; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau. Fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre, il attirera tout à lui, changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs.

« Bientôt les nations incrédules auxquelles il tend les bras viendront recevoir, parmi ces embrassements paternels, cet aimable baiser de paix qui doit les réconcilier au roi qu'elles ne connaissaient pas. Bientôt ce Crucifié sera couronné d'honneur et de gloire. A cause que, par la grâce de Dieu, il a goûté la mort pour tous, il verra naître de son sépulcre une belle postérité ; et ce mystérieux grain de froment étant tombé en terre, se multipliera par sa propre corruption, c'est-à-dire que le Fils de Dien tombe de la croix dans le sépulcre, et par un meveilleux contre-coup tous les peuples tomberont à ses pieds. *Populi sub te cadent.* » (Ps. 44.) (1)

Après le grand orateur nous n'osons pas prendre la parole pour citer d'autres textes qui établissent cette même vérité. Nous terminerons ces arguments scripturaires en rappelant ce passage dans lequel saint Paul, faisant

(1) Premier discours sur la Circoncision de N.-S. Jésus-Christ.

allusion aux paroles de l'Apocalypse, salue Notre-Seigneur Jésus-Christ de ces beaux titres de *Roi des rois,* de *Seigneur des seigneurs*, *Rex regnum*, *Dominus dominantium,* le *seul qui possède la véritable immortalité, qui solus habet immortalitatem,* et à qui appartient l'honneur et l'empire éternel, *cui honor et imperium simpiternum.* (Timothe, c. VI, 16.)

Or, le Christ ressuscité et glorieux ne change pas, il garde à jamais ces titres d'honneur, et sous les ombres du Sacrement il est toujours le *Roi des rois* et le *Seigneur des seigneurs.*

III

La monarchie universelle et absolue du Christ est pareillement affirmée par les maîtres de la science sacrée.

Les théologiens sont unanimes à reconnaître sa royauté spirituelle, non seulement comme Fils de Dieu, ce qui ne soulève pas même l'ombre d'un doute, mais encore comme homme. Jésus, en vertu de l'union hypostatique, est revêtu de plusieurs titres que lui confèrent une suprême et universelle puissance.

Il est notre Sauveur. Il a racheté le monde par les mérites de sa passion. Il nous a vraiment acquis au prix de son sang. (Actes 20, 28.) Nous sommes le fruit de son généreux sacrifice, *Populus acquisitionis.* (I. Petr. 2.) Ce qui a été dûment et loyalement payé devient une possession légitime. Jésus a payé largement notre rançon, il nous a délivrés et rachetés ; nous lui appartenons donc par un droit légitime.

Nous lui avons été donnés par Celui qui pouvait disposer de nous comme notre Créateur et Seigneur. Déjà nous avons entendu le prophète royal, parlant en la personne de Jéhovah, et disant au Christ : « Demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage et pour possession les confins de la terre. » (Ps. 2.) Nous pouvons encore citer un beau passage du prophète Daniel : « Je regardais dans cette vision de nuit et voilà que sur les nuées du ciel venait comme le Fils de l'Homme, qui s'avança jusqu'à l'ancien des jours, et il lui donna la puissance, l'honneur, le royaume ; et tous

les peuples, toutes les nations et toutes les langues le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée. Son royaume est impérissable. » (C. 7.)

Ainsi nous appartenons à Jésus-Christ en vertu d'une donation réelle.

Enfin il a des droits sur nous, droits acquis par son amour, par ses bienfaits et par des services rendus. Tout chrétien peut dire avec saint Paul : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. *Dilexit me et tradidit semet ipsum pro me.* (Gal. II, 20.) Sa charité pour nous a été jusqu'à l'excès. *Propter nimiam charitatem quâ dilexit nos.* (Eph. 24.) Il nous a comblés de ses dons, de ses prévenances et de ses bontés. *In nos effudit abundè.* » (Tite 3.) Il pouvait nous racheter par une goutte de sang, il a voulu le verser à flots..., et il continue à travers les siècles à prodiguer à son peuple les richesses de sa grâce et les trésors de son amour.

Comment pourrions-nous jamais payer de retour son amour si généreux et si magnifique dans ses dons ? Jésus-Christ, ce roi si aimable, n'a-t-il pas droit à tout ce que l'amour reconnaissant peut inspirer de dévouement et de gratitude à un cœur chrétien ?

Et ces titres, remarquons-le bien, ne sont pas seulement des souvenirs, ils gardent encore toute leur réalité.

« Lorsque nous fixons nos regards sur le Saint-Sacrement, dit un pieux écrivain, nous savons que c'est Jésus lui-même qui se cache sous ces voiles fragiles et mystiques. Il est là, dans l'ostensoir, revêtu comme de sept ornements magnifiques des droits de sa nature humaine, comme *chef de l'Église*, comme *prophète*, comme *prêtre*, comme *roi*, comme *maître de toutes choses*, comme *juge des anges et des hommes*.....

« C'est un sujet de joie pour lui d'être le fils de la mère qu'il s'est choisie de toute éternité, cette Mère pure et sans tache et qui, malgré le privilège unique de l'Immaculée-Conception, avait été rachetée par son précieux sang.

« Il se réjouit d'être le *chef de l'Église*, le roi des anges et des hommes, ayant mérité pour ceux-ci dans leur propre nature, gouvernant ceux-là dans une nature inférieure à la leur et réunissant toutes les créatures intelligentes, excepté celles qui, par suite de leur propre perversité, se sont détachées de lui et ont péri.

« *Il est notre prophète*, car il nous donne des lois et nous enseigne la sagesse, il lit dans nos cœurs et nous dévoile les secrets de l'avenir.

« *Il est notre roi*, et il n'est point de potentat sur la terre, empereur, prince ou président de république qui ne gouvernent en son nom et en vertu de l'autorité qu'il lui délègue, non seulement comme Dieu, mais aussi comme disposant de l'empire absolu qui appartient au Fils de l'Homme.

« *Il est notre prêtre*, car une fois il a offert pour nous sa vie avec son sang sur le Calvaire ; et tous les jours il renouvelle mille et mille fois ce même sacrifice dans le mystère non sanglant de l'autel.

« *Il est le maître* de toutes les choses temporelles, selon la promesse qui lui a été faite qu'il possèderait la terre dans toute son étendue. Il n'existe point de propriété personnelle ou réelle, obtenue par héritage ou à prix d'argent, possédée en vertu d'un droit ou d'un titre quelconque qui ne lui appartienne comme homme, en dehors même de son domaine absolu comme Créateur. Toute autre propriété n'est que la sienne qu'il nous délègue par une permission ou un mandat.

« *Il est notre juge*. Tout homme qui meurt est jugé par lui dans sa nature humaine ; et ce doit être un grand sujet de joie pour nous autant que pour lui, que cette puissance judiciaire, à la fois si belle et si terrible, ait été remise entre ses mains. » (P. William Faber.)

Quelle perspective l'œil de la foi nous découvre lorsque nous considérons Jésus-Hostie ! Jésus, dans son Sacrement, est notre frère comme fils de Marie, il est notre Pontife, notre Législateur, notre Roi, le Maître-Souverain de toutes choses. C'est donc bien lui qui règne dans le monde.

L'histoire peut nous offrir des documents certains sur la royauté du Christ.

D'abord elle nous présente un fait indubitable : l'accomplissement des prophéties qui annonçaient que le Messie attendu par les Juifs devait posséder la puissance royale et régner sur un peuple choisi. C'est pourquoi l'ange annonçant sa venue à la Vierge de Nazareth, parle de lui en ces termes : « Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il règnera éternellement dans la maison de Jacob. » C'est ce qu'avouent tous les hommes inspirés ; et il y a entière conformité de prédictions entre l'ancienne et la nouvelle alliance.

Or, ce fils glorieux de David, ce rejeton illustre du père des croyants, c'est Jésus-Christ. Il règne sur la postérité spirituelle d'Abraham, aussi nom-

breuse que les grains de sable du rivage de l'Océan, aussi multipliée que les étoiles du firmament. Il règne dans la maison de Jacob, c'est-à-dire dans l'Église catholique, apostolique et romaine, qui subsiste depuis plus de dix-huit siècles sur le terrain mouvant de ce monde et au milieu de l'instabilité des choses humaines. Elle a vu disparaître à ses côtés, l'un après l'autre, une foule d'empires, de royaumes et de républiques qui se proclamaient indestructibles, tandis qu'elle conserve sa vigueur native et qu'elle embrasse toutes les nations. Le Christ est le seul Roi éternel, le seul qui possède un royaume qui ne finira jamais. *Regni ejus non erit finis.*

Saluons donc ce roi immortel, ce Christ, *unctus*, qui a reçu la double onction du sacerdoce et de la royauté, le roi suprême et sans égal, le roi par excellence, comme l'ont chanté les anges dans les champs de Bethléem, lorsqu'ils annonçaient la naissance d'un Sauveur, *qui est le Christ. Christus Dominus.*

Saluons le Christ dans sa royauté pacifique, au milieu des nations chrétiennes qui l'ont reconnue et entourée de leur respect et de leur amour. Les Juifs qui l'attendaient n'ont pas voulu le reconnaître. Peuple superbe et charnel, aveuglé malheureusement par les idées d'une royauté et de prospérités temporelles, ils ont rejeté leur libérateur. Mais l'humanité nouvelle, baptisée dans le sang du Sauveur, a vu le Christ vivant et régnant dans l'Eucharistie. Elle s'est prosternée à ses pieds et a proclamé sa royale puissance.

C'est cette pensée qui avait inspiré à Charlemagne d'écrire en tête de ses lois :

« *Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais*, moi Charles, par la grâce et la miséricorde de Dieu, roi du royaume de France, dévot défenseur et humble auxiliaire de la Sainte-Église de Dieu. *Regnante Domino Jesu-Christo in perpetuum.* » (1)

Oui, il règne et il règnera, malgré ses ennemis ; et puissions-nous, pour notre bonheur, être et demeurer ses humbles et fidèles sujets.

(1) Baluze, cap. T. I.

IV

Cette réalité du règne de N.-S. Jésus-Christ soulève plusieurs questions auxquelles il faut donner une solution.

Et d'abord : quelle est l'étendue du royaume du Christ ? La puissance du Christ Roi s'étend sur les trois *empires de la nature, de la grâce et de la gloire.*

Toutes les parties de la nature sont à lui et existent à cause de lui. La *matière inanimée* avec ses formes diverses qui embellissent la terre, avec ses mystères et ses forces énormes, est parfaitement soumise à la puissance de Jésus-Christ. Autrefois, pendant sa vie mortelle, il commandait à la mer et à la tempête ; aujourd'hui, caché dans le Sacrement, il commande à la fleur d'ouvrir son calice pour recevoir l'hostie, aux flammes de la respecter, aux fleuves de n'en point approcher.

Son pouvoir sur la *matière animée* et vivante n'est pas moins marqué. Quand il a précipité dans la mer le troupeau immonde appartenant aux Géraséniens, il fit usage de son droit de propriété, et l'ordre qu'il donna au poisson d'apporter à Pierre l'argent du tribut, fut encore une marque de sa puissance. Aujourd'hui, sous les voiles du Sacrement, il sait aussi se faire obéir par les êtres privés de raison. On les a vu donner des signes de respect à la présence réelle de Jésus-Christ. Une colombe a porté l'hostie à la B. Ida de Louvain.

La *nature humaine*, l'homme a été l'objet des attentions du divin Sauveur dans son Sacrement. Tantôt il se montre plein d'une douceur ravissante, tantôt il signale sa puissance et fait redouter sa colère.

Plus admirable encore est le pouvoir du Christ dans *l'empire de la grâce*. Il est tellement vrai que le Sauveur est la source de toutes les grâces passées, présentes et futures, que la libéralité de Dieu n'en a pas accordé une seule ni aux anges, ni aux hommes, avant ou après l'Incarnation, sans l'avoir fait par égard pour le Verbe incarné.

Nous devons tout à ses mérites. Regardez cette vaste étendue de l'univers ; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus, toutes les grâces, c'est le sang du Sauveur qui les a obtenues.

Autant que nous sommes de chrétiens, nous publions que nous n'avons rien reçu que par lui. Jésus, dans le Sacrement, est toujours la source de toute grâce excellente et de tout don parfait. Des rapports intimes s'établissent entre les saints et le très Saint-Sacrement ; leur vie intérieure consiste surtout dans le culte qu'ils lui rendent, et leur force, leur persévérance dans les œuvres de piété et de charité viennent de cette source brûlante de la charité. Que d'exemples à citer? Que de faits précieux et intéressants nous serviraient de témoignages? La *Revue du règne de Jésus-Christ* les présentera plus tard à nos lecteurs et ils verront que l'empire de la grâce appartient bien à Jésus-Hostie.

Son troisième *empire est celui de la gloire*. Ce Jésus dans le moment même où nous considérons les faibles proportions où il s'est réduit en son Sacrement, reçoit les hommages et les adorations de la Cour céleste prosternée à ses pieds. De même que la Cour d'un roi est faite pour le prince, ainsi le ciel est fait pour Jésus, il lui appartient, et nul parmi les enfants des hommes n'était entré dans la céleste demeure avant qu'il n'en eût ouvert la porte par la consommation de son sacrifice, et qu'il n'y eût pénétré avec son humanité glorifiée.

Jésus-Hostie est le roi des anges et des bienheureux, et nous le voyons envoyer à ses serviteurs tantôt un saint, tantôt un ange pour les nourrir de la divine hostie.

Voilà le triple empire sur lequel Jésus-Christ exerce la suprême domination pour le bien de son Eglise, son royaume de prédilection. Le Christ-Roi multiplie les prodiges de sa bonté et de sa puissance en faveur du peuple chrétien, peuple merveilleux répandu dans tous les points de l'espace, qui trafique sur la terre afin d'amasser dans le ciel.

Le royaume du Christ est appelé un *royaume spirituel* parce qu'il règne surtout sur les âmes ; il leur communique la vérité. Les hommes prévenus et aidés de la grâce sont rassemblés en un seul corps pour entendre la voix de Jésus-Christ par laquelle ils sont éclairés, croient à la vérité, aiment le vrai bien et tendent à la véritable félicité.

Cet ordre providentiel peut bien être appelé le grand précepte que doit prêcher le seul et véritable roi établi sur la sainte Montagne.

Le royaume du Christ comprend l'univers, parce que le monde entier est

le champ du Père de famille où doit être jetée la semence de la parole évangélique ; d'ailleurs quelles limites ou quelles barrières peut rencontrer Celui qui possède le triple empire de la nature, de la grâce et de la gloire !

Tous les hommes sans exception sont les sujets de Jésus-Christ. Les infidèles et les hérétiques, les impies et les pécheurs restent soumis à sa puissance. Ils sont des rebelles, mais leur rébellion ne détruit pas les droits imprescriptibles du Souverain.

Dans l'ordre humain, ils ne cessent pas d'être regardés comme sujets d'un prince ceux qui, habitant son territoire, refusent de lui rendre hommage. Ils sont des rebelles dignes de châtiments sévères, mais ils n'en sont pas moins les justiciables de l'autorité du prince.

Ainsi le Christ, Seigneur et Roi suprême, conserve tous ses droits sur les pécheurs et les rebelles. C'est à lui finalement qu'appartiendra le triomphe par l'exercice de la justice ou de la miséricorde.

V

Si l'on demande quelle est la nature de ce pouvoir exercé par le Christ-Roi, nous dirons qu'il consiste surtout dans une influence morale, une puissance fondée sur la vérité et le droit, bien plus forte que la puissance matérielle qui peut agir sur les corps, mais qui ne peut rien sur l'intelligence.

Notre-Seigneur agit surtout par persuasion et douceur. Il est un roi pacifique et plein de mansuétude. Son amour et sa miséricorde sont infinis ; et s'il aime particulièrement ses serviteurs fidèles, son cœur n'est pas fermé à ceux qui le méconnaissent et l'outragent.

Une dernière question se présente : *Où est le trône de Jésus-Christ vivant dans l'hostie !* Son trône, c'est le tabernacle de nos autels. Ici, il faut se mettre au-dessus des préjugés humains. L'idée que nous avons d'un pouvoir royal est quelque peu matérielle, en ce sens que nous ne la séparons pas d'un certain éclat extérieur. Nous avons besoin de voir les attributs de la royauté pour la reconnaître. Ce qui donne au trône sa splendeur, c'est un

brillant cortège de ministres, de généraux et de magistrats ; c'est un ensemble de circonstances qui rappellent l'idée de l'autorité et de la puissance, comme les hommages du respect et de la reconnaissance, les actes de justice et de munificence, une escorte militaire, en un mot tout ce qui rehausse la dignité du souverain.

Cela est utile et convenable ; mais il ne faut pas faire de l'accessoire le principal, ni des attributs de la royauté, la royauté elle-même. Est-ce qu'elle n'est pas indépendante des circonstances extérieures ? Est-ce que la condition du roi sera changée parce qu'il n'a plus son cortège officiel ? Non, sans doute ; en public comme en particulier, il garde son caractère de roi. Saint Louis, roi de France, sous le chêne de Vincennes est plus grand que dans son palais. Cette théorie est plus vraie encore quand il s'agit d'une royauté spirituelle, telle que celle du Christ. Il n'a nul besoin de cet étalage de grandeurs extérieures ; dès lors que la foi reconnaît et admet sa présence dans l'hostie, il porte avec lui toute sa puissance royale.

Il n'a pas renoncé à la pompe des cérémonies religieuses. Le culte extérieur est pour nous un devoir et il nous sert à payer notre dette de respect et d'adoration, comme aussi à exciter et à nourrir la piété, mais ordinairement il se contente d'un appareil plein de simplicité, qui fait mieux sentir sa royauté aimable et la douceur de sa présence.

Oui, Jésus notre roi habite au milieu de nous par sa présence sacramentelle. Il a pour trône le Tabernacle, pour palais nos modestes sanctuaires. Là, il est roi sans cortège et sans diadème. Dieu sans splendeur, soleil dépouillé de ses rayons. Mais, plus il se cache et s'anéantit, plus la foi le reconnaît, plus nous l'aimons, plus nous le respectons, plus nous désirons l'honorer par tous les témoignages d'un culte véritable.

Nous l'espérons, ces quelques pages donneront aux lecteurs un aperçu du règne eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes bien loin d'avoir épuisé la matière, surtout pour ce qui regarde l'action de la divine Eucharistie, l'influence bénie et l'attraction sainte qu'elle exerce dans le monde. D'autres plumes plus élégantes traiteront ce riche et inépuisable sujet. Louange donc à Jésus-Hostie, Roi de l'univers et véritable Pasteur des peuples, qui gouverne et protège les nations du fond de son sanc-

tuaire ! S'il les soumet à l'épreuve, c'est pour leur bien et leur salut ; s'il les frappe de la verge de son indignation, c'est que le châtiment est devenu nécessaire pour les réveiller du sommeil de la mort. Mais, toujours bon et miséricordieux, il dirige l'humanité vers le séjour de l'immortelle félicité, où il règne non plus caché sous les voiles du Sacrement, mais à découvert et dans la gloire.

« Votre trône, ô Christ, subsiste dans l'éternité et au-delà ; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. » (Ps. 44.)

DES MURGERS.

NOTICE SUR LE R. P. DREVON

PREMIER FONDATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DU MUSÉE EUCHARISTIQUE

ET DE LA COMMUNION RÉPARATRICE

AVANT-PROPOS

C'était le 3 septembre 1878. Monseigneur Paulinier, archevêque de Besançon, de pieuse et regrettée mémoire, avait promu et venait présider à Faverney un grand pèlerinage à l'Hostie miraculeuse qui s'y conserve depuis bientôt trois siècles; j'eus le plaisir imprévu de rencontrer là le R. P. Drevon, mon ami d'enfance, et dont je m'étais fait, dans plusieurs circonstances, le contradicteur.

Il tentait toujours l'impossible : Homère dit de son héros, dans l'Odyssée, qu'il avait mené à bonne fin ce qu'il ne lui était pas possible d'espérer; et le poète italien Manzoni, appliquant cette pensée au premier Napoléon, l'a traduite dans ces termes énergiques :

E giunge et tiene un premio
Ch' era folia sperar.....

Lamartine a imité, après une brillante énumération des grandes choses ou du moins des audaces de son héros, concluant :

Quel rêve, et ce fut ton destin !

En trouvant le Père Drevon à Faverney, je compris sans avoir besoin

d'esprit de divination, qu'il était là amené par quelque saint complot, pour tirer bon parti de la présence de plusieurs évêques, et qu'il avait quelque nouveau projet en tête.

J'en eus bientôt, grâce à lui, l'assurance positive ; il me communiqua et me lut l'ébauche de son entreprise de bibliothèque eucharistique, de musée dans le même genre, et de quelqu'autre chose encore qui finira par se réaliser et qui sera le couronnement d'une seule et même pensée première.

Certes, je ne vis pas en tout cela une sorte de fantaisie artistique, ou de eu d'une imagination toujours en travail.

Que le règne de Dieu arrive.

Adveniat regnum tuum, c'était toujours le fond de la pensée de mon saint ami. Paray-le-Monial était pour lui comme la capitale de ce règne, par des raisons de choix divin ; mais le lieu ne me parut pas de nature à rendre son entreprise réalisable, beaucoup moins éclatante, comme il le lui fallait, non pas par un besoin de notoriété personnelle, mais par des raisons d'être de cette fin de son Ordre, dont il reflètait si bien l'esprit. A. M. D. G.

Nos Seigneurs ayant grâce d'état, encouragèrent les audaces de mon ami, dont plusieurs connaissaient déjà les pures intentions et la volonté de fer.

La Bibliothèque Eucharistique existait déjà ; on en parlait encore peu. En deux ans ans à peine qui lui furent encore donnés depuis son apparition à Favernay, le fondateur donna un tel essor à son œuvre, que le coopérateur et l'ami fidèle que Dieu lui avait ménagé, n'a plus eu qu'à soutenir le mouvement et qu'une publication nouvelle sort comme une conséquence naturelle de l'accumulation de tant de trésors acquis. Nous nous voyons appeler à y consigner nos souvenirs et à mettre en œuvre ceux de nos communs amis, pour élever ici un modeste monument à la mémoire de cet humble ouvrier, puissant en paroles, mais plus puissant en œuvres, dans son humilité.

Pour en convenir, il suffit de se rappeler, la *Communion réparatrice*, dont il fut aussi le fondateur, et par laquelle il avait compris qu'il fallait entreprendre la reconstruction terrestre du règne de Jésus-Christ, sur tant de ruines du passé.

Nul doute que la vie sociale qui participe pour les nations chrétiennes de leur destinée divine, et par conséquent des sources de la vie surnaturelle, ne

soit si fort en souffrance chez nous que parce que, en trop grand nombre, nous oublions de *manger notre pain*.

Si ce n'était pas là une nécessité de principe, ce serait encore la loi des faits, sous des régimes de suffrage universel. Comment voulez-vous n'avoir pas des plébiscites contre Dieu, là où Dieu qui vient à nous est généralement délaissé et trahi ? La loi sans Dieu, l'éducation sans Dieu, les armées sans le Dieu des armées, seront votées précisément chez les nations chrétiennes qui ne communient plus ; cet axiome qu'on formule ainsi : *optimi corruptio pessima*, aura ici une de ses applications les plus infaillibles et les plus épouvantables.

A voir comme l'homme se dégrade au-dessous de l'animal, l'on peut conclure, on a conclu : *il a une âme et il est libre*.

A voir tomber si bas et si profond les nations apostates de la vraie foi, on peut mesurer la hauteur à laquelle elles avaient été portées.

Mais, pour déchues qu'elles soient, ce sont des nations particulièrement guérissables, si l'on attaque résolûment la cause haute et profonde de leur déchéance momentanée.

C'est ce que comprit le Père Drevon, c'est ce qu'il fit en établissant son œuvre de la Communion réparatrice. On a dit : *une œuvre, c'est un homme ;* nous disons plus volontiers des hommes comme le P. Drevon, véritables ouvriers d'initiative : *un tel homme, c'est une œuvre*.

Et qu'on ne s'y trompe pas, il allait droit à la communion des hommes, dans sa communion réparatrice ; il est mort quand il arrivait là. Pour soulever l'inertie que nous n'osons appeler virile, parce qu'elle implique réellement de la part de cette moitié du genre humain une abdication qui se fait ensuite remarquer ailleurs, l'apôtre de la communion réparatrice avait bien compté d'abord sur les femmes catholiques ; il avait saisi comme le levier qui lui était offert, leur glorieuse fidélité aux saints Tabernacles et leur amour envers l'Hôte divin qui les habite pour venir en chacun de nous.

Ce mot même de *Communion réparatrice* résumait le but, les moyens, l'ordre à tenir ; réparer le défaut de communion de ceux qui ne communient plus, en rendant plus ferventes pour la prière, plus persuasives, plus contagieuses par l'exemple les communions qui se font encore ; multiplier et cette prière et ces exemples par la communion hardiment, mais sagement propagée et multipliée.

L'oratorien Dalgairns traite pièces en mains, l'*Histoire de la Communion* : on peut en dégager une statistique dont la résultante conduit à ceci : que les grandes époques de vie chrétienne furent celles où l'on communia le plus et que lorsque cette vie s'étiola, c'est que la communion était devenue rare et que pour ranimer cette vie les saints ramenèrent les peuples chrétiens autant qu'ils le purent à la communion.

Un ami du fondateur de la Communion réparatrice, dont il nous a légué la précieuse amitié à nous-même en héritage, a dressé sur la lecture de Dalgairns des courbes synoptiques de la communion fréquente. Elles rendent sensible aux yeux la chute et le relèvement; ce dernier accompli dès le XIIIe siècle en ce qui touche les Ordres religieux par les Ordres de saint François et de saint Dominique, particulièrement par l'Ange de l'École saint Thomas-d'Aquin; mais l'ordre laïque, qui est dans un sens le grand ordre dans l'Eglise, reste, à peu de chose près, dans l'affaissement d'où saint Philippe de Néri et la Compagnie de Jésus, combattus par le jansénisme et le philosophisme, s'efforcent de le rappeler.

Ainsi l'*Apostolat de la prière*, autre mot synthétique et heureux, autre courte formule d'une grande chose, fut pour le P. Drevon une succursale de la communion réparatrice ; il n'est pas indifférent de prendre les choses à l'inverse et la réciproque de la proposition incluse dans la conviction affirmative du P. Drevon n'est pas vraie.

Est-ce que le P. Drevon a pu ce que n'avaient pas couronné de si glorieux efforts et de si puissantes actions envoyées de Dieu ?

Il a pu l'espérer; il l'a commencé.

Viennent les Saints et les grands hommes qui édifieront cette reconstruction ; Dieu les tient en réserve dans les trésors de l'avenir.

Mais le pionnier est venu et il a passé, nous laissant un grand exemple et un souvenir d'abnégation féconde et de confiance dans l'avenir.

Homme de désirs, il aura reçu sa récompense.

Mais quand la *Communion réparatrice* sera devenue le temple de Dieu réédifié et rendu à sa première splendeur, on dira un jour aux heureux contemplateurs de ces magnificences : *reportez vos souvenirs vers la pierre dans laquelle vous avez été taillés et vers la carrière dont on vous a extraits*. La carrière se nommera à jamais Paray-le-Monial, l'heu-

reux théâtre des manifestations divines ; mais sur la pierre on lira un nom et nous venons y graver une image, que de justice, elle devra conserver et transmettre.

UN AMI D'ENFANCE DU P. DREVON.

STATISTIQUE DE LA COMMUNION RÉPARATRICE

A LA MORT DE SON FONDATEUR

Nous pouvons calculer d'après les données suivantes, tirées des Annales de *La Correspondance :*

L'Œuvre datant de 1854
est parvenue en 1860 à 10,000 Communions chaque jour ;
en 1875 à 40,000 — —
(Voir le rapport au Congrès de Paris, n° 8, tom X, de *La Corresp* (.
en 1878 à 50,000 — —
(Voir page 4 du rapport au Congrès de Faverney).
en 1880 à 60,000 — —
(Voir le résumé du Congrès de Lille, par le P. Tesnières).

Le chiffre approximatif des communions obtenues est dès lors :

de 1854 à 1860	moyenne de	5,000	Comm. p^r jour	= 10,950,000
de 1860 à 1870	—	15,000	—	= 54,750,000
de 1870 à 1875	—	35,000	—	= 63,875,000
de 1875 à 1878	—	45,000	—	= 49,275,000
de 1878 à 1880	—	55,000	—	= 40.150,000
Total pour le centre de Paray-le-Monial				=219,000,000
Si l'on ajoute un tiers de cette somme, de l'Apostolat, pendant le même temps, pour le centre de Toulouse				= 70,000,000
On a obtenu en tout.....				289,000,000

C'est-à-dire dans l'espace de *26 ans:* 289 MILLIONS DE COMMUNIONS *offertes en réparation au Divin Cœur.*

NOTE. — *Pour mesurer la portée, de ce mouvement, sur la régénération de la Société,* l'on peut ajouter ce calcul de probabilités :

Si les indulgences avaient été obtenues et appliquées aux morts ; comme il y avait deux indulgences plénières par chaque communion, l'une provenant de l'archiconfrérie du Sacré-Cœur, l'autre appartenant à l'Œuvre, cela aurait fait, 438 *millions d'indulgences plénières,* et comme il y en a trois de fixées à l'Apostolat : l'une de l'archiconfrérie du Sacré-Cœur, l'autre de la Communion réparatrice, la troisième de l'Apostolat, cela aurait fait 210 *millions d'indulgences plénières.*

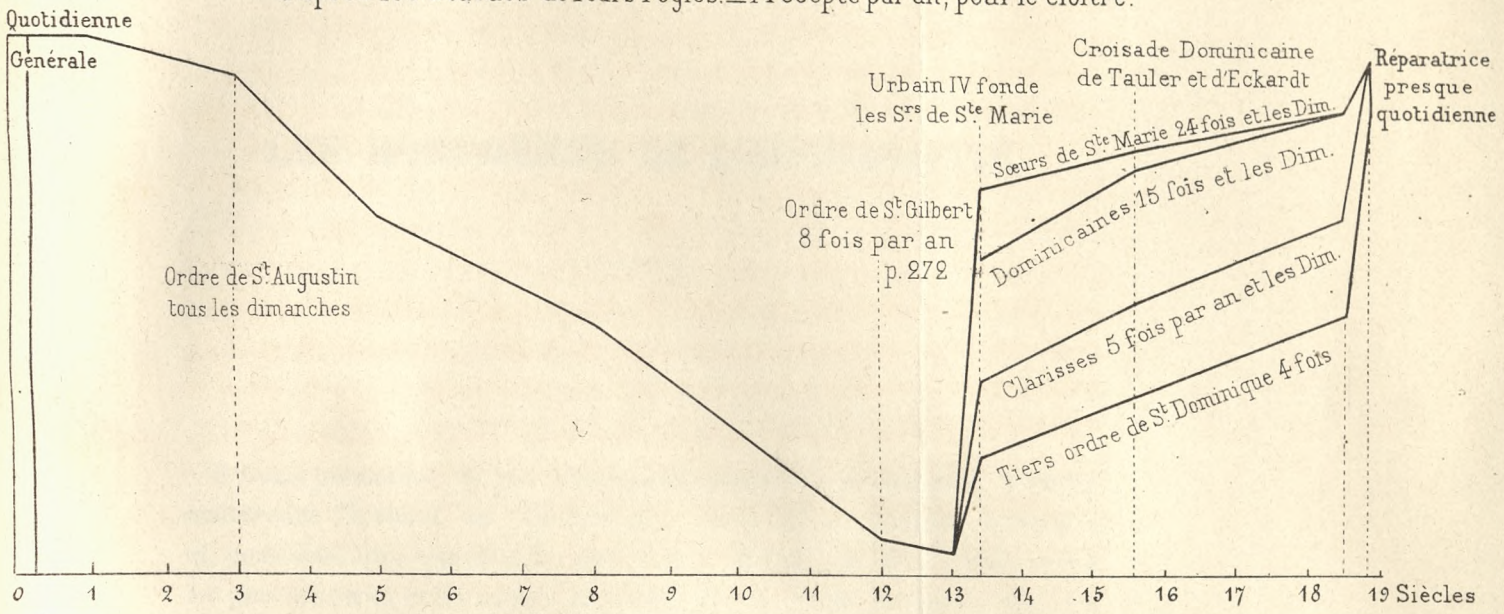
En tout l'Eglise aurait acquis *648 millions d'indulgences plénières en 26 ans,* ou bien *UN MILLIARD QUATRE-VINGT MILLIONS en 30 ans.*

C'est-à-dire *un trésor capable de délivrer du Purgatoire la totalité d'âmes d'une génération d'hommes.* Or, Pie IX ayant dit : *La Réparation est une œuvre divine destinée à sauver la société,* et beaucoup d'œuvres ayant suivi le mouvement de la Communion réparatrice, l'on pourrait croire que, selon les règles des probabilités, le trésor accumulé par ce mouvement *sera suffisant, l'an 1884, pour couvrir la société et régénérer le monde.*

COURBES SYNOPTIQUES DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

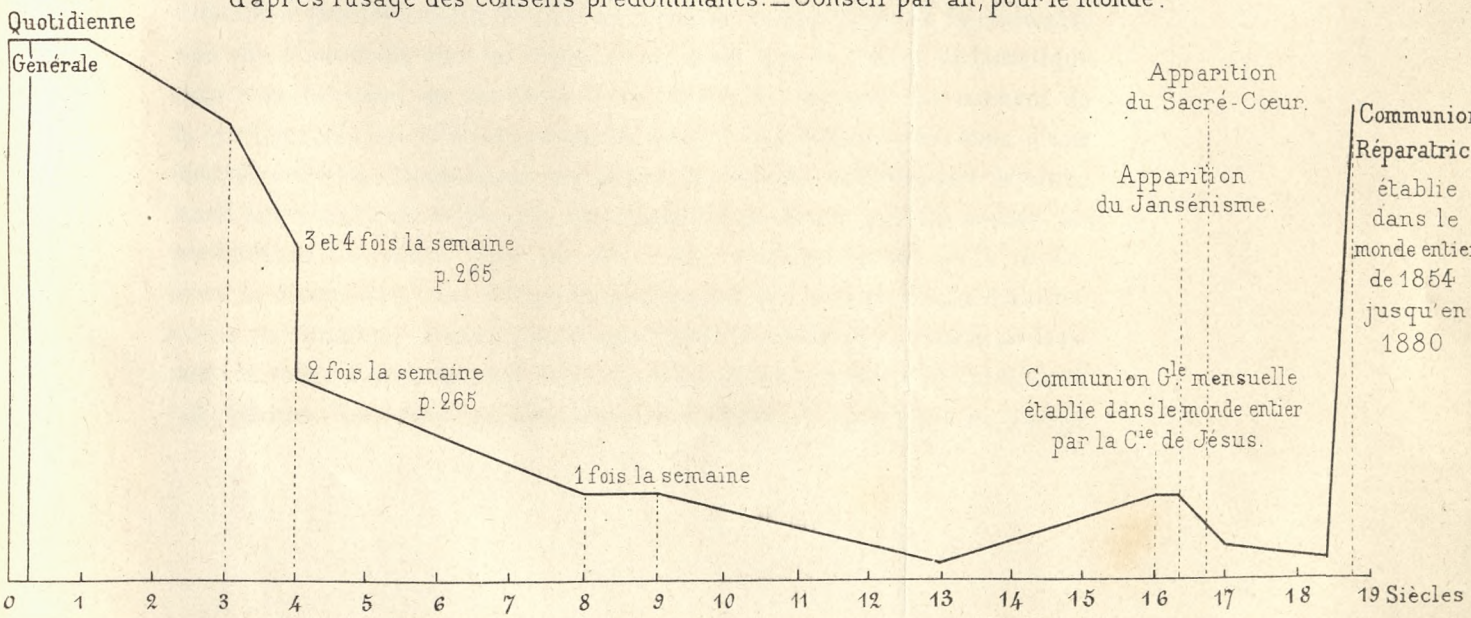
COMMUNION GÉNÉRALE DES ORDRES RELIGIEUX

d'après les Statuts de leurs règles.—Précepte par an, pour le cloître.



COMMUNION GÉNÉRALE DES FIDÈLES DANS LA Ste ÉGLISE

d'après l'usage des conseils prédominants.—Conseil par an, pour le monde.



(Les Données sont de **Dailgairns**. Voir son Histoire de la Ste Communion.)

Moulins, Lith. C. Desrosiers

LES MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE

Il serait prématuré, et par conséquent téméraire, de chercher à écrire maintenant l'histoire de l'Eucharistie, sinon d'une manière sommaire et, pour ainsi dire, superficielle. Qui peut se flatter, en effet, même parmi les plus laborieux et les mieux préparés, d'avoir entre les mains tous les matériaux nécessaires à une pareille entreprise ? Si la simple monographie d'un seul objet, par exemple le calice, l'ostensoir, le ciboire, est déjà fort difficile, à plus forte raison devra-t-on regarder comme presque impraticable une vue d'ensemble sur un sujet aussi vaste que le culte eucharistique dans tous les temps, en tous lieux et sous toutes les formes ? Le moment de la synthèse générale n'étant pas encore arrivé, contentons-nous donc d'une analyse sérieuse et minutieuse des points non encore suffisamment éclairés. Aussi cette revue n'a-t-elle pour but immédiat et direct que de sonder les profondeurs du passé pour en tirer les renseignements qu'il récèle. Nous ne créons pas, nous colligeons patiemment des matériaux que d'autres, mieux en situation, sauront mettre en œuvre. Le carrier qui creuse patiemment la roche n'est et ne peut être ni le maçon qui construit ni l'architecte qui ordonne. Nous nous contentons du rôle modeste de chercheur et parfois

d'interprète, sans viser jamais à donner une place définitive à ce qui n'en peut avoir encore, ni en déduire toutes les conséquences qui sont une résultante générale et absolue de faits semblables. Il ne faut donc pas demander à notre publication ce qu'elle n'entend pas donner immédiatement : nous ne traçons qu'une esquisse, nous ne fournissons qu'un cadre, avec les moyens de le remplir.

Même dans ce désordre apparent, puisque les travaux se suivront sans avoir souvent aucun lien sensible entre eux, nous devons nous diriger d'après un plan bien arrêté, qui empêche tout écart ou perte de temps. Il importe donc de bien préciser, dès le début, ce que nous entendons par *Monuments de l'Eucharistie*.

Le mot « monument », dans son acception vraie et première, signifie tout ce qui rappelle ou montre une chose déterminée : ce n'est pas la chose elle-même, mais l'indication de son existence et de sa présence. D'après cette définition, puisqu'il s'agit d'archéologie, nous aurons à examiner toute œuvre qui, dans le passé, attestera le culte eucharistique.

Ces œuvres, bâties, peintes, sculptées, modelées, fondues, repoussées, etc., sont innombrables, comme on va le voir. Cependant elles peuvent se répartir en plusieurs catégories distinctes.

Les *vases sacrés* sont le calice, la patène, le ciboire, l'ostensoir, la custode, la pyxide.

Les *ustensiles liturgiques* comprennent : les fers à hosties avec leurs accessoires, les boîtes à hosties, les burettes, les lampes et lampadaires, etc.

Sous le nom d'*ornements sacrés* se groupent les vêtements indispensables à la célébration du Saint-Sacrifice : chasuble, aube, étole, manipule, écharpe, pluvial, etc.

Les *linges* sont le corporal, la pale, le purificatoire.

Le *mobilier liturgique* est multiple : autels, dais, expositions, tabernacles, tentures, parements, torches, bannières, pavillons, corporaliers, etc.

La *liturgie* embrasse ce qui a une attache officielle et légale, que ce soit réglé par le Saint-Siège ou par les évêques, par la congrégation des rites ou par les conciles et les synodes : formules, rites, canons, rubriques, décrets, etc.

Les *coutumes* particulières appelleront aussi notre attention, car elles forment un appoint considérable dans le culte eucharistique. Nous mettons les usages de Rome au premier rang.

Les *institutions* indiquent quelque chose de stable et de permanent, comme les confréries, les associations pieuses, l'oraison des quarantes heures, etc.

L'*iconographie* est la science de l'image : tableaux, symboles, figures, gravures, etc.

Les *documents* se tirent des textes manuscrits ou imprimés, surtout quand ils se recommandent par l'intérêt et la rareté, et aussi bien des inscriptions qui ne doivent pas être négligées ici : faits de la vie des saints, fondations pieuses, etc.

La *littérature* eucharistique nous tient en réserve plus d'une surprise : sermons, prières, publications diverses, cantiques, etc.

Nous faisons une part spéciale à la *bibliographie*, tant ancienne que moderne. Nous considérons comme très importante pour les travaux de tout genre la publication intégrale du catalogue de la bibliothèque de Paray-le-Monial, jusqu'ici unique en son genre et composée déjà de 5,000 volumes. Une brève analyse pourra, au besoin, indiquer quel parti on peut en tirer et même il en sera souvent fait des extraits.

Il ne suffit pas de montrer ce qui est bon, il faut encore détourner de ce qui est mal ou le corriger : de là la nécessité d'une partie *critique* qui signale et réfute les erreurs, à quelque point de vue qu'on les envisage : vices du langage, pratiques fautives, etc.

Enfin nous consacrerons sous la rubrique *chronique*, un chapitre particulier où s'entasseront les nouvelles et les renseignements dont il paraîtra utile de conserver le souvenir.

Cet exposé rapide nous permet d'envisager maintenant le but à atteindre, qui est de développer une des branches de la science ecclésiastique, au profit exclusif de la foi, principe de nos adorations ; de l'art, qui en est la conséquence expressive ; de l'instruction, qui trouve là un complément indispensable aux études dogmatiques, morales ou canoniques faites ailleurs. Nous n'aurons point à revenir, sinon accidentellement, sur les points déjà traités, mais à produire ce qui n'est pas connu ou qui l'est insuffisamment, et ce qui, vu sa rareté ou son prix élevé, ne se trouve pas à la portée de tous. Nous ne considérons pas comme des redites inutiles la répétition de pages qui ont une place marquée dans notre cadre.

Notre méthode consistera à montrer et à commenter. Nous montrerons

d'abord l'objet à l'aide d'une description exacte, puis nous le mettrons directement sous les yeux du lecteur, grâce à une planche qui le reproduira fidèlement. Le commentaire lui donnera son nom véritable, lui assignera sa destination et sa date, puis en expliquera le symbolisme, s'il y a lieu, et cherchera en particulier par quel côté artistique ou mystique il peut être présenté comme type aux fabricants contemporains, c'est-à-dire que partout nous nous efforcerons de bien saisir la pensée qui a dirigé la main de l'exécutant.

Le P. Cahier a répété plusieurs fois, dans ses travaux d'interprétation du moyen âge, que l'archéologie était morte, que son étude était affaire de pure érudition et qu'il se garderait bien d'engager notre siècle dans la voie stérile de l'imitation. Nous ne prétendons nullement imposer un art immobilisé, ni faire revivre ce qui, sous le rapport de l'esthétique et du goût, n'est plus en rapport avec notre siècle, pas plus que nous ne repoussons une création et une inspiration nouvelles. Seulement nous disons aux ignorants : il y a autre chose que ce que vous rêvez, et vos ancêtres pensaient, concevaient et exécutaient mieux que vous ; nous ferons entendre aux vaniteux qu'avant eux on savait manier l'outil et la plume ; nous abrègerons les efforts individuels en montrant l'espace parcouru par nos devanciers et alors nous pourrons nous écrier : vous voulez faire autrement que jadis, soit, mais alors faites mieux ; que votre pensée soit plus juste ou plus développée, que votre main soit plus habile ou plus belle la forme qui doit remplacer une forme démodée.

Voilà le côté pratique, celui qui atteint à la fois les inventeurs et les artistes, Mais il en est un autre qui s'impose à nous impérieusement, je veux dire l'étude de la tradition. De la sorte nous raisonnerons notre foi, nous constaterons ses progrès ou sa décadence et le passé nous servira de leçon pour le présent, pour nous stimuler à mieux faire ou tout au moins à égaler le passé, sinon à le distancer par une plus grande activité et une intelligence plus exacte des besoins du culte. Cet aspect est le côté vraiment spirituel de l'Œuvre, parce qu'il atteint directement l'âme par le moyen des choses sensibles. L'art, dans toutes ses manifestations, n'est donc pas indifférent quand il obtient le résultat de faire aimer et honorer Dieu davantage dans le plus auguste de ses sacrements.

Cette revue sera une œuvre collective. Un seul écrivain ne suffirait pas à

l'alimenter et surtout à la rendre intéressante et variée. Nous faisons donc appel à toutes les bonnes volontés. Que chacun apporte son tribut d'hommages à l'Eucharistie, envisagée exclusivement au point de vue de son histoire, Toute communication sera accueillie avec reconnaissance et examinée par le comité spécial avec bienveillance. Nous demandons instamment que nos collaborateurs songent à éviter deux écueils trop fréquents de nos jours : présenter des sujets incomplètement étudiés, se lancer dans des considérations oiseuses. Nous voulons des faits le plus possible, non des paroles.

Certes, les matériaux ne manquent pas et ne manqueront pas de longtemps : ils sont partout, dans les musées, les collections particulières, les archives, surtout dans les églises. Il suffit, pour ainsi dire, d'ouvrir les yeux et de savoir regarder avec quelque attention. Je n'en doute pas, la moisson devra être abondante et les ouvriers seront nombreux : ceux de la première heure auront sans doute plus d'expérience, mais que cette considération ne décourage pas les nouveaux venus, qu'il nous sera toujours facile d'aider et de compléter. Sans doute notre examen d'admission sera sévère, car il est essentiel d'éclairer la tradition qu'une vaine et fausse science ne ferait qu'obscurcir; mais il sera toujours aussi impartial qu'équitable. Pour les opinions libres, chaque auteur gardera la responsabilité de celle qu'il énonce et justifie; tandis que celles qui doivent se traiter avec autorité et offrir de plus hautes garanties seront réservées à la décision du comité, qui alors s'en portera garant. Marchons avec la science contemporaine, qui a tant fait de progrès; aidons surtout à son avancement, mais que jamais on ne nous voie reculer et rétrograder.

Parmi les documents, il en est sur lesquels je dois un mot d'explication, afin de formuler un vœu. Combien nous serions désireux qu'un ecclésiastique ou un religieux, qui aurait du loisir, entreprît le dépouillement régulier de ces deux immenses recueils qui se nomment les *Actes des Saints*, par les Bollandistes, et les *Annales des Saints de l'ordre de saint Benoit*, par Mabillon ! Quels trésors eucharistiques renferment ces in-folios trop peu consultés et comme on serait dédommagé de sa peine par les résultats obtenus !

Quant à la méthode à suivre pour ces sortes de documents, elle est bien simple : transcrire le texte intégralement, une analyse ou des extraits étant

toujours insuffisants pour le but que nous nous proposons ; puis en discuter ou affermir l'authenticité, s'il y a lieu, et enfin l'élucider par des notes brèves et substantielles qui en fassent comprendre toute la portée.

Puisse le Dieu de l'Eucharistie bénir notre recueil que nous appellerons, peut-être avec un peu d'ambition, l'hymne des siècles en son honneur et à sa louange !

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

LE FER A HOSTIES

DU MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX

A POITIERS

I

Les archéologues se sont encore peu occupés des fers à hosties anciens. Voyons donc ce qui a été fait déjà, afin de mieux comprendre combien il nous reste encore à faire.

Il n'existe pas de monographie des fers à hosties, c'est-à-dire un ensemble complet d'observations sur les diverses époques qui les ont fabriqués. On ne trouve dans l'*Abécédaire* de de Caumont que de courtes indications sur leur iconographie, un mot seulement dans le *Questionnaire* du Comité des travaux historiques pour inviter les correspondants du ministère de l'instruction publique à leur recherche, quelques lignes du chanoine Auber dans les *Instructions de la Commission archéologique diocésaine de Poitiers* pour assurer leur conservation, et de rares aperçus ou articles dans les trois grands recueils d'archéologie contemporaine : les *Annales archéologiques*, le *Bulletin monumental* et la *Revue de l'art chrétien* ; à peine trouve-t-on quelques indications sommaires dans la *Revue des Sociétés savantes*, les correspondants n'ayant guère, en dehors de M. Dumoutet et de moi, fait des communications sur ce sujet. Je crois, sauf erreur, avoir été le premier à écrire d'une manière un peu suivie et détaillée, tant dans mes *Études ecclésiologiques sur le diocèse d'Angers*, que dans une brochure spéciale, intitulée : *Description iconographique de quelques fers à hosties de l'Anjou* (Angers, 1880, in-8°.).

Le sujet peut donc être considéré comme nouveau, puisqu'il n'a été que très légèrement effleuré.

Si le public, ou plutôt le monde savant n'a pas été mieux renseigné, ce n'est pas par défaut de recherches individuelles, ou le manque absolu de collections. La plus ancienne collection est celle du chanoine Auber, mais elle présente ce triple inconvénient : elle a été limitée à une partie du Poitou, celle que visita avec Mgr Guitton, de regrettable mémoire, dans ses tournées pastorales, son infatigable secrétaire ; de plus, elle ne donne pas les fers dans leur entier, mais par hosties isolées, ce qui nuit à l'ensemble ; enfin, les hosties sont en pâte, matière trop fragile et friable que les mites attaquent et finissent par détruire. M. Dumoutet, mieux avisé, a moulé en plâtre les fers de l'archidiocèse de Bourges : il a eu l'heureuse idée de léguer sa collection au Musée de Cluny, où elle est désormais à la portée de tous.

Ma collection a plus de trente ans de date, mais qu'elle est loin d'être complète, malgré son incomparable richesse ! J'ai fait moi-même les empreintes au papier humide, elles sont ainsi inaltérables et d'un maniement commode ; puis, grâce à l'intervention de la Commission archéologique de Maine-et-Loire, qui en a fait les frais, j'ai eu soin de faire mouler les fers du diocèse d'Angers et d'en déposer un exemplaire dans chacun des deux musées de la ville. En outre, j'ai envoyé les estampages au Comité des travaux historiques, qui les garde dans ses archives, et j'ai mis en dépôt les moulages à la librairie archéologigue de Didron, pour appeler sur eux l'attention des amateurs. Enfin, j'ai fait photographier, à Poitiers, par M. Fellot, pour le Musée eucharistique de Paray-le-Monial, à la fois mes estampages et mes moulages, pour commencer un album spécial, où les photographies se classent chronologiquement.

Sous ma direction, le R. P. Ladislas, de Paris, de l'Ordre des Mineurs-Capucins, a utilisé ses pérégrinations apostoliques au profit de la science ; il a, du Nord au Midi, recueilli des empreintes en pâte, qui offrent plus d'un type curieux et, pour parer aux malchances d'une destruction plus ou moins rapide, il s'est mis, avec une bonne volonté digne d'éloges, à dessiner un album qui sera excellent quand son crayon habile, à force de pratique, aura parfaitement saisi le type, parfois rude et heurté, du moyen âge. Sentant son impuissance quand on travaille seul, il a publié une circulaire dans toutes

D'après une phot.

Similigravure CH. G. PETIT & Cie.

FERS A HOSTIES

DU MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX A POITIERS

(XIIIe siècle)

les Semaines religieuses de France, afin d'accélérer, par des correspondances et des envois d'empreintes, la formation de son album qui, finalement, s'il n'est pas publié, sera déposé à Paray-le-Monial, où est sa vraie place.

Paray doit être notre centre. C'est là que devront converger désormais tous nos efforts, isolés jusque-là et par conséquent sans force ni cohésion. Les collections particulières sont bien peu de chose en vue d'une collection générale. Nous visons donc à réunir tous les fers à hosties du monde entier et pour cela nous faisons un chaleureux appel aux ecclésiastiques, parce qu'ils sont mieux à même de nous aider, les fers étant la propriété de leurs églises.

Qu'on nous envoie des empreintes en pâte, des estampages, des moulages, des photographies, des dessins. Nous accepterons tout avec reconnaissance et nous n'omettrons jamais les noms des donateurs. Naturellement, nous préférons des moulages en plâtre, parce qu'ils ont une plus grande durée et qu'ils nous serviront, mieux que toutes autres épreuves, à faire les clichés photographiques ; cependant nous ne refuserons pas les empreintes obtenues à l'aide du papier humide et foulé avec un tampon, un linge ou une brosse, dans les creux de la gravure ; elle nous arrivera intacte par la poste, ainsi que les hosties, si on a soin de les mettre entre deux feuilles de carton. Nous nous ferons un devoir de publier les types les plus intéressants au point de vue de l'ancienneté, du symbolique, de l'iconographie et de l'art, en les accompagnant d'une planche.

Nous commencerons aujourd'hui même pour qu'on sache quel genre d'intérêt s'attache à ces ustensiles liturgiques.

II

Saint Fortunat nous montre sainte Radegonde occupée, à l'instigation de saint Germain d'Auxerre, à tourner en secret une petite meule à bras pour moudre le froment dont elle soulageait l'indigence. C'était son travail du Carême, et elle préparait chaque fois autant de farine qu'il fallait pour l'alimentation de quatre jours. L'historien ajoute aussitôt, en établissant une espèce de connexion entre ce fait et le suivant, qu'elle faisait de ses mains

les oblations, les distribuant incessamment aux lieux vénérables. Ces lieux vénérables sont les églises qui, dans le langage canonique, conservent encore cette appellation. Les oblations sont les hosties, suivant l'expression de l'époque. Le *Liber pontificalis*, dans la *Vie de saint Melchiade*, les nomme, quand elles ont été consacrées à la messe, *oblationes consecratæ*, et saint Grégoire le Grand *oblationum coronas* (*Dialog.*, lib. IV, cap. LV), parce qu'elles sont taillées en rond comme une couronne ; enfin le plus ancien ordre romain emploie la même expression que saint Fortunat : « *Ponit pon-* « *tifex oblationem in loco suo et archidiaconus calicem juxta eam.* »

Il est bien probable que sainte Radegonde produisait elle-même la farine nécessaire aux oblations : si elle s'imposait ce mode de labeur pour le pain des pauvres, à plus forte raison sa piété profonde devait-elle l'y porter pour le pain des anges !

« *Tum, more sancti Germani, jubet sibi molam secretissime deferri,* « *ad quam tota quadragesima tantum laboravit quantum quatriduana* « *refectio postulavit. Oblationes etiam suis manibus faciens, locis* « *venerabilibus incessanter dispensavit. Ergo apud sanctam non mi-* « *nus usus misericordiæ quam erat concursus de plebe, ut nec deesset* « *qui peteret, nec deficeret quod donaretur. Mirandum ut omnibus* « *satisfaceret, unde thesauri tot exsuli, unde tot divitiæ peregrinæ.* » (*Vita S. Radegund.*, n° 16.)

La pâte de l'oblation, jetée dans un moule de terre cuite, comme font encore les Grecs, *molle*, se cuisait à un feu léger et vif. Voilà donc trois objets qu'une dévotion bien entendue eût dû garder précieusement et transmettre de génération en génération ; la *meule* produisant la farine, le *moule* donnant l'empreinte à l'hostie, le fourneau cuisant l'espèce sacramentelle. Peut-être ce fourneau était-il le bassin d'airain qui devint pour elle un instrument de supplice : « *Jubet portari aquamanile, ardentibus ple-* « *num carbonibus..... Apponit æra candentia, stridunt membra cre-* « *mantia, consumitur cutis.* » L'inventaire de Saint-Martial de Limoges autorise cette supposition, car il ne sépare pas ces deux ustensiles : *molle* et *concha*.

M. le docteur de la Tourette père avait enrichi sa curieuse collection d'antiquités, établie à Loudun, d'un pilon en grès qu'il avait trouvé à Saix (Vienne). Ces meubles domestiques, qui ne sont pas rares en Poitou,

remontent à l'époque romaine ; on s'en servait, dans les maisons particulières, pour broyer le froment nécessaire à l'alimentation journalière, sans être obligé de recourir aux moulins. Le lieu de la découverte avait fait attribuer à ce modeste ustensile une étiquette pompeuse, qui ne s'appuie que sur la conjecture la moins autorisée ; rien, en effet, ni traditions, ni culte, n'attestent que la reine fugitive y fit, de ses propres mains, la farine avec laquelle elle préparait les hosties.

Saint Fortunat a raconté ce soin pieux, mais sans dire le mode de fabrication. C'est à lui qu'est emprunté ce mot inscrit sur la châsse et dit par sainte Radegonde lorsqu'elle présenta des pains d'autel à l'évêque saint Pient : « *Iste panis non est communis cum reliquo.* »

Ce texte peut être interprété de deux manières : Ce pain n'est pas semblable au pain ordinaire ; en effet, c'est un pain azyme et j'y ai mis une marque spéciale pour le reconnaître, comme serait le signe de la croix. Ou, ce pain, en raison de sa destination, a été fabriqué avec plus de soin que le pain que nous mangeons. Ce sens est le seul archéologiquement vrai, car il n'est pas prouvé que le pain d'oblation, au sixième siècle, se distinguât du pain vulgaire, soit par la farine, soit par quelque signe extérieur. Dès l'époque romaine, on voit sur les pains ronds deux lignes qui se coupent en X ; dans les catacombes et sur les sculptures des sarcophages, il en est de même. Ce signe cruciforme, à l'origine, n'a donc pas une signification religieuse, bien qu'on ait pu la lui attribuer ultérieurement. Il suffit, pour se convaincre de la vérité de mon assertion, de lire ce trait de la vie du pape S. Grégoire, rapporté par Jean, diacre : « Une femme avait, suivant la coutume, offert le pain au pontife... Quand, au moment de la communion, il s'approcha pour lui donner l'Eucharistie, pendant qu'il prononçait ces paroles : *Que le corps de Jésus-Christ garde votre âme,* elle se prit à rire... Lorsque le Saint-Sacrifice fut terminé, il lui demanda, en présence de tout le peuple, pourquoi elle avait eu l'insolence de rire.,. De ce que, répondit cette femme, vous appeliez corps du Seigneur un pain que j'ai fait de mes propres mains... Or, cette femme, dit le cardinal Bona, offrit du pain commun qu'elle avait préparé pour sa famille. » *(De la liturgie,* trad. Lobry, t. I, p. 344.)

III

Les religieuses de Sainte-Croix de Poitiers possèdent un fer à hosties qui leur vient de l'ancienne abbaye et qui, sauvé à la Révolution, parce qu'on l'estimait du temps même de sainte Radegonde, leur fut restitué par un curé de Charroux (Vienne), mais elles ne s'en servent plus. C'est regrettable, car il eût été beau de voir perpétuer les traditions dans le même monastère. Les religieuses font encore les hosties, tant pour leurs besoins personnels que pour ceux des églises de la ville et du diocèse. Il convient, en effet, que les choses saintes, surtout les espèces sacramentelles, soient traitées avec respect et préparées avec le soin diligent et pieux qu'on y apportait autrefois. La fabrication des hosties gagne de toutes façons à être soustraite aux mains laïques et au mercantilisme qui s'en sont emparés. (1)

Le fer de Sainte-Croix offre une disposition particulière, je dirais presque insolite, car je ne l'ai pas encore rencontrée sur les nombreux fers dont j'ai pris des estampages et des moulages. Il peut donner à la fois deux grandes hosties et trois petites ; les grandes sont à la partie supérieure, à la place d'honneur, comme fait le clergé qui a ses stalles dans le chœur et laisse la nef aux fidèles. La suprématie hiérarchique se retrouve partout au moyen âge. De plus, remarquons que la proportion n'est pas égale, les petites hosties étant en nombre supérieur. En effet, la communauté consommait plus d'hosties que ne le faisaient les chapelains attachés au service de l'église abbatiale.

Les grandes hosties ont un diamètre de sept centimètres, et les petites de quatre et demi, ce qui constitue une progression de près de deux centimètres sur les hosties de l'époque précédente. Cet accroissement graduel ira toujours en augmentant dans le cours des siècles, jusqu'à ce qu'il atteigne les

(1) La cathédrale dépensait, chaque année, trois sextiers de froment, mesure de Poitiers, à la confection des hosties nécessaires pour son service intérieur : « *Annuatim tria sextaria frumenti ad mensuram Pictavensem pro faciendo* « *totum panem necessarium ad celebrandum quaslibet missas per totum annum* « *in dicta ecclesia Pictavensi.* » (*Dom Fonteneau*, t. II,p. 125.)

dimensions, trop grandes, et par conséquent incommodes, des hosties modernes, variation ou exagération dont s'est bien gardée l'Italie, où l'hostie se maintient dans des rapports convenables, basés sur la bouche du communiant qu'elle ne force pas à ouvrir démesurément.

Les grandes hosties sont historiées de deux sujets parfaitement appropriés à leur destination, dont on s'écarte si facilement de nos jours : la crucifixion et l'agneau pascal, qui témoignent hautement, et de la manière la plus naturelle, que le sacrifice de la croix se renouvelle et se perpétue dans le sacrifice de la messe.

Chaque hostie est entourée d'un triple cercle. Le cercle extérieur indique la limite du champ de l'hostie; c'est un guide pour celui qui doit la découper à l'aide d'un fer tranchant. Les deux autres cercles, rapprochés l'un de l'autre, forment une ornementation ou, si l'on veut, une auréole circulaire, striée de raies fines et pressées. L'intérieur est occupé par le motif iconographique.

Le Christ est fixé par trois clous à une croix équarrie. La tête, entourée du nimbe crucifère, incline à droite. Les bras sont tendus, le corps s'affaisse, les jambes plient, et, par un singulier effet de perspective, les pieds superposés sont vus de profil. Un linge collant, noué sur le côté, dissimule la nudité. Au-dessus du croisillon apparaissent le soleil et la lune, celui-là sous la forme d'une étoile à rais courbes, et celle-ci en croissant. Ces deux astres font allusion à l'éclipse momentanée qui accompagna la mort du Sauveur; ils indiquent aussi la divinité de Celui qui les créa et que l'Eglise se plaît à appeler dans ses hymnes : *Creator alme siderum, æterna lux credentium.* Même mort, c'est-à-dire éteint, le Christ est encore la lumière qui éclaire le monde.

Le titre que l'on expose d'ordinaire au sommet de la croix, faute de place suffisante, a été descendu au milieu du champ de l'hostie. Il est écrit en belle gothique ronde fleurie et ne contient que les initiales INRI des quatre mots *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum.* Les jambes de N et de R se prolongent en palmes gracieuses, ce qui veut dire, avec saint Fortunat, que le Christ a régné par la croix, et qu'il a, en vainqueur, remporté les palmes du triomphe :

« Impleta sunt quæ concinit
David fideli carmine,
Dicendo nationibus :
Regnavit a ligno Deus. » (Hymne *Vexilla regis.*)
« Pange, lingua, gloriosi
Lauream certaminis,
Et super crucis tropæum
Dic triumphum nobilem,
Qualiter Redemptor orbis
Immolatus vicerit. »

L'Agneau de Dieu est désigné par cette inscription, gravée en gothique ronde au-dessous de lui, AGNVS. Trois petites fleurettes, à six lobes, s'alignent à la partie supérieure : ce sont ces modestes *pâquerettes*, symbole de résurrection, que le peuple a si bien qualifiées parce qu'elles s'épanouissent vers la fête de Pâques, comme pour célébrer les joies pascales, *pascalia gaudia*, suivant l'expression liturgique.

L'Agneau est debout, *stantem*, ainsi que le vit saint Jean dans l'Apocalypse, car, dit saint Paul, le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus : « *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* » (1) Il a autour de la tête le nimbe crucifère qui atteste la divinité de Celui dont il est le symbole. La tête est tournée en arrière, pour montrer qu'il invite à le suivre ceux qu'il a rachetés. Une de ses pattes de devant s'appuie contre la hampe de sa croix, qui a cessé d'être un instrument de supplice et s'est transformée en trophée de victoire. Ce n'est plus la croix de la crucifixion, unie et sans ornements : les extrémités sont découpées en trèfles aigus (2), et, au-dessous du croisillon, flotte la bannière qui doit rallier le troupeau fidèle (3). La toison est abondante et à mèches droites (4).

(1) S. Paul., *ad Rom.*, VI, 9.

(2) Les trèfles ressemblent aux fleurs de lis, faites avec les fers de lances et qui ultérieurement seront plus accentuées : or la fleur de lis héraldique fut, au moyen âge, le symbole de la royauté. Ici l'Agneau est représenté vainqueur, cet emblème lui convient donc parfaitement.

La vénérable mère Agnès de Jésus, dominicaine, qui vivait au dix-septième siècle, dans une de ses extases, raconte sa vie, « jeta les yeux sur sa main et vit qu'il s'y était formé des croix rouges qui perçaient de part en part et avaient une fleur de lis au bout de chaque branche. »

(3) Cette bannière, horizontale et étroite, se compose de deux parties : une rigide et une souple, cette dernière découpée en double flamme. La bannière à deux pointes se nommait, au moyen âge, *baucent* ou *bauçan*.

(4) Quand la laine était droite et longue, l'agneau avait un nom spécial : « Quinze

L'Église chante, le jour de Pâques, cette belle séquence du moine Notker :

« Victimæ Paschali laudes
Immolent christiani.
« Agnus redemit oves :
Christus innocens Patri
Reconciliavit peccatores. » (1)

De chaque côté de l'Agneau se dressent deux tiges feuillues. La tradition en est bien ancienne, car elles apparaissent également à la même place sur le pupitre de sainte Radegonde. Leur sens est très clair, et nombre de textes du moyen âge nous le révèlent. L'homme, par le péché, avait perdu le paradis terrestre : le sang de l'Agneau immolé lui fait conquérir le paradis du ciel. Ainsi est traduit littéralement le *cœleste nemus paradisi* des écrivains ecclésiastiques (2). De plus, ces arbres, par leur feuillage toujours vert, dénotent que le bonheur goûté dans ce lieu de délices ne cessera jamais (3).

Les petites hosties ont un filet indicateur pour le découpage et un cercle strié pour ornement intérieur.

La première, à gauche, donne le nom de Jésus, surmonté d'un sigle d'abréviation. Le monogramme est abrégé suivant la forme grecque latinisée : autrement dit, il ne conserve que les deux initiales et la finale du nom. Le S terminal indique bien, en effet, un mot latin qui se lit ainsi : IHesuS. Le sigle, qui annonce toujours une contraction, prend l'aspect d'un dais architectonique, honneur rendu à ce nom glorieux et béni ; il se découpe en un

moutons à la grant layne. » (*Inv. de Marie de Bretagne, abbesse de Fontevrault*, 1477). — « Ilz devroient à la plus belle compagnie de une ville et parroisse un mouton à laine. » *(Texte de 1424)*.

(1) La prose de l'Annonciation dans le missel de Nouaillé (fin du quinzième siècle), qui est actuellement à la bibliothèque du séminaire de Poitiers, dit de Marie qu'elle fut le temple du grand lion et du petit agneau :

« Tu parvi et magni,
Leonis et agni,
Salvatoris Xpisti,
Templum extitisti,
Sed virgo intacta. »

(2) « Credimus æternis illum tibi, Celse, viretis
Lætitiæ et vitæ ludere participem. »
(S. Paulin Nolan., *poem.* XXV.)

(3) « Dominus regit me et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit. » (*Psalm.* XXII, 1-2.)

triple lobe arrondi, allusif peut-être à la sainte Trinité. Des extrémités s'élancent deux volutes fleuronnées ; une troisième fleurette s'abrite sous l'arcade centrale qui supporte une croix à branches égales et tréflées. Nous avons encore là le triomphe de la croix et les petites pâquerettes qui s'épanouissent pour rendre hommage, au nom de la nature, à l'arbre transformé du salut.

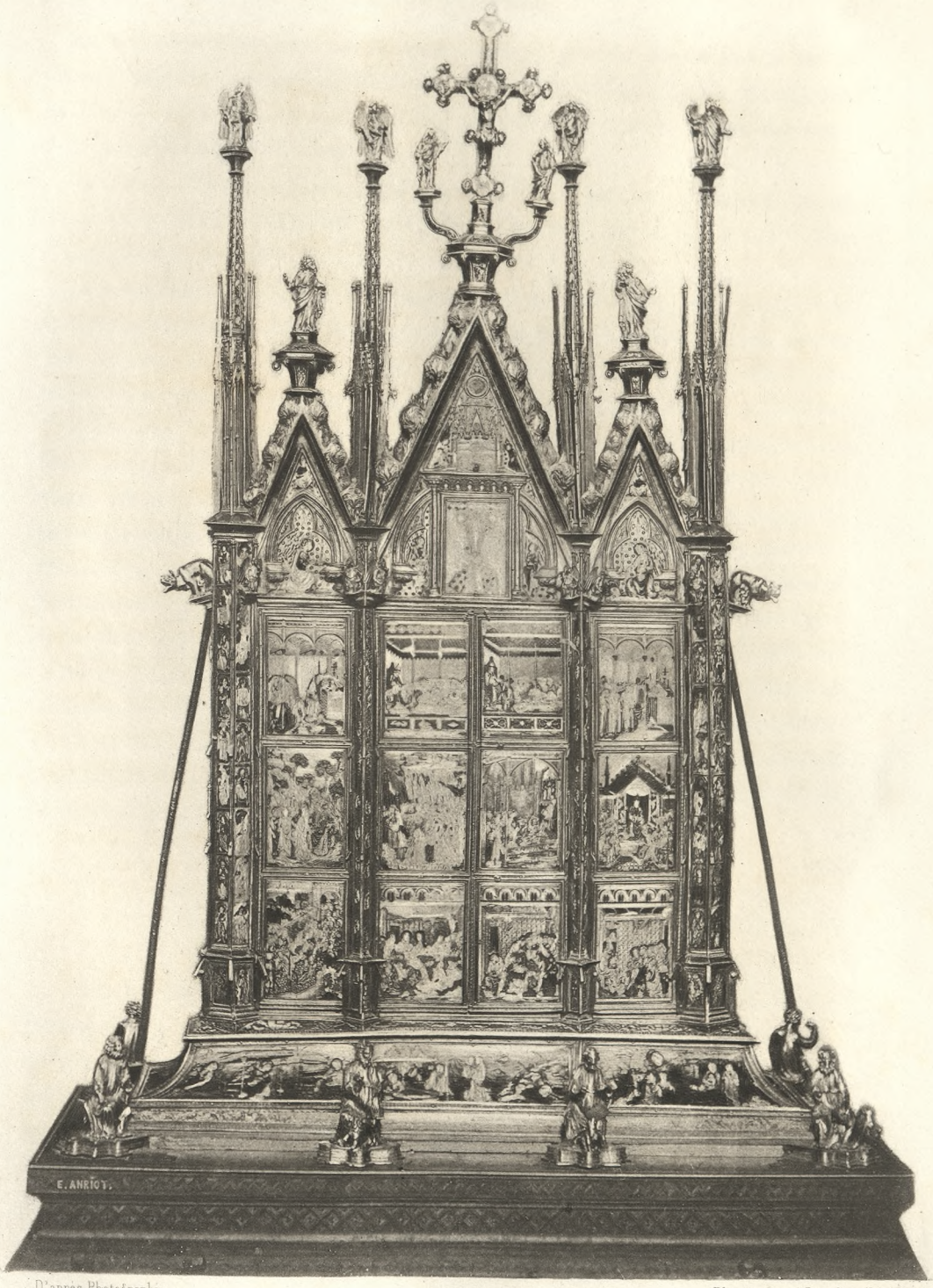
Sur l'hostie du milieu, le titre de la croix est surmonté d'un sigle agrémenté d'une façon fort gracieuse. De la traverse horizontale s'élancent une croix à haute tige et deux volutes auxquelles des vrilles rattachent des fleurettes. L'aspect est celui d'une fleur de lis ; or cet insigne héraldique fut, au moyen âge, l'emblème constant de la royauté. L'idée du graveur est donc celle-ci : le Christ, roi des Juifs, a régné par la croix. De là cette formule si populaire et si souvent représentée sur les monnaies : *Christus vincit, Christus regnat.*

L'hostie du côté droit complète celle du côté gauche. Le nom du Christ y est inscrit, sous sa forme première, tel que les Grecs l'ont imaginé et nous l'ont transmis : XPC pour est XPictoC. L'abréviation horizontale, suivant le type consacré à l'époque romane, se surhausse au milieu pour former une ogive, qui abrite une pâquerette et sert de support à une croix tréflée, tandis que deux volutes s'épanouissent en double fleuron.

IV

Le fer de Sainte-Croix est unique en son genre, considéré dans son ensemble, mais on lui trouve des similaires pour les détails. Ainsi la crucifixion offre un type identique, en Poitou, sur les fers de Claunay, de Pamplie, de Dissais, des Trois-Moutiers, d'Arçay, de Curçay ; en Anjou, de Cléré et de Chaudefont. Nous l'avons fait mouler par M. Cantoni et photographier par MM. Fellot et Perlat.

L'Agneau pascal est à peu près le même sur le fer de Cléré que j'ai fait transporter au musée ecclésiologique du diocèse d'Angers ; or, Cléré, patrie de saint Hilaire, était compris autrefois dans le diocèse de Poitiers. La différence consiste dans des fleurons qui remplacent les arbres et dans la croix qui timbre l'étendard de l'Agneau.



D'après Photographie.

Photogravure & Imp. Goupil & Cie

Le Reliquaire du Saint-Corporal d'Orviète.

par Ugolin de Vieri _ XIVe Siècle.

La petite hostie au titre de la croix devient grande hostie sur le fer de Chaudefont, actuellement conservé au musée de la ville d'Angers, et sur ceux de Charroux, de Pamplie et de Dercé, mais elle reste petite hostie sur ceux des Trois-Moutiers et d'Arçay.

Le même fer nous donne, pour le nom du Christ, un analogue qui se reproduit à Dissais et ailleurs pour le nom de Jésus, par exemple aux Trois-Moutiers et à Arçay.

De cette similitude des types dans une même contrée, je suis en droit de conclure que les fers, sans se copier rigoureusement, s'inspiraient aux mêmes sources, et que les artistes étaient en possession, pour les guider, d'un type primordial qu'ils modifiaient plus ou moins, suivant l'habileté ou la lourdeur de leur main, ou encore selon que le siècle marchait. Ainsi l'iconographie du fer de Sainte-Croix, très probablement gravé en Poitou, puisque cette province est riche en congénères, est celle qui domine pendant tout le temps du treizième siècle, avec des nuances particulières à chaque fer. Cette observation facilite singulièrement l'assignation de sa date, que l'ensemble permet d'attribuer aux dernières années du treizième siècle. J'insisterai sur ces deux caractères : la présence de l'Agneau et la découpure en dais du sigle qui surmonte le nom de Jésus. C'est, avec une certaine aisance dans le dessin et une ampleur de formes que n'a pas encore touchée la sécheresse du quatorzième siècle, une preuve péremptoire que le fer de Sainte-Croix a dû être gravé au déclin de la période que l'on est convenu d'appeler la plus belle et la plus pure de l'art ogival.

V

Espérons qu'à la suite de ces explications détaillées, les religieuses de Sainte-Croix comprendront la valeur archéologique de l'ustensile liturgique que les siècles leur ont transmis, et que, quoique inutile actuellement, elles sauront le conserver fidèlement comme un débris de leur ancien trésor et le soustraire aux mains rapaces des brocanteurs, qui ont plus d'une fois, hélas ! et tout récemment encore, dévasté les communautés de Poitiers, au détriment des souvenirs et des traditions. Si tout était minutieusement inventorié, et si

l'ordinaire faisait régulièrement, selon la teneur des prescriptions canoniques, la visite des *lieux* et des *choses*, nous n'aurions pas à déplorer des pertes irréparables pour l'histoire locale que nous avons mission d'étudier, tâche souvent ingrate, parce que les éléments essentiels sont ou mutilés par l'ignorance ou dispersés par l'indifférence.

Heureusement que Sainte-Croix se distingue par ses idées conservatrices, ce qui a permis à un de nos collègues, feu M. de Longuemar, de composer un album fort intéressant avec les objets échappés aux destructions du temps, de la mode et des révolutions. Nous faisons des vœux pour qu'un recueil aussi complet et varié voie promptement le jour (1).

VI

Le fer de Sainte-Croix est un type, et à ce titre je le présente volontiers aux ecclésiastiques et aux graveurs, non qu'il faille le copier servilement, mais on devra s'inspirer des idées qu'il représente. Tout en restant dans le style du treizième siècle, un artiste intelligent peut améliorer les attitudes et les formes, en leur enlevant ce qu'elles ont de rude et de choquant pour nos yeux accoutumés au beau. D'ailleurs, tout graveur du moyen âge n'est pas toujours artiste consommé, et celui qui travailla pour Sainte-Croix était un praticien médiocre ; mais il était dans un bon atelier ou avait un bon modèle entre les mains.

Les hosties sont dans de sages proportions, n'amplifions pas davantage le contour.

Le fer est léger à la main et d'un maniement facile ; laissons-lui ce caractère et ne cherchons pas à faire trop d'hosties à la fois, ainsi qu'on s'y est ingénié dernièrement.

La gravure est profonde, ce qui donne de puissants reliefs ; de nos jours, on effleure à peine l'acier avec le burin, en sorte que le fer s'use promptement

(1) En attendant, je vais publier, en collaboration avec M. Perlat, une trentaine de photographies sous ce titre : *Souvenirs artistiques et pieux du monastère de Sainte-Croix de Poitiers.*

et que l'empreinte vient mal. J'en connais où, après trente ans d'usage, elle est tout au plus visible.

Le sujet est excellent, on ne peut désirer mieux en iconographie. La crucifixion atteste la royauté de Jésus par le titre de la croix et sa divinité par le nimbe crucifère et les astres qu'ils a créés. Cette hostie convient parfaitement au sacrifice de la messe, qui rappelle et renouvelle le sacrifice du Calvaire.

L'Agneau mérite une attention particulière. C'est l'Agneau ressuscité et vainqueur; la liturgie romaine, d'accord avec nos Saints Livres, le qualifie *dominateur de la terre*, « *Agnum dominatorem terræ.* » Cette hostie pourrait être affectée aux expositions, processions et bénédictions du Saint-Sacrement. Cependant, elle convient aussi à la communion; en effet, à la messe, le prêtre implore l'Agneau divin pour le peuple chrétien et les fidèles trépassés : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis; dona nobis pacem; dona eis requiem sempiternam,* et lorsqu'il se retourne vers les fidèles, en leur montrant le pain sacré, il leur dit : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Et comme ce n'est pas un agneau vulgaire, mais bien l'Agneau de Dieu, ainsi que le proclame la liturgie après le précurseur, sa divinité est attestée par le nimbe crucifère, qui, en iconographie, appartient à Dieu seul; par ce fait même l'Agneau devient divin, *Agnus Dei*, c'est-à-dire qu'il est le symbole autorisé du Fils de Dieu fait chair et immolé pour notre salut. Le graveur du treizième siècle n'a inscrit que le mot *Agnus*; en rapetissant les lettres on pourra ajouter *Dei*, qui en est le complément indispensable.

Les petites hosties donnent les noms de *Jésus* et de *Christ*, ce nom devant qui toute créature se prosterne et s'humilie (1), car c'est par ce nom que lui vient le salut (2). Si la monnaie porte le nom du souverain, l'hostie tant de fois appelée par les Pères *numisma*, *denarius*, doit être marquée au nom du Roi céleste, qui, par ce gage de sa bonté, récompense les ouvriers

(1) « In nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum. » ***(Introït de la Messe du Saint Nom de Jésus***, d'après l'***Épitre aux Philippiens.)***

(2) « Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. » ***(Épître de la même Messe,*** d'après le discours de saint Pierre rapporté par les ***Actes des Apôtres.)***

de sa vigne et engage à le servir fidèlement ; c'est le pain vivant, qui donne à l'âme sa vie spirituelle et lui assure les joies de l'éternité, *panis vivus, vitam præstans homini,* comme l'a dit saint Thomas d'Aquin dans l'hymne *Adoro te.*

La troisième hostie me plaît moins et je serais tenté de la supprimer. Le moyen âge aimait la variété ; or, dans la scène de la crucifixion, nous avons déjà vu affirmer la royauté du Nazaréen par le titre de la croix. Il n'y aurait pas nécessité de le répéter ici, si cette hostie n'était spécialement pour les fidèles et si l'idée de triomphe n'était accentuée par la croix de résurrection et celle de la royauté par la fleur de lis.

Je serai heureux, si ces quelques pages, écrites dans un sentiment de propagande esthétique, excitent la sympathie du lecteur en faveur d'une œuvre du passé et décident nos fabricants à puiser à cette source autorisée, fortement empreinte de saveur chrétienne.

X. Barbier de Montault,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

RAPPORT

SUR

LE MUSÉE ET LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DU SACRÉ-CŒUR DE PARAY-LE-MONIAL

PRÉSENTÉ AU CONGRÈS DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES D'AVIGNON

PAR L'ABBÉ LÉON GAUTHEY

MESSIEURS,

Il ne s'agit plus d'une œuvre inconnue. Le musée et la bibliothèque eucharistiques de Paray-le-Monial ont pris leur rang dans le glorieux cortège d'œuvres saintes que la piété contemporaine groupe autour du tabernacle. Le programme du congrès les a inscrits dans la 2e section de vos travaux.

Je n'ai donc pas à faire l'histoire de la bibliothèque et du musée de Paray ; mais il semble utile de rappeler, à grands traits, l'origine, le but et les premiers progrès de cette œuvre, hier naissante, aujourd'hui déjà merveilleusement grande et belle.

La première pensée est venue de la catholique Espagne. Au mois de septembre 1876, le R. P. Drevon, de pieuse mémoire, le fondateur de la *Communion réparatrice*, l'un des plus intrépides chevaliers du Saint-Sacrement, en ce siècle, voyageait en Espagne, pour les intérêts de son association, en compagnie du zélateur dévoué qui devait se consacrer tout entier à la gloire de l'Eucharistie, mais d'une manière qu'il ne soupçonnait pas encore. Nos pèlerins du tabernacle rencontrèrent à Madrid le R. P. Fita y Colomé S. J., qui leur montra un catalogue composé par lui sous ce titre : *Remarques pour fonder une bibliothèque hispano-américaine du Sacré-Cœur de Jésus* (1) Il se fit alors dans l'âme des deux apôtres de la communion réparatrice comme une révélation d'un plan plus grand et plus universel : ne pourrait-on pas former une vaste collection non seulement de tous les livres, mais même de tous les objets se rapportant au culte de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur ?

Paray-le-Monial, où le P. Drevon avait transporté, depuis peu, le centre de la communion réparatrice, ne semblait-il pas un lieu providentiel pour abriter le berceau de cette œuvre conçue par l'inspiration et pour la gloire du Cœur de Jésus !

Les RR. PP. Jésuites établis à Paray depuis 1873 — la grande année du pèlerinage — achevaient la construction de leur maison de troisième an ; c'est là que le P. Drevon recueillit d'abord les premiers livres de la bibliothèque eucharistique et les premiers éléments d'un musée sacré.

Bientôt l'importance des collections exigea un local séparé et l'on put voir, pen-

(1) Opuscule de 55 pages, imprimé à Barcelone, en 1871.

dant plusieurs années, M. le baron Alexis de Sarachaga, le compagnon de voyage du P. Drevon, organiser et classer dans quelques pièces basses et étroites, qu'il rêvait de remplacer par un véritable monument artistique, les ouvrages rares, les tableaux, les gravures qui affluaient de tous les points de l'Europe, — lui seul, peut-être, sait à quel prix.

En 1879, la *Correspondance de la Communion réparatrice* publiait un article (1) dû à la plume élégante du R. P. de Lachau, sous ce titre : *Fondation d'une bibliothèque et d'un musée eucharistiques à Paray-le-Monial*. On y donnait un aperçu général sous ces quatre titres : 1° pensée première ; — 2° commencement d'exécution; — 3° vues et espérances de l'avenir ; — 4° concours demandé.

De tout temps on a aimé à collectionner. Les Papes surtout ont encouragé la fondation des bibliothèques et des musées. A l'heure présente la révolution collectionne aussi. Elle cherche des témoins contre Dieu et contre son Eglise. N'est-ce pas le moment d'opposer les témoignages de la vérité aux faux témoins de l'impiété ? Le goût du siècle est aux expositions; pourquoi les catholiques ne prépareraient-ils pas une exposition sacrée où chaque siècle et chaque pays chrétien apporteraient les témoignages de foi et d'amour qu'ils ont rendus à la sainte Eucharistie ?

Voilà ce qu'on entendait par « la pensée première. » C'était le développement de l'idée conçue à Madrid.

On rendait compte ensuite du commencement d'exécution et l'on pouvait dire que 4,000 volumes avaient déjà été réunis avec 1,500 gravures et quelques tableaux.

Puis, on exposait les vues et les espérances de l'avenir. D'abord on dresserait un double catalogue de livres et d'objets d'art; ces catalogues se compléteraient peu à peu par des monographies bibliographiques, jusqu'à former une *bibliotheca selecta* dans le genre des ouvrages de Diodore de Sicile, de Photius, de Possevin et des *bibliothèques* de la plupart des ordres religieux. On obtiendrait ainsi une bibliothèque et un musée dans le sens bibliographique des mots, correspondants à la bibliothèque rangée sur les rayons et au musée exposé dans les galeries. Quand on serait en possession de la bibliographie, à peu près complète de l'Eucharistie, on rééditerait ou l'on aiderait à rééditer les livres ou les traités les plus rares et les plus précieux. On annonçait déjà le projet bien arrêté de préparer une nouvelle histoire des miracles eucharistiques.

Enfin, on demandait aux lecteurs de la *Correspondance de la Communion réparatrice*, leur concours consistant à signaler les traditions, les récits locaux de miracles, à mettre sur la trace des livres et des objets d'art, à procurer les catalogues des librairies et des musées.

On le voit, c'était déjà un plan nettement dessiné, un projet bien mûri et en bonne voie d'exécution. N'oublions pas que nous sommes encore à l'année 1879 ; c'est le premier pas fait au dehors, la première communication donnée au public. On pouvait déjà, à cette date, publier une lettre de Mgr Perraud (2), évêque d'Autun, approuvant et bénissant le projet du P. Drevon. Quelques mois plus tard, Mgr Bouange (3), évêque de Langres, envoyait ses encouragements.

Au mois de mars 1880, le R. P. Drevon mourait à Rome et, en annonçant sa mort, le *Pèlerin de Paray-le-Monial*, dans son numéro du 15 mars, signalait la

(1) Reproduit plus tard en une brochure de 20 p. in-8°, chez Desrosiers, à Moulins.
(2) Du 27 septembre 1879.
(3) Lettre du 7 février 1880.

fondation d'une bibliothèque et d'un musée eucharistiques, comme la dernière œuvre du saint religieux.

Au mois de juin 1881, tandis que l'Espagne, vous devançant seulement de quelques jours, célébrait à Tarragone un concours solennel (1) en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, saluait l'espérance du salut par le divin Cœur vivant dans le Saint-Sacrement de l'autel, et acclamait comme roi Jésus-Eucharistie, vous inauguriez à Lille votre premier congrès eucharistique (2).

Le R. P. Fristot fut au milieu de vous l'avocat éloquent de la bibliothèque et du musée de Paray. Dans son magistral rapport (3) lu et approuvé dans la séance du 29 juin, le R. P. rendait hommage au zèle du regretté P. Drevon, saluait son collaborateur et continuateur M. le baron de Sarachaga, exposait la méthode adoptée par les fondateurs de la bibliothèque et du musée eucharistiques, et donnait un très intéressant aperçu des résultats acquis, en nommant les livres les plus précieux, en décrivant les tableaux les plus expressifs; puis il indiquait l'usage que l'avenir pourra faire de tous ces trésors. L'idée encore vague dans l'exposé que je vous faisais, il n'y a qu'un instant, se précise sous la plume du R. P. Fristot. Il annonce un catalogue monumental formé par le dépouillement des inventaires des grandes bibliothèques. Dans ce catalogue, qui aboutirait à comprendre à peu près tous les ouvrages sur l'Eucharistie, on désignerait par un signe particulier ceux qui sont possédés par la bibliothèque de Paray. Les travailleurs pourraient être ainsi facilement renseignés sur les sources. Au surplus, les livres et objets d'art de Paray seraient à la disposition des écrivains qui voudraient y aller faire des recherches.

L'éminent rapporteur faisait entrevoir un projet grandiose qui hantait l'esprit du P. Drevon aux derniers jours de sa vie, à savoir : une collection des *Acta eucharistica* comme pendant aux *Acta sanctorum* des Bollandistes. Je ne pense pas commettre une indiscrétion en disant que le R. P. Fristot s'est mis le premier à l'œuvre et qu'il prépare une histoire générale et coordonnée des miracles eucharistiques.

Enfin, pour achever cette analyse bien inutile pour vous, — car vous avez tous lu le beau rapport dont je mutile ici la trame, — mais nécessaire à l'exposé que je poursuis, le R. P. Fristot proposait l'essai d'un musée circulant à l'effet de provoquer, dans plusieurs villes, des conférences eucharistiques dans lesquelles le point de vue littéraire et artistique servirait d'introduction pour réveiller dans les âmes la dévotion pratique au Saint-Sacrement et au Sacré-Cœur, et il terminait en priant le congrès de vouloir bien recommander l'extension de l'œuvre de Paray par des dons, des indications utiles, et encourager la création de dépôts semblables là où l'essai pourrait être tenté.

L'excellente revue du R. P. Tesnière, le *Très Saint-Sacrement*, dans le compte-rendu (4) qu'elle a donné du congrès des œuvres eucharistiques de Lille, consacrait un paragraphe à la bibliothèque et au musée de Paray, et, dans son numéro du 15 novembre 1881, le R. P. Tesnière reproduisait le rapport dont nous venons de parler.

(1) Le 26 juin.

(2) 28, 29 et 30 juin.

(3) Ce rapport fut publié par la revue *le Très Saint-Sacrement*, n° du 15 novembre 1881, puis dans une brochure imprimée à Lille, 24 p. in-8°, Lefebvre et Ducrocq, 1881.

Enfin, dans le beau volume : *Congrès des œuvres eucharistiques*, Lille, Lefebvre, Ducrocq, 1881, 1 vol. in-8°, de 606 pages.

(4) N^{os} réunis des 1er et 15 juillet et 1er août 1881.

Sur ces entrefaites, M. le baron de Sarachaga se rendant aux désirs du congrès des œuvres eucharistiques, avait transporté à Lille, à l'époque où devait se tenir le congrès des catholiques du Nord (1), une section de son musée, celle qui se rapporte aux miracles eucharistiques. A cette occasion, le R. P. Tesnière publiait un article intitulé : *Visite au musée eucharistique de Paray-le-Monial* (2) « Là, disait-il, dans trois salons successifs, nous avons pu voir plus de gravures relatives à l'Eucharistie que nous ne soupçonnions même qu'il en existât ; que cette exposition est belle ! qu'elle est éloquente ! qu'elle est inattendue ! Que sera le musée de Paray, quand une seule de ses sections — et partielle même, — présente de telles richesses, expose de pareils trésors ! »

A côté de cette exposition iconographique des miracles de la Sainte Eucharistie, on pouvait voir deux cartes eucharistiques : cartes géographiques d'Europe et de France, dans le genre des cartes muettes employées pour les écoles. Les miracles de la sainte Eucharistie y sont marqués à leur place dans l'espace avec leur date dans l'histoire. C'est le commencement d'un atlas eucharistique dans lequel chaque nation catholique aura sa carte spéciale. Comme premier essai, on a fait une réduction de la carte eucharistique d'Europe ; la revue *le Très Saint-Sacrement* l'a offerte à ses abonnés, et le *Pèlerin de Paray-le-Monial* en a répandu dans le monde 1,800 exemplaires.

Le R. P. Fristot a voulu rendre vivante l'exposition iconographique de Lille, en donnant une conférence très applaudie sur « le rôle social et national des miracles eucharistiques depuis les origines du Christianisme jusqu'à nos jours. » A l'entendre retracer la glorieuse histoire des prodiges accomplis pour sauvegarder la foi des peuples, l'auditoire a paru plus d'une fois visiblement ému. La *Vraie France,* de Lille, rendait compte de cette éloquente conférence dans son numéro du 21 novembre 1881 (3). Après le congrès des catholiques du Nord, l'exposition eucharistique de Lille a reçu, pendant huit jours, un assez grand nombre de visiteurs, puis la section exposée a repris le chemin de Paray.

L'hiver a été laborieusement employé par M. le baron de Sarachaga, et le *Pèlerin de Paray,* du 15 avril 1882, annonçait un accroissement sérieux. La petite feuille du Sacré-Cœur est heureuse de s'employer à populariser l'œuvre eucharistique de Paray ; aussi bien dans son numéro du 15 août dernier, elle consacrait un article assez long à exposer le plan général du musée nouvellement transféré dans la maison vide, hélas ! des RR. PP. Jésuites expulsés.

Déjà la presse religieuse semble se préoccuper des collections eucharistiques de Paray ; l'*Echo de Fourvière* en parlait dans son numéro du 5 août, les *Annales du Saint-Sacrement,* de Lyon, avaient un article dans le numéro de septembre, et enfin, l'*Univers* leur prêtait dernièrement le secours de sa grande publicité. A la fin de cet article du 9 septembre, l'*Univers* annonçait la fondation d'une revue mensuelle sous le titre de : *Revue du règne de Jésus-Christ,* destinée à faire connaître les collections de Paray et à manifester leurs trésors. Cette revue paraîtra le premier janvier prochain, et trouvera assurément de nombreux abonnés parmi vous.

Voilà le passé de l'œuvre, ce qu'elle était hier ; je dois vous dire maintenant ce

(1) 9-14 novembre 1881.

(2) Le *Très Saint-Sacrement,* n° déjà cité du 15 novembre 1881.

(3) Le *Pèlerin de Paray-le-Monial* a reproduit l'article de la *Vraie France,* dans son numéro supplémentaire du 1er décembre 1881.

MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE

VITRAUX DE St ETIENNE DU MONT (XVI SIÈCLE)

ALLÉGORIE DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION. – JÉSUS CHRIST SOUS LE PRESSOIR

Il est entouré de tous les dignitaires de l'église

D'après les cartons de Nicolas Pinaigrier contemporain de Jean Cousin.

PHOTOTYPIE AD. BRAUN & Cie PARIS

qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle espère devenir demain. A la vérité, il se trouve souvent que, lorsque demain est arrivé, l'œuvre d'hier est déjà modifiée; mais qu'importe la forme que Dieu donnera à la moisson ! C'est à nous de semer. Le poète le disait :

Oh ! demain c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet (1).

C'est en ce sens que demain nous appartient ; nous devons poser les causes, semer les germes ; demain, avec nous ou sans nous, selon nos vues ou au-dessus de nos vues, Dieu épanouira les fleurs et fera mûrir les fruits.

Je vous signalais, plus haut, un fait important, à savoir : la translation récente du musée eucharistique dans la grande et belle maison occupée par les RR. PP. Jésuites avant l'expulsion. Du moment où des salles et des galeries magnifiques s'ouvraient pour le musée, il devenait nécessaire de procéder à un classement, d'adopter un plan général. Ici encore, l'Espagne devait inspirer le fondateur du Musée. Il voyageait en 1878, dans sa patrie, lorsque feuilletant les dernières années d'une revue eucharistique de Madrid « *La Lampara del santuario,* la lampe du sanctuaire, » il rencontra un article sur le *règne eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* D'autre part, il lut un ouvrage d'un chanoine espagnol, M. Gras y Grannolers, intitulé : « *Un monument à la souveraineté du Christ,* » dans lequel l'auteur répondant à cette question posée par les plus grands penseurs : Pourquoi, à partir de la fin du XIIIe siècle, les nations chrétiennes se sont-elles jetées dans une fausse route ? Pourquoi, à dater de cette époque, les pouvoirs et les peuples pris de vertige, ont-ils été soumis aux troubles religieux, politiques et sociaux, qui ont abouti aux révolutions périodiques de nos jours ? A ces questions, dis-je, l'auteur espagnol répondait — permettez moi un mot peut-être trivial, mais expressif, — que le *déraillement* universel des sociétés vient : 1° du détrônement de la souveraineté de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie ; 2° du rejet du dogme de l'unité catholique, c'est-à-dire, du droit fondamental de Notre-Seigneur de régner sur tous les hommes et sur toutes les nations de la terre, et il indiquait l'Eucharistie comme l'instrument de la souveraineté du Christ, et le rétablissement de son règne comme base et fondement de la reconstitution de l'ordre chrétien.

Ces idées ne sont pas nouvelles, mais elles ont été mises à l'ordre du jour en ces derniers temps. *L'Apostolat de la prière* avec son intrépide directeur, le R. P. Ramière, les soutenait depuis longtemps, et sa devise : *Adveniat regnum tuum,* qui est aussi la devise de votre congrès, a été adoptée récemment par plusieurs œuvres ; je ne citerai que l'*Alliance catholique* dont M. l'abbé Joseph Lémann porte si fièrement le drapeau.

Le fondateur du musée, mis en présence de ces grandes idées, s'est dit : notre œuvre doit tendre à la glorification de l'Eucharistie ; il faut en faire une démonstration éclatante du règne de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement.

Rentré en France, il se mit avec ardeur à dépouiller les savants ouvrages de sa bibliothèque naissante et à compulser les textes relatifs au règne universel de l'Eucharistie. Il ne restait plus désormais qu'à vérifier par les faits, par les témoignages de l'histoire, par les monuments de l'art chrétien, par les hommages des

(1) Victor Hugo, Chants du Crépuscule, V. *mil huit cent onze.*

siècles, les affirmations des docteurs et des écrivains ecclésiastiques. Le musée devait devenir une démonstration *a posteriori* du règne eucharistique de Notre-Seigneur.

Théologiquement, il y aurait plusieurs manières de distinguer les sphères dans lesquelles ce règne doit s'exercer et s'est, de fait, exercé. Afin d'être bien compris du public, on s'est arrêté aux trois ordres suivants : l'ordre intellectuel, l'ordre moral et l'ordre des êtres sans raison, d'où un triple règne eucharistique sur les esprits, sur les cœurs et sur les êtres inanimés ou dépourvus de raison. Par suite, le musée eucharistique devait avoir trois grandes sections à travers lesquelles, si vous daignez me suivre, je demande la permission de vous conduire rapidement.

Mais d'abord tout palais a son vestibule. Il en fallait un au palais eucharistique. Pour qui a réfléchi sur les mystères ineffables de l'amour de Jésus, il est clair que le don incommensurable de l'Eucharistie a jailli de son Cœur. Nos pères l'avaient si bien compris qu'ils représentaient souvent au-dessus de l'autel le divin Crucifié avec le côté largement ouvert et le précieux sang qui jaillissait jusque dans le calice de la messe. Ce côté ouvert avec le jet de sang se trouve toujours dans les peintures du moyen âge.

Si vous avez le bonheur de visiter Florence, allez au couvent de Saint-Marc et vous admirerez dans de pauvres petites cellules de Dominicains les incomparables crucifix peints sur les murs par Fra-Angelico ; vous y verrez toujours la gerbe de sang divin largement jaillissante. Peu à peu, à mesure que la piété se refroidissait, il semble que les hommes n'avaient plus les yeux assez illuminés par l'amour pour regarder le Cœur de Jésus à travers la blessure de son côté, et les artistes rétrécissaient la plaie sacrée. Enfin le jansénisme l'avait fermée, et sous son influence on exposait ces Christs, aux bras étroits et sans cœur, qui attristent le regard. C'est alors que Jésus, outragé dans sa miséricorde, a fait éclater sa poitrine qu'on voulait fermer et il a mis au jour son divin Cœur ; mais remarquez-le bien, c'est du milieu de l'hostie eucharistique exposée sur l'autel de la Visitation de Paray-le-Monial que Jésus a montré son Cœur rayonnant et blessé.

On devait donc, à Paray, reprendre la pieuse tradition du moyen-âge et montrer à tous les yeux que l'Eucharistie est un don du Cœur de Jésus. C'est la pensée qui se manifeste dans le vestibule du musée. D'abord on voit saint Jean qui se penche sur le Cœur du Maître en regardant le calice avec adoration ; puis c'est Longin qui ouvre la source eucharistique en perçant le côté de Notre-Seigneur crucifié ; c'est enfin l'apôtre saint Thomas qui montre du doigt, que dis-je ! qui sonde de sa main la divine source jusque dans ses profondeurs. Avec ces trois tableaux, le vestibule renferme toute l'histoire de la grande révélatrice du Sacré-Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie, sous forme d'emblêmes pieux et gracieux, sans aucune prétention artistique. Ces emblèmes avaient été peints pour la décoration des fêtes de la Béatification de Marguerite-Marie. Avant de quitter le vestibule, nous nous agenouillerons, si vous le voulez bien, devant une porte toute fleurie par les couronnes des pèlerins ; elle indique la place où reposent les restent vénérables du P. de la Colombière, enfermés sous les scellés des décrets du 29 mars.

Nous sommes donc entrés dans le musée eucharistique en passant par le côté ouvert du divin Maître.

Nous pénétrons aussitôt dans la première salle qui renferme les monuments du règne eucharistique dans l'ordre intellectuel. Depuis les apôtres présents aux cènes

du Cénacle et d'Emmaüs, en passant par les martyrs qu'un tableau du célèbre *Padovanini* montre communiant de la main même de Notre-Seigneur, jusqu'à nos derniers temps, 80 tableaux représentent les Pères de l'Eglise, les saints les plus célèbres, les grands docteurs faisant acte de foi et de dévotion au Saint-Sacrement. *Guido Reni* a peint saint Philippe de Neri en extase pendant le divin sacrifice. Un peintre de l'école florentine a représenté saint Thomas d'Aquin avec le soleil sur la poitrine, contemplant la divine hostie qui lui est montrée par un ange. Plus loin c'est saint Vincent Ferrier, tableau original d'*Augustin Carrache* : un ange apporte au saint qui vient de dire la messe, la réponse du ciel à la grâce qu'il demandait. Voici une toile d'*André Sacchi* ; elle provient du monastère de Sainte-Françoise-Romaine, à Rome, et représente sainte Claire chassant les Sarrazins en leur présentant le Saint-Sacrement. Citons encore une sainte Thérèse portant la sainte Eucharistie, peinture originale de *Carlo Maratta*. Nous ne prolongerons pas cette nomenclature ; il suffit de dire qu'on a voulu montrer par le classement de tous ces tableaux le développement du règne eucharistique dans les âmes et dans l'Eglise.

Au-dessous de cette série de tableaux, le visiteur peut étudier à l'aise un étalage très riche de photographies reproduisant les hommages les plus éclatants rendus à l'Eucharistie ; c'est par exemple le fait célèbre que Mgr l'archevêque d'Avignon rappelait éloquemment dans son discours d'ouverture du congrès : Rodolphe de Habsbourg qui descend de cheval pour faire monter le prêtre portant le Saint-Viatique. Plus tard il devint empereur, et dans la famille impériale d'Autriche on a toujours reconnu que l'empire avait été la récompense de cet hommage rendu au Saint-Sacrement. *Rubens* a immortalisé le fait par un tableau célèbre du musée de Madrid. Tout récemment on en a fait exécuter une copie pour les collections de Paray. C'est la République de Venise se consacrant à Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie. C'est le pape Urbain IV prosterné devant le corporal teint du sang miraculeux de Bolzena, un des chefs-d'œuvre de *Raphaël* dans les *Stanze du Vatican*. C'est Charles-Quint faisant porter triomphalement l'Eucharistie lors de son entrée solennelle à Bologne avec le pape Clément VII, en 1529; l'empereur vient derrière le dais, la tête découverte et une verge à la main. C'est l'empereur Joseph Ier offrant, en souvenir de l'acte de son aïeul, sa voiture à un prêtre qui portait le bon Dieu. Des reproductions du trésor de Monza (1) rappellent que la célèbre Couronne de Fer n'était placée sur la tête des empereurs que lorsqu'ils avaient déposé leur propre couronne sur les vases sacrés, pour reconnaître la haute suzeraineté du Roi des tabernacles.

Un autre genre d'hommages résulte d'une collection photographique de fers à hosties du moyen âge, offerte par Mgr Barbier de Montault. On y voit fréquemment reproduits les emblèmes de la royauté. Si nous en croyons plusieurs auteurs, entre autres Honorius d'Autun (2), la forme même des hosties serait un hommage à la royauté eucharistique. Il nous dit, en effet, que les hosties sont faites en forme de deniers ou de monnaies, parce que le pain de vie, Jésus, a été livré pour des deniers et parce que l'Eucharistie est la monnaie de la vie éternelle, et on représente le monogramme du Christ ou son image sur l'hostie comme on met l'effigie des rois sur la monnaie (3).

(1) Voir : Inventaire de la Basilique royale de Monza, par Mgr Barbier de Montault, *Bulletin monumental 1881*.

(2) *Gemma animæ*, l. I. c. XXXV, patr. lat.,t. 712, col.555.

(3) Voir Mgr Barbier de Montault : *Description iconographique* de q. q. fers à hosties, Angers, 1880, et l'article du P. Ladislas, capucin dans le T.-S. *Sacrement*, 1er février 1882, sous ce titre : *Fers à hosties du moyen-âge*.

Nous ne faisons ici que quelques mentions entre beaucoup d'autres. Il fallait seulement faire comprendre que dans cette première salle consacrée au règne eucharistique dans l'ordre intellectuel, une série se rapporte au règne spirituel et l'autre à l'action temporelle de la Sainte-Eucharistie.

Il serait possible de classer dans l'ordre des esprits invisibles à nos regards une autre série d'hommages, où l'on verrait le Ciel, le Purgatoire et l'Enfer adorer l'Eucharistie. Plusieurs peintres ont représenté le Saint-Sacrement dans la gloire, la divine hostie au milieu des Bienheureux. Quoi qu'il en soit de l'idée émise par plusieurs auteurs mystiques, que l'Eucharistie, à la fin des temps, sera emportée au ciel, on peut au moins voir dans les tableaux dont nous parlons un pieux symbolisme. Dans tous les cas, les anges qui environnent l'Eucharistie ont fréquemment trahi leur présence par des apparitions. Ils ont souvent communié les saints. Paray possède une toile de *Barocci* représentant sainte Catherine de Sienne communiant de la main d'un ange. Un pieux auteur, appliquant aux anges le texte : *Ubicumque fuerit corpus illic congregabuntur et aquilæ* (1), dit que ces aigles immortels se précipitent des cieux partout où naît sur un autel le corps divin de Notre-Seigneur (2).

Pour le Purgatoire, on a souvent montré les âmes captives arrosées par le sang du Saint-Sacrifice. Le musée de Paray possède un tableau représentant un saint, peut-être saint André Avellin ou saint Nicolas de Tolentino, élevé en extase au moment de la Consécration, et dans le fond on voit les âmes du Purgatoire, délivrées, monter au ciel.

Enfin, l'Enfer, dans ses fureurs, est obligé de confesser le règne eucharistique La vie des saints nous offre plusieurs exemples d'exorcismes, où les démons, à la vue du Saint-Ciboire, se sont enfuis en hurlant. La nouvelle série d'hommages que nous indiquons serait la démonstration frappante du texte de saint Paul : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* (3).

Entrons maintenant dans la seconde salle ; il s'agit du règne eucharistique sur les natures inférieures : les animaux, les plantes, la matière. Ce règne dépend uniquement du Maître qui commande aux éléments, qui les dompte et les force à se prêter aux prodiges infinis de la transsubstantiation, du mode de vie et de présence eucharistiques, et de la multilocation ou présence simultanée en plusieurs lieux à la fois. Un auteur ancien compte dix miracles opérés par le fait de la consécration d'une hostie.

Le R. P. Augustin Chesneau a composé un livre auquel il a donné un nom païen, au premier abord, mais splendide pour qui réfléchit. Je veux parler de l'*Orpheus eucharisticus* (4). Quelle belle conception ! L'orphée de la fable captivait, charmait, domptait les éléments et les animaux : les arbres, les rochers s'approchaient aux accords de sa lyre, les fleuves suspendaient leur cours, les bêtes fauves s'attroupaient pour l'entendre, les enfers même rendaient leur proie. Oh ! le véritable et seul Orphée, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est aisé de s'en convaincre en parcourant la seconde salle du musée, dite salle des miracles. Dans une série de

(1) Matt XXIV, 28 ; Luc. XVII, 37.

(2) Chesneau, *Orpheus eucharisticus*, p. 48.

(3) Philipp. XI, 10.

(4) *Sive Deus absconditus humanitatis illecebris illustriores mundi partes ad se pertrahens, ultroneas arcanæ maiestatis adoratrices.*

Authore P. Augustino CHESNEAU, parisiis 1657, in-12, avec cent gravures sur cuivre.

quarante cadres, on peut suivre de siècle en siècle, l'histoire des prodiges eucharistiques, représentés d'après des images originales, provenant des églises mêmes ou des lieux qui ont été témoins des miracles. Pour corroborer ces miracles, on a placé dans des vitrines, les livres très nombreux qui traitent des prodiges en question.

Il y a là assurément des miracles dans tous les ordres, mais surtout dans l'ordre physique ou des natures inférieures. Suivez le divin Orphée à la trace de ses prodiges : vous l'allez voir attirer les astres, une étoile couvre de ses rayons éclatants le Saint-Sacrement, pendant que saint Nicolas de Tolentino célèbre le Saint-Sacrifice. Il commande au feu qui respecte la Sainte-Hostie à Faverney et en bien d'autres lieux. L'air se rassérène subitement quand le prêtre élève le pain céleste. La mer porte les pas du frère de saint Ambroise, saint Satyre, qui s'est jeté dans les flots avec le Saint-Sacrement. Faut-il rappeler ici, à côté de la chapelle de la *dévote et royale confrérie des Pénitents gris*, que les fleuves débordés entassent respectueusement leurs eaux comme pour faire un rempart au Tabernacle ? La terre s'ouvre pour engloutir vivants des profanateurs de l'Eucharistie ; en d'autres circonstances, elle refuse de recevoir leurs cadavres. La pierre s'amollit comme la cire pour ne pas prêter un appui à la main d'un hérétique sacrilège. Que si nous passons au règne végétal, ce sont des merveilles nouvelles : des hosties oubliées dans un meuble poussent des tiges et des épis de blé. Un prêtre portant le Saint-Viatique, la nuit, laisse tomber une hostie ; au lendemain, il la retrouve dans le calice d'une fleur. Après des profanations eucharistiques, on a vu l'image du crucifix imprimée dans l'intérieur de gros arbres. Dans le règne animal il y aurait plus encore à citer : une araignée empoisonne de son venin mortel les lèvres d'un hérétique qui avait blasphémé le Saint-Sacrement. Des abeilles emportent dans leur ruche une hostie employée à un sortilège et lui font un trône avec leur cire. Une mule affamée oublie la pâture que lui offre son maître pour se prosterner devant l'Eucharistie que tient saint Antoine de Padoue. Un agneau s'agenouille pour l'adorer ; des chiens refusent le pain des anges qu'on leur jetait et déchirent de leurs morsures les impies Donatistes, auteurs du sacrilège. Une baleine offre son dos immense pour autel à saint Maclou (1) qui désirait célébrer le Saint-Sacrifice.

Au sortir de la salle des miracles, nous allons à la salle du Sacré-Cœur. C'est là le règne de Jésus-Eucharistie dans l'ordre moral, règne de son Cœur sur les cœurs des hommes. Nous pouvons admirer quarante tableaux, présentant d'une façon saisissante le développement successif des dévotions qui ont abouti au culte du Sacré-Cœur : une agonie de Jésus ou plutôt une heure sainte, d'*Annibal Carrache ;* saint Louis devant la sainte Couronne d'épines, un vrai petit chef-d'œuvre de *Guido Reni ;* saint François d'Assise entouré de plusieurs saints et des instruments de la Passion, reçoit la vision du culte du Sacré-Cœur ; des Bienheureux en adoration devant la plaie du Côté de Notre-Seigneur ; un ange portant la communion à saint Bonaventure. En un mot, la plupart des dévots précurseurs et des apôtres de la dévotion au Sacré-Cœur, ont ici leur image. Puis des vitrines contiennent une multitude d'échantillons de médailles, gravures, emblèmes représentant l'iconographie moderne du Sacré-Cœur.

On a fait entrer tout ce qui concerne la dévotion au Sacré-Cœur dans le plan du

(1) *Alias* Macout ou Malo, évêque d'Aleth au VIe siècle. Il a donné son nom à la ville de St-Malo.

musée eucharistique pour une autre raison tirée de la fin même de cette dévotion. D'après les révélations de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, le culte du Sacré-Cœur doit avoir pour fin, non seulement de témoigner au divin Ami du tabernacle, un juste retour d'amour, mais encore de réparer les offenses et les outrages commis envers le Saint-Sacrement. En sorte que la dévotion au Sacré-Cœur, c'est la réparation et la restauration du règne eucharistique. Voilà comment le musée de Paray, qui s'ouvre par la plaie du côté de Jésus, se ferme par le culte du Sacré-Cœur.

Au sortir des salles, on traverse une belle galerie, bordée de gravures, de dessins, de photographies, représentant des Basiliques, des rétables, des autels, des tabernacles ; ce sont les monuments architecturaux du Saint-Sacrement. On y voit aussi les deux belles cartes géographiques des miracles signalées plus haut.

Dans un vestibule intérieur on peut étudier les plans du futur musée avec bibliothèque, salle de conférences et salle de travail. Quand le ciel de la France sera redevenu bleu, les fondations du musée définitif sortiront bien vite de terre.

Enfin, nous devons signaler une quatrième section éparse au milieu des autres, mais qui sera bientôt constituée. On attend pour cela le concours du savant archéologue, Mgr Barbier de Montault. Il s'agit de ce qu'on pourrait appeler l'archéologie du Saint-Sacrement, comprenant l'épigraphie, la numismatique, l'orfèvrerie, le mobilier d'église, les ornements sacerdotaux et autres objets.

J'ai à peine parlé de la Bibliothèque. C'est cependant, à mon humble avis, le plus précieux trésor du musée de Paray : plus de 5,000 volumes, se référant, pour la plupart, au Saint-Sacrement ! Chaque jour elle s'accroît de nouvelles richesses. Je citerai seulement parmi les récentes acquisitions quelques ouvrages extrêmement précieux : Carlies, *art of illuminating,* in-4° ; Gori, *Thesaurus veterum Diptycorum,* 3 in-fol. ; Didron, *annales archéologiques,* 27 vol. in-4° ; Pistolesi, *Il Vaticano descritto,* 8 vol. in-fol. ; quelle joie pour un amateur de trouver là toutes les merveilles des galeries du Vatican ! d'Agincourt, *Histoire de l'art,* 6 vol. in-fol. ; Shau, *Dresses and Décorations,* 2 vol. in-4° ; Bosio, *Roma sotteranea,* in-4° ; Ciampini, *œuvres complètes,* 3 vol. in-fol. ; du Sommerard, *les Arts au moyen-âge,* 5 vol. in-8° et 5 vol. in-fol. ; Taylor, *voyages pittoresques,* 20 vol. in-fol. rarissimes ; Garucci, *Arte Christiana,* 6 vol. in-fol. Ces ouvrages et d'autres acquis plus anciennement formeront le trésor archéologique de la bibliothèque. On a dressé, d'après le *dictionnaire iconographique des monuments,* par Guénebaut, un catalogue chronologique des monuments eucharistiques et des ouvrages publiés sur ces monuments. On acquerra peu à peu les ouvrages qui manquent, et on aura réuni, de fait, dans cette section de la bibliothèque les principaux monuments eucharistiques des siècles chrétiens, par les gravures qui les représentent. Il suffira de s'aider du catalogue pour en parcourir aisément la série dans les volumes qui les renferment.

Je reviens au musée pour signaler un projet à exécuter dans l'avenir. Il consisterait à faire reproduire à un certain nombre d'exemplaires les monuments : tableaux, gravures, objets d'art les plus intéressants, par les procédés nouveaux de l'héliogravure, de façon à composer vingt ou trente albums qu'on exposerait dans les principales villes, en appelant les observations et les critiques des érudits, et, lorsque ces albums auraient été complétés et acceptés, comme satisfaisants, par un certain nombre d'hommes compétents, il pourrait être question de les éditer, selon le nombre des souscripteurs.

Vous voyez, Messieurs, quel champ immense s'ouvre devant le zèle intrépide du

fondateur du musée de Paray ; mais il ne recule ni devant les obstacles, ni devant la dépense, ni devant les longs voyages. En voulez-vous un exemple pour finir ? Un jour, il lit dans le livre du P. Dalgairus, sur la sainte communion, ces mots : « Le Saint-Sacrement fut intronisé roi de Florence. » Que pensez-vous qu'il ait fait ? Il est parti sur l'heure, pour Florence, rechercher sur la place les preuves de cette affirmation. Il n'a pas tout à fait trouvé ce qu'il cherchait, mais la Providence qui aide les chercheurs, ou plutôt le Dieu caché du tabernacle qui guidait son apôtre infatigable, le conduisit à Gênes, où il vit un tableau qui le mit sur la voie de plusieurs découvertes importantes pour son œuvre.

J'ai fini, Messieurs, me pardonnerez-vous la longueur de ce rapport et la maladresse de mon exposition ? Je l'espère de votre indulgence et de la grandeur du sujet que j'ai essayé de traiter. Mais je vais vous demander plus : Ne jugez pas du musée de Paray par ce que vous venez d'entendre, allez le visiter et puis intéressez-vous à cette œuvre, aidez-la, recommandez-la, c'est une œuvre glorieuse pour le bon Maître que nous adorons (1).

Les princes de la terre ont leurs musées où ils étalent les exploits et les trophées de leurs ancêtres. Leurs descendants y viennent apprendre la bravoure et le respect de leur race. Eh bien ! le Roi eucharistique ne mérite-t-il pas d'avoir sa salle de trophées ? Oh ! lorsque vous viendrez à Paray-le-Monial et qu'après avoir communié dans notre cher sanctuaire, vous irez, le cœur tout brûlant, visiter le musée eucharistique, je vous affirme que votre foi sera fortifiée, votre cœur réjoui, et que vous y concevrez une invincible espérance du règne prochain et magnifique de Jésus-Eucharistie dans le monde.

A la suite de ce rapport l'assemblée a acclamé le vœu qu'on va lire :

VŒU DU CONGRÈS.

Le congrès des œuvres eucharistiques d'Avignon forme le vœu de voir ses membres s'intéresser à l'œuvre du musée de Paray-le-Monial, la recommander et l'aider, et il les invite à la visiter dans l'occasion.

(1) Pour toutes les communications, s'adresser à M. le baron Alexis de Sarachaga, fondateur et directeur du Musée Eucharistique, 12, rue de l'Hôpital, à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

EXPLICATION DES PLANCHES

I. *Portrait du R. P. Victor Drevon*, de la Compagnie de Jésus, fondateur en 1876 du Musée eucharistique de Paray-le-Monial, décédé à Rome en 1880. — Héliogravure de Dujardin, exécutée d'après le buste en marbre blanc, qui a été sculpté à Rome en 1880, par M. Fedeli, jeune artiste de talent, pour être déposé dans une des salles du Musée de Paray, où il occupera une place d'honneur.

II. *Courbes synoptiques de la communion fréquente*, chez les religieux et les simples fidèles : nous donnerons ultérieurement, d'après Dailgairns, *Histoire de la sainte Communion*, les textes qui établissent ces faits et justifient les dates.

III. *Fer à hosties*, du monastère de Sainte-Croix, à Poitiers, (XIIIe siècle) : similigravure de Ch. Petit, d'après une photographie (1). Les deux grandes hosties représentent l'Agneau pascal (n° 1), la crucifixion (n° 2) ; sur les trois petites, on voit le titre de la croix (n° 3), le monogramme du nom de Christ (n° 4) et celui du nom de Jésus (n° 5). Sur le fer, les petites hosties sont disposées autrement que sur la planche, c'est-à-dire qu'elles ont été gravées sur une même ligne, le n° 3 occupant le milieu entre les deux autres, placées ici en sens inverse. Nous ferons en sorte désormais de ne modifier en rien l'aspect du fer, dont il importe d'avoir la forme exacte.

IV. *Le reliquaire du saint Corporal*, à Orvieto (Etat pontifical). Cette merveille d'orfèvrerie, célèbre surtout par ses émaux translucides, est datée de l'an 1338 et est l'œuvre de Ugolino Vieri. D'Agincourt en a donné une reproduction très médiocre et insuffisante pour l'étude. Notre photoglyptie a été faite par la maison Goupil d'après une photographie prise sur l'original même. Nous donnerons bientôt une étude spéciale sur ce reliquaire.

V. *Vitrail de l'église Saint-Etienne-du-Mont*, à Paris, représentant le *Pressoir mystique*, peint par Pinaigrier, au commencement du XVIIe siècle. Cette planche est un véritable chef-d'œuvre, à cause des difficultés vaincues : elle fait le plus grand honneur à M. Braun de Dornach. La série des vitraux eucharistiques de la chapelle des catéchismes, à Saint-Etienne-du-Mont, comprend douze grands panneaux. Nous les avons tous fait photographier et nous les publierons successivement, en attendant une description d'ensemble de leur iconographie et symbolisme.

Dans cette première livraison, un peu improvisée, faute de temps, nous ne pouvons donner qu'un spécimen de ce que nous entendons faire ultérieurement, sous le rapport des reproductions graphiques, car désormais les planches ne seront plus isolées des articles qui les concernent. Chaque livraison contiendra invariablement quatre ou cinq planches, ainsi distribuées, de manière à satisfaire à toutes les exigences du sujet : une d'*histoire*, une d'*archéologie*, une d'*art*, une de *symbolisme*. De temps en temps, nous ajouterons comme complément, en cinquième planche, le *portrait* des personnages qui se sont le plus occupés du Règne de l'Eucharistie.

Notre intention étant de viser en tout à l'utile et de fournir de bons modèles aux artistes contemporains, qui pourront s'inspirer à la fois de l'élévation de l'idée et de la beauté de la forme, nous mettrons à profit les découvertes les plus récentes pour offrir à nos lecteurs des reproductions aussi exactes et aussi soignées que possible. C'est pourquoi nous nous adressons, pour nos planches, aux premières maisons pour l'héliogravure, la photoglyptie et la photographie, telles que celles de Dujardin, de Goupil et de Braun. Ce serait faillir à notre mission que de ne pas reproduire artistiquement les œuvres d'art du passé, que nous avons patiemment colligées pour les mettre mieux en lumière et apprendre à honorer davantage le Très Saint Sacrement.

(1) Ce fer remarquable a été reproduit en héliogravure par Dujardin dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest ;* 2e sér., ann. 1882. Il en existe une photographie, au Musée de Paray, dans l'*Album des fers à hosties*. Les religieuses de Sainte-Croix tiennent à la disposition des visiteurs le moulage, la photographie et l'héliogravure de ce curieux ustensile liturgique.

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

Lyon. — Imp. Jevain, rue Sala, 42

LE RÈGNE
DE JÉSUS-CHRIST

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

LETTRE DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE DIJON

« *Monsieur le Baron,*

« *Vous avez daigné m'envoyer le premier numéro de votre* « *pieuse et savante Revue* **le Règne de Jésus-Christ**, *j'ai hâte* « *de vous en exprimer ma reconnaissance.*

« *Votre publication vient bien à son heure. C'est le moment,* « *plus que jamais, d'affirmer et de démontrer le règne de Jésus-* « *Christ puisque, en nos jours malheureux, une secte impie et* « *sacrilège s'efforce de le nier et de le détruire.* »

« *C'est donc de grand cœur, Monsieur le Baron, que* « *je m'associe à mon vénéré collègue de Marseille pour approuver* « *votre œuvre et appeler sur elle et sur vous et vos collaborateurs* « *les meilleures bénédictions de Dieu.* »

« *Daignez agréer, Monsieur le Baron, l'assurance de mon* « *plus respectueux dévouement en N. S.*

« † ANGE, Ev. de Digne. »

LETTRE DE L'ÉVÊCHÉ DE RODEZ ET DE VABRES

DU 28 FÉVRIER 1883

« *Monsieur le Baron,*

« *Vous avez bien voulu envoyer à Monseigneur l'Évêque* « *de Rodez la première livraison du* **Règne de Jésus-Christ,** « *et je suis heureux de vous transmettre l'expression de sa* « *reconnaissance.*

« *Désormais, la* **Bibliothèque et le Musée Eucharistiques** « *que vous avez si généreusement fondés à Paray-le-Monial,* « *avec le Père Drevon de regrettée mémoire, seront ouverts à* « *tous par cette Revue illustrée qui doit en faire connaître* « *les précieux trésors.*

« *Et, partant de cette petite ville toute embrasée encore* « *de l'amour du Cœur de Jésus qui l'a visitée, elle ira* « *enflammer au loin les âmes pour Jésus-Eucharistie.*

« *Puisse-t-elle y établir de plus en plus le règne de ce divin* « *Maître qu'elle a la sainte ambition d'étendre dans le monde.*

« *Recevez, Monsieur le Baron, pour vous et vos col-* « *laborateurs, les meilleures bénédictions de Sa Grandeur, et* « *veuillez agréer l'hommage de mes sentiments les plus respec-* « *tueux.*

« ERNEST RICARD, Secrét. part. »

LETTRE

AU PROPRIÉTAIRE-DIRECTEUR DE LA REVUE

Mon cher Baron,

Les anciens estimaient heureux l'homme qui sait définir et diviser : Platon le proclamait un homme divin.

C'est donc téméraire à moi de venir, aujourd'hui, avec l'intention d'achever de définir *pour vos lecteurs l'objet et le but de notre naissante Revue ; mais* aime et fais ce que tu voudras, *dit saint Augustin : J'aime dans notre Revue la mémoire d'un frère et l'appel d'un ami, d'un cœur vraiment catholique et dont je connais les mobiles généreux.*

D'ailleurs je m'adresse à vous qui avez gardé la tradition de la pensée première. Vous jugerez si je l'interprète bien.

On reconnaît trois genres de définitions :

Celle du mot, *ou plutôt par le mot ; ici nous avons le titre même de la Revue :* Le Règne de Jésus-Christ.

La définition de la chose, *appelée aussi définition réelle ; ici, ce ne peut être que sur ces mots* Règne de Jésus-Christ *qu'il pourrait planer une certaine obscurité. Je propose la définition suivante :*

« *La Toute-Science du Verbe de Dieu dans l'ordre intellectuel : sa Toute-Puissance dans l'ordre créé de Dieu par lui seul,* sine ipso factum « est nihil, quod factum est : *son droit souverain de Verbe incarné sur*

« *l'humanité individuellement prise et prise en société : droit effec-*
« *tif, qui toujours contredit, triomphe surtout par son cœur et par les*
« *cœurs qui l'aiment ; par sa divine Eucharistie auprès de ceux qui*
« *la reçoivent.* »

Une autorité haute, animée de bienveillance pour nous, aussi bien que personnellement très compétente, a plus brièvement défini notre Revue : l'Extension du Règne de Jésus-Christ, *en faisant remarquer que la Bibliothèque et le Musée eucharistiques avaient été une préparation dont la Revue est le complément. Tandis qu'il se faisait par vos soins, au lieu privilégié des manifestations du Divin Cœur, une* synthèse *modeste et progressive de ce qui a été écrit et interprété dans tous les idiomes saisissants de l'art chrétien à la gloire de ce Cœur et de l'Eucharistie où il palpite, vous en commencez une* analyse *par la plume des collaborateurs de la Revue : double mouvement de concentration et de diffusion, de polarisation de la lumière et de la chaleur divines passant par divers esprits tous illuminés de la foi et dévorés par le zèle de la maison de Dieu. Cela arrive à son heure quand le monde va se refroidissant, et qu'il se fait tard :* Advesperascit.

Si le stigmatisé d'Assise servit un jour d'aimant et de pôle magnétique, dans un semblable but, refrigescente mundo, *que sera-ce du Cœur même de Jésus nouvellement manifesté, il y a deux siècles, et se communiquant toujours davantage, même par nos humbles efforts, s'il daigne les bénir.*

Il ne faut donc pas que la Revue, étant l'organe officiel de la Bibliothèque et du Musée eucharistiques, ne soit que cela ; comment pourrait-elle être cela même et répondre en même temps à son titre ; en bornant ses horizons à vos humbles collines et à l'horizon de vos vertes et paisibles prairies, et surtout en se renfermant dans vos salles et parmi vos collections disposées d'ailleurs avec tant de goût ?

C'est pourquoi j'en viens au troisième genre de définition :

Ce sera celle que les Latins appelèrent description *et les Grecs* caractère.

Le Règne de Jésus-Christ a les vastes horizons du temps et de l'espace, et les conditions variées de la guerre où il nous prépare la paix, et les conditions d'une paix aimée pour défendre ses conquêtes, pour les étendre incessamment, même parmi les alarmes.

L'art chrétien dans ses manifestations n'est point pour vous, comme il n'est point en lui-même séparé du dogme, et le dogme n'est pas simplement une contemplation plus ou moins platonique sous des mythes ingénieux, c'est la vérité vengée par la chaîne d'or d'une logique qui va sans cesse de la révélation à la raison, et de l'évidence à la foi !

Faites donc la part de la Théologie ;

Faites la part de la Polémique ;

Faites la part de la Philosophie, *sans laquelle, Léon XIII l'a proclamé, la Théologie ne serait plus une science.*

Faites la part de la Science, *entendue au sens moderne du mot, la science dont les progrès sont une évolution, qui la ramènent toujours enfin à la religion, eût-elle paru s'en éloigner.*

Telle est la loi : la géologie en est un exemple. Cette science est encore dans le ciel des connaissances acquises, quelque peu une nébuleuse ; *cependant la nébuleuse se résout ; et, à mesure qu'elle tend à devenir* fixe, *qu'elle prend place dans une des constellations brillantes qui marquent le chemin du soleil de la vérité, elle nous montre ses points fixes et acquis, acquis à une nouvelle concorde de la raison et de la foi.*

*Faites la part de l'*Histoire ; *l'Histoire, a-t-on dit, est depuis trois cents ans une conspiration contre la vérité ; il eût été plus exact de dire qu'elle a été victime de cette même conspiration, d'une conspiration plus générale. Faites parler ses monuments sincères et subsistants ; traitez-la, comme saint Augustin et Bossuet nous ont appris à le faire, dans ses grandes lignes fermes et harmonieuses. Elle convergera visiblement aux conclusions de saint Paul :* Christus heri et hodie : ipse et in secula.

Le Christ est partout, et partout raison de tout.

Il est aujourd'hui *dans le mouvement catholique qui suit son cours, que nulle puissance ne peut supprimer ; qui renaît précisément à l'heure qu'on lui avait assignée pour terme fatal.*

Cependant ce qui gravite en dehors de lui est bientôt un météore sinistre, avant de s'évanouir ; c'est, si l'on aime mieux, la locomotive affollée hors des rails et sans frein.

Ceux qui entreprennent par un essai aussi nouveau qu'insensé, de

fonder la société hors de la base religieuse, et hors du Christ qui est tout le fondement, sont des serviteurs inconscients d'une logique divine qui veut fournir aux hommes une nouvelle démonstration par l'absurde.

Ils ressemblent à ces enfants d'Esope que des aigles emportent en l'air pour y bâtir, et qui crient : faites-nous passer les pierres et le ciment. *Tout à l'heure, ils vont tomber par terre, parmi les éclats de rire d'une foule sans pitié qui était venue voir.*

Vous ne ferez point de politique ; *mais l'histoire de l'Église de nos jours, c'est mieux que cela.*

Racontez ses souffrances et sa passion douloureuse près de nous, et de nos jours.

Elle boit de l'eau du torrent ; mais elle relève déjà sa tête sereine et immortelle.

Racontez ses espérances aux pays lointains, brillantes comme étoile du matin qui se lève à l'orient.

Donnez-en des nouvelles ; les nouvelles du Règne au loin à ceux que dégoûtent le plus près d'eux les nouvelles des régimes politiques par lesquels nous passons.

Donnez des nouvelles des Missions.

Tandis que les lettres, humaniores litteræ, *et la civilisation qui en dépend en partie, menacent de s'éteindre chez nous, sous le lourd éteignoir du matérialisme et d'un positivisme qui n'est que le myopisme de l'impiété, montrez-nous ces jeunes universités catholiques qui surgissent, même sous la domination musulmane, et se préparant à payer noblement l'hospitalité qu'elles reçoivent.*

La personne vénérée qui ne nous a pas marchandé son patronage et ses encouragements, nous conseille une confraternité et une sorte de communion d'idées avec les autres Revues catholiques.

Les Semaines religieuses sont des Revues modestes, sources de renseignements variés et précieux : la plupart représentent une autorité dont elles sont les organes officieux, et la seule autorité qui soit vraiment debout en France parmi les ruines.

Les Pèlerins *non seulement de la Terre-Sainte, mais encore de la*

Salette, de Lourdes, de Rome, et ceux de Montmartre ont un organe commun de la vérité sous une forme incisive; Paray-le-Monial et presque chaque pèlerinage a son organe particulier : voilà votre fraternité et une certaine communion de la pensée toute trouvée pour nous.

De même, mettez à contribution par la photographie, l'héliotypie et ces autres merveilleuses découvertes modernes, dont vous avez tout de suite fait un usage si heureux, les collections publiques ou particulières qui renferment des richesses se rapportant à votre but. Paray-le-Monial est un centre congrégateur, mais limité, de beaucoups d'objets ; pour d'autres, il sera comme une plaque sensible toute préparée pour recevoir au moins l'empreinte phototypique de tout ce que les arts ont fait partout pour glorifier le divin Roi ; la Revue fera de même, elle l'a fait dès ses premiers numéros. Je vous ai fait connaître un vétéran du sacerdoce qui a réuni autour de lui et de longue main, dans divers genres, ce qui se rapporte à l'art chrétien ; des découvertes frustes, des fragments informes ont repris vie et corps, sous son adroite main que l'âge a peine à rendre moins sûre.

Je propose que vous demandiez à tous vos collaborateurs et à nos lecteurs de vous faire part de leurs manières de voir et leurs désirs sur la forme définitive de la Revue du Règne de Jésus-Christ.

Moi, le plus humble de vos collaborateurs, mais le plus dévoué de vos amis, je viens de le faire fort imparfaitement, et je me résume :

Il me semble que vos livraisons, sans être obligées de remplir chaque fois toutes les parties du programme, doivent les parcourir successivement sans en rien négliger.

1° La Doctrine du Règne. — Théologie et Philosophie.

2° Le Règne dans le passé. — Histoire monumentale, surtout Archéologie, Hagiographie.

3° Le Règne dans la science. — Le trimestre ou du moins l'année scientifique au point de vue chrétien.

4° Les Nouvelles du Règne. — Rome, la France, votre Espagne, l'Orient, les Missions, Paray-le-Monial.

5° Les frères dans la défense et la propagation du Règne, — les champions de la sainte cause, les écrivains catholiques, les livres, les revues.

Il est à Paray-le-Monial, suspendu à côté de l'autel de l'Apparition une bannière, vraie relique qui se repose de Patay, en attendant.....

Que ce soit elle qui protège et qui anime les combattants de la plume, unis au loin par l'amour du Sacré-Cœur.

UN RELIGIEUX EMPLOYÉ AU DIOCÈSE DE MARSEILLE.

Nous ne saurions mieux remercier de son brillant programme le vénéré philosophe, l'émule ami d'Aristote, de Platon, de Socrate, qu'en mettant à profit ses instructions. Nous prions donc le Seigneur Jésus, Maître des sciences, d'accorder à *tous* nos collaborateurs et lecteurs la grâce de remplir glorieusement la *mission sociale*, qui vient ici d'être tracée.

(Note du Directeur.)

UN SECOND PROGRAMME

Nous recevons d'un autre écrivain, théologien bien connu et bien estimé, la lettre suivante que nos correspondants et nos abonnés liront, nous n'en doutons pas, avec plaisir et avec fruit.

Cet apercu leur donnera une idée de la fécondité du plan adopté par la Revue.

« *Bien cher Monsieur,*

« *Vous ferez des indications que je vous fournis et que j'ai mentionnées sur la feuille ci-jointe l'usage que vous voudrez. Je vous l'envoie, dût-elle vous être inutile.*

« *A mon humble avis la* Revue *pourrait se résumer dans un mot qui en exprimerait le but et l'idée, la matière et l'objet, et en ferait deviner l'intérêt. Ce mot est celui-ci :* Martyrium, *c'est-à-dire* Témoignage.

« *Témoignage rendu au divin Emmanuel dans le cours des siècles chrétiens. On pourrait trouver ce témoignage rendu avant la venue de Jésus-Christ, dans les* figures *et* prophéties *relatives à la divine Eucharistie. Vous verrez comment j'entends ce témoignage.*

« *Je suis loin d'avoir tout indiqué.*

« *En mettant la main à l'œuvre on verra surgir bien d'autres points de vue ; tant mieux : la variété plaît dans l'unité.*

Planche VI

VITRAUX DE S^{T} ETIENNE DU MONT

Le Saint-Sacrement entouré des Symboles de l'ancien et du nouveau Testament

XVII Siècle.

D'après les cartons de Nicolas Pinaigrier contemporain de Jean Cousin.

PHOTOTYPIE AD. BRAUN & CIE PARIS

THÉOLOGIE DU RÈGNE

LES ORIGINES EUCHARISTIQUES

LES FIGURES

Le soleil, avant de paraître au monde, qu'il réjouit de sa lumière et de sa chaleur, annonce sa présence par des signes avant-coureurs. L'aube fait blanchir l'horizon, « l'aurore aux doigts de rose, comme disait le vieil Homère, ouvre les portes de l'orient » au char rayonnant de l'astre du jour. L'Eucharistie, ce soleil des âmes, qui répand la lumière et la vie dans le monde intellectuel, a aussi ses signes précurseurs, c'est-à-dire des symboles et des figures qui l'ont annoncée dans le cours des siècles.

Comme un artiste qui prélude sur son instrument avant d'exécuter une symphonie magistrale, Dieu, ce semble, essaya sa puissance avant de produire le chef-d'œuvre de l'harmonie divine et humaine, la sainte et adorable Eucharistie.

Il est intéressant, au point de vue de la foi et de la piété, de rappeler cette préexistence du Sacrement en retraçant les ombres et les figures qui ont annoncé les merveilles de la présence de Jésus-Christ dans l'hostie ; c'est, en effet, ressusciter la tradition catholique et montrer l'accord merveilleux qui existe entre la loi ancienne et la loi nouvelle. De plus, il y a un intérêt particulier en ce que nous trouvons dans le Musée eucharistique de Paray-le-Monial ces figures anciennes reproduites par l'art chrétien. Ainsi ce travail, qui sera continué, devient le début d'une description du Musée eucharistique.

I

Les origines de l'Eucharistie ont un fondement théologique certain. Saint Paul affirme que tout ce qui arrivait aux Juifs était la figure de ce qui devait se réaliser plus tard (Cor., I. 10, 11). Le Concile de Trente, parlant du sacrifice eucharistique, déclare qu'il a été figuré par diverses similitudes telles que les sacrifices offerts aux temps de la loi de nature et de la loi mosaïque, parce que le sacrifice eucharistique étant la perfection et la consommation de tous les autres, il renferme tous les biens indiqués par les types figuratifs (Sess., 22).

Nous comprenons, d'ailleurs, la raison de cette préexistence en figures. Comme il s'agissait de choses importantes et difficiles à croire, il était sage de les esquisser, pour ainsi dire, de les indiquer d'abord pour amener peu à peu l'esprit humain à les admettre, afin qu'il pût y acquiescer plus promptement et plus facilement.

Ces figures sont nombreuses. Le Docteur angélique les divise en quatre classes, et nous ne saurions mieux faire que de le prendre pour guide dans ce travail.

Celles de la première catégorie regardent les espèces sacramentelles, le pain et le vin, et la plus célèbre figure en ce genre est le sacrifice du prêtre-roi Melchisédech.

Après avoir délivré Loth son neveu et remporté une victoire éclatante sur les rois d'Elom et de Senaar, Abraham revenait vers Hébron, où il avait placé ses tentes, lorsqu'il vit s'approcher de lui « Melchisedech, roi de Salem, qui, offrant du pain et du vin, car il était prêtre du Très-Haut, le bénit en disant : Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut, créateur du ciel et de la terre, et béni soit le Dieu Très-Haut qui a livré les ennemis entre tes mains. Et Abraham lui donna la dîme de tout. » (Gen. 14). Quel était ce roi-pontife dont le prophète David nous parle dans un de ses cantiques : « Le Seigneur a dit : mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Jéhova l'a juré : vous êtes prêtre éternellement, selon l'ordre de Melchisédech. »

Melchisédech était la figure de l'Homme-Dieu, pontife d'un nouveau sacerdoce. Sans père et sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu qui est sans mère dans le ciel et sans père sur la terre, il paraît éternel comme Jésus-Christ. Il est roi et pontife tout ensemble, c'est une figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance. Son nom est Melchisédech, roi de justice ; il est roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, et ce sont les titres de Jésus-Christ.

Quelle simplicité dans le sacrifice offert par ce Pontife ! Du pain et du vin font toute son oblation : matières pures et privées de sang dans lesquelles Jésus-Christ devait cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Melchisédech offre le pain et le vin comme prêtre du Très-Haut, puis il les distribue aux assistants pour les rafraîchir des fatigues de leurs combats. Jésus-Christ offre également son sacrifice et il le distribue aux fidèles pour les rafraîchir et les fortifier dans les combats de l'âme.

Melchisédech, ce personnage plus grand qu'Abraham, ce pontife plus élevé qu'Aaron, ce roi de justice et de paix, est une image excellente de Jésus dans le sacrifice de la nouvelle alliance qu'il est venu inaugurer sur la terre. On trouve d'autres figures similaires dans les *pains de proposition* qui pouvaient être mangés seulement par des hommes purs et sanctifiés (1, Rois, 21) ; dans *les pains des prémices* dont parle le lévitique (23, 10) et dans le pain mystérieux d'Elie qui ranime sa vigueur et lui donne la force de marcher pendant quarante jours jusqu'à la montagne de Dieu à la montagne d'Horeb. Figure expressive du pain vivant, Jésus-Christ, venu du

ciel, cuit sous la cendre de notre mortalité par le feu de la souffrance et qui nous communique la vigueur nécessaire pour parvenir à la montagne de Dieu, à la céleste patrie.

II

En second lieu se présentent les figures qui se rapportent au corps et au sang de Jésus-Christ. Depuis le commencement du monde, on a offert à Dieu des sacrifices, comme nous l'avons vu par l'exemple d'Abel, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Melchisédech, etc. La loi mosaïque détermine les époques et les cérémonies de l'oblation des sacrifices, et pour consumer les victimes, il n'y avait qu'un feu unique, miraculeusement allumé et perpétuellement entretenu par les prêtres dans le sanctuaire.

Mais ces sacrifices visibles et matériels en figuraient deux autres : 1° Le sacrifice invisible et spirituel que l'homme doit faire de lui-même à Dieu, suivant ces paroles de l'Apôtre : « Je vous conjure, mes frères, de rendre vos corps une victime vivante, sainte, agréable à Dieu, comme votre culte raisonnable et spirituel (Rom. 12, 1).

2° L'autre sacrifice, pareillement figuré, est celui que l'Homme-Dieu a offert d'une manière sanglante sur le Calvaire, et qu'il renouvelle sur nos autels d'une manière non sanglante. Là se réalisent toutes les figures.

Jésus-Christ est un autre Abel et un nouvel Isaac. Il est immolé tout entier comme une victime d'holocauste. Au cénacle, il est vraiment l'Agneau pascal dont la chair est distribuée à ses disciples. Il consacre le pain et le vin comme Melchisédech, et, tous les jours, il s'offre par la main de ses prêtres, réalisant ainsi le sacrifice perpétuel.

C'est le vrai *sacrifice d'adoration*, car il rend à Dieu une gloire aussi grande que Dieu. C'est le vrai *sacrifice de propitiation* ; par le mérite de cette oblation sainte les péchés du monde sont effacés. C'est le vrai *sacrifice d'actions de grâces* ou l'Eucharistie, où le remercîment égale le bienfait et le bienfaiteur. C'est le vrai SACRIFICE D'IMPÉTRATION, car le pontife et la victime

qui y intercède pour nous est le Saint des Saints, l'Agneau de Dieu, Dieu lui-même. Tout ce que pouvaient les sacrifices figuratifs n'était qu'une ombre de ce sacrifice réel. Le feu perpétuel qui consumait les premiers, annonçait le feu éternel de l'Esprit divin qui accomplit le second.

Le corps sacré de Jésus-Christ a été figuré dans tous les sacrifices de la loi ancienne, mais principalement dans le sacrifice d'expiation qui, dans la loi mosaïque, était très solennel.

L'expiation était une fête d'affliction et de pénitence publiques. Tout le peuple y prenait part. C'était le seul jour où il fût permis au grand-prêtre d'entrer dans le Saint des Saints pour réconcilier le peuple avec Dieu. Il y paraissait en pénitent et il devait offrir d'abord un jeune taureau en holocauste pour ses péchés et ceux de sa famille; puis un bélier et un bouc pour les péchés du peuple, et, enfin, il envoyait dans le désert un bouc vivant chargé des iniquités de tous (Lévit. c. 16).

Ces victimes, dont le sang était répandu pour la purification des enfants d'Israël, ce bouc émissaire sur lequel était mis le péché du peuple, étaient des figures parlantes de Celui qui, étant l'innocence et la sainteté mêmes, a voulu prendre la ressemblance du pécheur. Il s'est chargé de nos dettes et il est devenu comme maudit pour attirer sur nous toutes les bénédictions de la miséricorde divine.

Pour le peuple nouveau et chrétien, l'image a fait place à la réalité; le grand sacrifice expiatoire, c'est celui dont la croix nous rappelle l'impérissable souvenir. Voilà pourquoi cet étendard du Roi-Sauveur, cet instrument de notre réparation et de son triomphe, cette croix s'élève partout au milieu des nations régénérées, symbole de toutes les espérances et de tous les dévoûments.

Et, sur nos autels, dans le mystère de l'Eucharistie, se perpétue et se renouvelle sans cesse ce sacrifice, gage de notre salut. Chaque jour, et chaque dimanche surtout, en présence du peuple entier, l'Eglise répète avec confiance le cantique des anges : Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté, car elle élève aussi dans les mains du prêtre cette hostie adorable du Dieu d'amour qui ferme les enfers, réjouit la terre et ouvre le Ciel.

DES MURGERS.

LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME

PAR LA SAINTE EUCHARISTIE

I

Le caractère des œuvres de Dieu et de ses desseins, c'est la grandeur, l'immensité. Ce caractère appartient à l'Eucharistie. Dieu, en faisant l'homme à son image, se proposa de l'unir à lui par une étroite alliance. Au commencement, Dieu et Adam s'entretenaient familièrement dans le paradis de délices. Cet heureux état dura peu. Le péché vint rompre ce bel accord. Il y eut séparation. Dieu se retira pour ainsi dire au haut des cieux, l'homme coupable resta tristement exilé et comme abandonné sur la terre. Cependant Dieu infini en bonté résolut de le rétablir dans ses fins et dans ses privilèges. En conséquence, il lui promit de lui rendre un jour cette précieuse présence qu'il avait perdue; pour en perpétuer le gage, il suscita les patriarches, il daigna s'entretenir avec les anciens justes.

Plus tard, lorsqu'il choisit les Hébreux pour être son peuple, il dressa sa tente au milieu des tabernacles d'Israël, il se promena, selon ses propres expressions, au milieu du camp de son peuple.

Ce n'était là qu'une faible image d'une merveille plus grande qui devait s'accomplir. Un Dieu fut réellement présent au milieu des hommes lorsque, selon l'expression de saint Jean, le Verbe se fit chair, habita parmi nous.

Verbum caro factum est, habitavit in nobis. Ce Verbe divin, dit encore le même apôtre; ils le virent de leurs yeux, ils l'entendirent de leurs oreilles, ils le connurent comme un ami, un frère, *quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectoverunt...* (Epît. S. Jean). Pendant trente-trois années entières, un Dieu fait homme conversa parmi les hommes, habitant sous le même toit qui les couvre, n'ayant qu'un même tabernacle avec eux, leur faisant entendre sa voix, écoutant leurs prières, les comblant de ses faveurs. Le créateur devenu homme traita familièrement avec la créature. Heureuse la terre qui jouit de sa présence! Heureux ceux à qui il fut donné de contempler ses traits, de vivre avec lui!

Ils virent se réaliser pour eux la promesse qu'il avait faite : j'établirai ma demeure au milieu de vous : *ponam tabernaculum meum in medio vestri.* Je marcherai parmi vous et je serai votre Dieu — vous serez mon peuple : *et ero Deus vester, vos que eritis populus meus* (Lévit., 26–12). Cette promesse n'était que partiellement accomplie, car elle avait pour objet non les seuls habitants de la Judée, mais tous les peuples. Ce Dieu, ne mettant aucune borne à son amour, avait fait dire par Isaïe qu'il serait le véritable Emmanuel, c'est-à-dire : Dieu, avec nous; non pas Dieu avec une nation et un peuple, non pas avec quelques-uns des hommes, non pas avec une génération et pour un temps déterminé, mais Dieu avec nous tous et autant qu'il est en lui avec tous les peuples, avec toutes les nations sans aucune restriction ni de temps, ni de lieux : Dieu vivant familièrement avec nous, étant notre ami, notre compagnon, notre commensal sur la terre, *Emmanuel.* Ce grand dessein de miséricorde et d'amour il l'accomplira en se donnant lui-même dans l'Eucharistie. Il a pris un sang et une chair semblables à la nôtre, non pour les transporter, après quelques années, dans le Ciel et abandonner les hommes sur la terre; mais pour vivre avec ceux dont il avait bien voulu revêtir la nature; c'est là ce qu'il se proposait. Mais écoutons-le lui-même annonçant l'Eucharistie et préparant les hommes à la croyance de ce grand mystère. Après la Multiplication des pains, la foule qui avait été rassasiée le cherchait avec empressement. « Vous me cherchez, leur dit Jésus-Christ, non que vous croyiez en moi, mais parce que je vous ai nourris en multipliant les pains dans le désert. Cessez donc d'être avides de la nourriture

qui périt, aspirez à celle qui demeure éternellement. » Les Juifs comprenant que Jésus-Christ exigeait qu'on eût foi en lui-même, lui dirent : « Que faites-vous donc de si extraordinaire pour que nous croyions en vous comme au Christ, au Fils de Dieu ? Qu'avez-vous fait en comparaison de Moïse? Vous nous avez donné un pain terrestre, et lui a donné à nos pères le pain du Ciel.» « Ecoutons la réponse de Jésus-Christ : « En vérité, en vérité (c'est le serment de Dieu qui jure par lui-même) Moïse ne vous a pas donné le vrai pain du Ciel; c est moi qui suis le vrai pain descendu du haut des Cieux : *Ego sum panis vitæ qui de cœlo descendi* » (Jean, 6-51).

Ce langage étonne les Juifs et les fait murmurer : « Mais cet homme n'est-il pas le fils de Joseph? Nous connaissons son père, sa mère; comment peut-il dire : Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel? — « En vérité, en vérité je vous le dis, je suis le pain de vie, celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde : *panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ* » *(ibid.)*. De plus en plus étonnés, les Juifs s'écrient : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* » Un tel langage n'est-il pas fait pour révolter ?

Les Juifs prennent les paroles de Jésus-Christ dans leur sens littéral; elles sont si claires, si précises qu'il est impossible de se méprendre sur leur vraie signification. Ils croient donc que Jésus-Christ parle non de la figure de son corps, mais de son corps même, que c'est ce corps qu'il veut donner en nourriture. S'ils se trompent en prenant ses paroles en ce sens, Jésus-Christ se doit à lui-même de les tirer d'erreur. Le fait-il ? non, il les affermit dans la persuasion qu'ils se sont formée : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous : *nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* »

La chair du Fils de l'homme! Le sang du Fils de l'homme! Quoi de plus formel? Point de figure dans ces expressions. Jésus-Christ sait bien l'horreur que cause à ce peuple la pensée de manger sa chair, la nécessité de boire son sang. Cherche-t-il à atténuer ses premières paroles? Ecoutez : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, car ma chair est véritablement une viande, mon sang

véritablement un breuvage : *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus* » (Jean, 6-56). En même temps, il déclare que la volonté de Dieu est qu'ils croient à ce qu'ils entendent. Car ils ne feront l'œuvre de son Père, duquel seul ils peuvent attendre leur salut, que lorsqu'ils croiront ce qu'enseigne l'Envoyé du Père.

Révoltés de ce langage, ses disciples l'abandonnent en grand nombre et ne reparaissent plus auprès de lui, le regardant comme un insensé et un imposteur. Jésus-Christ, les voyant partis, se retourne vers ses apôtres et leur demande s'ils veulent aussi le quitter ou se soumettre à croire cet incompréhensible mystère. « Mais, Seigneur, répond saint Pierre, à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, car nous savons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant : *et cognovimus quia tu es Christus, Filius Dei vivi* » (Jean, 6-70).

Il avait donc promis avec serment qu'un jour il donnerait son corps comme nourriture, son sang comme breuvage et cette promesse est si clairement exprimée dans le Saint Evangile qu'il faut s'aveugler pour ne pas la reconnaître. Mais cette promesse, l'a-t-il réalisée? La veille de sa mort, après avoir célébré la Pâque avec ses disciples, il lève les yeux vers le ciel et rend grâce à son Père; il prend le pain et le vin et dit :

« Prenez et mangez, car ceci est mon corps : *accepite et comedite, hoc est corpus meum* (Matt., 26-26). Prenez et buvez, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vos péchés : *Bibite ex hoc omnes, hic est enim sanguis meus novi Testamenti qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum* » (ibid.).

Peut-on ne pas reconnaître l'accomplissement de la promesse que Jésus-Christ avait faite? Alors il avait dit : « Le pain que je donnerai est ma chair, celui qui le mangera vivra éternellement; » et maintenant il dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Il avait dit dans la première circonstance : « Mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui boira mon sang vivra éternellement; » et il dit à sa dernière heure : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. » Ce n'est donc point une image, une figure, un symbole de son corps et de son sang; mais son corps et son sang, c'est lui-même qui se donne. Ainsi l'a compris le grand Apôtre. Ecrivant aux Corinthiens il dit : « N'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous bénissons est la com-

munication du sang de Jésus-Christ, que le pain que nous rompons est la participation du corps du Seigneur? » (1 Cor., 10-16, 13-29). Recevoir indignement ce pain et ce vin, c'est se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est manger et boire son jugement et sa condamnation.

Ainsi l'ont compris les Docteurs et les saints Pères. Tous enseignent d'une voix unanime que l'Eucharistie c'est Jésus-Christ en personne, vivant au milieu de nous, et ils exposent cette vérité avec tant de force et de précision, qu'ils ne laissent aucun subterfuge à l'hérésie. Ainsi l'ont compris toutes les générations catholiques depuis dix-huit siècles. Durant leur pèlerinage sur cette terre, elles ont successivement reconnu et adoré dans l'Eucharistie le Dieu Sauveur. Ainsi l'a compris l'Eglise universelle, cette Eglise inébranlablement bâtie sur la pierre ferme : le Souverain Pontife, pasteur souverain et docteur infaillible. L'Eglise catholique fait de la présence réelle un dogme qu'il faut croire sous peine de damnation.

Il est vrai, c'est là un grand mystère, mais mystère qu'il est facile de croire, lors même qu'il n'est pas possible de le comprendre. Celui qui nous dit : « Ceci est mon corps » est un Dieu dont la sagesse, la science, la véracité sont infinies. Il est la vérité par essence. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'une seule de ses paroles vienne à ne point s'accomplir. C'est un Dieu dont la puissance ne connaît pas de limites. Il a dit et tout a été fait ; il appelle les tempêtes — elles accourent à sa voix ; il parle et les montagnes se brisent, la terre et la mer se confondent, les eaux se précipitent, les éclairs sillonnent la nue ; la foudre part à sa parole.

S'il veut qu'un peu de pain devienne son corps, sa puissance souveraine et invisible trouvera-t-elle quelque obstacle dans ce prodige? Lui est-il plus difficile de changer ce qui est que de créer ce qui n'est pas? Sa parole a changé l'eau en vin, lui en coûte-t-il plus de changer le vin en son sang?

C'est un Dieu dont l'inépuisable charité tend à l'infini. Dès que nous confessons avec saint Jean que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique, dès que nous voyons ce Fils unique descendre de son trône, abaisser sa majesté, voiler sa gloire afin de vivre avec nous ; dès que nous savons qu'il a mené une vie pauvre et laborieuse, qu'il s'est fait notre victime sur la croix, nous sommes moins étonnés qu'il se soit donné lui-même. Nous répétons

après saint Jean, avec autant de fermeté dans notre foi que de vivacité dans notre reconnaissance, que Jésus-Christ, ayant aimé les siens, leur donna sur la fin de sa vie une preuve singulièrement frappante de son amour. Entre les nombreux miracles de sa charité, nous découvrons une liaison si naturelle, si intime que les uns nous facilitent la croyance des autres. Son anéantissement dans le sein de Marie nous dispose à voir les humiliations de la crèche, les travaux de sa vie pénitente, sa mort douloureuse sur la croix. Celui que nous avons vu mourir sur la croix, nous le cherchons avec confiance sur les autels. Ce bienfait n'est pas moins digne de sa bonté ; il n'est pas plus difficile à sa puissance. Il est positivement attesté par sa parole ; et dès que cette même parole nous le montre réellement présent dans l'Eucharistie, nous nous écrions avec la conviction la plus profonde : *Credo !*

II

Le mystère de la Sainte Eucharistie n'est-il proposé qu'à notre foi ? Est-ce une vérité uniquement destinée à soumettre les esprits, sans exiger autre chose qu'une entière docilité ? Le Sauveur résidant au milieu des hommes veut-il être un Dieu isolé dont les bienfaits soient concentrés dans le secret de son tabernacle, dont le culte soit réduit à quelques adorations extérieures et passagères, dont la présence ne produise pour nous d'autre obligation que celle d'avouer sa réalité ? Ah ! Jésus-Christ dans son amour pour les hommes, a formé un dessein beaucoup plus étendu. Les Saints Pères nous enseignent que l'Eucharistie est l'extension et le complément de l'incarnation du Verbe.

Par l'incarnation le Fils de Dieu avait épousé notre nature, mais sans se communiquer à nos personnes. Il était devenu notre frère, mais sans s'unir directement à chacun de nous. Il ne lui suffisait pas d'avoir commencé cette union en prenant la nature commune à tous les hommes, il voulait la consommer en donnant à chacun de nous ce qu'il avait pris pour l'amour de nous tous. Ainsi l'Eucharistie devait être par la communion sacramentelle l'extension et le complément de l'incarnation.

En effet, n'est-ce pas là le dessein de Jésus-Christ? Lorsqu'il s'appelle le pain descendu du Ciel, le pain vivant, le pain qui donne la vie, lorsqu'il nous dit que son corps est véritablement viande, son sang véritablement breuvage, ne nous donne-t-il pas à entendre qu'il veut être reçu? Le pain et le vin ne sont-ils pas faits pour servir de nourriture? Et lorsque dans l'institution du sacrement, il a changé le pain en son corps et le vin en son sang que dit-il? Il ne s'est pas borné à dire : Respectez, conservez, adorez; mais il a dit : Prenez et mangez, *accepite et manducate;* prenez et buvez, *bibite ex hoc omnes.*

Et dans la personne de ses apôtres, il s'adresse à tous ceux qui devaient croire en lui, sans nulle distinction ni de temps ni de lieux. Si donc nous voulons nous conformer aux vues de Jésus-Christ, il faut venir nous asseoir à ce banquet divin, où il se donne lui-même. C'est là ce qu'il veut. Par conséquent, nous aurions beau abaisser notre raison devant le dogme de l'Eucharistie et le croire avec la plus entière soumission; nous aurions beau venir régulièrement assister au saint Sacrifice toutes les fois que ce précepte nous y oblige; nous aurions beau nous pénétrer devant ses tabernacles des plus vifs sentiments d'adoration, parce qu'il y est avec son infinie grandeur; de crainte, parce que c'est Lui qui un jour doit nous juger; de confiance, parce qu'il exerce pour nous auprès de son Père la fonction de médiateur; de reconnaissance, parce qu'il nous offre l'abondance de ses grâces; de piété, parce qu'il continue d'être notre Sauveur et notre Père, ce serait ne remplir qu'imparfaitement, à demi, nos devoirs envers l'Eucharistie. Il s'est donné afin d'être reçu; il faut que nous le recevions. « Oui, dit-il, venez et mangez le pain que que je vous présente, buvez le vin que je vous ai préparé : *Comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis* » (Prov., 9-5).

Cette invitation si pressante est malheureusement négligée. « Venez, dit le divin Sauveur, j'ai désiré d'un ardent désir de manger cette pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* » (Luc, 22-15).

Mais nous, pour la plupart, n'ayant ni goût ni attrait, nous nous refusons à ce désir. « Venez, hâtez-vous; aujourd'hui même il faut que j'entre et que je demeure dans votre maison : *hodiè in domo tuâ oportet me manere* » Luc, 19-5). Et nous, nous ne voulons pas de sa présence dans la maison de notre âme, ni aujourd'hui ni demain; plus tard, nous verrons.

Quelle indifférence de la part d'un grand nombre ! Ils vivent dans un éloignement habituel de la table sainte. Tient-il à eux que ce grand banquet du père de famille ne soit abandonné ? Ils résistent sans cesse aux serviteurs qu'il envoie pour les forcer d'entrer. La moindre affaire est pour eux une excuse, et le moindre embarras un obstacle. On élude la communion par mille prétextes, et on l'attaque par mille sophismes. Est-ce donc là ce que devait attendre notre Seigneur ? Tant d'invitations d'une part, tant de répugnances de l'autre ; un père qui prévient et des enfants qui s'éloignent ; un roi qui vient à nous plein de douceur et des sujets qui le dédaignent ; un maître qui invite et des esclaves qui refusent. Sans doute c'est ce refus, c'est ce mépris que Dieu avait en vue, quand il disait autrefois par la bouche de son prophète :

J'ai nourri des enfants, je les ai élevés et ils m'ont méconnu, ils m'ont méprisé. Voilà ce que Jésus-Christ déplore chaque jour dans son sanctuaire : J'ai nourri des enfants, je leur ai donné mon corps pour nourriture et mon sang pour breuvage ; je les ai élevés au plus haut point de distinction et de grandeur ; je leur ai fait part de la gloire que m'a donnée mon Père ; tous mes trésors je les ai répandus, toutes mes grâces je les ai épuisées, et les ingrats sur qui j'ai prodigué tant de bienfaits, eux pour qui chaque jour je me sacrifie et m'immole, eux-mêmes... Ah ! du moins, si c'était l'étranger, si c'était l'infidèle, mais des convives, mais des enfants ! Eux-mêmes ils ont repoussé ma tendresse, et bien loin de se faire une joie des délices de mon banquet, bien loin de discerner ma chair vivifiante d'une viande commune, ils ne répondent à l'excès de mon amour que par l'excès de leur indifférence. Tels sont, ô mon Dieu, les gémissements ineffables que vous formez sur vos autels. Voilà le trait le plus douloureux qui perce votre cœur, et la grande amertume de votre sacrifice.

Jésus-Christ avait prévu cette indifférence. Aussi à l'invitation a-t-il ajouté l'autorité du précepte. Combien pour qui son sacrement n'eût été que l'objet d'une foi infructueuse, s'il n'en eût fait l'objet d'un devoir déterminé ! Il avait dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie et je le ressusciterai au dernier des jours. »

Cette promesse de la vie et de la résurrection pouvait-elle suffire pour vaincre les tristesses, les répugnances secrètes qu'éprouveraient tant d'âmes

passionnées pour la terre, insouciantes pour le ciel ? Il fallait la menace du châtiment. Il dit donc : « Si vous ne mangez la chair et ne buvez le sang du Fils de l'Homme vous n'aurez point la vie en vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* » (Jean 6–54). Vous n'aurez point la vie, donc vous serez dans la mort ; étant dans la mort, vous n'aurez aucune part à mon royaume, vous en serez exclus, et votre héritage sera l'éternelle réprobation.

Donc, autant il nous est nécessaire d'arriver à la vie bienheureuse, autant il nous est indispensable de recevoir Jésus-Christ : sans communion point de salut ! Ce devoir imposé par le divin Maître, l'Église détermine le temps où il faut l'accomplir. Il y a donc sur la communion et le précepte de l'Église et le commandement formel de Jésus-Christ. Manquer à ce devoir, c'est se révolter contre Jésus-Christ et son Église, puisqu'on se met en opposition avec eux et qu'on méprise leur autorité. Manquer à ce devoir, c'est commettre une espèce d'apostasie, puisque l'un des caractères les plus marqués du christianisme, c'est la communion. Manquer à ce devoir, c'est s'excommunier soi-même, mais d'une excommunication plus funeste encore que celle que fulmine l'Église par forme de censure : car être excommunié par l'Église c'est une peine que saint Paul lui-même prétend être utile ; mais s'excommunier soi-même c'est un crime qui va droit à la ruine du salut et à la damnation. Manquer à ce devoir, c'est se ranger parmi les païens et les publicains, selon la parole du Sauveur, parce qu'on n'écoute pas la voix de l'Église et qu'on méprise ses ordres. Manquer à ce devoir, c'est commettre un péché, mais non un péché d'une malice ordinaire. Le péché de ne pas communier en suppose évidemment d'autres, il en est la fatale suite, il y met en quelque sorte le sceau et la consommation. Voilà ce qui caractérise la violation de ce devoir. Elle est une suite malheureuse des péchés commis, et de plus un indice certain de la détermination où l'on est de vivre pécheur.

Or, que doit-il arriver à ces contempteurs de ce devoir sacré ? Ne faut-il pas qu'ils courent à pas précipités dans la voie de la perdition ? Qu'ils veuillent un instant se comparer eux-mêmes avec eux-mêmes, ils avoueront que lorsqu'ils étaient exacts à se présenter à la table du Seigneur, ils trouvaient dans l'accomplissement de ce devoir plus de disposition, plus de volonté, plus de force pour remplir les autres. Ils avoueront qu'ils avaient

du moins plus de vigilance sur eux-mêmes, plus de crainte du péché, plus de remords après leurs chutes, plus d'empressement à se relever.

Oui, la communion était pour eux un engagement à respecter les autres devoirs, une force qui soutenait leur faiblesse, un frein qui modérait leurs penchants, une digue qui arrêtait le cours de leurs habitudes, un remède qui empêchait leurs plaies de s'envenimer.

Dès lors, si la communion, ce principe efficace de la vie chrétienne, est abandonnée, quel vaste champ doit s'ouvrir à la licence ! Jusqu'où doit descendre la faiblesse ! Non, a dit Jésus-Christ, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie : *non habebitis vitam in vobis*. Au lieu de la vie, vous aurez la mort, vous aurez le péché, vous aurez les ténèbres, vous aurez l'aveuglement, l'indifférence, l'insensibilité, l'endurcissement. Comment se garantir de ces maux et arriver à la pratique sérieuse des vertus chrétiennes ? Ah ! que chacun sache voir dans l'Eucharistie le véritable fruit de vie, qu'il se mette en état de le recevoir dignement, et nous verrons s'opérer une merveilleuse réforme dans le peuple chrétien. Les grâces qui découlent de cette source divine ranimeraient les âmes, feraient briller les vertus d'autrefois, ramèneraient l'ordre et la paix dans le cœur de l'homme, dans la famille, dans la société. Tel est le dessein de Jésus-Christ Il se donne lui-même, il se donne afin que nous le recevions ; il veut être reçu afin que nous ayons la vie.

III

Jésus-Christ veut être reçu afin que nous ayons sa vie. Écoutons-le, lui-même il a daigné nous apprendre de sa bouche divine tout ce qui regarde ce grand sacrement : « Comme mon Père vivant m'a envoyé, et que je tire ma vie de mon Père, de même celui qui me mange tire sa vie de moi-même : *sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et ipse vivit propter me* » (Jean 6-58). Ainsi, comme il est vrai que Jésus-Christ, considéré en tant que Dieu, est engendré de son Père qui est la

source de la vie ; comme en sa qualité d'homme il tire sa vie de la Divinité avec laquelle il est personnellement uni ; de même celui qui le mange, pour m'exprimer comme lui, *qui manducat me*, tire sa vie du divin Sauveur. Ainsi c'est une même vie qui anime Jésus-Christ et celle qui anime la créature eucharistiquement unie à lui, comme l'a compris et exprimé saint Paul : « Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus* » (Gal. 2-20).

Vie céleste ! Vie divine ! Quelle opposition elle trouve dans la violence de nos passions, dans le dérèglement de nos sens, dans la dépravation de notre cœur ! Mais confiance dans les fruits de la Sainte Eucharistie. C'est un point de foi que l'effet propre de la communion ou plutôt de la présence de Jésus-Christ par la communion, est de guérir nos infirmités spirituelles, ces faiblesses, ces langueurs, ces dégoûts pour le bien, ces inclinations au mal auxquelles une âme juste et convertie peut encore être sujette. Et pourquoi ne le ferait-il pas ? Si par la seule foi en Jésus-Christ les anciens justes entreprirent de si grandes choses et firent de si grands sacrifices ; s'ils arrêtèrent par ce moyen, dit saint Paul, la violence du feu, s'ils évitèrent le tranchant des épées, mirent en fuite les armées étrangères, accomplirent tous les devoirs de la justice et de la vertu et reçurent l'effet des promesses ; si cette foi peut seule transporter les montagnes, quelle vigueur, quelle force admirable ne donnera pas, non plus l'espérance, mais la possession entière du Dieu des vertus ; non plus une union par l'esprit, mais une union substantielle avec la force et la puissance même de Jésus-Christ !

Dans la communion, Jésus-Christ se donne lui-même. Il donne son corps, ce même corps qui fut percé de clous, déchiré par les verges des bourreaux et sur qui la mort a été impuissante ; ce même corps dont le soleil, en le voyant mourir, ne put soutenir l'aspect ; ce même corps dont le dernier soupir a déchiré le voile du Temple, fendu les rochers, fait trembler la terre ; ce même corps qui, tout sanglant, a fait jaillir de son côté entr'ouvert deux sources de vie, l'une d'eau pour le baptême, l'autre de sang pour l'Eucharistie. Combien d'autres témoignages de sa vertu toute-puissante ! Les voulez-vous connaître ? Interrogeons cette femme de l'Evangile que travaillait un flux de sang, elle ne toucha point ce divin corps, pas même le vêtement, mais la frange seule du vêtement dont il était couvert. Ce fut assez pour la rendre à

la santé. Interrogeons la mer dont les flots dociles à sa voix s'affermirent et lui présentèrent une terre ferme. Interrogeons les démons mis en fuite à sa présence. Répondez, esprits impurs, qui vous a frappés d'une aussi incurable plaie? Qui vous a subjugués, abattus, enchaînés? Qui a brisé le double aiguillon dont vous faisiez votre terrible armure ; a traîné captives au devant de son char de triomphe les Principautés et les Puissances ? Qui ? Tous ont confessé en frémissant que c'est le glorieux corps de Jésus-Christ.

Et toi, ô mort, réponds-nous. Qui a fait de toi la conquête et appris à l'âge le plus faible à n'avoir point peur de toi, qui fus si longtemps l'épouvante des hommes? N'est-ce pas Jésus-Christ?

Jésus-Christ nous donne son corps et avec son corps son sang; ce sang divin qui coule sur l'arbre de la croix a racheté le monde; ce sang qui purifie les âmes de leurs souillures, qui les embellit de vertus et les rend dignes de paraître avec honneur dans la maison de Dieu. Quelle efficace vertu ne renferme-t-il pas! Avec son corps et son sang, il nous donne sa personne divine; il vient à nous comme Dieu et comme homme , désirant avec ardeur notre sanctification, mettant pour ainsi dire à notre disposition ses grâces, sa puissance, sa bonté. Que ne pouvons-nous pas attendre de lui?

Si la nuit a épaissi autour de nous ses ténèbres et ne nous permet pas de voir le mal que nous devons fuir et le bien que nous devons pratiquer, les ennemis que nous devons combattre, les devoirs que nous devons remplir, venons à Jésus-Christ et recevons-le dignement. C'est lui qui éclaire les aveugles.

Si nous sommes accablés d'une langueur mortelle, sans goût pour les choses de Dieu, sans force pour porter le joug de son saint service : venons à Jésus-Christ et recevons-le dignement. C'est lui qui disait aux paralytiques : Levez-vous et marchez. Sentons-nous notre âme tristement courbée vers les choses de la terre, enchaînée par ses affections aux vanités du monde: venons à Jésus-Christ et recevons-le dignement. Sa seule parole suffit pour redresser une femme que Satan tenait courbée depuis dix-sept ans. Quelles que soient nos infirmités spirituelles, il y remédiera par la grâce. « Venez à moi tous sans exception, vous qui êtes dans le travail et la peine, et moi je vous soulagerai. *Venite ad me ommes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* » (Math. 11-28). Comment expliquer ces merveilleux

changements que nous voyons s'opérer quelquefois sous nos yeux, dans des chrétiens longtemps indignes de ce nom ? Comment voit-on succéder en eux tout à coup à tant d'orgueil tant d'humilité, à tant d'emportement tant de douceur, à tant d'avarice tant de désintéressement, à des excès honteux des vertus sublimes, aux joies de la dissolution les larmes de la pénitence? O vous, dit saint Bernard expliquant ce prodige, vous que Jésus-Christ admet pour convive à son banquet sacré, si vous ne sentez plus s'élever avec autant de violence les mouvements de la colère, de l'envie et des autres passions, rendez-en grâces au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car c'est lui qui a captivé sous sa main puissante les passions dont les mouvements séditieux agitaient votre cœur ; c'est lui qui par ce sacrement a opéré en vous ces effets admirables et réduit vos ennemis; c'est lui qui devient le guide et le protecteur du chrétien qu'il admet à cette intime et glorieuse familiarité ; et c'est pour lui qu'il vérifie la parole touchante qu'il adressait autrefois à ses disciples : « Votre seul maître c'est Jésus-Christ : *unus est enim magister vester* » (Math. 23-8). Est-il étonnant que toujours et partout les enfants de Dieu se soient tournés vers le sacrement de Jésus-Christ, afin de puiser à cette source des grâces et des bénédictions? Ils y trouvaient force et courage, zèle et dévouement. Mourir dans les tortures, c'est quelque chose d'affreux. Eh bien! Les martyrs avant d'entrer dans la lice se présentaient à la table de Jésus-Christ ; ils en sortaient comme des lions pleins d'ardeur et de feu et terribles aux démons. Les tourments n'avaient rien qui les effrayât ; plusieurs même y couraient avec plus d'empressement que les mondains ne courent aux plaisirs. Epuiser ses forces, consumer sa vie dans les travaux de l'apostolat, on ne peut le faire sans être soutenu par de puissants secours. Ce secours indispensable où le missionnaire va-t-il le chercher?

Saint François-Xavier écrivait au Général de la Compagnie de Jésus : « C'est l'Eucharistie qui m'a donné la force, le courage, de me donner comme Jésus-Christ. » S'employer constamment à la régénération de ce qu'il y a de plus abject dans l'humanité, est-ce possible sans une assistance surhumaine ? Cette assistance, c'est l'Eucharistie qui la donne. Un jour, le B. Claver, descendant de l'autel, tombe à genoux ; il joint les mains et fait entendre au Ciel et à la terre ce vœu sublime : « Moi, Pierre Claver, je fais vœu de me consacrer jusqu'à

mon dernier soupir au service des pauvres nègres captifs ; je veux être l'esclave des esclaves, le serviteur des serviteurs. » En l'espace de quarante ans, il instruit, il console, il soulage les pauvres nègres, il se fait mendiant pour eux, il panse les plaies hideuses qui les couvrent, il remue la paille infecte où reposent leurs membres déchirés. C'est à l'exemple de Jésus-Christ, qui dans l'Eucharistie s'est fait esclave, que Claver apprend à se faire l'esclave de ses pauvres frères.

Exposer généreusement ses jours dans les temps de calamités publiques, sacrifier sa vie pour le prochain, l'homme est-il par lui-même capable d'un tel dévouement ? Ceux qui n'ont pas l'Eucharistie ne le font pas. Pourquoi cette différence ? Saint Charles Borromée disait à son clergé : « Si la crainte du péril et de la mort vous arrête, montez à l'autel, et quand Dieu se sera donné à vous, vous vous souviendrez que vous devez vous donner vous-même, puisque Jésus-Christ est le gage de votre immortalité. »

Voyez ces vierges chrétiennes qui se font servantes des pauvres dans les hôpitaux. Ne se voir environnées que de malheureux, n'avoir d'autres spectacles que celui de toutes les souffrances, d'autre occupation que celle de soulager toutes les douleurs, quel ministère ! Quelle destinée ! Ah ! sans doute la nature doit quelquefois se révolter, le souvenir de la famille se réveiller dans le cœur. Que faire pour persévérer jusqu'à la fin? « Mes filles, leur disait saint Vincent de Paul, lorsqu'après avoir servi longtemps les pauvres, votre cœur sera agité par le souvenir de la famille bien-aimée que vous aurez quittée; quand vous serez tentées d'abandonner la maison du pauvre; oh ! mes filles, ne l'oubliez pas, si vous voulez trouver la force et le courage : la Communion ! la Communion ! la Communion ! Quand un Dieu se donne, ah ! qu'on est heureux de se donner au pauvre qui est son ouvrage ! »

Ces effets de la divine Eucharistie, nous les trouvons encore autour de nous. Malgré la corruption du siècle, nous voyons des jeunes gens purs dans leurs mœurs, réglés dans leur conduite, appliqués à leurs devoirs ; comment se fait-il qu'ils soient assez forts pour résister au torrent du scandale, aux séductions du monde, à l'entraînement des passions ! Ils communient, ils communient souvent.

Et ces hommes au cœur élevé, au courage viril, toujours probes et justes dans le maniement de leurs affaires, malgré les suggestions insidieuses de la

cupidité et les occasions fréquentes d'un gain illicite ; toujours croyants et religieux, malgré les dérisions et les sarcasmes de l'impiété ; toujours fidèles aux prescriptions de l'exacte vertu, malgré la tyrannie de l'exemple et du respect humain, n'en doutons pas, c'est à la table sainte qu'ils trouvent la force dont ils ont besoin. Comment se maintiennent dans la piété des anciens temps, ces familles heureuses où le respect pour les choses saintes, l'attachement à la religion, la crainte de Dieu, la pratique de la vie chrétienne, sont devenus comme héréditaires ? C'est par le fréquent usage de la Communion. Jésus-Christ a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui, et il vivra de moi : *in me manet et ego in illo, et ipse vivet propter me* » (Jean 6-57). Jésus-Christ demeurant en lui, s'élève au-dessus de la faiblesse, guérit ses infirmités, lui communique une force proportionnée à l'étendue de ses besoins. Si donc nos passions nous tyrannisent et que nous succombions à la tentation, ne peut-on pas nous dire ce qui fut dit autrefois à un peuple malheureux par sa faute : « O Israël, votre perte est votre ouvrage : *perditio tua Israël* » (Osée 13-9).

Le pain des forts nous est offert, pourquoi ne le recevons-nous pas? Le vin qui fait germer les vierges nous est présenté, pourquoi refusons-nous de le boire ? La source de la vie est auprès de nous, qui nous empêche d'aller y puiser ? Le médecin céleste est là, nous donnant comme remèdes à nos maladies sa chair et son sang ; nous convient-il de ne point prendre garde à ses offres, ou plutôt devons-nous méconnaître son commandement ?

Vous, Seigneur, qui passiez marquant chacun de vos pas par quelque nouveau bienfait, vous qui rendiez la vue aux aveugles, qui guérissiez les paralytiques, qui ressuscitiez les morts, vous demeurez parmi nous pour opérer de semblables prodiges dans les âmes. S'il est des aveugles qui ne sachent pas encore reconnaître leurs obligations envers vous, daignez les éclairer de votre divine lumière.

S'il en est qui ne se sentent pas encore le courage de se lever de l'état de torpeur où ils sont, commandez, Seigneur, faites entendre cette voix qui ne trouve aucune résistance, et ils se trouveront animés d'une sainte énergie. Que tous se présentent à votre table, ainsi que vous le désirez, qu'ils se nourrissent de votre chair, de votre sang divin, qu'ils vivent à jamais de vous, pour vous !

A.-M. Ducœur.

Phot. Robardet. Héliog. Dujardin.

L'EXPOSITION ET L'ADORATION DU St SACREMENT

Panneau Peint du Musée Eucharistique de Paray-le-Monial

XVIIe Siècle

NOTICE SUR LE R. P. DREVON

FONDATEUR DE LA COMMUNION RÉPARATRICE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES DE PARAY-LE-MONIAL

(Voir avant-propos dans notre dernier numéro).

LA PREMIÈRE JEUNESSE — L'ÉCOLE SELON DIEU

Le R. P. Victor Drevon naquit à Biviers, au diocèse de Grenoble, le 22 septembre 1820.

Ce village est situé à quelques kilomètres de la ville épiscopale, sur la rive gauche et en amont de l'Isère; il est assis sur les pentes expirantes de la chaîne jurassique qui dessine autour de la Grande-Chartreuse une redoute de géants, regardant la haute chaîne des Alpes dauphinoises, aux aiguilles granitiques qui percent le ciel.

Dans la plaine fertile où Biviers plonge du regard, l'Isère serpente si bien que ce mot n'est plus un trope, mais une figure sensible à l'œil ; c'est la vallée *chevalereuse* des troubadours, *vallis profundissima* des vieux chroniqueurs, aujourd'hui tout simplement la vallée du *Graisivaudan*. Sur l'autre rive, plus au nord-ouest que Biviers, se dressent les ruines étranges du château *Bayart*, ayant à ses pieds l'église du hameau de Grignon, où fut baptisé le futur chevalier sans peur et sans reproche ; nos motifs de donner ces détails topographiques seront bientôt compris du lecteur.

Tout ce pays est un pays de paysans et de soldats, et jadis la patrie des moines et des héros. Quand le père de Bayart, sur ses derniers jours, les yeux obscurcis par l'âge, comme le vieux Jacob, rassemble autour de son vaste fauteuil de cuir ses enfants pour leur demander ce qu'ils veulent être, l'un veut suivre son oncle, l'évêque de Grenoble ; un autre veut rejoindre au moustier un autre de ses ascendants collatéraux ; Pierre, qui doit être un jour le chevalier Bayart, a résolu de rechercher sur les champs de bataille la trace sanglante, mais illuminée par la gloire, de ses aïeux tombés à Azincourt et à Montlhéry, et de son propre père blessé à Guinegate. L'aîné ne dit rien : sa vocation était toute trouvée et le père le savait bien : *Toi, tu cultiveras tes champs et tu chasseras aux ours.*

Ainsi fut fait. Le paysan, chasseur d'ours, n'eut pas en partage la postérité de la gloire, mais il eut celle du sang pour donner encore des paysans et des héros, des moines et des saints, au choix du bon Dieu.

Notre Victor Drevon se rattachait par sa mère et par la lignée collatérale des Couvat du Terrail, à la nombreuse postérité des Bayart ; nous avons une lettre de M. du Terrail-Couvat, capitaine en retraite à Lancey, établissant fort bien cette généalogie. On ne lui connaissait pas, de son vivant, cette tant noble origine ; la mort est venue la révéler, et la mort a ainsi expliqué bien des choses ; la mort explique la vie, surtout si elle ramène aux données premières de la naissance, soutenue par l'éducation.

Nous supposons que le jeune Victor ne se mit qu'un peu tardivement aux études classiques ; il les commença sous son curé et les poursuivit ainsi jusqu'en quatrième. Bonne méthode que celle de retenir les enfants de la campagne auprès du foyer et du clocher, si l'on veut avoir un jour pour la milice, surtout celle de Dieu, des hommes sains de corps et d'esprit, aux habitudes vigoureuses.

Notre ami entra donc au petit séminaire du Rondeau, un peu vieux entre les enfants de sa classe, mais il sut bientôt s'assurer par cela même, entre ses condisciples, comme une petite paternité anticipée, et il se plaça parmi les sages.

Le *Rondeau* est situé entre le Drac et le cours Lesdiguières, qui amène si bien, et nous pouvons dire si royalement, le touriste descendu des Hautes-Alpes ou venant de la Salette, à Grenoble.

Cet établissement, qui a rendu de si grands services et qui mériterait qu'on en écrivît l'histoire, ne remonte pas très loin : il date d'une expulsion opérée par la monarchie de Juillet; car celle-ci, venant après une Restauration qui était bien loin d'avoir tout restauré, reprit l'œuvre spoliatrice où la révolution ne cesse de procéder, s'y prenant tantôt avec violence, tantôt avec opportunisme, toujours avec le cynisme de l'illégalité.

Le petit séminaire du beau et grand diocèse de Grenoble avait été dépossédé d'un hôtel de Franquière, précédemment et très régulièrement affecté, en ville, à cet usage diocésain. L'évêque d'alors, Monseigneur de Bruillard, envoya à la hâte les quatre cents élèves et leurs professeurs camper en rase campagnes, auprès d'une ferme, au centre des fertiles alluvions du Drac et de l'Isère. Bientôt il s'éleva au même lieu une vaste construction, à laquelle on a ajouté, toujours sans réussir à en faire jamais rien d'architectural; mais qu'importe, après tout, si la nombreuse jeunesse qui est venue habiter ces murs y a trouvé de tout temps et y trouve encore bon air et de l'espace, surtout un excellent esprit de famille, des maîtres dévoués et faisant travailler. Qu'on aille voir les vastes cours de l'établissement, aussi différentes des préaux de nos lycées, que l'enseignement chrétien tranche sur le froid pédantisme.

A l'époque où Victor entrait au Rondeau, il n'y avait plus de collèges tenus par les religieux; les établissements ecclésiastiques étaient seuls héritiers de l'enseignement chrétien et en perpétuaient la tradition, sans consentir encore à passer sous les fourches caudines des programmes universitaires et du baccalauréat.

Sans perdre de vue l'unité du but, ceux qui dirigeaient ces établissements, maintenaient les libres allures du zèle et l'originalité individuelle et locale, condition de l'émulation et du progrès. Il a fallu, de nos jours, un gouver-

neur général des Indes, lord Ripon, pour le proclamer. C'était sur les rives du Gange!

Nous, élèves du Rondeau, nous aimions avec passion ce second berceau de notre enfance, qui était aussi pour nous celui de l'intelligence et du cœur: nous croyions y saluer les horizons de la vie, purs comme la neige de ces montagnes qui s'élevaient en face de nous, et dorés aussi comme elles par un éclatant soleil: celui de la foi.

Nous étions pourtant divisés de passions innocentes et naïves; c'était pour nos maîtres qu'il y avait comme des partis entre nous. Il en était un qui nous fascinait particulièrement, et, il faut le dire, nous entraînait au delà des bornes vers des illusions d'une *ère nouvelle* de la poésie chrétienne. Naïf comme nous, il nous eût mis, sans le correctif d'autres influences, trop à la suite de ces étoiles filantes et de ces anges, aujourd'hui si déchus, qui se nommaient Lamartine et Victor Hugo. Ce maître bien-aimé mourut en pleine efflorescence d'une jeunesse virile et d'un talent plus jeune que son âge: ce fut l'année qu'il enseignait la rhétorique à Victor Drevon et à ses condisciples de la même classe. On eut en lui le spectacle de la mort d'un saint. Le plus pieux de ses enfants autour de son lit de douleur et auprès de sa chère dépouille, ce fut Victor Drevon. Le professeur se nommait Joseph Patricot. Qui a vu cet ange sacerdotal dans sa chaire de rhétorique, dans la chaire chrétienne et à son lit de mort, ne pourra jamais se détacher de cette lointaine vision!

M. Patricot exerçait ses élèves à l'improvisation, toujours sur des sujets pieux où le cœur échauffait l'imagination, l'épurait et la sanctifiait. Cela se passait tous les samedis, jour consacré à la Sainte-Vierge que nous aimions comme notre Dame et notre Mère d'un amour à la fois chevaleresque et enfantin. Victor Drevon, qui n'était pas précisément un brillant, mais certainement un bon élève, et parmi les plus pieux, montait en chaire à son tour; il touchait son auditoire jeune et malin, ce qui n'était pas facile, on en conviendra. On s'entredisait: il *prêche bien.*

Venait le mois de Marie, avec son tournoi ouvert de bonne conduite, de travail: chacun se proposait de réciter tous les mois toutes les leçons sans faute; comme on attendait ensuite la proclamation des noms de tous ceux qui avaient eu ce mérite et ce bonheur! A cette heure solennelle, les décep-

tions n'étaient pas sans larmes. Des compositions littéraires obtenaient des prix plus recherchés que ceux de la fin d'année scolaire : à la fin de l'année scolaire, c'était pour les plus heureux d'entre nous notre mère d'ici-bas qui faisait valoir nos couronnes en nous les décernant de sa main ; au concours du mois de Marie, c'étaient les prix et les couronnes que nous croyions tenir de notre *Mère des Cieux*. Drevon a certainement pris part à ces pacifiques et utiles tournois. Qui de nous eut osé ne pas le faire ? Mais nous n'avons pu vérifier s'il eut des prix.

J'ai parlé du professeur de rhétorique.

Nous avions en même temps pour supérieur un homme de nuance différente, mais non moins digne de notre impérissable reconnaissance. Il avait été lui-même précédemment professeur de la même classe et il en demeurait comme le type classique ; c'était M. l'abbé Chambon.

Son enseignement traditionnel n'était pas moins distribué avec largeur et de manière à *lancer* l'élève. Il possédait personnellement un talent oratoire de premier ordre auquel il n'a manqué que les grands théâtres. Que lui importait ? Il faisait du bien parmi les enfants ; il en a fait ainsi longtemps et beaucoup.

Il est devenu grand-vicaire du diocèse sous deux épiscopats successifs. Ses travaux et surtout l'activité dévorante de son esprit, unie aux saintes préoccupations d'une extrême délicatesse de conscience, lui ont fait désirer la retraite qu'on ne lui eût jamais donnée, sans cela, avant l'heure de l'appel même de Dieu.

C'est à une initiative d'esprit qui le peint, que le Rondeau dut l'institution des jeux olympiques. Oui ! le rétablissement, sur les rives du Drac, des fameuses olympiades, qui ne se relèveront peut-être jamais ainsi aux bords de l'Alphée. Au Rondeau, il y avait tous les quatre ans, il y a encore, je crois, concours dans tous les genres de combats qui peuvent vraiment convenir à une jeunesse chrétienne : point de pugilat, mais tout le reste, en y ajoutant *la course au sac* ; les jeunes Pindares, qui s'y rencontraient, pouvaient aussi chanter les vainqueurs et obtenir le laurier d'Apollon.

Ce fut d'enfance un trait du caractère de Victor Drevon de s'essayer à tout et d'avoir tous les genres d'ambition louables, sans trop calculer ses aptitudes. Il voulait conquérir tous les avantages et se faisait ami de tous les gens de bien, toujours pour le bien.

Le jeune prédicateur de la classe de rhétorique sous M. Patricot, était à son heure le plus ardent champion de nos olympiades. Il est en Dauphiné un jeu d'enfants où se déploie en quelque sorte l'étoffe des tacticiens de l'avenir : c'est le jeu de camp à la *Grenobloise*. Les deux camps sont établis des deux côtés d'un vaste champ où l'on va s'élancer de part et d'autre, mais d'abord avec ordre et deux à deux *pour faire campagne*, sans jamais rentrer au camp que vainqueur ou..... vaincu! Les chefs de camp sont nommés au suffrage universel; la campagne, d'abord silencieuse et toute d'observation, devient à un moment donné émouvante jusqu'à permettre à peine de respirer : elle s'anime; la mêlée arrive; les spectateurs ont pris parti, se rangeant ceux-ci d'un côté, ceux-là de l'autre; quand il y a enfin un vainqueur, son parti, silencieux jusque-là, applaudit avec frénésie; l'autre parti se demande aussitôt s'il peut mettre en question la légitimité de la victoire; s'il y a prise à conteste, comme le Dauphinois est processif, il en résulte des débats interminables; mais on a eu soin de former d'avance un *tribunal des conflits* : celui-là juge avec indépendance et équité sans être présidé par un ministre de la Justice.

Victor Drevon fut parmi ses contemporains d'école un chef de camp célèbre; il emportait aussi aux olympiades les prix de la course : non qu'il fût très leste; mais il était fort et énergique; il avait aussi l'art précoce de grouper autour de lui les énergies. Comme il y avait des concours d'une classe à l'autre, la rhétorique de 1841-42 était heureuse et fière de son chef de camp et la philosophie de la même année le redoutait.

Tout ne se passait pas au Rondeau en jeux et en concours même oratoires; on y abordait sérieusement les questions sérieuses, surtout celles de l'avenir de chacun. Un soir du mois de Marie, M. Chambon, qui le prêchait tout le mois et s'élevait de jour en jour à une plus grande hauteur, sans se laisser perdre de vue par son auditoire enfantin, traita de la vocation. « *Il ne fallait pas faire de ce problème de nos destinées éternelles, chose d'enfant; le traiter avec les illusions de la jeunesse, d'après les attraits des sens; y laisser entrer les mobiles du respect humain et de la vanité, pour si peu que ce fût, c'était jouer un jeu terrible. Pourquoi ne pas le traiter surtout avec sa mère, et puisque, après tout, il y va des intérêts du ciel, surtout avec sa mère du ciel?* »

Tel condisciple de Drevon date de ce jour et de cette heure, de ce grave et éloquent discours, la direction de sa vie, dont il remercie Dieu à jamais.

La vocation du jeune Victor eut ses commencements à la même époque; nous n'oserions affirmer qu'elle ait eu précisément le même point de départ. Une circonstance semblait alors s'opposer à cette vocation, c'était la santé du sujet; avec des apparences déjà fortes et herculéennes dans une stature courte et ramassée, le jeune Victor semblait médiocrement fait pour les études, ne pouvait jusque-là en soutenir la continuité; des interruptions avaient été jugées nécessaires durant le cours de chaque année scolaire; il avait fallu au séminaire admettre en sa faveur des exceptions au règlement, pour lui procurer un exercice indispensable. Cet exercice avait été celui de la chasse auquel notre ami se livrait dans les champs et les prairies qui s'étendent sur le delta de l'Isère et du Drac. Dès lors, un esprit de communauté et un besoin de rendre service, avaient fait diriger par le jeune chasseur ses exploits au profit du cabinet d'histoire naturelle de l'établissement et l'avaient érigé en apprenti empailleur.

Une année entière fut ensuite jugée nécessaire dans les mêmes ou dans de semblables exercices, et les flancs du Saint-Eynard devinrent le théâtre ordinaire de ses nouveaux exploits : la philosophie fut donc différée et il ne devait revenir à cette étude que plusieurs années après et comme scolastique de la Compagnie de Jésus.

Dieu l'attirait dès lors à devenir chasseur d'âmes, sous le drapeau arboré au XVIe siècle par saint Ignace, et qui avait enrôlé, dès ses glorieuses origines, saint François-Xavier. — Nous croyons que, dans ses excursions alpestres, il alla mûrir ses nouveaux et saints projets dans le désert voisin où les enfants de saint Bruno accueillent si souvent et dirigent si bien les âmes saintement en quête de leur voie.

Drevon partit enfin pour le noviciat d'Avignon au mois de mars 1843.

Il y avait été précédé par celui de ses condisciples et de ses amis dont nous disions plus haut la détermination due aux paroles éloquentes de leur maître commun; quand Victor se fut présenté au supérieur du noviciat, il demanda à voir cet ami, ce qui lui fut aussitôt accordé ; l'entrevue fut pleine d'effusion surtout de la part du nouveau venu ; il dit à son ami : *Comme je pensais souvent à toi* ! — Eh bien moi, lui répondit le novice, je le confesse,

j'avais tout oublié au monde, même toi, ne pensant plus qu'au bonheur d'être à Dieu.

C'était une réponse excusable de la part de celui qui était dans la lune de miel de la vie religieuse; mais celui qui la fit dut apprendre plus tard, et il put le faire par les bons exemples de son ami, qu'il faut dans cette vie elle-même, surtout quand elle doit être dévouée au salut des âmes, garder son cœur et demeurer capable d'amitié : les anciens ont fait de l'amitié une grande école des mœurs et refutaient par ce seul criterium une fausse doctrine morale qui ne pouvait pas fonder l'amitié.

Le P. Drevon eût un cœur d'ami, incorrigible dans ses amitiés pour Dieu et selon Dieu ; il suffisait qu'il eut une fois aimé ainsi : c'était pour toujours. Une personne qui avait éprouvé l'intérêt qu'il savait porter aux âmes, et qui tout à coup avait cessé d'y répondre, faisait ensuite cet aveu. « *Non, je ne trouverai jamais un dévoûment pareil à celui dont il m'a donné les preuves, et le P. Drevon est encore le même pour moi.* »

UN AMI D'ENFANCE DU P. DREVON.

(La suite à la prochaine livraison.)

1

2

3

CUSTODE EN IVOIRE, DU VI[E] SIÈCLE

De la collection de M. l'abbé Couissinier, aumônier de la Charité, à Marseille.

D'après cliché de M. Ferris. *Photog. Goupil et Cie. Paris.*

HISTOIRE MONUMENTALE

UNE CUSTODE DU VIe SIÈCLE

DE LA COLLECTION DE M. L'ABBÉ COUISSINIER, A MARSEILLE

La *custode* du VIe siècle, qui est en la possession de M. l'abbé Couissinier, aumônier de la Charité de Marseille, a paru à tous les connaisseurs d'une très haute antiquité. Sa destination ne fait pas doute ; le symbolisme des deux sujets traités et qui se font opposition (la multiplication des pains et les vendeurs du temple) devait avoir son complément sur l'opercule, qui malheureusement fait défaut ; on n'en voit que les points d'adhésion.

La forme est tout à fait éloignée de celle qui a prévalu plus tard. La matière en ivoire rappelle le temps de saint Exupère de Lyon, où l'on faisait *même d'osier* les ciboires dans lesquels on distribuait aux fidèles le corps du Seigneur.

Ce qui met le plus sur la trace de l'époque à laquelle il faut rapporter

l'objet, c'est la manière de l'artiste qui l'a sculpté : la draperie est toute romaine et la composition rappelle un bas-relief antique de la décadence classique et de l'enfance de l'art chrétien.

Au tombeau de sainte Marthe, à Tarascon, où la série des sept sacrements se présente symbolisée et presque identiquement comme aux tombeaux des catacombes de Rome (voir *Monuments de Sainte Madeleine*, par l'auteur de la vie de M. Olier (*Fallion*) édition Migne, tome 1, p. 575). La multiplication des pains représente l'Eucharistie.

Nous avons étiqueté les trois vues stéréographiques, qui embrassent tout le développement de la surface circulaire ; en voici l'ordre :

N° 1, multiplication des pains ; sous le vide qu'a laissé la charnière, un apôtre à genoux présente les pains dans une corbeille ; Jésus bénit ; deux apôtres regardent tournés vers Jésus ; le premier porte un objet sur le bras, peut-être un pain ; le second lève d'admiration les deux mains au ciel. En suivant on trouve la demi-silhouette d'un apôtre tourné en sens contraire vers une autre scène qui se développe sur le n° 2 (à droite) et se termine par Jésus armé de verges. Le n° 3 reproduit encore au retour la tête du Sauveur et son bras armé ; puis le temple, les vendeurs dont deux emmènent des bêtes à cornes ; d'autres animaux se dessinent en fuite, vaguement, ainsi que deux personnages dont un traduit la peur et la colère par son geste.

Cette pièce archéologique a appartenu à un musée Finck, dans lequel elle avait été cataloguée ; son possesseur actuel l'a rapportée d'Allemagne.

S'il faut synthétiser la pensée et l'enseignement qui se dégage jusqu'à nous en traversant les siècles, c'est la prodigalité du don de Dieu opposée à l'abus et à la profanation surtout de la perfidie simoniaque.

ICONOGRAPHIE DE LA MESSE

LA CROIX DE CARAVACA

Mon savant ami, M. Rohault de Fleury, prépare l'*Histoire de la messe d'après les monuments*. Ce sera une œuvre des plus importantes sous le rapport de l'archéologie comme de la liturgie. Nous sommes donc sur le même terrain et, vu son obligeance, nous aurons souvent à lui faire des emprunts. Nous le répétons, notre œuvre est essentiellement collective.

Aujourd'hui, nous abordons un sujet nouveau, l'*Iconographie de la messe*, qui prête à tant de curieux développements, et nous inaugurons cette série par la croix de Caravaca, où la célébration de la messe est figurée.

Caravaca est une petite ville d'Espagne (1) qui possède une croix miraculeuse. Cette croix a motivé de pieux pèlerinages et les fidèles en ont rapporté des copies de toute sorte, tenues en grande vénération. Comme elle apparut, au XIIIe siècle, à un prêtre captif, pour lui permettre de célébrer les saints mystères, et que la plupart des copies représentent le miracle et la messe, ce sujet rentre naturellement dans le cadre de nos études archéologiques et iconographiques sur l'Eucharistie.

(1) « Caravacca, village ou petite ville d'Espagne. » (*Dictionnaire de Trévoux*, t. II, p. 257).

Je parlerai d'abord de l'origine de la croix de Caravaca, puis des reproductions qui ont été signalées par différents auteurs, ou qui se rencontrent dans les musées et les collections particulières.

I

Dom Renon, dans la *Revue de l'Art chrétien*, t. v, p. 97–102, a consacré un article intéressant (1) au fait historique qui a motivé la forme particulière et l'ornementation de la croix de Caravaca. « Expliquons, dit-il, l'énigme. Il s'agit ici d'un fait qui se rapporte à l'histoire chevaleresque de l'Espagne méridionale. La source principale où l'on peut puiser des renseignements certains pour l'éclaircir est la monographie de la croix de Caravaca, publiée à Madrid en 1615, par le licencié Jean de Robles, prêtre de l'église de Caravaca, sous ce titre : *Historia apparitionis et miraculorum sanctæ Crucis Caravacanæ*. Papebrock, dans les *Acta Sanctorum*, au 30 mai, a éclairci la question des lumières de sa critique, et discuté les points principaux de Robles. Nous procèderons d'après les données de ces deux savants auteurs.

« Vers l'an 1227 (2), régnait sur Valence un prince Maure, désigné dans les anciennes chroniques espagnoles sous le nom arabe plus ou moins altéré de Zeyt-Abuzeyt. Ce prince embrassa le christianisme à la suite d'un miracle qui s'était passé sous ses yeux, à Caravaca, ville de son territoire,

(1) En 1865, M. Paul Lacroix déclara au comité des travaux historiques que Dom Renon avait « dessiné très exactement » *toutes* les croix de Caravaca « ou analogues, de manière à former une petite monographie de celles qui existent en France. » J'ignore si ce travail a paru ; à cette date, il était postérieur de quelques années à l'article de la *Revue*, qui remonte à 1861. Le rapporteur s'est contenté de l'analyser. Pourtant il y avait autre chose à faire, car il termine ainsi sa note : « Nos meilleurs dictionnaires d'archéologie religieuse ne font pas mention de cette croix. » (*Revue des Sociétés savantes*, 4e série, t. I, p. 191). On aura toute facilité maintenant pour combler cette lacune.

(2) Plus probablement en 1272, comme l'a établi le Père Papebroch, un des plus illustres Bollandistes.

où il se trouvait alors. A ce moment, les victoires des Espagnols faisaient déjà pressentir l'expulsion plus ou moins prochaine des Maures de la Péninsule, et de fréquentes conversions avaient lieu parmi eux. Un prêtre chrétien s'aventura au milieu des Sarrasins du royaume de Murcie, dans le but de leur prêcher l'Évangile. Il fut saisi et conduit devant Zeyt-Abuzeyt, qui entreprit de le faire parler sur la religion chrétienne. Il l'interrogea en particulier sur le sacrifice de la messe, au sujet duquel le prêtre lui donna des explications qui intéressèrent le roi à un si haut point, qu'il voulut que son prisonnier en accomplît aussitôt sous ses yeux la célébration. Le prêtre, n'ayant pas à sa disposition les objets nécessaires à cet effet, les envoya prendre dans la ville de Concha, qui était au pouvoir des chrétiens ; mais il advint que la croix qui doit toujours être sur l'autel pendant la célébration de la messe (1), avait été oubliée. Sans se rendre compte de l'absence de cet objet indispensable, le prêtre commença le sacrifice ; mais bientôt, s'étant aperçu que la croix manquait, il demeura tout troublé. Le roi, qui assistait avec les personnes de sa famille et de sa cour, voyant le prêtre devenu tout à coup pâle et interdit, lui demanda ce qui lui était arrivé. — « Il n'y a pas de croix, répondit le prêtre. » — « Mais, reprit le roi, ne serait-ce pas ceci ? » En effet, à ce moment, le roi apercevait deux anges qui déposaient une croix sur l'autel, et il désignait du doigt cet objet désiré. Le bon prêtre rendit grâces à Dieu, et poursuivit avec joie la célébration du sacrifice. Un si grand prodige triompha de l'infidélité d'Abuzeyt, et tout aussitôt il crut en Jésus-Christ. La tradition populaire est qu'il aurait pris au baptême le nom de Ferdinand, par honneur pour le saint roi Ferdinand III, qui l'aurait tenu sur les fonts baptismaux. »

Le P. Lucius Ferraris croit à l'authenticité du fait qu'il raconte en ces termes : « Crucis Caravacencis origo. Kazizius, Agarenor, rex, christia-

(1) J'ai établi dans mon mémoire intitulé : l'*Appareil de lumière de la cathédrale de Tours*, l'historique de la croix de l'autel qui passe par cette triple phase : Anciennement, il n'y a pas de croix ; quand elle apparaît, c'est tardivement, vers l'époque romane, et alors elle n'admet pas de crucifix ; le Christ en croix ne semble pas antérieur au XIIIe siècle. Or cette croix, avec ou sans crucifix, n'est pas à demeure sur l'autel : on ne l'y met que pour le saint sacrifice, et c'est le prêtre lui-même qui la porte ou la fait porter devant lui, ainsi que je l'ai expliqué dans mon *Trésor de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers*, à propos d'une croix du musée de Cluny.

nos quos in sua arce Caravacenci captivos habebat, e carcere accitos ad se humaniter interrogavit quamnam singuli artem scirent, et inter hos unum, qui respondit se esse sacerdotem, et omnes artes regumque omnium potentiam quamcumque superari suo ministerio. Rex se intueri velle hujusmodi ministerium, et ut illud in suo conspectu celebraret mandavit; sacerdos contrà respondit destitui se rebus necessariis ad sacram rem peragendam. Quarè rex continuò jubet ut e proximo christianorum oppido peterentur, quæ ad hoc mysterium celebrandum opportuna esse videbantur. Adferuntur ea : orsurus tamen missam, sacerdos constitit. Causam cunctationis regi sciscitanti crucem esse dixit, quæ consuescit his ritibus, et præsertim illo die (erat festum Inventionis S. Crucis) adhiberi. Vix hæc erat effatus, cum fornice, qui altari imminebat, desciscente, magnus splendor effulsit, et per illum tum duo angeli de cœlo illapsi crucem ligneam bipalmarem deferentes super altare paratum deposuerunt. Stupet rex Agarenus cum suis aulicis, tanto miraculo conspecto. Fidem cum iisdem amplectitur, et sacello intra arcem constructo, angelicam illam crucem intra arcam pretiosam reponit. Miraculum plane est quadrengintis et amplius annis viguisse illud lignum citra cariem et teredinem, aut ullum vitium, illæsum perdurasse. Sic expressè Gobat., t. I, tr. 3, nº 286. » (*Prompta bibliotheca*, t. II, col. 1,524, 1,525.)

De cette narration, qui concorde avec la précédente, deux points seulement doivent être retenus : que l'apparition eut lieu le jour de la fête de l'Invention de la croix, jour où l'on avait coutume d'exposer la vraie croix, et que la croix de Caravaca n'a subi aucune altération. Ceci s'explique parfaitement et confirme on ne peut mieux ma thèse. Je soutiens que cette croix miraculeuse était une vraie croix ; en effet, elle descend du ciel un des jours qui lui est spécialement consacré et où on l'honore particulièrement dans toute l'Église. Si le bois dont elle est formée n'a subi aucune atteinte du temps, c'est qu'il est incorruptible, en raison même de son essence : or, M. Rohault de Fleury, dans son si attachant *Mémoire sur les instruments de la Passion*, a démontré que le bois qui forma la croix est celui d'un arbre résineux ou, pour parler d'une manière générique, d'un conifère, plus probablement un cèdre. J'ai remarqué moi-même que partout les vraies croix sont en parfait état de conservation, ce qui n'implique nullement l'idée d'un *miracle* quelconque : l'isolement de l'action de l'air serait déjà, à lui seul,

une explication plausible de cette préservation de tout *vice*, *carie* (décomposition) ou *ver rongeur*.

Une note, ajoutée en cet endroit au texte primitif, tend à confirmer le fait par le renvoi à la discussion sérieuse des Bollandistes : « Nihil veriùs Caravacanæ crucis historia, modo ab iis quæ Higuera vel confixit ipse, vel ab aliis conficta Roblesio commodavit, repurgetur. Repurgavit enim vero Papebrochius in appendice ad acta S. Ferdinandi regis, ubi et apparitionem illam sub annum 1272 accidisse ostendit. Confes. ejusdem Papebrochii responsionem ad exhibitionem errorum sibi sociisque a P. Sebastiano a S. Paulo objectorum, *art.* 15, § 30, nº 364, seqq, et Bartholomæum Alcazar, in vitâ S. Juliani, Conchensis episcopi, Matritensibus typis an. 1692 excusam, lib. 3, c. 13, ubi eamdem historiam pertractat. »

M. Paul Lacroix a l'air de douter que l'on conserve encore la croix miraculeuse (*Revue des Sociétés savantes des départements*, IVe série, t. I, p. 191). Je m'étonne donc du silence de Dom Renon à cet égard. Cependant il serait bien curieux de voir et de publier l'original, que l'on dit tombé du ciel, comme la croix de sainte Colette, et qui pourrait bien n'être au fond qu'une croix oubliée et détachée par hasard du mur dans lequel elle était enfermée, ainsi qu'on expose à la cathédrale de Milan un des clous de la Passion, sous la voûte même de l'abside. La forme avec le double croisillon, indique, à l'origine, une vraie croix venue d'Orient; l'archéologie confirme sur ce point la tradition. Aussi les premières croix furent-elles faites en bois, à son imitation.

« La croix miraculeuse de Caravaca a été conservée avec une grande vénération; on raconte plusieurs prodiges opérés par elle, et elle a servi de type à toutes les petites croix que les Espagnols portent respectueusement parmi leurs objets de dévotion. Les dimensions sont : 17 centimètres de hauteur, 22 millimètres de largeur à la tige, 65 millimètres au petit croisillon et 95 millimètres au grand croisillon. Elle est en bois, que l'on croit pieusement être de la vraie croix, sa surface est unie des deux côtés. » (*Revue de l'Art chrétien*, t. V, p. 102).

II

« Nous complèterons cette notice en y insérant le grand nom de sainte Thérèse. L'illustre réformatrice du Carmel avait parmi ses objets de dévotion une petite croix de Caravaca. Ce pieux objet, d'abord conservé chez les carmélites de Bruxelles, déposé plus tard entre les mains de Mme Louise, à Saint-Denys, est revenu dans son premier asile. Enfin, une autre croix de Caravaca se trouvait aussi parmi les petits meubles de piété du B. Benoît-Joseph Labre. Ce serviteur de Dieu la portait sur lui au moment de sa mort, et elle se conserve aujourd'hui comme une relique. » (*Ibid.*)

Je ferai observer que la croix de sainte Thérèse figure dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, octobre, t. VII, p. 436, et que la vie du B. Labre par le P. Denoyers, quoique très détaillée, ne mentionne pas autre chose qu'une croix simple. J'ai eu souvent occasion, à Rome, de voir les objets de dévotion ayant appartenu à saint Benoît-Joseph, et jamais je n'y ai constaté la croix double, ici indiquée, sans que le lieu du dépôt soit précisé.

La croix, trouvée sur sainte Thérèse à sa mort, en 1582, est la plus ancienne connue : son type diffère quelque peu de celui qui fut admis au siècle suivant. Elle est en bois, recouvert de cuivre d'un seul côté ; la grenade est moins bien marquée aux extrémités, et la tête, avec trou pour la suspendre, est découpée en cinq lobes arrondis. On la conserve à Bruxelles (1), et les Bollandistes en ont donné la gravure : sa hauteur est de 9 centimètres. L'inscription gravée sur le revêtement se traduit : *Cette croix fut portée par notre sainte Mère Thérèse de Jésus, pendant sa vie, et trouvée dans son lit, à sa mort.*

ESTA CRUX LLEVÓ NRA
Sta MADRE TERESA DE
JESUS
EN VIDA
Y DES
PUES DE MURTE SE HALLO EN SU
CAMA.

(1) « Bruxellis lignea S. Teresiæ crucicula, quæ ex una parte plane cupro obducta est et sic inscripta. » (*Acta SS.*, octob., t. VII, p. 436).

III

Avant d'entrer dans l'examen des autres croix, il me paraît utile d'en déterminer les caractères généraux. A la partie supérieure, on remarque toujours un trou de suspension ou un anneau plus ou moins orné, ce qui prouve que la croix était portée au cou. Celles de plus petites dimensions s'attachaient au chapelet (1) avec d'autres pieux souvenirs, comme la sainte chemise de Chartres, ainsi qu'on peut le constater sur une gravure datée de 1562. Presque toujours les deux faces sont ornées : cependant quelquefois la partie postérieure reste lisse, parce qu'elle ne devait pas être vue. Complète, la croix présente, d'un côté, le Christ en relief, attaché à la traverse supérieure et, de l'autre, le fait miraculeux dans tous ses détails. La crucifixion est souvent accompagnée d'une tête de mort, placée sous les pieds du Christ, pour rappeler que la croix fut plantée sur le Calvaire à l'endroit même de la sépulture d'Adam, dont il venait effacer la faute par l'effusion de son sang (2).

Les croix sont minces ou épaisses, pleines ou ajourées. Quand la croix est simple, les vides peuvent indiquer la place des cabochons disparus (3). Si, au contraire, elle est en forme de boîte, il y a l'épaisseur suffisante pour insérer

(1) « On appelle aussi *Croix de Caravacca* de petites croix que l'on fait toucher à celle dont nous venons de parler (la croix miraculeuse), et que l'on porte sur soi ou que l'on pend à son chapelet, comme des médailles. » (*Dictionnaire de Trévoux*, t. II, p. 257).

(2) La *Bibliothèque vaticane*, p. 95-96. Voir sur la grotte d'Adam au Calvaire le *Voyage religieux en Orient*, du chanoine Michon, t. II, p. 152.

(3) Un seul spécimen, à ma connaissance, a gardé ses huit cabochons en pâte de verre bleu : il figure au Louvre dans la collection Sauvageot, où le catalogue l'inscrit sous la dénomination fautive de *Croix de Lorraine*. Cette croix est en cuivre fondu et doré, haute de huit centimètres et munie d'un anneau de suspension. D'un côté, on voit le Christ en croix et, de l'autre, la Vierge, mains jointes, entourée d'anges, et les pieds posés sur le croissant de la lune. En bas, deux anges ailés, vêtus et agenouillés, tiennent cette croix qu'ils semblent apporter du ciel. La croix

des reliques. La matière est généralement vulgaire, du cuivre, que le temps a recouvert d'une patine verte. Les croix en argent sont plus rares, peut-être parce qu'elles ont été fondues à cause de leur valeur intrinsèque, ou même parce qu'elles étaient moins populaires. Quand on ajoute une inscription, c'est pour adresser à Dieu une prière. Parfois les anges sont détachés du revers et placés à la partie inférieure de la hampe, qu'ils semblent soutenir ; c'est la croix même qu'ils apportent du ciel.

Ce qui caractérise surtout cette croix, ce n'est pas tant le double croisillon que la terminaison de chacun de ses bras, qui affecte la forme d'une fleur qui s'entr'ouvre, ou mieux d'une grenade avec sa couronne. Au premier coup d'œil, on croirait que le prodige s'est passé à Grenade ou dans un pays voisin de cette province, ou que cette forme persistante devrait avoir pour origine le reliquaire même de la vraie croix : l'on aurait donc cherché à reproduire tout ensemble la relique avec son double croisillon et son enveloppe métallique, sans oublier ses gemmes et ses fleurons. Or il est certain, par l'inspection de la croix de Namur, qui est toute byzantine, que l'efflorescence terminale a été imposée par l'Orient, en même temps que le double croisillon : qu'on regarde la belle gravure donnée par les *Annales archéologiques* et l'on s'en convaincra aussitôt.

Les types de ces croix se réduisent à quatre modules : le grand, le moyen, le petit et le minuscule.

Les spécimens que j'ai eus sous les yeux sont tous des deux derniers siècles ; il n'en a encore été signalé que deux d'une époque antérieure. Ce serait donc le moment où cette dévotion aurait été plus en vogue.

est épaisse, de manière à contenir des reliques. Je ne la crois pas antérieure au XVIIe siècle.

On me permettra ici une double réflexion qu'autorise le sujet. Cette croix, peu curieuse en somme et nullement artistique, n'est point à sa place dans un musée d'art, comme est le Louvre. Elle conviendrait mieux à un musée spécial, tel qu'est celui de Paray-le-Monial, qui devrait bien entreprendre une série de croix de Caravaca. De plus, le Louvre possédant deux croix de ce genre, pourquoi sont-elles séparées, quand il y aurait tout avantage pour l'étude à les rapprocher ?

IV

Passons maintenant à l'examen des principaux exemplaires dont nous avons eu connaissance.

1. « L'exemplaire en bronze de la croix de Caravaca conservé dans l'abbaye de Solesmes, a été apporté en France par un soldat espagnol réfugié à la suite de la guerre civile de 1834... Cette croix est historiée des deux côtés... L'original a presque les mêmes dimensions que la croix miraculeuse, puisqu'il en représente les 75 centièmes. Il s'ouvre au moyen de l'anneau placé à la partie supérieure qui sert aussi à la suspendre.

« Le côté qui attire d'abord les regards est celui sur lequel est représentée, comme sur tous les crucifix, l'image du Sauveur en croix. On a placé une petite Madone aux pieds du Christ. Mais ce qui fait déjà l'un des caractères de la croix de Caravaca, ce sont les deux anges qui, dans leur vol, la soutiennent et paraissent la transporter... Les deux croisillons présentent des jours destinés à recevoir des reliques, ou simplement des bandes d'écarlate pour simuler l'émail.

« L'autre côté est plus mystérieux. Outre les deux anges sortants, on y voit sur la hampe, au-dessous du plus long croisillon, un prêtre en chasuble, prêt à célébrer la messe. Le calice, les deux chandeliers sont disposés selon l'emplacement qu'on leur a pu trouver ; le servant de messe est au bas avec la clochette. Mais voici quatre personnages sur le croisillon inférieur qui viennent compléter la scène : à droite du spectateur, deux rois portant couronne, dont l'un regarde en haut ; à gauche, une reine, accompagnée d'une autre femme. On doit remarquer que celui des deux rois qui regarde en haut a les yeux fixés vers la partie supérieure de la croix, et c'est là, en effet, que se rencontre tout l'intérêt de la scène. Deux anges volant apportent une

croix patriarcale, qui vient compléter l'ensemble des objets nécessaires à la célébration de la messe (1). » (*Revue de l'Art chrétien*, t. v, p. 97-100.)

2. L'auteur continue en parlant d'une croix conservée à Cherbourg :

« M. l'abbé Godefroy (de Cherbourg) fait observer d'abord la parfaite similitude des deux croix, pour la forme, pour les dimensions, pour les personnages, et même pour la place de chacun d'eux, aussi bien que des objets de la scène, qui est évidemment le sujet principal de la gravure ; les deux anges apportant la croix, le prêtre, les quatre assistants et jusqu'au répondant avec sa soutane, rien n'y manque. Il y a cette différence que, sur la croix publiée dans la *Revue*, le prêtre est représenté prêt à célébrer la messe, quoique le calice soit découvert ; tandis que sur celle de M. l'abbé Godefroy, le prêtre semble faire part à Zeyt-Abyzeyt de son embarras, et lui dire en se tournant de son côté : « Il n'y a pas de croix. » Ici, le calice est encore couvert et le sacrifice n'est pas encore commencé ; mais le roi apercevant deux anges qui déposaient sur l'autel la croix essentielle au sacrifice, la désigne du doigt en disant : « Ne serait-ce point ceci ? »

« Si ce côté de la croix ressemble beaucoup, comme on en peut juger par ce qui précède, à la croix de Solesmes, l'autre côté en diffère entièrement. Au lieu du Crucifix et de l'image de la Vierge immaculée, la croix de Cherbourg est toute chargée des objets qui rappellent la passion de Notre-Seigneur, la couronne d'épines, l'aiguière de Pilate, les dés, la sainte robe, l'oreille de Malchus, la lance et l'éponge, un gant, des fouets, une lanterne, l'échelle, la bourse et les deniers, le marteau et les tenailles, les trois clous ; enfin la

(1) En dégageant le côté légendaire, on arrive à cette constatation, d'après l'iconographie des croix, que, dans la première moitié du XIIIe siècle, en Espagne, il fallait une croix sur l'autel pour pouvoir célébrer. La coutume n'était pas encore générale et, faute de rubrique, souffrait de nombreuses exceptions.

Je lisais dernièrement ceci dans une Revue qui donne au clergé des consultations liturgiques : « Suivant une opinion très probable, la pratique de placer une croix sur l'autel remonterait aux apôtres eux-mêmes, car on la trouve dans toutes les églises d'Orient et d'Occident, et l'on n'en voit le commencement ni dans les Conciles ni dans les saints Pères. » C'est tout le contraire qui est vrai. Si le silence des auteurs ne fournit qu'un argument négatif, nous avons les monuments qui ne montrent la *croix*, je ne dis pas le *crucifix*, que très tardivement, tant en Orient qu'en Occident. Nos liturgistes sont généralement de cette force, parce qu'ils ne font pas d'études archéologiques et qu'ils les dédaignent même.

colonne surmontée du coq et portant sur une tête de mort. Tous ces objets sont seulement gravés comme ceux du premier côté de la croix. » (*Revue de l'Art chrétien*, t. v, p. 332.)

3. La croix du P. Marie-Antoine, capucin de Toulouse, est du grand module, soit 0,187 m., y compris la boucle qui est découpée en trèfle et 0,085 m. pour la traverse inférieure. Le titre est enfermé dans un cartouche, et le Christ attaché par trois clous. Sept reliquaires sont ainsi disposés : trois sur chaque traverse et un à la partie inférieure. Ils sont en losange et encadrés d'une bordure feuillagée. Au-dessus du crucifix, l'Immaculée Conception émerge d'un croissant, posé sur une tête d'ange ailée. Au revers, deux anges nus et ailés, montrent la croix double, et tiennent de l'autre main une hostie, marquée d'une croix, qu'ils posent sur le calice. Le roi seul est couronné et gesticule pour montrer le miracle : il fait vis-à-vis à sa femme. Le prêtre, joignant les mains, est tourné vers le public, et le servant est agenouillé en bas, en face de sa clochette.

Les reliques existent encore dans les cavités et elles devaient être autrefois protégées, soit par du verre, soit plutôt par de la corne transparente.

4. Le musée de Guéret possède deux croix analogues : je ne noterai que les différences. Sur l'une on remarque, au centre du premier croisillon, les restes d'un nimbe rayonnant ; aux extrémités du second, deux têtes d'anges ailées et sur les côtés, les traces des anges qui soutenaient la hampe. Le Christ a disparu ; mais sous ses pieds existe encore un calice, surmonté d'une hostie et d'une tête de mort. Les reliques ont été enlevées de la boîte, qui n'a aucune ornementation extérieure.

Sur la seconde croix, le crucifix domine l'image de la Vierge et une tête de mort, appuyée sur deux os en sautoir : les anges qui supportent la hampe sont également détachés et volants. La place des reliques est indiquée par un évidement à jour. Le revers ne diffère pas de celui décrit par le bénédictin de Solesmes.

5. Une autre croix, de moyen module, est celle de M. l'abbé Galabert, du diocèse de Montauban, haute de 0,103 m. et large de 0,058 m. à la seconde traverse. Le sujet du revers est le même que précédemment, seulement le roi et la reine n'ont pas de suivants et le prêtre se détourne, comme pour parler au roi. Le servant, toujours un laïque, en costume court, est agenouillé et

vu de profil. Sur la face, le Christ en croix est superposé au crâne d'Adam, sur lequel tombent trois gouttes de sang. L'inscription, commencée sur la seconde traverse, finit à la hampe. Plusieurs de ses lettres sont accouplées, et deux voyelles ont été supprimées faute de place : DMINE MEMENT MEI. Le même mode de transcription se constate sur une croix du cabinet de M. le chanoine Pottier, à cette différence près que l'épigraphe finit par une étoile. Dans la même collection, une croix semblable donne, au contraire, le texte intégralement : DOMINE MEMENTO MEI. Le style de ces troix croix Montalbanaises accuse le XVIIe siècle.

6. Je possède une croix sans revers, qui a été découverte à Poitiers. Ses dimensions sont : 0,07 c. de hauteur et 0,035 m. pour la traverse inférieure. Elle est forée à ses quatre extrémités principales. En haut, le monogramme du nom de Jésus, sous sa forme ordinaire, IHS ; puis, sur la seconde traverse et sur la hampe, cette invocation à la Vierge : MARIA ORA PRO ME.

7. Le musée des Antiquaires de la même ville conserve deux petites croix de Caravaca. L'une, haute de 0,03 c., date du XVIIe siècle. Tout le fond est gravé de lignes parallèles, avec des fleurons aux extrémités. Sur la traverse supérieure figure le nom de Jésus, IHS, avec une croix s'élançant de la traverse de la lettre médiane. Au revers, le même croisillon porte le monogramme de Marie, c'est-à-dire l'initiale M et la finale A superposées. La seconde traverse garde des traces de l'inscription qui se prolonge sur la hampe : je propose de lire ainsi : *(Sa)* NT (a + de Cara) VCA.

La seconde croix, du XVIIIe siècle, est en plomb doré, d'une longueur de 0,032 m. Toutes les extrémités, un peu modifiées, ont la forme d'un fleuron. Sur la face, le Christ pend au croisillon supérieur, et sous ses pieds est une tête de mort. Deux anges, attachés aux côtés, soutiennent la tige : ils reparaissent au revers, où la Vierge a les pieds appuyés sur le croissant de la lune.

8. « Il existe encore une croix de Caravaca au musée de Cluny, sous le titre de *Reliquaire en forme de croix de Lorraine*. C'est bien aussi la forme spéciale de Caravaca, sans aucun relief ni gravure ; mais elle a treize ouvertures pour recevoir des reliques. La croix de Lorraine et celle de Caravaca n'ont absolument de commun que le double croisillon (1). La première

(1) Oui, mais ce croisillon est placé différemment dans les deux croix, ce qui ne permet pas de les confondre.

est très courte et se termine toujours par des angles droits ; la seconde, au contraire, est assez élancée et ses extrémités affectent constamment le même épanouissement signalé dans notre dessin. » (*Revue de l'Art chrétien*, t. v, p. 333.)

Le musée de Cluny conserve, sous les nos 1,353 et 2,318, deux croix de cuivre, qui donnent le type habituel de Caravaca. La plus petite mesure en hauteur 0,08 c., y compris la boucle de suspension. Elle est double, de manière à faire intérieurement une boîte : la partie supérieure, découpée à jour, forme couvercle que fixe une charnière. La hampe présente des jours ronds ou ovales, et les extrémités se découpent en tulipe. Au point de jonction des traverses est un quatre-feuilles à lobes arrondis. Un anneau de suspension indique qu'elle a dû être portée au cou. Je ne la crois pas antérieure au XVIIe siècle, ainsi que la suivante, qui est de très grande dimension, c'est-à-dire trois fois la précédente en hauteur.

Celle-ci est en cuivre fondu et faite également pour être suspendue, grâce à sa bélière. Elle est couverte sur toute sa surface de gravures au trait, et sa boîte est très épaisse. Les ajours dont elle est parsemée affectent la forme de quatre-feuilles arrondis. Cette épaisseur dénote la présence de reliques de quelque importance, que l'on voyait par les ouvertures, fermées sans doute par des lamelles de corne ou des plaques de verre. Une particularité qui la distingue, ce sont les boutons qui ornent les extrémités et qui sont reliés par un pédoncule à la patte évasée.

Ces deux spécimens, malgré leurs dimensions peu communes, ne méritaient guère de figurer dans un musée, consacré exclusivement aux produits des hautes époques et particulièrement du Moyen-Age : ils n'auraient vraiment d'intérêt que dans une série complète du type caravaque. Le *Catalogue,* édition de 1861, en parle en ces termes, qui ne sont exacts ni pour l'origine ni pour la date : « 1353. Petite croix de Lorraine, en cuivre travaillé à jour, pour servir de reliquaire. XVIe siècle. » (p. 185.)— « 2318. Croix-reliquaire archiépiscopale (1), en cuivre gravé et doré, XVIe siècle. » (P. 276.)

Les deux croix sont placées sous vitrine, au premier étage : c'est trop

(1) La croix archiépiscopale à double croisillon est une fiction, un symbole hiérarchique, qui n'a sa raison d'être qu'en blason.

d'honneur leur faire. Il eût suffi de les suspendre au mur, où on les verrait beaucoup plus commodément.

9. Je me suis arrêté exprès à Roanne pour y voir trois croix de Caravaca, signalées par M. Paul Lacroix et exposées au musée dans des vitrines, d'une manière assez incommode pour les visiteurs. Malheureusement, l'absence du Conservateur m'a empêché de les examiner de près, de les mesurer très exactement et surtout de les retourner.

La plus grande mesure 0,15 c. de hauteur. Elle est en cuivre, plate, avec bélière de suspension. J'y relève une gravure au trait, le titre ordinaire INRI, un semis d'étoiles, un Christ attaché à la traverse la plus élevée et la tête entourée du nimbe crucifère, les pieds percés de deux clous, les plaies saignantes, et, en bas, le crâne d'Adam. Sur le bras inférieur commence l'invocation DOMINE MEMENTO, qui se poursuit sur la hampe par le mot final MEI; plusieurs lettres sont liées.

La seconde croix est plus petite et je ne l'estime pas plus longue que 0,06 centimètres. En haut est un cœur : le Christ est fixé à la traverse supérieure, son nimbe est uni. Les cabochons de la croix primitive sont simplement simulés au trait sur le second croisillon et sur la hampe.

Enfin, la troisième croix est haute seulement de 0,03 centimètres. Elle est en cuivre, sans aucun ornement et fixée, pour lui donner plus de solidité, sur une autre croix en bois, de forme cylindrique.

10. Don Achille Varisco, prêtre à Monza (Lombardie), a bien voulu m'envoyer le dessin d'une croix de Caravaca, qui existe à Piano d'Erba, en Brianza. Comme elle est gravée au trait, il a même pu la faire tirer avec une presse d'imprimerie. Sa hauteur est de 0,17 centimètres, sa largeur de 0,07 c. au premier croisillon et de 0,09 centimètres au second. Fabriquée en bronze doré, elle rappelle le type de celui consacré par la tradition. Je ne la fais pas remonter au delà du XVIIe siècle. Si la forme en est artistique, l'ornementation ne l'est nullement; on sent là un objet populaire et fait en vue de l'industrie. Elle ne copie pas servilement les autres, aussi j'entrerai à son sujet dans quelques détails.

Au sommet est un anneau de suspension. Tout en haut, entre deux étoiles, on voit la croix miraculeuse, soutenue par deux anges, complètement nus et ailés, et qui la montrent de la main laissée libre. Les extrémités du

premier croisillon sont garnies de tiges feuillues, dont les fleurs ont quelque rapport avec l'épanouissement des croisillons. Le champ entier est couvert d'étoiles à six rais. Un calice, couvert d'une espèce de voile ou pale, retombant à mi-hauteur de la coupe, surmonte l'effigie du prêtre, vêtu d'une aube et d'une chasuble dont le dos est brodé au monogramme des noms de Jésus et de Marie, ce dernier couronné et accompagné de trois étoiles. Ses gestes indiquent l'étonnement, et de la main droite il montre au roi, vers lequel il se tourne, la croix miraculeuse.

Sur le second croisillon, on remarque deux chandeliers bas, avec cierges allumés, deux branches feuillagées; puis, à droite, un roi couronné et barbu avec un personnage de suite et, en vis-à-vis, la reine, suivie d'une dame de la cour. Sur la tige se développe une branche feuillue et fleurie, et en bas, se tient à genoux, les mains jointes, en face de sa sonnette, le clerc qu'on pourrait prendre pour une femme à ses longs cheveux, mais que ses jambes découvertes indiquent bien être un homme.

Au revers sont superposés ou groupés les instruments de la Passion, qui se succèdent ainsi sur la tige : la couronne d'épines, la robe sans couture, les trois clous de la crucifixion, le coq perché sur la colonne et enfin le crâne d'Adam ; sur le croisillon supérieur, l'aiguière avec son bassin, qui servit à laver les mains de Pilate ; les trois dés avec lesquels les soldats tirèrent au sort la robe de N.-S., l'oreille du serviteur Malchus, coupée par saint Pierre ; la lance avec l'éponge et le roseau placés en sautoir. Au croisillon inférieur, la main qui donna les soufflets (1), les fouets, avec manche et lanières de cuir ; la lanterne, qui rappelle la trahison de Judas ; l'échelle de la déposition de la croix, et enfin trois objets groupés ensemble et difficiles à définir, mais M. Varisco croit y reconnaître les tenailles, le marteau et les clous (2).

(1) C'est bien une main et non un *gant*, comme l'a cru Dom Renon : un gant n'aurait qu'une signification indirecte et non justifiable, archéologiquement parlant.

(2) J'omets à dessein d'autres croix parce que le type en est complètement altéré. On y voit la Vierge immaculée et des invocations à saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint Antoine, etc., toutes choses qui n'ont plus rien de commun avec l'origine de la dévotion.

V

Jusqu'à présent l'on s'est contenté de cataloguer les croix de Caravaca existantes dans les collections, sans se préoccuper de la manière dont les portaient les pèlerins. En 1879, lors de l'excursion de la Société française d'archéologie dans le Milanais, j'ai eu la chance de rencontrer dans la galerie des tableaux, au palais Borromée, dans l'*Isola bella*, sur le lac de Côme, une grande toile du XVIIIe siècle, représentant un pèlerin dans son accoutrement spécial. Il est debout, presque de grandeur naturelle. Sa barbe et ses cheveux incultes dénotent, sinon l'indigence, du moins les privations d'un long voyage. Il est vêtu d'une casaque bleue, et a sur les épaules une petite pèlerine noire bordée de coquilles. A son cou pend à une chaîne la croix double de Caravaca et, à son côté gauche, l'étui de fer blanc dans lequel sont enfermés ses papiers. Il a une culotte courte, des souliers à boucles et un bourdon à pointe de fer, qu'il appuie sur son épaule gauche (1).

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

(1) Pour accroire la dévotion aux croix de Caravaca, on avait imaginé en Allemagne un recueil d'indulgences qui auraient été octroyées par saint Pie V, Grégoire XV et Clément X, puis confirmées par Innocent XII. La vérification était facile, puisqu'il s'agissait de papes des XVIe et XVIIe siècles. La Congrégation des Indulgences déclara que, sur le nombre, beaucoup étaient *apocryphes* et *fausses*, et qu'en conséquence, le sommaire tombait de plein droit sous la censure de l'Index. Innocent XIII, le 4 juin 1721, *approuva* le décret qui figure dans la collection de Mgr Prinzivalli, p. 32-35, sous le n° 47. En voici un extrait :

« Cum etiam Sacræ Congregationi Indulgentiarum innotuerit evulgatum fuisse alterum summarium indulgentiarum, germanico pariter idiomate conscriptum, absque loco editionis et nomine impressoris, cujus initium latine redditum est : *Indulgentiæ quæ crucibus Caravaccensibus concessæ fuerunt a Romanis Pontificibus Pio V, Gregorio XV et Clemente X, denuo confirmatæ ab Innocentio XII,* et incipit *Pro Consolatione christifidelium et S. Crucis amatorum,* in quo multæ Indulgentiæ apocriphæ et falsæ deprehensæ fuerunt ; Eadem Sacra Congregatio dicti summarii impressionem et usum sub iisdem pœnis in Indice librorum prohibitorum contentis interdixit. »

Planche IX

TAPISSERIES DE RUBENS

Le triomphe de la Loi de grâce sur la superstition du paganisme

(XVII Siècle)

Phototypie Ad. Braun & Cie Paris

CATALOGUE DU MUSÉE EUCHARISTIQUE

DE PARAY-LE-MONIAL

CLASSIFICATION GÉNÉRALE

PREMIÈRE DIVISION : *Premier groupe :* **Peinture.**

1re Section : Tableaux anciens originaux.
2e Section : Tableaux modernes et Copies d'anciens.

Deuxième Groupe : **Iconographie.**

3e Section : Gravures et Images.
4e Section : Objets d'art, Médailles, Monnaies et Sceaux.
5e Section : Sculpture, Architecture, Epigraphie.

DEUXIÈME DIVISION : *Troisième groupe :* **Histoire de l'art.**

6e Section : Hommages Nationaux et Princiers.
7e Section : Monuments archéologiques édités.
8e Section : Reproductions de Monuments inédits.

PREMIÈRE DIVISION. PREMIER GROUPE. PREMIÈRE SECTION

TABLEAUX ANCIENS ORIGINAUX DES ÉCOLES ITALIENNE, FRANÇAISE, ESPAGNOLE ALLEMANDE, FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

1. LA SAINTE CÈNE. — Deux panneaux gothiques. École flamande XIVe siècle, montrant le genre naïf des premiers peintres flamands. Un des invités joue du chalumeau. Un autre donne à un chien un morceau de viande.

Sur bois, 0m55 larg., sur 1m14 haut. Au revers, la scène de la trahison de Judas et la descente du Saint-Esprit. Ces deux panneaux auront servi probablement de volets pour un autel gothique.

2. LA CÈNE D'EMMAUS. — École vénitienne (attribuée à *Tiepolo*). N.-S. au moment où il se manifeste aux deux disciples, à la fraction du pain.

Sur toile, cadre de l'époque, 1m larg., sur 1m60 haut.

3. SAINT HIACYNTHE PORTANT LE SAINT-SACREMENT. — École de Sienne vers 1600. Esquisse originale de *Vanni*. Ce sujet a été fait pour la cathédrale de Sienne (Vanni est nommé, par les Italiens, le restaurateur de la peinture du XIVe siècle. Voir *Siret*).

Sur toile, 0m66 larg., sur 1m12 haut.

4. LE SAINT-SACREMENT RETROUVÉ DANS UNE FLEUR. — École romaine (?) Un prêtre portant le Saint Viatique, ayant laissé tomber l'hostie, la retrouve dans le calice d'une fleur. Le miracle eut lieu à Ettiswyll, en Suisse (canton de Lucerne), au commencement du XVIe siècle. (Voir *Form. Præd.* sub. numero 11, et *Canini d'Anghiari*, p. 137).

Sur toile, 1m70 larg., sur 2m haut.

5. UNE EXPOSITION PAPALE. — École vénitienne XVe siècle. Fragment d'un tableau historique. Un pape, le doge, un roi avec sa cour, agenouillés devant le Saint-Sacrement.

Sur bois, 0m26 larg., sur 1m06 haut.

6. LA CONDAMNATION DE L'HÉRÉSIE DE BÉRANGER. — Attribuée à *Carlo Dolce*. Le pape Grégoire XIII, un cardinal, un archevêque et un évêque déposent les livres de la défense au pied de la Sainte Eucharistie.

Sur toile, 2m30 long., sur 1m20 larg.

7. L'INVOCATION DE SAINT AUGUSTIN. — Attribué à *Bernardin de Luini*. Ce tableau, transporté sur toile d'une peinture murale, est venu de Rome à Paris. Le saint, au type africain, est représenté bénissant, tandis qu'un ange lui apporte un missel et des burettes.

Sur toile, 0m95 larg., sur 1m30 haut.

8. SAINT THOMAS D'AQUIN DEVANT LE SAINT-SACREMENT. — École de Florence. Le saint est représenté en docteur, le soleil sur la poitrine. Un ange lui montre le Saint-Sacrement.

Sur cuivre, 0m30 larg., sur 0m40 haut.

9. SAINT PASCAL EN ADORATION. — École d'Ombrie. Le saint est enlevé par un groupe d'anges, en pleine campagne. Un autre groupe entoure la Divine Eucharistie.

Sur cuivre, 0m40 larg., sur 0m60 haut., ovale.

10. GUÉRISON MIRACULEUSE DE L'ÉVÊQUE ATHANASE. — École française. Cet évêque, abbé mitré chartreux, recouvre la vue pendant l'adoration. Selon la légende copiée de l'*acte* de Rigny-la-Salle.

Sur cuivre, 0m30 larg., sur 0m40 haut.

11. SAINT DOMINIQUE GUÉRI. — Attribué à *Carlo Cignani* (1628-1710), Bologne. Elève de l'Albane. Un groupe d'anges présentent le Saint-Sacrement au malade, qui se dresse de son lit comme guéri à ce spectacle.

12. LES GLORIEUX MARTYRS DE GORKUM. — École romaine (XVIIe siècle). C'est une apothéose des deux chanoines martyrisés pour la foi au Saint-Sacrement et l'attachement au Saint Siège.

Sur toile, 1[m] larg., sur 1[m]40 haut.

13. LA MESSE DE SAINT GRÉGOIRE, de *Canuti* (Dominique-Marie 1620-1624) Bologne. Élève du Guide. Un enfant est sauvé du purgatoire, pendant la Messe du Souverain Pontife.

Sur toile, 0[m]25 larg., sur 0[m]32 haut.

14. SAINTE FAMILLE AVEC SAINTE CLAIRE.

Sur toile, 0[m]36 larg., sur 0[m]51 haut.

15. LA PROCESSION DU SAINT VIATIQUE. — Esquisse originale jugée par quelqu'un, du *Dominiquin*. La place de Venise. Entrée de Saint Marc. Le peuple se précipite autour du prêtre qui rentre dans l'église, avec le Saint Ciboire.

Sur toile, 0[m]90 larg., sur 0[m]62 haut.

16. SAINT ANDRE AVELLIN DISANT LA MESSE. — (XVIIe siècle) ou saint Nicolas de Tolentin (?) élevé en l'air au moment de l'élévation. Une dizaine de fidèles assistent. A droite, au fond, les âmes du purgatoire délivrées montent au ciel.

Sur toile, 0[m]18 larg., sur 0[m]22 haut.

17. LA CONVERSION D'UN PRINCE MUSULMAN. — Esquisse originale italienne. Le prince agenouillé, entouré de sa suite, se convertit à la vue de saint Antoine de Padoue faisant incliner une mule devant le Saint-Sacrement.

Sur toile, 0[m]50 larg., sur 0[m]35 haut. La toile a été lacérée avec un instrument tranchant.

18. UNE EXPOSITION DU SAINT-SACREMENT. — Par *Pozzi* (1704). Esquisse originale de l'architecte du « Jésus » à Rome, pour la décoration du maître-autel, à la Fête-Dieu de 1704.

Sur toile, 0[m]25 larg., sur 0[m]40 haut.

19. ADORATION DU SAINT-SACREMENT. — Provenant de la galerie *Bonamico*, de Rome. Les archanges Michel, Gabriel et Raphaël protègent l'Eucharistie présentée par un groupe d'anges.

Sur toile, 0[m]40 larg., sur 0[m]50 haut.

20. L'APPARITION DE SAINT MICHEL. — Esquisse attribuée au *Dominiquin*. L'archange saint Michel apparaît au mont Gargan, tandis que les païens venaient empêcher la célébration de la Messe des exorcismes. Le taureau est arrêté. Les païens sont renversés par l'éboulement de la caverne.

Sur toile, 0[m]40 larg., sur 0[m]75 haut.

21. SAINT PHILIPPE DE NÉRI EN EXTASE. — Attribué à *Guido-Reni*. Demi-corps. Un servant soutient le bras du saint, ravi en extase pendant le Saint-Sacrifice.

Sur toile, cadre de l'époque, 0[m]70 larg., sur 0[m]97 haut.

22. PORTRAIT DE SAINTE CLAIRE. — École espagnole, XVIIe siècle. La sainte porte la tourelle de saint Damien d'Assise. Figure pleine de calme et d'énergie.

Sur toile, 0^m70 larg., 0^m85 haut.

23. COMMUNION DE LA SAINTE VIERGE. — École française, XVIIe siècle. La Très Sainte Vierge communiée par saint Jean. Un aigle à ses pieds.

Sur toile, 1^m05 larg., sur 2^m haut.

24. COMMUNION DE LA SAINTE VIERGE. — École italienne, XVIIe siècle. Même sujet. Des groupes d'anges assistent saint Jean. Les uns portent la nappe, d'autres encensent et couronnent le Saint-Sacrement. Un petit ange tient le calice, avec le serpent qui lui fait peur.

Sur toile, 0^m90 larg., sur 1^m35 haut.

25. COMMUNION DE SAINTE MADELEINE. — Attribué au *Corrège* (Allegri). Ce tableau a fait partie de la célèbre galerie du card. Fesch. La sainte, entourée d'anges, reçoit le Saint Viatique de la main d'un prêtre. Le fond représente la grotte mystérieuse de la Sainte-Beaume.

Sur toile, 1^m larg., sur 0^m75 haut.

26. COMMUNION DE SAINTE MARIE D'ÉGYPTE. — Ancienne peinture représentant les deux communions de cette sainte. La première communion au départ pour le désert. La seconde, lorsque, étendue à terre, un lion à ses pieds, elle expira.

Sur toile, 0^m40 larg., sur 0^m50 haut.

27. COMMUNION DE SAINTE MARIE-MADELEINE. — Par *Benoit Lutti*, XVIIIe siècle. Esquisse pour son tableau dans l'église de Sainte-Catherine, au Quirinal, gravé par Bombelli.

Sur toile, 0^m72 larg., sur 0^m85 haut.

28. COMMUNION DE SAINT ONUPHRE. — Le saint recevant l'Eucharistie de la main d'un ange, dans le désert.

Sur toile, 0^m80 larg., sur 0^m90 haut.

29. COMMUNION DE SAINT BONAVENTURE. — École espagnole, XVIIe siècle. Le saint est à genoux. Au moment où il se déclare indigne de la prêtrise, un ange apparaît et lui donne la moitié de l'hostie consacrée. Le prêtre célébrant le Saint Sacrifice se retourne étonné. Grisaille.

Sur toile, 0^m85 larg., sur 0^m42 haut.

30. COMMUNION DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — Par *Barocci*, XVIIe siècle. L'élève de Franco, dit le Vénitien. La sainte, communiée par un ange dans un jardin. Clair-obscur savant.

Sur toile, cadre de l'époque, 0^m75 larg., sur 1^m haut.

30 *bis*. Copie ancienne du même tableau.

31. COMMUNION DE SAINT JÉROME. — C'est une copie ancienne du tableau du Dominiquin.

Sur toile, 0^m70 larg., sur 1^m haut.

31 *bis*. Copie ancienne du même tableau.

32. COMMUNION DE SAINT CHARLES BORROMÉE. — Copie assez ancien « la peste de Milan. »

Sur toile, 0m70 larg., sur 1m haut.

33. SAINTE MARGUERITE DE CORTONE EN EXTASE A LA SAINTE TABLE. — Par *C. Wanloo*. Ce petit tableau provient de la galerie *Bonamico*; beaucoup de figures.

Sur toile, 0m35 larg., sur 0m25 haut.

34. L'ADORATION DE L'EUCHARISTIE PAR TOUS LES SAINTS.— Par *Schedone* (1570-1615). Les œuvres de ce célèbre peintre de Modène sont très rares. On voit le Saint-Sacrement emporté avec tous les saints, par les phalanges des anges, au paradis céleste.

Sur toile, 1m55 larg., sur 1m55 haut.

35. L'APOTHÉOSE DE L'EUCHARISTIE. — École de Venise XVIIe siècle. Intérieur d'une église. Le Saint-Sacrement est enlevé dans la gloire. Tableau curieux montrant l'exaltation de la dernière hostie à la fin des Temps.

Sur toile, cadre ancien, 0m75 larg., sur 0m95 haut.

36. LA TRÈS SAINTE TRINITÉ. — Du Tiepolo, Venise (1692-1772). Le Père Éternel recevant son fils, après sa Passion.

Sur toile. 0m33 larg., sur 0m45 haut.

37. LE SAINT-SACREMENT AU MILIEU DES ANGES. — École romaine. C'est la délivrance des âmes du purgatoire par la vertu de la Sainte-Eucharistie.

Sur toile, 0m72 larg., sur 0m82 haut.

38. L'ADORATION DU SAINT SACREMENT PAR LES CHÉRUBINS. — École espagnole, XVIIe siècle. Le Saint-Sacrement, dans un ostensoir très riche, est entouré de têtes de chérubins. De chaque côté, des anges adorateurs.

Sur toile, 0m48 larg., sur 0m65 haut.

39. UN ANGE PORTANT L'OSTENSOIR. — École italienne, XVIIIe siècle. D'un côté la sainte Vierge et saint Joseph, de l'autre saint Etienne avec saint Paul.

Sur toile, 0m55 larg., sur 0m62 haut.

40. L'ADORATION PAR LES SARRAZINS.— Original d'*André Sacchi*. Sainte Claire force les infidèles à s'agenouiller et à s'enfuir (Sacchi, 1598-1661, Rome, élève de l'Albane).

Sur toile, 0m52 larg.. sur 0m96 haut.

(A continuer).

Le Gérant, X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur, Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

Lyon. — Imp. Jevain, rue Sala, 42

EXPLICATION DES PLANCHES

PLANCHE VI. L'ADORATION. *2me vitrail (inédit) de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris. XVIIme siècle.* — Ce vitrail donne la valeur du respect exigé en présence de l'Eucharistie, de la part des plus brillantes intelligences, nous voulons dire des purs esprits. Deux de ces esprits angéliques fléchissent les genoux devant le Saint-Sacrement, et pour indiquer le motif de leurs génuflexions, signe de l'adoration suprême, le peintre a distribué dans sa composition toutes *les figures* de l'Eucharistie. Ainsi encadrée de ses *origines* dans l'ancienne Loi, l'Eucharistie apparaît comme le *chef-d'œuvre de la création*, — et justement à ce XVIIme siècle qui tentait d'en arracher le prestige.

PLANCHE VII. L'EXPOSITION. *Panneau du Musée de Paray. XVIIme siècle.* — Ici encore deux anges agenouillés à terre, embrasés de charité à la vue d'un autel sur lequel l'Ostensoir est exposé. — Mais ici, pour exprimer l'ardeur avec laquelle ils viennent adorer le Dieu caché, ils sont revêtus d'ornements sacrés. Seraient-ce deux ambassadeurs envoyés du Très-Haut pour assister à une exposition solennelle ? — L'Eucharistie, ainsi présentée, montrerait-elle que le Ciel veut faire adorer *solennellement* l'Hostie consacrée à partir du XVIIme siècle, où s'établit partout l'*Exposition perpétuelle* ?

PLANCHE VIII. LA CUSTODE *(inédite) de l'abbé Couissinier, aumônier de la Charité, à Marseille. VIme siècle.* — Les deux scènes représentées sont la multiplication des pains et les vendeurs chassés du Temple. Le troisième motif a été perdu avec le couvercle. Les deux scènes qui restent indiquent bien la prodigalité du don de Dieu et le manque de respect de la part des hommes. *La charité divine, opposée à l'ingratitude humaine*, n'est-ce pas, hélas, l'histoire de la Sainte Communion depuis le VIme siècle jusqu'à nos jours ! (Voir les *courbes synoptiques*, pl. II de la 1re livraison).

PLANCHE IX. LE TRIOMPHE DE LA LOI DE GRACE *sur la superstition du Paganisme.* RUBENS, *à Madrid, XVIIme siècle.* — Nous commençons avec cette planche la suite des tapisseries célèbres que le roi Philippe IV d'Espagne fit composer par *Rubens* pour la solennité de la Fête-Dieu. Nous en donnerons la série avec la description détaillée, parce qu'il est juste de les admirer comme *l'Epopée des triomphes de l'Eucharistie sur ses ennemis de tous les âges.*

La planche actuelle montre *le triomphe de la religion chrétienne sur la religion naturelle.* Le char emporté par les anges, l'Eucharistie levée en triomphe par la Religion, avec la Croix du Christ tenue par l'ange de la sagesse — entraînent comme esclaves affranchis la nature allourdie par la honte, la philosophie et la science sous les traits de Socrate et d'Archimède. Derrière ces esclaves, délivrés de leurs chaînes, deux personnages qui rappellent peut-être le Césarisme et la guerre, sous les traits de Néron, couronné de roses, et de Scipion l'Africain, coiffé d'une chimère. (N'oublions pas que l'Africain voulut asservir l'Espagne, comme plus tard l'entendait Napoléon).

Le Règne, nous l'avons dit dans la 1re livraison, a pour but de faire connaître et apprécier les principaux monuments de l'Eucharistie :

1° Dans un but pratique, pour fournir aux artistes chrétiens des types de bon goût.
2° Afin de faire voir la puissance de l'Eucharistie sur les progrès des Beaux-Arts.
Cela formera une section à part, sous ce même titre.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que cette section est assurée de la collaboration de M. le *comte Grimouard de Saint-Laurent*, qui, dans une lettre charmante, nous a assuré de son gracieux appui.

Nous extrayons de cette lettre le passage qui suit :

« *L'Eucharistie : on peut dire que c'est la plus belle comme la plus parfaite des œuvres de Dieu, car elle* « *les résume toutes. Dans ce divin sacrement, il est vrai, Dieu se cache, et beauté signifie manifestation.* « *Mais manifestez tout ce qui se cache dans l'Eucharistie, de puissance, de sagesse, de bonté, et vous atteignez* « *le plus haut degré de beauté qui puisse s'exprimer.* Or, l'art chrétien qu'est-il autre chose qu'un mode « de manifestation ?

Voilà bien notre programme déterminé. — *Le Règne* montrera comment les Beaux-Arts ont accompli cette tâche, dans tous les siècles.

LE RÈGNE
DE JÉSUS-CHRIST

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Bourges nous écrit par son vicaire général, M. l'abbé Marcha :

Le 27 février.

« *Monseigneur l'archevêque de Bourges a reçu la première* « *livraison de la Revue illustrée qui a pour titre :* **le Règne de** « **Jésus-Christ**, *et au moyen de laquelle vous vous proposez, en* « *divulguant les richesses de la science et de l'art que renferment* « *la Bibliothèque et le Musée de Paray-le-Monial, et qui ont* « *rapport à la présence réelle, de démontrer et de faire apprécier* « *à la fois toute l'étendue du règne du Christ dans le temps et* « *dans l'espace.*

« *Sa Grandeur ne peut qu'applaudir à votre pieux dessein,* « *et Elle me charge de vous assurer en même temps de ses vœux* « *et de ses bénédictions pour le succès d'une publication dont le* « *but est si chrétien et si propre à favoriser la dévotion envers la* « *divine Eucharistie.*

« *Vous voudrez bien compter Monseigneur l'Archevêque de* « *Bourges au nombre de vos abonnés.*

« *A. MARCHA, Vic. gén.* »

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Saint-Claude nous écrit :

« *Évêché de Saint-Claude, le 9 mars.*

« *La pensée du P. Drevon me plaît et me touche ; aussi la « verrai-je se réaliser avec un vrai bonheur. Je prie pour ceux « qui s'en font les apôtres et je les bénis. Puisse le Règne « eucharistique prendre tout l'éclat, toute l'extension qui lui « sont dus !*

Ci-joint le prix de mon abonnement pour l'année courante.

« † *CÉSAR, évêque de Saint-Claude.* »

Sa Grandeur Monseigneur de Chambéry nous écrit par le chanoine Farnier :

« *Le 29 février.*

« *Monseigneur Gros applaudit aux nobles efforts que vous « faites pour étendre le* **Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ,** *qui « a daigné manifester les richesses de son Cœur sacré dans « l'heureuse localité que vous habitez et d'où partira une Revue « consacrée à le faire connaître et aimer.....*

« *Sa Grandeur fait les vœux les plus sincères pour le succès « de cette pieuse entreprise, qu'elle bénit de tout son cœur.*

« *FARNIER, chanoine.* »

Lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Langres :

« *Évêché de Langres, le 10 avril.*

« *J'ai lu avec un très grand intérêt le premier numéro de la « Revue illustrée du Musée et de la Bibliothèque eucharistiques « de Paray-le-Monial, publiée sous le titre :* **le Règne de Jésus-Christ.** *De tout cœur j'unis mon approbation à celle que le « vénérable Évêque de Marseille avait donnée d'avance à cette « publication, qui répond si bien aux besoins de notre époque, et « je fais les meilleurs vœux pour qu'elle compte de nombreux « abonnés...* »

« *Je vous prie de me compter au nombre des abonnés.*

« † *GUILLAUME M.-F., Év. de Langres.* »

L'Œuvre

APPRÉCIATIONS SUR LA PREMIÈRE LIVRAISON

Le R. P. Fristot, de Lille. — Je vous fais compliment de l'exécution typographique du texte et des gravures qui est vraiment digne du sujet et sort du caractère banal des publications analogues.

L'abbé Desjacques, d'Angleterre. — *Le Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ!* c'est un bien beau titre que vous avez choisi. Votre œuvre débute brillamment. Ce qui m'a frappé, tout d'abord, c'est le contraste entre la modicité du prix et la beauté des planches, l'élégance de l'impression, le luxe du papier. Vous n'épargnez rien pour faire honneur au nom divin que vous mettez en tête de votre nouvelle publication.

Un coup d'œil rapide sur les articles m'a donné une idée nette de votre plan. *Glorifier par les sciences et par les arts la Royauté de Jésus-Christ*, c'est une noble entreprise. En attendant que je puisse y contribuer, je prie de tout mon cœur Dieu de la bénir.

LE RÉDACTEUR DU MESSAGER DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — Je viens de recevoir la première livraison de la splendide revue : *Le Règne,* et encore sous l'impression de ma lecture, je vais écrire un article pour le numéro *du Messager de saint François.*

M. LÉON HARMEL, de Val-des-Bois. — Inclus, vous trouverez une lettre de M. le chanoine Cerf, à Reims, l'un des prêtres les plus pieux en même temps que très versé dans l'Archéologie et membre distingué de l'Académie de Reims.

M. LE CHANOINE CERF, de Reims. — J'ai lu avec bonheur la première livraison de la *Revue du Règne.* C'est une revue appelée à faire beaucoup de bien, surtout dirigée par des hommes de la valeur de Mgr Barbier de Montault. Si ce savant le désire, à l'occasion, je pourrai lui envoyer quelque chose d'artistique, relativement à l'Eucharistie, tiré de la Cathédrale, avec photographies à l'appui.

M. LE CHANOINE J. CORBLET, le fondateur de *l'Art Chrétien.* — J'ignorais jusqu'ici que votre bibliothèque eût une telle importance. Elle exige nécessairement une visite de ma part ; car outre les indications bibliographiques que j'aurai à compléter, je trouverai probablement dans votre riche collection quelques-uns des ouvrages rares que j'ai cherchés vainement jusqu'ici dans les bibliothèques publiques et privées de Paris, de Versailles, d'Amiens et d'autres villes. Je devrai aussi signaler, dans mon chapitre *Iconographie,* les toiles remarquables qui concernent l'Eucharistie. Je me propose de faire cette excursion au commencement de septembre.

Je viens de lire avec un vif intérêt la première livraison du *Règne.* Ma sympathie la plus vive est acquise à votre œuvre. En allant à Paray, j'y porterai pour votre Bibliothèque quelques-unes de mes publications. Si j'étais encore directeur de la Revue de *l'Art Chrétien,* je ne manquerais pas de vous adresser ce recueil.

M. LE COMTE GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT. — Vous me faites un grand honneur en m'envoyant la Revue du *Règne,* et un honneur plus grand encore en m'offrant de collaborer à une œuvre si belle et si méritoire. Je me prêterai avec bonheur à tout ce qu'il vous plaira de me demander... S'il vous était

agréable d'avoir quelque chose sur les compositions de Raphaël qui ont trait à la Sainte Eucharistie, comme *la Dispute du Saint-Sacrement*, *le Miracle de Bolsène*, *l'Incendie du Borgo*, je pourrai réunir quelques réflexions à ce sujet. — S'il vous convenait d'avoir dans votre Bibliothèque le *Guide de l'Art Chrétien*, eu égard à la petite place qu'a pu y trouver la Sainte Eucharistie, j'en aurais un exemplaire à vous offrir. J'en dirai autant de mes *Fleurs de la Sainte-Enfance* et de mon *Étude sur les Images du Sacré-Cœur*.

M. Blanchard, sculpteur à Malte-Brugge. — J'accepte de tout cœur le titre de correspondant du Musée Eucharistique et de son organe. Avec la grâce de Dieu, j'espère bien pouvoir contribuer à cette belle œuvre.

M. le chevalier J. da Silva, architecte de S. M. le Roi de Portugal. — Vous désirez que je sois un des correspondants et membres honoraires du Musée et de la Revue du *Règne*. — Je suis flatté que mon pays puisse contribuer à la reproduction des monuments portugais sur la Sainte Eucharistie; ce sera un service important rendu à l'archéologie et me fera bien plaisir. Dès qu'il me sera possible, j'aurai le soin de vous envoyer quelques articles sur ces monuments, et je rendrai aussi compte de votre Revue dans nos journaux.

M. des Buttes (l'écrivain). — C'est avec une vive reconnaissance que j'accepte les titres de correspondant et de membre honoraire de l'Œuvre de Paray. Oui, je m'engage de tout cœur à faire des comptes rendus aux journaux, et à envoyer parfois à la Revue quelques articles.

M. l'abbé de Molnar, curé de Komorn (Hongrie). — Je collaborerai avec le plus grand plaisir à l'intéressante revue du *Règne* de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

M. le chanoine Domenico Mannajoli, Recteur du Séminaire de Todi. — J'ai lu entièrement et avec grande attention la première livraison de la Revue du *Règne*, et je suis convaincu qu'elle contribuera beaucoup à la gloire de Dieu. Vous me demandez des Extraits de mes *Leçons sur le Règne du Christ*, au Séminaire. Je vous tiendrai au courant de ce que je publierai à ce sujet; et de plus, je vous enverrai pour la Revue un exposé succinct de la *Première série de mes Leçons*, qui seront au nombre de quarante.

Le R. P. Baestens, directeur des *Précis Historiques*. — J'ai l'honneur de vous remercier de votre envoi de l'excellente Revue : *Le Règne de Jésus-Christ*. — Je vous propose de bien vouloir accepter l'échange de notre Recueil dont la livraison d'*avril* rend compte de votre publication.

Le R. P. Gautrelet. — Le travail est bien exécuté et les questions *artistiques* donnent à la Revue un cachet particulier qui la fera apprécier par les gens du métier. Vous avez entrepris une fort belle mission. Vous faites la chose en grand. Celui que vous cherchez à faire connaître, à faire aimer ne restera pas en arrière : *Ceux qui me mettent en lumière auront la vie éternelle*, nous dit-il.

Le Directeur du Messager de Lisbonne. — Nous ne connaissons pas d'ouvrage illustré qu'il soit plus à propos de placer sur la table du salon de visites, pour qui s'honore d'être *catholique*.

M. l'abbé Chaumont, de Paris. — J'ai reçu le premier numéro de votre belle Revue Eucharistique. Maintenant que je peux en parler sciemment, je vais recommander cette excellente et intéressante publication aux Membres de la Société des Dames Chrétiennes. Je signalerai aussi cette publication à une Société de prêtres que j'ai l'honneur de connaître et qui est répandue dans un certain nombre de diocèses. En même temps, et surtout, nous prierons pour que le bon Dieu bénisse cette œuvre qui peut tant contribuer à l'honneur dû à la Très Sainte Eucharistie.

Le R. P. Félix. — Absorbé que je suis par toutes sortes de travaux, je n'ose vous promettre une coopération effective à votre belle et sainte entreprise; mais j'y applaudis de tout mon cœur.

Dom Piolin, Bénédictin de Solesmes. — Je me chargerai très volontiers de parler de votre nouvelle Revue aux lecteurs du *Monde* dans mon courrier bibliographique. Je pourrai, comme pour les autres publications, en parler de temps en temps, deux fois par an, par exemple.

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE

A SES COLLABORATEURS ET A SES ABONNÉS

I

LA REVUE ASSURÉE

Par les quelques extraits qui précèdent, nos lecteurs pourront se rendre compte de la façon dont notre publication a été jugée, dès ses débuts, par des hommes compétents.

Ce qui est plus précieux encore, on peut s'applaudir déjà de la volonté exprimée, par un groupe d'écrivains et d'artistes, de collaborer, dans tous les pays chrétiens, à la *Revue du Règne de Notre-Seigneur*. C'est ce qu'il nous semblait opportun de constater, et c'est pourquoi nous avons pleine confiance d'atteindre le *but social* que nous avions en vue, quand nous commencions cette entreprise.

Ce *but social*, par sa nature, sa compréhension et son extension, il faut que nos associés le saisissent, dans toute l'amplitude de son apostolicité ; car si cette Revue doit réussir et si elle réussit déjà, c'est qu'elle a son but apostolique, non de parti ou de satisfaction personnelle, mais apportant son appoint à une restauration magnifique, qui se prépare, de tout l'Ordre chrétien.

L'Ordre chrétien, fondement de l'Ordre social dans le monde, a été sapé par la fausse philosophie, indigne de ce nom, et prétendue *moderne*, mais qui ne fut qu'une usurpation, sans autre titre que l'orgueil, sans autre base que les passions, une usurpation par surprise des sciences, des arts, de l'industrie et de la politique ; invasion toutefois si funeste que nous touchons,

la colère divine nous abandonnant à notre vertige, à des abîmes de fureurs *antihumaines*, à des règnes de terreurs non encore expérimentés, et devant lesquels la civilisation européenne se relèvera chrétienne ou, fatalement emportée, elle ira sombrer dans les profondeurs sans fond, non plus de la barbarie, mais du *Nihilisme* vainqueur.

Ce n'est pas au moment où toutes les sociétés sans exception, atteintes dans leur existence vitale, prises dans un inextricable réseau de complots ténébreux, sentent dans leur sein les commotions d'œuvres homicides, qui ne mesurent leur haine qu'à leur audacieuse impiété, ce n'est pas à ce moment qu'il convient de présenter des palliatifs, de proposer des demi-remèdes, pour rétablir en elles la force vivifiante des nations comme des individus, la force divine du christianisme.

Non, ce qu'il faut, à cette heure, c'est rétablir le courant de la sève du CHRIST, c'est imprimer à cette sève EUCHARISTIQUE, dans le monde entier, tout son élan : élan arrêté, en présence des audaces du mal, par la tiédeur des convictions, par l'oubli des principes fondamentaux qui ont fait, des premiers chrétiens, des lions bravant toutes les tortures pour garder leur âme et sauver notre foi.

Ce sera, nous semble-t-il, une bonne fortune, au cœur franchement chrétien, que notre Revue ouvre un champ absolument libre à l'expansion de la pensée chrétienne, trop comprimée : nous nous préparons, par notre franchise même et l'absence de tout compromis, un public de lecteurs à qui l'on pourra parler selon le désir entier du divin Maître : *Sit autem sermo vester : Est, est. Non, non.* Les conditions matérielles de l'existence de cette Revue, nous allons le dire bientôt plus clairement, ne sont nullement de s'acquérir et de se conserver un nombre d'abonnés et nous n'aurons pas besoin d'avoir l'oreille attentive au *dic nobis placentia* : Que de fois, en suivant les débats parlementaires sur des questions de vie et de mort sociale, parce que la religion et la conscience étaient en jeu dans ce qu'elles ont de plus sacré, nous avons plaint nos orateurs catholiques ; nous avons souffert pour eux de les voir obligés de retenir la vérité en partie captive et de refouler dans leur cœur des flots d'admiration prêts à déborder : condition ingrate qui leur est faite et qui augmente leur mérite devant Dieu ; l'écrivain, dans la presse même catholique, subit une partie de ces entraves ; nous en

offrons à nos collaborateurs la totale franchise ; ils peuvent se dire, en tenant la plume : *Ce qu'il faut à cette heure et ce que nous entreprenons résolûment : c'est de rappeler la sève du CHRIST ; de lui ouvrir nos veines, afin que, de nous et par nous, s'Il daigne le vouloir, cette sève eucharistique du CHRIST reprenne auprès de nos frères son plein et libre courant, son élan vital.*

De tous les *principes fondamentaux* qui ont enflammé d'ardeur des cœurs généreux, excité l'enthousiasme des nobles esprits, créé les fortes races, il en est *un* qui a été le vrai *palladium* du genre humain depuis sa première chute du Paradis terrestre.

Il en est *un* qui, depuis SOIXANTE SIÈCLES, reste debout, inébranlable et *fixe* comme l'Etoile polaire du monde, au firmament de la pensée humaine.

Ce principe est celui du RÈGNE DU CHRIST, sur l'univers, dans le temps et dans l'espace, d'un bout à l'autre de la durée des siècles : *Règne du* MESSIE, annoncé par les patriarches, les rois et les prophètes d'Israël, et compris par les sybilles, les sages et les devins des mondes romain, égyptien, indoux, persan et chinois ; entrevu par les sages des tribus du Mexique, de l'Amérique, de l'Afrique ; comme exprimé par les philosophes, les artistes et les poètes de la Grèce. Ce principe du *Règne du Christ*, dès que Jésus, le Fils de l'Éternel, l'eut confirmé sur sa tête et scellé de son sang, sur la Croix du Calvaire, devint le souffle inspirateur, l'aiguillon des *douze disciples* ; et sous son influence victorieuse, les cinq parties du monde furent soumises à l'Évangile, et par l'Évangile réunies au Saint-Siège, pour un certain temps.

S'il a plu à l'*Europe moderne* de se passer de ce principe, aussi pour quelque temps, elle devait dès lors également chercher à se soustraire à la domination universelle de Celui qui a pour tente, indigne de sa majesté, tout le firmament céleste.

Or, à ce moment, les portes de la Cité sainte, à l'Orient et à l'Occident, au Nord et au Midi, ont tressailli ; car le CHRIST n'a fait qu'entr'ouvrir sa poitrine, montrer son cœur dans l'Eucharistie et dire un mot : JE RÈGNERAI !

Ce mot, Il l'a dit non pas une fois, mais *plus de quinze fois* à la Bienheureuse Marguerite-Marie, comme il est facile de s'en convaincre dans les écrits jugés au procès ; et Il l'a dit *l'an 1689*, pour la France et le monde, en face

de Louis XIV : c'était une *première étape du Christ* pour réveiller les princes et les nations.

Deuxième étape du Christ-Roi en 1789; cent ans après : Hélas les conditions sont renversées. Les rois l'ont ainsi voulu, mais quelles leçons et quels avertissements pour eux et pour les peuples : Le sang divin ne se boit plus à l'autel, mais le sang humain va couler à pleins bords pour tous, sur les échafauds et sur les champs de batailles.

Que sera la troisième étape de 1889 ? Peut-être et sans doute, dans une certaine mesure, ce que nous la ferons... C'est à nous, les chrétiens, d'en laisser faire une hécatombe universelle, ou d'en faire une victoire.

Si nous prenons l'étendard invincible du *Règne du Christ*, je me trompe, cette troisième étape ne sera plus une simple victoire, ce sera : LE TRIOMPHE.

II

L'OBJECTIF DE LA REVUE

L'an 1889 devient ainsi, pour nous, le moment *critique*, l'instant *psychologique* de la grande crise, d'où dépend l'avenir de l'Europe, l'avenir de toutes les nations d'Occident.

Le grand de Maistre, qui eut de l'esprit des prophètes, a dit deux choses que l'on va lire :

1° *La dernière partie de ce siècle doit voir la plus magnifique et la vraie restauration.*

2° *La révolution, qui a commencé par la proclamation des droits de l'homme, doit finir par la revendication des* DROITS DE DIEU : voilà pourquoi notre Revue du Règne prend l'an 1889 pour objectif.

Et ainsi que, lorsqu'on a résolu de saisir une place forte, on l'entoure, pour assurer ses positions et son action, de diverses parallèles, ainsi ferons-nous avec la Revue vis-à-vis de l'an 1889, qui ramène la date deux fois séculaire de l'insigne visite du Christ affirmant sa volonté de *régner sur la terre entière*, et le centenaire de la Révolution française qui est la négation de ce droit souverain du Christ, et l'opposition universelle à ses pouvoirs divins.

Pendant les six années qui nous séparent de ce terme, voici comment nous

nous proposons de distribuer notre plan : Nous nous *proposons*, dirons-nous, parce *l'homme propose et Dieu dispose ;* et parce que nous ne préparons pas un lit de Procuste à la pensée et au désir du Règne de Dieu ; nous voulons seulement jalonner la route des pèlerins du Règne ; montrer qu'ayant surtout ce but en perspective, ils peuvent dès maintenant s'assurer du chemin ; et, enfin, à titre d'indication, leur exposer le nôtre :

Première Année. — La Revue réunit les matériaux eucharistiques relatifs aux droits *du Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Deuxième Année. — La Revue met en ligne les matériaux eucharistiques relatifs aux bienfaits accumulés par le *Règne du Christ.*

Troisième Année. — La Revue présente les matériaux eucharistiques relatifs aux moyens dont dispose ce *Règne.*

Quatrième Année. — La Revue expose les matériaux eucharistiques relatifs aux desseins de ce *Règne.*

Cinquième année. — La Revue éclaire les matériaux eucharistiques relatifs aux puissances de ce *Règne.*

Sixième Année. — La Revue interprète les matériaux eucharistiques relatifs aux gloires du *Règne du Christ-Dieu.*

Avec cette préparation du matériel, nous sommes à même d'attendre les événements de 1889. Ce ne sera pas un *krack* comme celui que l'on entend de temps à autre retentir dans trop d'entreprises de ce siècle. Non, car dans notre construction, à l'instar de celle du temple de Salomon, il n'y a de place que pour des ouvriers et des matériaux solides et de choix.

La matière vénale chez nous, l'argent de notre entreprise, nous le disons pour la gloire du Christ, est *purifiée.* Les capitaux que nous avions destinés pour élever les bâtiments du Musée eucharistique de Paray *n'ont pas touché d'intérêts depuis 1875*, depuis le jour où nous résolûmes d'ériger un monument de gratitude filiale au Sacré-Cœur, à l'endroit même où il lui plut de manifester les tendresses de son amour pour les hommes.

L'horizon politique s'étant assombri, nous avons décidé que ces capitaux seraient employés à la *Revue du Règne.*

Par conséquent nous avons plus qu'il ne nous faut pour mener l'entreprise à bon terme. Et cela nous permet, non pas de donner la Revue *gratis*, ce serait blesser la charité de nos lecteurs, mais de ne leur demander que *10 francs par an* de coopération, car nous ne considérons pas le revenu des abonnements *comme une rétribution*, mais *comme un bénéfice*.

Le surplus de ces bénéfices sera versé à l'Œuvre des Ecoles d'Orient, *pour la conversion du peuple juif et la délivrance de Jérusalem*.

Pour maintenir la Revue dans sa ligne spirituelle, nous emploierons le moyen de l'*Action de grâces*. L'action de grâces nous est chère, parce que son fondateur a été le premier ouvrier de la Revue, le *premier secrétaire de la rédaction* : subitement frappé, il laisse un vide bien pénible et difficile à combler sans perte. Vide si sensible, qu'un ami au courant de ces épreuves n'a pas hésité à dire que les deux premières livraisons du *Règne* constituent à ses yeux deux miracles évidents en faveur de nos intentions.

Notre action de grâces consistera dans l'envoi de chaque livraison du *Règne*, en hommage de dévotion à quelque grand sanctuaire, et il se dira une messe trimestrielle aux intentions des collaborateurs et de leurs œuvres (1).

La 1re livraison a été offerte au Saint-Sépulcre à Jérusalem, par les pèlerins du 2e pèlerinage général aux Lieux-Saints ; et la messe a été dite le jour de Saint-Joseph à N.-D. de Fourvières. Nous indiquerons successivement les lieux choisis à cet effet, ultérieurement.

Et maintenant, que faire pour l'an 1889 lui-même ? Que préparer en réparation des horribles blasphèmes que la Révolution s'apprête à faire éclater à l'occasion de son funèbre centenaire, d'un bout à l'autre du monde entier ?

Voici ce que nous proposons :

La Revue prépare sur le *Règne du Christ* un *Concours international* des sciences, des lettres et des arts, pour l'an 1889.

Une somme de *trente mille* francs reste affectée pour les travaux, *en quelque langue qu'ils soient*, qui seront jugés les plus dignes, par un jury compétent.

(1) La deuxième livraison a été offerte à Notre-Dame de Reims ; la troisième le sera au Mont-Cornillon, à Liège et la quatrième à Notre-Dame de Lourdes.

Cinq grands prix de 5,000 francs chacun seront décernés pour les œuvres *hors ligne*.

Cinq prix de 1,000 francs chacun, pour les œuvres *notables*.

Les accessits recevront la *Collection de la Revue* magnifiquement reliée.

Que nos amis redoublent de courage et de zèle; l'œuvre est certaine d'aboutir parce qu'elle repose sur la *confiance en Dieu*.

III

APPEL GÉNÉRAL AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Telle est la campagne que nous voulons entreprendre.

L'idée sociale du *Règne* a été accueillie favorablement par les sommités de la science et de l'art. Des écrivains de premier ordre nous ont assurés de leur généreux appui; la presse religieuse a applaudi franchement; l'épiscopat a hautement approuvé, encouragé et béni.

L'impulsion est donnée, le mouvement se propage; on nous signale des *monuments inédits* que nous allons reproduire; nous ne craignons pas de dire à ceux qui nous ont compris les premiers :

Faites savoir qu'il y aura dans cette publication des hommages rendus par tous les siècles à la souveraineté royale DU CHRIST DANS L'EUCHARISTIE, tout un arsenal de preuves formidables, jusqu'à présent restées dans l'ombre, et qui, mises au jour, feront éclater d'une manière palpable l'irrésistible pouvoir du Sacrement des autels.

Ce n'est pas assez, c'est l'Histoire, l'Art, l'Archéologie, la Philosophie qui vont montrer les Fastes du grand Sacrement de l'Amour : Toutes les branches maîtresses de la Civilisation vont venir témoigner devant Dieu de ce qu'est l'*Hostie* : Peuples, Monarchies et Empires vont venir affirmer sa puissance pacificatrice. — Et la Théologie, cette reine des connaissances, comme l'a vue Raphaël dans les fresques de la Salle de la *Signature*, où elle reste personnifiée sous les traits de cette âme béatifiée qui guide le Dante au milieu des harmonies de la Cité céleste, descendra *signer* devant nous l'accord

de toutes les Sciences, de toutes les Civilisations, mises au service du *Très Saint Sacrement de l'Amour*, avec la haute prééminence qui appartient à la science sacrée, la science des choses divines et de leurs rapports merveilleux avec les sociétés et les individus.

On le voit, ce que nous voulons tenter, c'est de susciter, en quelque sorte réelle, dans les mesures du possible, l'idée inspirée au pinceau de Raphaël, et qu'il a tracée en symbole dans la Salle de la Signature, où ont été, en effet, signés les traités de paix entre le Sacerdoce et l'Empire, *au pied de la Dispute du Saint-Sacrement*, c'est-à-dire en hommage à son Règne universel. Car il s'agit pour nous, chrétiens, d'amener la *société moderne* de notre temps à cette signature.— Refusera-t-elle? — Il s'agit de l'amener à signer la paix vitale avec la Sainte Eglise.

Devant les témoins augustes de ses propres origines, les sciences, les lettres et les arts, la *Société moderne tôt ou tard signera* : Nous en sommes convaincus.

C'est sur la tombe à peine fermée de Veuillot que nous aimons à le dire, et que notre espérance même lui soit ici un hommage, à lui dont l'espérance fortifiait le cœur et le bras pour en faire, de nos jours, le plus intrépide champion du *Règne du Christ*.

Donc, en avant, ne laissons pas avancer d'une minute, d'une seconde, l'heure néfaste du complot de toutes les anarchies, sans produire, à l'appui du contrat pacificateur, *les preuves dix-neuf fois séculaires* de la souveraineté universelle du Christ-Roi, et le témoignage contemporain *qu'Il règne encore sur l'élite du genre humain*, comme il règnera à jamais, à toute heure, et sous tous les climats, et sans rival.

C'est *son Cœur* couronné qui est notre égide et notre drapeau, l'attrait qui nous rassemble, qui nous *unit* dans une seule pensée, un seul sentiment, une seule entreprise.

Qu'il y ait *Concours paisible* d'abord entre nous, sans autre prix que de lui plaire et de procurer sa gloire et son triomphe.

Puis *Concours d'honneur et public*, près de l'autel des communications de son Cœur, entre les tombeaux de sa bienheureuse confidente Marguerite-Marie et de l'irrésistible apôtre *de la Confiance en Jésus-Christ*, le vénérable et, bientôt nous l'espérons, le bienheureux Claude de la Colombière !

ALEXIS DE SARACHAGA

NOTE DE LA RÉDACTION

Le propriétaire-directeur de la Revue du Règne de Jésus-Christ, prié par nous instamment de sortir de son humble réserve, a parlé : on peut l'en croire.

1° La Revue est assurée pour une *première* période de six ans qui se termine en 1889. 2° Cette même année, il y aura un *concours* avec des prix d'Eloquence, de Poésie, d'Histoire, des Arts..... sur ce thème ou son équivalent : *Regi sœculorum (in Sacramento) Immortali, soli Deo, honor et gloria,* la revendication des Droits du Christ, régnant, contre la fausse proclamation des Droits de l'homme : ces droits du Christ conquis et exercés par lui, à travers les siècles, surtout dans l'Eucharistie.

Il semble qu'il faudrait mettre à tout cela une condition au moins, cette condition d'une formule consacrée par la sagesse antique : *si vita comes fuerit.* Mais non : Le R. P. Drevon n'est plus, et c'est pourtant sa pensée qui se réalise dans toutes ses étapes ; nous aimons donc mieux dire : *Si Dieu le veut,* et même encore sans présomption et par amour : *Dieu le veut.*

L'ordre sacerdotal, dans lequel il faut voir comme les cadres de l'armée catholique, nous a donné un président et premier directeur, qui veut bien aussi être un infatigable collaborateur. D'autres, et particulièrement parmi ceux qui cultivent avec le plus de succès l'archéologie sacrée, nous feront bénéficier de leurs recherches, de leurs collections, de leur science et de leurs plumes magistrales.

Quelle bénédiction de Dieu si tous les ordres religieux prenaient part à ce monument élevé au cœur de Jésus, source de toute sainteté et de toute perfection !

D'iniques décrets ont privé un grand nombre d'entre eux de leurs fructueux

ministères ; un de nos saints évêques a pensé que nous pourrions leur offrir un nouveau champ pour exercer l'apostolat de la plume, si préconisé par Léon XIII ; quel honneur ce serait pour nous !

C'est parmi eux que nous avions cherché et heureusement trouvé le secrétaire de la Rédaction de cette Revue. Quelques jours avant l'apparition du premier fascicule, il fut frappé, et depuis lors il est étendu sur un lit de douleurs, où il n'a pour ainsi dire que deux pensées : la sanctification de son âme et l'avenir de la Revue.

Mais il a des frères, et il est d'autres enfants des diverses familles religieuses, qui sont dispersés, il est vrai, mais dispersés en bon ordre, comme se fait la guerre aujourd'hui, et ce n'est pas un seul, c'est plusieurs qui se présentent à nous avec leur talent, leur dévouement et leur zèle pour la gloire du Christ-Roi. Aussi nous pouvons dire mieux ou plus que le poète :

Uno avulso non deficit alter.

Nous comptons également sur le dévouement et la valeur laïque : dans l'Eglise, c'est l'infanterie de la milice de Dieu ; mais cette infanterie, obéissant à ses chefs, peut devenir elle-même la *reine des batailles.*

Et dans cette œuvre commune de la piété, de la reconnaissance et du zèle, nous serions, nous, les humbles Gabaonites : *Decrevit in illa die* (Josué) *eos esse in ministerio cuncti populi et altaris Domini, cœdentes ligna et aquas comportantes, usque in præsens tempus.*

Nous prions Dieu, enfin, que toutes *les branches de la pensée et de l'art, de la science et de l'industrie,* prennent leur part à cet hommage catholique que nous provoquons : nous osons leur faire appel aujourd'hui, pour nous mettre à leur suite, afin de montrer que *le Christ, admirable dans ses œuvres,* est aujourd'hui comme il fut hier, comme il sera dans tous les siècles.

VITRAUX DE S^{T} ETIENNE DU MONT

Apparition des anges à Abraham - Incendie de la ville de Sodome

XVII Siècle.

D'après les cartons de Nicolas Pinaigrier contemporain de Jean Cousin.

DOCTRINE

LA ROYAUTÉ EUCHARISTIQUE

DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Deux autorités souveraines, l'une civile, l'autre religieuse, se partagent l'empire du monde et la direction de l'humanité. La première, quand elle revêt sa forme, ordinairement la plus naturelle et toujours la plus noble, s'appelle royauté; la seconde, royauté véritable au sens étymologique du mot, mais de beaucoup supérieure, puisqu'elle dirige la conscience et l'intime de l'âme, laisse là le titre générique et commun aux deux puissances : sacerdoce suprême ou pontificat, voilà le nom qui lui est propre. Nous pouvons aussi l'appeler royauté sacerdotale : la dignité des rois, qui s'incline devant elle, en sera honorée.

Est-il besoin de le dire? La couronne et la tiare ceignent le front de l'Homme-Dieu. Notre Revue s'est hâtée de consacrer son zèle au développe-

ment spécial de cette vérité. Un mot du Docteur angélique suffira pour résumer et confirmer son enseignement : « Dans l'ancienne loi, dit saint Thomas, autre était le législateur, autre le grand-prêtre; car aux différents individus, Dieu fait différentes grâces et faveurs. Jésus-Christ, la tête et le chef de tous les hommes, possède la plénitude de tous les dons. Ainsi, que celui-ci soit législateur; celui-là, prêtre; un troisième, roi; Jésus-Christ, source de tout bien, sera à la fois législateur, prêtre et roi (1). »

Mais remarquons une troisième suprématie qui n'a pas de nom parmi les hommes. Elle n'apparaît au milieu d'eux qu'en passant. Etrangère trop souvent méconnue, mais à la main toujours pleine d'efficacité et de force, son pied dédaigne de se fixer d'une manière stable dans une dynastie humaine ou dans un collège sacré. Suprématie d'action réservée au Roi des rois sur ses œuvres, elle est la puissance du miracle. Qu'il nous soit permis de l'appeler la Royauté thaumaturgique.

Avec les deux précédentes, elle appartient, la foi l'enseigne, à Jésus-Christ comme Dieu et à sa sainte Humanité comme instrument de la personne du Verbe (2). Pour rendre incontestable la vérité de sa mission, Jésus-Christ l'exerça sur les divers genres de créatures : les esprits bons et mauvais, les corps célestes; les hommes, leurs infirmités physiques, les plaies de leurs âmes; les êtres de la création inférieure, arbustes, poissons, vents et mer (3).

Après ce préambule, aussi court qu'il est nécessaire pour la division du sujet, j'entre en plein dans la matière et je dis :

Au Dieu de l'Eucharistie convient aussi la triple royauté sociale, sacerdotale et thaumaturgique. Elle lui convient, non seulement parce que Jésus-Christ ne saurait, pas plus au fond des tabernacles qu'au sommet des cieux, perdre aucun des droits de sa personne infinie; mais encore, mais principalement, au point de vue qui nous occupe, parce que l'état eucharistique apporte à l'Homme-Dieu des droits nouveaux : ils suffisent seuls pour assurer, à des titres distincts, la possession du triple diadème dont nous parlons.

Donnons d'abord une preuve d'ensemble puisée dans les saints Livres.

(1) Saint Thomas, *Summa*, p. 3, q. 44.

(2) Saint Thomas, *Summa*, p. 3, q. 13, art. 2 c.

(3) Saint Thomas, *Summa*, p. 3, q. 22, art. 1-3 um et ad 3um.

Plus tard, s'il plaît à Dieu, les différentes parties du sujet se succèderont avec leurs détails.

La preuve d'ensemble dégagera des faits de l'Ancien Testament les bases de la triple royauté qui nous occupe; les données de la foi, la parole du Verbe serviront à élever le corps de l'édifice.

Des faits ressortira le sentiment des hommes sur l'existence et les conditions de nos trois diverses royautés.

L'enseignement catholique et plus spécialement la parole du Verbe (1) manifesteront dans l'Eucharistie les titres de suprématie que reconnaît l'opinion et devant lesquels se prosterne la raison éclairée par la foi.

Le lecteur voudra bien nous suivre avec patience. Nous prions l'Esprit-Saint de nous guider.

I

DE LA ROYAUTÉ SOCIALE PROPRE A L'EUCHARISTIE

§ 1. — Lorsque, sous le second des Pharaons dont parle la Genèse (2), l'Egypte fut désolée par la famine, le peuple et les grands accoururent en foule auprès de Joseph pour lui demander à prix d'argent le pain qui soutiendrait leur vie. Modèle de l'homme d'Etat, le fils de Jacob sut se montrer à la fois père du peuple et dévoué aux intérêts de son maître. Il sauva les sujets, il donna au monarque le titre le plus puissant à l'autorité, celui d'une propriété universelle. L'or, les troupeaux, les terres, les personnes passèrent successivement au pouvoir du roi, en échange du blé.

« Pourquoi, disaient à Joseph les habitants de l'Egypte, dès la cinquième année de la famine (3), nous laisser mourir sous vos yeux? L'argent est épuisé, les troupeaux nous manquent, tout a passé en vos mains. Nous et notre pays, voilà ce qui nous reste. Eh bien! nous vous appartiendrons, achetez-nous, devenons les esclaves du roi; mais donnez les aliments, procurez

(1) Elle sera l'objet d'un article subséquent.

(2) Le premier fut contemporain d'Abraham.

(3) *Cornelius a Lapide in hunc locum.*

des semences sur lesquelles nous puissions fonder l'espoir d'une récolte prochaine. Et Joseph acheta toute la terre d'Egypte, à chacun toutes ses possessions, tant la famine était grande! Puis, il livra le pays entier à Pharaon et avec lui les peuples qu'il contenait, depuis les extrémités du Nord et du Levant jusqu'à celles de l'Occident et du Midi » (1).

Pour avoir nourri son peuple, Pharaon en était devenu le légitime possesseur.

Mais, aussi magnanime dans l'usage d'un droit qu'habile dans son acquisition, Joseph ne voulut point commander à un peuple d'esclaves. La terre et la liberté furent rendues aux Egyptiens. Seul, un tribut annuel du cinquième des revenus resta comme la reconnaissance éternelle du nouveau titre de Pharaon au pouvoir absolu.

§ 2. — « Par tout son travail, dit le Sage, l'homme cherche à remplir sa main pour satisfaire aux besoins de sa bouche » (2).

« L'homme, s'il le faut, disait ironiquement, mais non sans vérité, notre plus cruel ennemi, livrera une partie de sa peau pour préserver le reste; il abandonnera ce qu'il possède pour le soutien de son existence » (3).

Au besoin donc, pour prolonger ses jours, l'individu vendra son travail pour un temps, à jamais; il se fera serviteur ou esclave.

Au besoin, un peuple entier, pressé par la détresse, se jettera aux genoux d'un riche, d'un puissant, pour lui dire : Régnez sur nous, pour nous sauver la vie; commandez, vous et ceux qui naîtront de vous, mais donnez le morceau que notre faim réclame. « Notre salut, ô Joseph, disaient les fils de l'Egypte, est dans vos mains; que notre Maître et Roi nous regarde et nous le servirons dans la joie de notre cœur (4). »

(1) *Gen.*, 47, v. 19-22.

(2) « *Omnis labor hominis in ore ejus.* » Eccle. 6, 7; sc. « *Ut ori suo cibum laborando comparet.* » *Cornel. a Lap.*, in Jos., c. 6, v. 27.

(3) « *Cui (Deo) Satan ait : pellem pro pelle et cuncta quæ habet homo dabit pro animâ suâ.* » *Job*, 2, 4; sc, *juxta sensum quorumdam :* « *Homo ne omnia membra quidem æque chara habet, quin minus nobilioris jacturâ alterum redimeret ; quanto magis igitur omnia quæ extra corpus suum habet, pro vitâ suâ dabit.* »
Rosenmuller-Migne, *Cursus Scripturæ, in hunc locum.* 2, 13, p. 390.

(4) *Salus nostra in manu tuâ est; respiciat nos tantum dominus noster et lœti serviemus regi.* » *Gen.* 47, 25.

Le sens commun, le droit naturel disent assez qu'une royauté acquise ainsi au prix du pain est des plus légitimes : image de la Providence qui conserve et vivifie, elle est aussi des plus bienfaisantes, des plus acceptées, des plus glorieuses.

§ 3. — Et maintenant, qui doutera de vos droits à la royauté, ô pain eucharistique ?

— Où trouver aliment plus nécessaire que vous, plus indispensable aux besoins de notre véritable existence ? Sans vous une mort temporelle atteint l'âme ; sans vous, la mort éternelle et de l'âme et du corps ne tarde pas à suivre : de vous seul vient la vie.

— Un aliment est requis absolument pour l'homme, mais non tel ou tel en particulier. Vous, pain sacré, vous excluez tout choix, comme le seul nécessaire et comme l'unique. Nul autre ne saurait suppléer à votre défaut.

— « Tout autre pain, si abondant soit-il, ne rassasie point l'âme. » (1) Toi, Dieu de l'Eucharistie, tu donnes à celui qui te mange de n'avoir plus faim ; tu apaises la soif de celui qui boit le sang de tes veines.

— Mais, ô froment des élus, en quel sol fortuné germez-vous ? Autant ce pain surnaturel est nécessaire aux hommes, autant il faut le dire étranger à la terre. Un sein virginal l'a produit, et maintenant les greniers des cieux le gardent en dépôt : quelle main bienveillante, assez puissante fera descendre un si grand bien jusqu'à nous ? Qui nous donnera ce pain ? Ce pain même Vivant, il est à la fois le donateur et le don.

Que le labeurs, de larmes et de sang prodigués dans sa préparation ! Qu'il lui en a coûté pour se donner, pour se livrer à nous ! Avec quel amour il invite, il convoque, il presse ! Dans son banquet, quelle magnificence, quelle joie, quelles délices, quels enivrements d'une vie céleste et divine !

Mais pourquoi insister ? Les droits du pain de nos autels à la royauté sociale ne sont-ils pas suffisamment établis ?

Oui, à ce pain sacré appartient la royauté la plus vraie, la plus incontestable : royauté d'influence vitale, royauté sociale, semblable à celle par laquelle les monarques de ce monde deviennent pères de leurs peuples et conservent la vie de la société.

(1) Omnis labor hominis in ore ejus, sed anima ejus non implebitur. (Eccl., 6,7).

Sous le sceptre de la tienne, ô Dieu voilé du tabernacle, s'incline avec amour, non un peuple, non telle partie du globe, mais la terre et le genre humain.

II

DE LA ROYAUTÉ SACERDOTALE PROPRE AU DIEU DE L'EUCHARISTIE

§ 1. — Le droit royal que s'acquit Pharaon sur l'Egypte et ses habitants ne s'étendit ni aux prêtres, ni à leurs possessions. Pendant les sept années de la famine, l'entretien fut donné gratuitement au corps sacerdotal comme une dette. Le malheur des temps n'imposa aucun joug à ceux que l'Egypte et son roi avaient choisis pour médiateurs auprès de la divinité. Loin de là, il ne fit que sanctionner leurs privilèges (1). Affranchi, comme le roi, des suites de la misère publique, exempt de toute nouvelle obligation envers le pouvoir public, chacun de ces faux prêtres pouvait donc, en vertu de son caractère, s'estimer l'égal de Pharaon ; se dire, en un vrai sens, roi aussi bien que lui.

L'estime que l'Egypte témoignait à son sacerdoce, toute nation le professe au même degré pour le sien.

Chez les Juifs, le grand-prêtre fut pendant plus de cent années le chef du gouvernement politique (2).

Dans la République romaine, tous les magistrats cédaient le pas aux Pontifes.

La rivalité des monarques et des prêtres, la tendance naturelle des rois païens ou schismatiques à transformer leur pouvoir en théocratie, rivalité et tendance proclamées par l'histoire, montrent assez qu'aux yeux des hommes le sacerdoce est une vraie royauté.

Et certes, pour en venir au prêtre véritable, ce n'est pas seulement l'égal d'un roi mortel qu'il faut l'appeler, mais le supérieur de tous les rois.

(1) *Gen.*, 47, v. 22, 26.

(2) Les Machabées gouvernèrent la République des Juifs en qualité de princes et de grands-prêtres, de l'an du monde 3838, époque de l'avènement de Judas Machabée jusqu'au règne d'Hérode le Grand, 3964, c'est-à-dire pendant 26 ans.

Par sa dignité, son excellence, la royauté sacerdotale l'emporte autant sur la royauté purement sociale et civile que le culte de Dieu, fin du sacerdoce, l'emporte sur le bien temporel des hommes, but que se propose la royauté.

Allons plus loin, appliquons, dans une juste mesure, ce même principe à Jésus-Christ :

Le bien spirituel de l'Eglise qui, dans le sacrement, est la fin immédiate de sa royauté sociale, peut-il mériter la même estime que la fin immédiate de la royauté sacerdotale, l'honneur et le culte de Dieu, procurés par le sacrifice eucharistique? Non, assurément, comme l'enseigne Suarez après saint Thomas (1).

Quel ne sera donc pas l'éclat du nouveau diadème que nous allons contempler sur le front de l'Agneau ?

La royauté sacerdotale qui, dans toute sa plénitude, appartient éternellement à Jésus-Christ, s'exerce maintenant sur nos autels. Elle s'y trouve inséparable de sa royauté sociale, car, dans l'Eucharistie, le sacrement ne peut se séparer du sacrifice. Consacrer le corps et le sang de l'Homme-Dieu, c'est en même temps le sacrifier; l'acquérir à titre de nourriture, c'est d'abord l'offrir à Dieu en victime.

Dans l'exercice de cette royauté, Jésus-Christ agit principalement par lui-même, comme prêtre ; il est le seul à subir l'action sacerdotale comme victime.

Examinons successivement ce double aspect.

§ 2. — Le Verbe fait chair a institué le sacrifice chrétien dans la dernière Cène, il lui donne par les mérites de la croix sa vertu, son efficacité; enfin, comme prêtre principal, il s'offre à son Père en tout lieu. L'homme consacré au service des autels n'est qu'un organe, une voix, un instrument identifié à l'Homme-Dieu par le caractère sacerdotal pour la célébration des saints mystères.

(1) « *Jam diximus sacrificationem ex ratione formali suâ perfectiorem esse usu et effectione sacramenti : si ergo hæ duæ rationes ad idem mysterium, cæteris paribus applicentur, perfectior etiam in illa erit ratio sacrificii, quod nihil aliud est quam dicere melius esse conficere corpus Chisti in Dei honorem et cultum quam in utilitatem fidelium. Propter quod dixit D. Thomas,* p. 3., q. 63, art. 6, *cultum Dei potissimum pertinere ad Eucharistiam, ut sacrificium est.* » (*Suarez in 3ᵉᵐ partem, Disput,* 76, sect. 3, n° 4. *Editio Vivès,* Tom. 21, p. 687.)

Comme la grandeur de Celui qui est prêtre par excellence dépasse l'infirmité de ceux qui sont tels par communication !

Ces derniers se succèdent : ils sont divers dans la durée des âges, dans l'étendue des lieux. — Le pontificat de Jésus-Christ demeure, l'universalité de l'espace et du temps lui appartient (1).

Le prêtre implore pour lui-même, d'abord ; puis, pour ceux qui lui sont confiés. — Jésus-Christ implore non pour lui, il est saint et sans tache, mais pour les autres ; non pour quelques-uns, mais pour tous (2).

Parlant au nom du Verbe incarné, le prêtre dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » ; mais dénué par lui-même de la puissance requise, il ne peut accomplir ce que la parole sacramentelle signifie. Du haut des cieux, le Fils de l'Éternel exécute le prodige que le prêtre annonce, il opère par son Humanité qui lui sert d'instrument (3) le changement admirable du pain et du vin.

« Présent à nos mystères, dit saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ continue de faire à l'autel ce qu'il fit dans l'institution de l'Eucharistie. La puissance du crucifié, et non celle de l'homme, substitue le corps et le sang d'un Dieu au pain et au vin déjà offerts. A ces mots, ceci est mon corps, ceci est mon sang, s'effectue la consécration. Le prêtre les prononce, en même temps la grâce et la vertu de Dieu opèrent selon leur sens. C'est que, proférés une fois à la Cène, ils trouvent leur écho sur toute table eucharistique, ils ont eu leur effet jusqu'à ce jour, ils l'auront jusqu'à l'avènement du Fils de l'Homme ; d'eux le sacrifice chrétien tire sa vérité, sa force et sa stabilité » (4).

(1) Heb. 7. 23.

(2) Heb. 5. 3.

(3) « *Christus per humanitatem suam physice concurrit ad actionem illam per quam sacrificium conficitur, sc. ad transsubstantiationem... — humanitas ejus in ea actione est... (ut sic dicam) præcipuum organum divinitatis.* » Suarez, in 3^{am} p. Disp., 77. sect. 1^{a}, n° 6. (Vivès, t. 21, p. 692.)

(4) « *Et nunc ille præsto est Christus : qui illam ornavit mensam, ipse istam quoque consecrat. Non enim homo est qui facit ut proposita fiant Corpus et Sanguis Christi, sed ille qui crucifixus est pro nobis Christus. Sacerdotis ore verba proferuntur, Dei autem virtute consecrantur et gratia. Hoc est, ait, corpus meum. Hoc ipso verbo proposita consecrantur... Vox illa semel quidem dicta est, sed per singulas Ecclesiæ mensas usque ad hodiernum diem et usque ad adventum ejus, præstat sacrificio firmitatem.* » *S. Jo. Chrysos. hom. 1^{a} De proditione Judæ.*

Voilà donc accomplie la prophétie de David :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Prenez place sur mon trône, à ma droite ; vous êtes prêtre pour l'éternité, prêtre suprême dans l'ordre de Melchisédech » (1).

Oui, vous êtes le prêtre par excellence, le prêtre universel, dans ce sacerdoce nouveau inauguré par le roi de Salem, dans ce sacrifice non sanglant où les apparences du pain et du vin rappellent son oblation figurative.

Jésus-Christ est prêtre non par une onction extérieure et distincte, comme les hommes mortels dont il fait ses instruments ; mais par l'onction même de la personnalité qui le constitue, de cette personnalité engendrée du sein de l'Éternel, avant toute autre naissance (2).

Il est prêtre : Le Seigneur l'a juré. Aux droits de la nature s'ajoute donc un serment irrévocable, le repentir ne l'infirmera jamais (3).

Ce Prêtre-Roi siègera toujours à la droite du Père en vertu du Pontificat suprême qu'il exerça sur la croix et dont il perpétue l'action dans l'Eucharistie.

§ 3. — La gloire singulière de notre Pontife, c'est l'hostie qu'il a su choisir. Tandis que tout autre prêtre immole une victime distincte de sa personnalité, le Pontife suprême de nos autels n'admet de victime que lui-même. Certes, son oblation, pour minime qu'elle pût être en elle-même, emprunterait de sa main une valeur infinie. Mais un don de peu d'importance serait sans proportion avec un Dieu qui offre, avec un Dieu qui reçoit. Que les patriarches donc et les juifs, dans leur pauvreté et leur bassesse, se bornent à consacrer les biens de la terre et les animaux ! Leurs hosties seront agréées comme figuratives. Plus puissant et plus riche, le vrai Melchisédech saura contenter pleinement le Seigneur.

Il faut à l'Éternel une victime qui ait conscience d'elle-même et de son immolation, une victime qui aime son état, qui soit telle par les sentiments de son cœur au sein de sa destruction ; une victime engendrée à la fois du sang le plus pur, d'une chair virginale et de la substance même de Dieu, il

(1) Ps. 109, v. 1, 5.
(2) Ps. 109, 4.
(3) Ps. 109, 5.

lui faut Jésus-Christ. Voilà donc la victime du sacrifice chrétien : celui qui en est le Pontife.

Il est la Victime comme il est le Prêtre, d'une manière universelle et constante. Décrété, avant la création même du monde, dans la pensée de Dieu, figuré par les victimes de la loi de nature et de la loi écrite, son sacrifice devient réel, mais borné aux sentiments du cœur, à son Incarnation et à sa naissance (1): la croix le voit s'accomplir avec effusion totale du sang et de la vie ; à chaque instant du jour, l'autel contemple sa reproduction réelle, mais non sanglante, actuelle à la fois et commémorative (2).

Agneau de Dieu, il remplace le sacrifice perpétuel, prescrit au peuple juif, et qui consistait dans l'immolation quotidienne de deux agneaux : l'un, le matin ; l'autre, le soir. Le sang ne coule plus, mais la victime ne se trouve pas moins dans un état de mort. Les paroles de la consécration sont le glaive mystérieux qui sépare, autant que possible, un sang précieux d'une chair adorable. La séparation n'est pas réelle, parce que Jésus-Christ ressuscité ne peut mourir. La mort n'a pas d'empire sur lui (3). « Le Fils unique de Dieu, Pontife de l'humanité, conclut saint Augustin, pouvait-il choisir, en notre nom, une chair plus convenable que la chair humaine, pour l'expiation des péchés du genre humain? Et quelle chair aussi pure, aussi propre à nous purifier que celle qui, façonnée par l'esprit de Dieu, fut conçue par une Vierge, naquit d'un sein virginal ? Enfin, quelle chair immolée pouvait être offerte par notre Prêtre avec plus d'amour, agréée par Dieu avec plus de complaisance, que le corps même du Pontife suprême? » (4)

(1) « *A partu virgineo effectus hostia.* » Tertull.

(2) « *Hujus sacrificii caro et sanguis, ante adventum Christi per victimas similitudinum promittebatur, in Passione Christi per ipsam veritatem reddebatur, post ascensum Christi per sacramentum memoriæ celebratur.* » S. Aug. l. 20, *Contra Faustum,* Cap. 18.

(3) Rom., 6, 3.

(4) *Quis tam justus et sanctus sacerdos quam unicus Filius Dei; qui non opus haberet per sacrificium sua purgare peccata? Et quid tam congruenter ab hominibus sumeretur, quod pro eis offerretur, quam humana caro? Et quid tam aptum huic immolationi, quam caro mortalis? Et quid tam mundum pro mundandis, vitiis mortalium quam sine ullâ contagione carnalis concupiscentiæ caro nata in utero et ex utero virginali? Et quid tam grate offerri et suscipi posset quam caro sacificii nostri, corpus effectum sacerdotis nostri?* » Saint August. Lib. 4ᵉˢ. *De Trinitate,* cap. XIV.

Comment concevoir un sacrifice plus noble? Grâce à lui, la parole de Dieu annoncée par Malachie, reçoit son accomplissement : « De l'Orient à l'Occident, dit le Seigneur, mon nom est grand parmi les nations ; car voici qu'en tout lieu, on offre, on immole, pour me glorifier, une victime pure. Oui, parmi les nations, mon nom est grand » (1).

Que deviennent maintenant les sacrifices des patriarches, des prophètes, du peuple juif? Certes, en présence de la victime royale, ceux-ci devaient disparaître, comme disparaissent les étoiles, comme s'efface l'astre des nuits, à mesure que le roi du jour, le soleil, monte sur l'horizon.

§ 4. — Si la tiare est l'insigne du pontificat, à son tour, toute victime volontaire mérite une couronne. Pour la donner à celui qui le sauve par sa mort, un peuple devrait d'abord le ressuciter, il ne saurait le faire. Mais notre victime se ressuscite, elle multiplie en tout lieu sa mort au sein de la vie, le souvenir de sa défaite uni à la gloire du triomphe. Notre victime mérite la couronne, à elle la royauté du salut par le sacrifice et la mort.

« Un duel étrange a mis aux prises la mort et la vie, chante l'Église ; le chef de la vie meurt, et voilà qu'il détruit la mort victorieuse, voilà qu'il règne plein de vie! » (2)

O Jésus! tu règnes doublement par ton sacrifice : d'abord, comme prêtre ; puis, comme victime ; en un mot, comme pontife de ton immolation. Les splendeurs de ce sacerdoce unique échappent à nos regards sous les voiles du sacrement. L'œil perçant de l'aigle de Patmos les a contemplées dans la lumière des cieux.

« Je vis, dit saint Jean, au milieu du trône de Dieu, entouré des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards, un agneau comme égorgé. Il se tenait debout, portait sept cornes dont chacune avait un œil : ce sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre (3).

Par la bouche de David, Dieu nous a déclaré que le Pontife nouveau dans l'ordre de Melchisédech, siégeait sur son trône à sa droite.

(1) Malach., 1, 11.
(2) Prose du temps pascal.
(3) *Apoc.*, 5, v. 6.

Par la vision de saint Jean, il manifeste que ce Pontife avait, en qualité de victime, conquis le même honneur.

— L'Agneau qui se tient debout au milieu du trône, est comme immolé : sans aucun doute parce qu'il conserve les cicatrices des plaies que lui firent sur la croix la lance et les clous ; mais aussi en raison de l'immolation non sanglante et mystique qui, dans l'Eucharistie, lui inflige une sorte de mort.

— Sept esprits célestes, puissants comme une corne aigue, perspicaces comme un œil pénétrant, entourent sa tête sacrée et lui servent de couronne : l'homme peut-il en imaginer une plus glorieuse ?

— Autour de lui, se presse un peuple de prêtres et de rois, un peuple de victimes qui se promettent de régner sur la terre, grâce à l'Agneau qui reçoit leurs adorations.

C'est qu'à Jésus-Christ, comme prêtre, comme victime, appartiennent la plénitude du sacerdoce, la plénitude du mérite qu'apporte l'épreuve ; et, à ce double titre, la plénitude d'une divine royauté.

— A ce Pontife-Agneau, ainsi qu'au Roi suprême de la médiation, sont offertes les prières des saints d'ici-bas, dans des coupes d'or.

En son honneur, les quatre animaux symboliques, les vingt-quatre vieillards qui figurent l'universalité des bienheureux, les anges, la création entière, chantent de concert : « A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles sans fin » (1).

— Tu reçois ces hommages, tu entends ces concerts, Dieu de l'Eucharistie ; ton sacrement et ton sacrifice ne les ont-ils pas mérités, aussi bien que ta croix ? Nous te reconnaissons : si l'agneau, parce qu'il a bien voulu être égorgé, est digne de recevoir puissance, honneur et gloire (2) ; il en est digne à autant de titres qu'il subit de genres divers d'immolation et de mort.

— La mort sanglante du Calvaire, la mort mystique de l'autel, s'unissent donc au suprême sacerdoce, pour faire briller autour de toi, ô Prêtre et Victime, l'éclat incomparable et divin de toute royauté sacrée !

UN ANCIEN PROFESSEUR DU GRAND SÉMINAIRE.

(A continuer).

(1) *Apoc.*, 5, 13.
(2) *Apoc.*, 5, 12.

Phot. Trompette

Héliog. Dujardin

GROUPE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS
Prêtre donnant l'Eucharistie

NOTICE SUR LE R. P. DREVON

FONDATEUR DE LA COMMUNION RÉPARATRICE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES DE PARAY-LE-MONIAL

(SUITE)

LE RELIGIEUX — L'APOTRE — LES ŒUVRES

Nous allons retracer une de ces vies proscrites et mises hors la loi par d'arbitraires décrets; passer en faisant le bien devrait constituer au moins un droit de laisser-passer! la liberté devrait être pour un tel emploi de sa vie! mais soyons de bon compte : comme c'est l'enfer qui doit être libre de tromper et de pervertir les âmes et que Voltaire doit pouvoir mentir sans contre-poison, une existence comme celle que nous allons raconter, fût-elle la moins dotée de tous les moyens d'action humaine, n'en serait pas moins une barrière au courant. La vie de Victor Drevon, par une sorte de bonne

fortune d'apôtre et devant Dieu, s'encadre entre deux proscriptions, en France, de l'ordre auquel il appartint : Il meurt à Rome le 8 mars 1879, un mois avant les fameux décrets. Il était entré au noviciat d'Avignon le 14 mars 1843 et avait fait ses premiers vœux le 23 mars 1845. Cette dernière année, à la suite des interpellations de M. Thiers, malgré les éloquentes protestations de Berryer, du marquis de Barthélemy et de Montalembert, la maison de Paris à la rue des Postes dut se morceler. Le noviciat d'Avignon avait dû aussi s'expatrier à Gênes. Drevon venait de passer des premiers expériments de la vie religieuse aux études et il se liait par les premiers vœux à cette Compagnie si singulièrement jugée par le monde, à peu près à l'époque où cet opprobre de la croix attaché au nom de jésuite déterminait aussi la vocation du futur martyr de la Commune, Olivaint.

Celui qui avait dirigé les premiers pas de notre ami dans la vie religieuse a emporté dans la tombe le secret d'une ferveur que nous croyons avoir été grande. Les pratiques les moins comprises du monde, celles de la pénitence austère, avaient été chères dès lors au néophyte et nous savons qu'il ne s'en départit jamais dans la suite, ni parmi les études, ni dans les labeurs de l'apostolat.

Après ses premiers vœux, il fut remis aux études de rhétorique, puis appliqué à la philosophie d'abord, à la théologie ensuite ; le tout dura cinq ans. D'Avignon il avait passé à Vals, près le Puy-en-Velay ; c'est là qu'il fut ordonné prêtre en 1848 ; les événements politiques de cette année abrégèrent ses études et firent devancer son ordination sacerdotale.

En 1851, la carrière de l'enseignement s'ouvrait aux jeunes jésuites d'abord dans quelques séminaires. A Montauban, le grand et le petit séminaire, confiés l'un et l'autre par Monseigneur Doney au R. P. Jeanjacquot, son ancien collègue dans l'enseignement de la théologie, reçut un nombre limité de religieux qui firent d'abord l'œuvre en commun et de parfaite intelligence, avec des membres du clergé diocésain. Le Père Drevon cumula les fonctions d'économe et de professeur d'histoire naturelle ; cette dernière partie lui était toujours restée une étude favorite depuis le Rondeau. A Vals, il avait été le créateur d'un cabinet qui recevait le précieux tribut des missions étrangères.

De Montauban il passa, en 1854, à Lons-le-Saunier comme ministre et compagnon du maître des novices : Ce choix dit assez ce que l'on pensait dès lors

de son esprit religieux et de l'édification qui s'exhalait de l'ensemble de ses rapports avec ses frères.

Toutefois, nous croyons qu'il faut faire dater son suprême élan vers la perfection religieuse, dans l'ordre militant auquel il appartenait, de l'année 1855, qu'il passa à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Fourvières, dans les exercices que les jésuites appellent leur troisième an.

C'est une des singularités sanctionnées par l'Eglise, et ce n'est pas la moindre de cet institut de saint Ignace, œuvre d'inspiration divine, fondée par un soldat et pour des soldats, que ce second noviciat appelé troisième an. Le troisième an est la haute école de guerre après un certain nombre d'années de service militaire dans la Compagnie de Jésus.

A un autre point de vue, qui va sembler peu d'accord avec ce que nous venons de dire, le troisième an est aussi l'école du cœur : *schola affectus*; après l'école de l'intelligence, d'une part, et de la discipline extérieure, de l'autre ; toutefois la contradiction n'est qu'apparente : car le soldat, après tout, n'aurait-il pas à gagner lui-même, surtout à une époque de positivisme comme la nôtre, à venir renouveler quelque part sa valeur d'homme de cœur, quand il aurait bien appris la théorie et le métier des armes ? Il ne faut pas y songer pour le soldat ; saint Ignace y a pensé et l'a réalisé pour sa petite Compagnie, comme il l'appelle.

Qu'apprend-on à cette école de guerre, école aussi du cœur ? Qu'y apprit en particulier le fondateur de la *Communion réparatrice ?* Comme cela se rapporte à la pensée dominante, au titre même de cette Revue, on nous pardonnera d'y avoir insisté.

On a médité au noviciat le *Règne de Jésus-Christ,* mais on l'a médité en enfant, *enfant du Règne* qui comprend déjà, mais comprend en enfant et surtout imagine ; parfois s'illusionne : il peut y avoir aussi, à l'entrée des carrières apostoliques elles-mêmes, de généreuses et presque nécessaires illusions du bien.

Voici qu'on est devenu homme et, par une expérience acquise des réalités de la vie, bien désillusionné déjà des hommes et surtout de soi-même et de cette fallacieuse enchanteresse : la vie à vingt ans : de nouveau on médite le *Règne de N.-S. Jésus-Christ,* pour y voir le positif généreux.

« Ecoutez, dit l'auteur des exercices, la harangue militaire du Christ à ses

serviteurs et à tous ses amis, comme il leur recommande d'aider le prochain, et d'abord de le porter à l'amour spirituel de la pauvreté et ensuite, si sa manière d'être au service de Dieu et une céleste élection le comportent, à la pauvreté réelle et en acte ; par suite, l'attirer au désir de l'opprobre et du mépris, d'où naît la vertu d'humilité ; ainsi s'élève la perfection par ses degrés ; *pauvreté, abnégation de soi-même, humilité,* ce qui est diamétralement opposé *aux richesses, à l'honneur humain, à l'orgueil* et ce qui introduit toutes les vertus. »

Notre Victor, de race quelque peu chevaleresque, nous l'avons dit, était homme à comprendre le chevalier défenseur de Pampelune, devenu son ancêtre spirituel : il en résulta, pour les œuvres, disons *pour l'œuvre du Règne*, cet ouvrier, cet apôtre qu'on a si justement nommé *Inconfusible.*

Ce mot, emprunté à saint Paul (2 Tim., 2, 15), répond au grec ἀνεπαισχύντος *(Je me suis fait un front qui ne sait plus rougir)* — et il est encadré comme il suit : il s'agit d'un ouvrier, *operarium inconfusibilem :* l'ouvrier est préalablement sûr de l'approbation du seul maître auquel il veut plaire : Dieu, *sollicite cura teipsum probabilem exhibere Deo* ; cela fait il est décidé, en même temps, à ne pas rougir de la folie de la croix, il annonce tout droit la parole de vérité, *recta tractantem verbum veritatis.*

Le grec ici a de nouveau plus de force : ὀρθοτομοῦντα ; il dit *couper court,* avec le glaive de Paul, à tous les nœuds gordiens de la nature subtile, voire même d'un certain *libéralisme* instinctif qui est en chacun de nous.

Drevon était-il bien, au sortir de ses épreuves du troisième an, cet ouvrier et ce disciple de saint Paul, fait tel, grâce à ce capitaine instructeur qui eut nom Ignace de Loyola.

Il nous l'avait semblé ; mais, ne voulant pas nous en rapporter à nos impressions, nous nous sommes adressés à des âmes et surtout à un disciple de prédilection ; nous avons reçu la réponse suivante entièrement conforme à plusieurs autres, mais découvrant une cause nouvelle qui intervint, toujours dans le même sens, quand Jésus-Christ lui-même eut mis plus directement son apôtre à l'école de son cœur. Il y aura lieu de voir si, pour l'édification, dans la suite de cette œuvre de la Revue, nous ne pourrons pas donner d'autres communications précieuses et édifiantes.

II

« *L'esprit de sacrifice et d'immolation au Sacré-Cœur de Jésus,* nous écrit-on, était le levier dont se servait le P. Drevon pour purifier et sanctifier les âmes. Chez lui, l'esprit de sacrifice continuel et total à la *volonté du Sacré-Cœur* devait être le fruit ou le bouquet spirituel de la Communion réparatrice. *La Communion fervente et fréquente* devait amener l'âme à rompre les chaînes de l'amour-propre, de l'égoïsme et de la vanité, pour se lier et *s'unir* à la vie mystique de Notre-Seigneur *au Tabernacle.* « *Vous devez,* disait-il, chaque jour mourir dans le Sacré-Cœur. — *C'est cette mort journalière* de tout votre être et de tous ses penchants qui constitue *l'accroissement dans l'amour.* Tout autre signe est incertain. Ne vous y fiez point. Ne jugez de votre avancement à aucune autre preuve. C'est la marque à laquelle je veux que vous vous jugiez chaque jour. Tant que vous ne saurez pas *mourir ainsi à chaque instant* dans le cœur du divin Maître, vous ne ferez et vous ne pourrez RIEN. *C'est la première étape à gagner si vous voulez faire du chemin.* »

Une fois que le bon Père avait réussi à ancrer ce premier désir de la *Mort constante dans le Sacré-Cœur de Jésus,* il passait régulièrement à un second exercice.

Après l'esprit de sacrifice perpétuel venait l'esprit d'*Immolation* volontaire. *S'immoler dans le Sacré-Cœur* pour le triomphe de la sainte Eglise et du Saint-Père, pour le salut des pécheurs et des méchants en réparation des outrages infligés de nos temps à Notre-Seigneur, tel était l'objet du second désir vers lequel l'âme devait s'emporter sur des ailes de feu. Cette immolation mystique pour les intérêts du Sacré-Cœur devait dès lors transformer l'*ancienne* nature, repliée sur elle-même, dans la *nouvelle* nature dilatée dans l'amour des *souffrances eucharistiques de Notre-Seigneur.*

Dès lors, toute l'action vitale non plus seulement spirituelle, mais spirituelle, intellectuelle et matérielle, devait tendre *à une immolation parfaite et sans retour.....*

Immolation toujours *eucharistique*, ayant son point de départ dans la force de la Communion, et toujours unie, enchaînée au divin Cœur comme point d'arrivée de toutes les aspirations.

C'est à la Sainte-Table que l'on devait aller puiser les forces d'immolation *réparatrices, pour consoler le Sacré-Cœur* des ingratitudes qui lui sont infligées.

Ce fut, on peut le dire, sa pensée dominante que celle de découvrir au confessionnal des âmes capables de cette immolation.

Il les appellait : *Les victimes d'immolation*. Il écrivit pour elles un charmant opuscule sous ce même titre. C'était ces âmes-là qu'il cherchait partout et sans cesse. Les autres, il les repoussait souvent avec impatience, mais celles-ci, il tenait à les *diriger* avec les soins les plus merveilleux. Il se faisait pour elles doux comme l'agneau, les attirait par des paroles de miel, et, une fois conquises, il ne les lâchait plus.

Le sacrifice perpétuel et l'immolation des victimes, voilà les deux nerfs, les deux pivots sur lesquels l'âme devait tourner sans cesse, en augmentant la rapidité de ses rotations à mesure qu'elle tendait à s'éclipser dans le Sacré-Cœur comme dans son soleil.

De là s'ensuivait qu'il n'envisageait le progrès général de la piété que comme un résultat grandissant de la puissance divine d'entraîner un aussi grand nombre possible d'âmes à faire du Sacré-Cœur le pôle unique de leur vie.

C'est ce mouvement d'entraînement *vers le Sacré-Cœur*, par l'Eucharistie, qu'il cherchait par tous les moyens à promouvoir et à faire comprendre par son journal *la Correspondance des associés*.

C'est le Sacré-Cœur, en tout et partout, qu'il regardait et faisait agir comme l'aimant vital. Les âmes embrasées du feu sacré du divin Cœur, les victimes d'immolation, il les attachait au tabernacle, nuit et jour ; et alors il leur disait : *Et maintenant levez-vous. — Surgite : eamus hinc.*

La seconde étape était atteinte dès que l'âme avait été enchaînée par un désir constant d'immolation au pied du Tabernacle. C'est alors seulement que le bon Père disait le « *levez-vous, allons,* » de Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani.

A partir de ce moment, l'âme sollicitée à entrer dans le chemin du

Calvaire *avec des œuvres actives, militantes, crucifiantes,* devait courir *au-devant de la contradiction, de l'humiliation, au-devant de la Croix dans l'action de l'apostolat pour le Sacré-Cœur.*

Il fallait marcher sur *les épreuves* comme sur des roses, et apprendre à manier *les épines* comme des fleurs exquises de l'amour de Jésus.

Le bon Père disait alors invariablement : « *Courage, n'ayons pas peur. En avant !* Tant qu'il y aura de ces fleurs-ci sur notre route, cela va bien ; marchons toujours. Dès que cette flore-ci s'arrêtera, arrêtons-nous. Là ou la flore du Sacré-Cœur n'est plus, nous n'avons plus qu'à nous reposer et à rentrer au fourreau, c'est-à-dire en terre, au cercueil. »

Il appellait *la caisse,* le corps de l'homme ; aussi disait-il : Tant que *la caisse* est bonne, battons monnaie des souffrances et des humiliations.

Pour inculquer ces idées de mortification active, il fit ce délicieux petit opuscule intitulé : *Fleurs de Paray-le-Monial,* maximes spirituelles de la bienheureuse Marguerite-Marie pour chaque jour du mois.

Lorsque l'on considère les trois étapes que nous venons d'indiquer, on ne peut constater que ceci :

C'est que le Père Drevon avait puisé sa science de direction dans la *Direction que Notre-Seigneur lui-même avait donnée à la bienheureuse Marguerite-Marie.*

On retrouve, en effet, ces trois étapes nettement divisées dans la vie de la bienheureuse Marguerite. Ce fut cette échelle que le Père Drevon voulut que l'on prît pour se sanctifier et sauver d'autres âmes.

Nul doute que, dans cette imitation de la direction du Sauveur lui-même pour la bienheureuse Marguerite-Marie, le Père Drevon ne trouva le secret de maîtriser les âmes jusqu'à l'héroïsme dans la douleur. Souvent, on se demandait : mais comment fait-il pour susciter tant d'actes héroïques, sacrifices de volonté et sacrifices d'argent? Comment se fait-il qu'il n'ait qu'à demander pour obtenir sans cesse et toujours ? Comment ses œuvres grandissent-elles et prospèrent ? D'où vient qu'il réussit *toujours en ce qu'il veut* ou ce *qu'il désire ?...*

Nous croyons que sa force directrice consistait à conduire *uniquement comme le Sacré-Cœur l'avait fait pour la bienheureuse Marguerite. La ligne que le Seigneur avait tracée,* il voulait qu'on la suivît autant que possible.

Ce fut là, selon nous, ce que sa direction avait de *particulier* et de *magistral*.

Mais, derrière cette force dirigeante, il se cachait en lui une autre force secrète qui explique comment sa direction se faisait obéir, sans hésitation et sans réplique.

Cette force *intime* et qu'il cachait, mais dont on était saisi infailliblement, c'était *l'exemple* qu'il donnait lui-même à ses pénitents *de souffrir et de s'immoler par amour*.

On sentait qu'il avait passé par tout ce qu'il recommandait. Et qu'il le recommandait dans un amour brûlant pour la gloire de Notre-Seigneur. Il avait lui-même parcouru *les trois étapes du Sacré-Cœur*, et, parvenu au bout du chemin, *il était le cerf altéré et blessé des flèches du divin Cœur*. Ressentant en lui le bonheur *du souffrir ou mourir* de la Bienheureuse, *du ne vivre que pour souffrir*, de sainte Thérèse, *du ne jamais mourir mais toujours souffrir* de saint Jean de la Croix, il faisait table rase de lui-même, pourvu que d'autres âmes pussent s'enivrer à leur tour de ce calice eucharistique, et par là augmenter la gloire du Règne de Jésus. »

Nous nous étions arrêtés à la date de 1855 qui fut *un point de départ* pour notre généreux et désormais saint ami. En signalant le point de départ, nous avons voulu faire voir aussi le point d'arrivée et nous avons fait appel au témoignage le mieux informé. Reprenons maintenant la suite des faits peu saillants et peu nombreux, mais liés à la naissance des œuvres.

Après qu'il eut achevé les épreuves du troisième an, lui reconnaissant une grande âme, les supérieurs du P. Drevon crurent devoir l'essayer comme supérieur ; au sortir de cette école de dernière formation, ils l'envoyèrent à ce titre à Constantine ; il n'y resta qu'un an, assez pour contribuer à un fait si rare qu'il apparaît presque isolé et unique dans notre conquête des Etats ci-devant barbaresques : *une mosquée convertie en église*.

Le supérieur de Constantine eut donc ce bonheur durant sa supériorité très passagère ; mais il n'était pas né pour la supériorité : sur le navire de la religion, sa place n'était pas à la passerelle de commandement ni au gouvernail, mais aux voiles, à l'avant dans une reconnaissance, comme maître canotier au plus ; là, par exemple, il pouvait compter parmi ceux

qu'un des successeurs de Pierre honore du titre de *vaillants rameurs, validos remiges*.

Bayard, son aïeul, que l'histoire reconnaît cependant avoir eu l'étoffe d'un général en chef, ne se crut pas même fait pour les honneurs et les responsabilités des grades supérieurs. Il refusa modestement à Louis XII le commandement de ce qui équivaut aujourd'hui à une brigade : *Sire, c'est trop fort pour moi*. Il accepta pourtant une fois, mais c'était dans une déroute, le commandement en chef de la retraite ; et il s'y fit tuer.

Rappelé en France, notre Père Drevon alla résider à Avignon.

C'est là qu'il commença son œuvre principale, humblement, obscurément, dans la direction des enfants à la congrégation d'abord, puis au saint tribunal, dans la direction des âmes ; là, il disait : *Si votre piété est seulement personnelle, elle va faire naufrage contre l'écueil de l'égoïsme : on ne peut pas communier seulement pour soi, ni seulement pour son mari, ses enfants, bien que ceci soit déjà quelque chose ; il faut communier pour l'Eglise ; il ne faut pas communier seulement pour jouir de Dieu ici-bas, mais encore et surtout pour réparer, consoler le cœur du divin Maître, obtenir grâce pour les pécheurs.*

Voyez-vous ce recruté d'hier qui recrute à son tour, qui prend comme il a été pris : à lui aussi maintenant d'étendre le règne de son Roi. Il a déjà levé une petite troupe héroïque, celle qui doit devenir la grande armée de la *Communion réparatrice*. Il y intéresse les princes de l'Eglise ; son père saint Ignace lui a dit, entre autres choses, de prier spécialement *pour ceux qui peuvent servir beaucoup au bien des âmes*. C'est quand on a prié pour un objet qu'on est armé de volonté et de constance pour le poursuivre. Le P. Drevon commençait par entraîner les archevêques, celui d'Avignon d'abord, il arriva peu à peu au pape : c'était alors Pie IX, le grand Pie IX de la prière et des œuvres.

Déjà cet immortel Pontife louait, par bref du 9 août 1861, adressé à S. G. Mgr l'archevêque d'Avignon, l'association de la *Communion perpétuelle et réparatrice* et l'enrichissait d'indulgences. Informé des accroissements de l'œuvre, Sa Sainteté renouvelait ces éloges et ajoutait de nouvelles faveurs spirituelles le 18 mai 1863, puis le 7 juillet 1864. Sur la demande personnelle du fondateur, le pape accordait, en 1866 et 1868, par rescrits, des

modifications favorables, dans les conditions des indulgences, puis une nouvelle extension aux faveurs concédées.

Sur la fin de 1858, l'apôtre de la *Communion perpétuelle et réparatrice* fit une nouvelle apparition de quelques mois à Lons-le-Saunier ; ce séjour lui suffit pour réunir tous les éléments d'un cercle militaire et pour y établir son œuvre de prédilection d'une manière fixe et régulière, avec réunions solennelles tous les mois dans le sanctuaire si vénéré des Lédoniens, et maintenant sous les scellés de Notre-Dame de Montciel ; bientôt, laissant ses œuvres au zèle de ses frères, il retournait à Avignon, qu'il ne devait quitter qu'en 1869. Il fut alors envoyé par ses supérieurs d'abord à Moulins, puis à Clermont ; un attrait puissant et une action providentielle le rapprochaient de Paray-le-Monial. Il n'y avait pas encore de résidence de son ordre rétablie dans cette petite ville, berceau du culte du Sacré-Cœur, où tout rappelle, avec la bienheureuse Marguerite-Marie, le vénérable Père de la Colombière, deux âmes dont Paray-le-Monial a consacré l'union pendant la vie par le voisinage de leurs tombeaux. Le P. Drevon y reporta hardiment le siège central de la Communion réparatrice, avant d'y séjourner lui-même, et travailla à y ramener ses frères. Il songea aussi dès lors à acheminer vers l'autel des révélations et des promesses du divin Cœur la France coupable, sévèrement punie, et encore trop incomplètement pénitente.

Un jour, il y avait enfin de nouveau une maison de la Compagnie à Paray-le Monial (on le devait au P. Drevon, contredit, en cela comme en tout le reste, par ses meilleurs amis, même d'enfance) ; lui faisait partie de cette maison, il y était *simple ouvrier*, comme parlent les catalogues de la Compagnie, usant d'une terminologie qui devrait paraître d'un certain à-propos et d'une certaine actualité dans ce siècle. L'ouvrier obscur de cette vigne reçut une lettre ou bref du chef de toute la chrétienté adressée à lui personnellement et c'était pour le louer de trois grandes choses qu'il avait faites :

1° Avoir fait prier la France et la France officielle ;

2° L'avoir amenée, représentée noblement et dignement, à l'autel du Sacré-Cœur ;

3° Avoir propagé la réparation par la chaîne perpétuelle de l'acte divinement réparateur, c'est-à-dire par la communion (Voir statistique de la Communion réparatrice dans ce Recueil, p. 31).

La dernière nommée de ces œuvres, la plus ancienne et la plus survivante, avait été l'âme et le ressort des deux autres, et avait eu pour âme et pour ressort la direction des âmes. Le royaume des cieux, dit le divin Maître, est semblable à un homme qui cherche des perles ; les perles de Dieu sont les âmes ; il les confie à de fidèles serviteurs pour les faire valoir dans les intérêts de sa gloire, et il met aussi ses serviteurs à leur recherche. Dans ce but, le P. Drevon ne reculait devant aucune démarche lointaine, repétée après les premiers rebuts : correspondance, voyages lointains, rien ne lui coûtait. Il alla deux fois à Madrid pour une seule âme et, touché de sa sainte sollicitude pour elle, cette âme fut à lui ou plutôt à Jésus, mais entièrement avec lui.

Quand il avait mis en mouvement ses milliers et même ses millions de communiants, fait converger vers un même point les prières les plus ferventes et les intentions les plus héroïques, il osait tout et réussissait témérairement.

Une de ses nécrologies raconte en ces termes la campagne de l'homme de Dieu qui aboutit aux *prières publiques*. « Dès 1871, à peine la paix était faite avec les Prussiens dont les armées victorieuses pesaient encore sur notre territoire, la guerre de la Commune amenait un second siège de Paris par les armées de Versailles ; le P. Drevon entendit émettre cette pensée par un de ses supérieurs que nos maux finiraient quand il serait institué des prières publiques auxquelles s'associeraient les grands pouvoirs de l'État : Il entreprend la réalisation invraisemblable de ce vœu. Autorisé à s'en occuper, il s'abouche avec un coryphée de la presse catholique (le nom propre est tu ; mais se laisse peut-être à deviner). On lui prédit simplement l'inutilité de ses efforts. Alors, lui, inconnu, muni de la seule bénédiction du nonce et de l'évêque de Versailles, s'en va prendre un à un les députés que leurs opinions ne lui rendent pas inaccessibles, les persuade, fait la majorité et fait déposer la proposition qui, mise aux voix, est votée presque unanimement. »

C'est en travaillant à ce premier résultat qu'il conçoit et prépare le mouvement des grands pèlerinages de 1873, lesquels nous firent cette année même *toucher au port*, mais seulement pour nous montrer comment et sous quel astre enfin nous y aborderons un jour. Un témoin oculaire, et

qui oublie la part qu'il prit personnellement aux efforts de celui qu'il appelle son saint ami, nous le montre ainsi à l'œuvre : « Pendant l'hiver de 1872 à 1873 et au printemps de 1873, je fus témoin de ce zèle ardent et infatigable. Il parcourut toute la France et la Belgique, afin de promouvoir partout cet élan des âmes chrétiennes qui vinrent en si grand nombre au berceau de la dévotion au Sacré-Cœur demander à ce Cœur divin, secours pour la religion persécutée, et miséricorde pour la France coupable. »

On a fait un livre sur *le Pèlerinage du Sacré-Cœur en 1873, histoire et documents* (1). Les préliminaires du pèlerinage y sont racontés. D'abord une lettre est citée, écrite de Lyon par le directeur de la *Communion réparatrice* à Mgr de Léselleuc, alors évêque d'Autun ; ce fut l'étincelle. Elle fut suivie d'un *Projet de pèlerinage à Paray-le-Monial, en l'honneur du Sacré-Cœur*, imprimé et répandu dans toute la France. Le promoteur de la pieuse croisade achevait, en même temps, de se révéler organisateur autant qu'homme d'initiative. Un double comité régularisait le mouvement en le soutenant et l'activant. Paris et Paray-le-Monial devenaient alors, avec leur importance bien différente, les deux pôles de l'axe et le siège de deux comités. Les noms les plus illustres figuraient dans ces comités et y symbolisaient les grands souvenirs avec les jeunes espérances de la France catholique qui semblaient revivre (2).

Le cœur de Pie IX en fut ému et consolé comme le témoigne un bref du 1er mai 1873 adressé à l'évêque d'Autun.

Celui qui avait eu l'initiative première et le principal labeur, ne se proposant que le Sacré-Cœur glorifié et les âmes sanctifiées, était assez récompensé, ce semble. Cependant Dieu veut parfois faire ici-bas comme un certain essai de ce qu'il prépare pour la glorification de ses plus humbles serviteurs. Le simple soldat de la Compagnie d'Ignace fut mis à l'ordre du

(1) Imprimé chez Desrosiers, à Moulins, 1873.

(2) Ce que fut le pèlerinage, surtout pendant ce mois de juin 1883, il faut le lire dans les récits de chaque jour, dont la collection restera un monument. La longue liste des bannières apportées de toutes les parties de la France, de l'Espagne, de la Suisse et de l'Angleterre, de l'Ecosse et de la Hollande, de la Pologne et de la Russie, de Genève même, de la Belgique surtout, forme comme une *nuée brillante de témoins* qui étend encore aujourd'hui son ombre glorieuse sur le sanctuaire béni de la Visitation et le tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie.

jour de la grande armée catholique par le général en chef, quand le Père Drevon reçut personnellement de Pie IX le bref suivant auquel nous n'ajouterons rien aujourd'hui.

UN AMI D'ENFANCE DU PÈRE DREVON.

(A continuer).

A NOTRE CHER FILS VICTOR DREVON

PRÊTRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A PARAY-LE-MONIAL

PIE PP. IX.

Cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique.

Nous n'ignorons pas, mon cher Fils, avec quel zèle vous vous êtes employé à réveiller et à développer en France le sentiment religieux ; avec quelle ardeur, dans ce but, vous avez travaillé à obtenir soit des prières publiques, soit de pieux pèlerinages en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, soit enfin à propager la Communion réparatrice quotidienne ; Nous savons aussi quels heureux succès vous avez obtenus, surtout en ce qui concerne cette dernière œuvre. C'est ce qui Nous a rendu très agréable votre offrande des deux volumes contenant, l'un le récit historique de ces pèlerinages, l'autre les faveurs réitérées accordées par ce Saint-Siège à l'Association de la Communion réparatrice, et les témoignages pleins d'éloges qu'elle a reçus soit de Nous, soit d'un grand nombre d'Évêques.

En rendant grâces à Dieu, et en vous félicitant des continuels et vastes progrès de cette Association, Nous voulons lui donner une nouvelle assurance de Notre faveur. Et puisque, comme vous l'exposez, des doutes pouvant mettre obstacle à son extension se sont élevés en quelques endroits, Nous désirons que les Associés sachent d'une manière certaine que les Indulgences accordées à la Communion réparatrice ne sont pas limitées au territoire de la France, mais qu'elles s'étendent encore à tous ceux qui, faisant partie de cette Association et se conformant à son règlement, s'approchent avec piété de la Table Sainte.

Qu'en venant plus fréquemment et avec ferveur puiser à la source de la

charité, les fidèles sentent leurs cœurs s'embraser toujours plus ardemment de ce feu divin, afin que tous en lui croissent sans cesse en vertus, et que lui restant très étroitement unis, non seulement ils gardent l'unité dans le lien de la paix et résistent invinciblement aux ennemis de Dieu, mais encore qu'ils puissent détruire leurs machinations et briser leurs forces.

En attendant, comme présage de la protection divine et comme gage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons avec une vive affection, à vous, mon cher Fils, et à tous les associés de la Communion réparatrice, la Bénédiction apostolique.

Donné à Saint-Pierre de Rome, le 7 décembre 1874, vingt-neuvième année de Notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

Vu et reconnu.

Autun, le 16 décembre 1874.

ADOLPHE-LOUIS,

Evêque d'Autun, Châlon et Mâcon.

DILECTO FILIO VICTORI DREVON SOCIETATIS JESU PRESBYTERO (PARAY-LE-MONIAL)

PIUS PP. IX.

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Nos certe non latet, dilecte Fili, quo zelo religiosos sensus excitare et fovere curaveris in Gallia, et quo studio propterea promovere contenderis sive publicas preces, sive pias peregrinationes et cultum Sacratissimi Cordis Jesu, sive demum quotidianam piacularem communionem, et quantum in hoc potissimum opere profeceris. Hæc Nobis acceptissima fecerunt oblata a te volumina, quorum altero complexus es harum peregrinationum historiam, altero vero recensuisti gratias iterum iterumque largitas ab hac Sancta Sede Societati Communionis reparatricis, laudesque eidem tributas non minus a Nobis, quam a plurimis Episcopis.

Dum autem Deo gratias agimus, tibique gratulamur de jugibus ac amplissimis hujus institutionis incrementis, testatum ei rursum volumus favorem Nostrum; et ne dubitationes alicubi, uti refers, excitatæ, ipsius progressui obstare valeant, compertum esse cupimus Sodalibus, indulgentias Communioni reparatrici concessas non contineri Galliarum limitibus, sed porrigi ad eos omnes, qui in Societatem cooptati pie ad sacram mensam ex instituto suo accedant.

Fons caritatis crebro religioseque susceptus a fidelibus eorum corda vividiore

semper incendat igne divino; ut universi crescant in illo per omnia : eique arctissime conjuncti, non modo servent unitatem in vinculo pacis, et inexpugnabiles se præbeant Dei inimicis, sed eorum disjicere valeant machinationes et vires atterere.

Interim superni favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus tibi, dilecte Fili, et Societati toti Communionis reparatricis Apostolicam Benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum, die 7 Decembris anno 1874.
Pontificatus Nostri anno vicesimo nono.

PIUS PP. IX.

Visum et recognitum.

Augustoduni, die 16 decembris 1873.

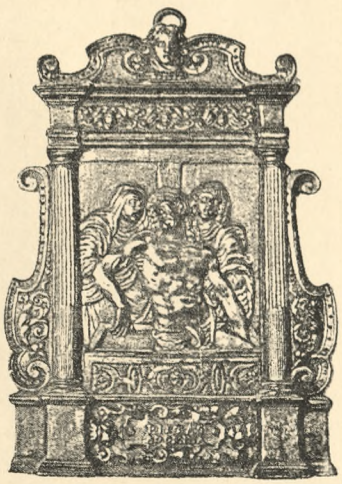
ADOLPHUS LUDOVICUS,
Episcopus Augustod., Cabil. et Matisc.

MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE

PLANCHE XIIe.

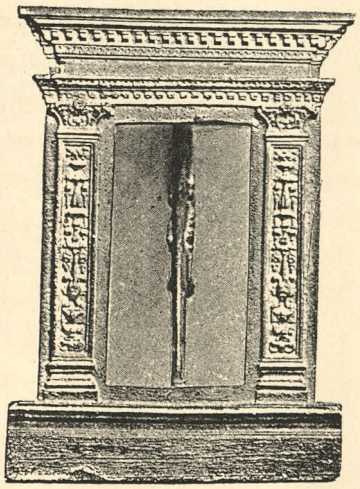
6.

4.

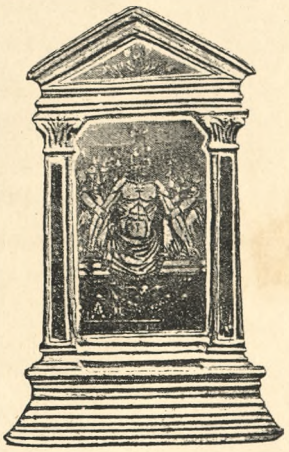


5.

2.



1.



3.

D'après la photogr. de M. TERRIS.

Similigrav. Ch. G. PETIT.

INSTRUMENTS DE PAIX

De la Collection COUISSINIER, à Marseille.

MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE

L'APPARITION DES ANGES A ABRAHAM

TROISIÈME VITRAIL (INÉDIT) DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT, A PARIS

Explication de la planche X.

Le compositeur de ce vitrail est un traducteur fidèle des chapitres XVIII et XIX de la Genèse. — Au premier plan, Abraham accourt au-devant des trois hommes et il adore : il adresse de la voix et de la main son invitation, montrant la table, l'aiguière pour le lavement des pieds ; les trois hôtes célestes acceptent de grand cœur : *fac ut locutus es*, et témoignent comme d'un sentiment d'admiration reconnaissante (XVIII, 1, 6). Tout se passe au pied du chêne de Mambré que vont encore voir les pèlerins : *requiescite sub arbore*. Au second et au troisième plan à gauche, les ordres de la maîtresse de la maison, la première qui s'appela *Madame, sarai, domina mea,* sont exécutés ; on met les pains sous la cendre et quelqu'un, peut-être Abraham lui-même, exécute le veau gras (v. 6 et 7)

été conservé dans l'église de Saint-Remi. Parmi les quatorze grandes tapisseries de Henri de Guise, conservées à la cathédrale et exécutées à Reims et à Charleville, se trouve celle de l'institution de la Très Sainte Eucharistie.

Enfin dans plusieurs chapelles de Reims, on voit des tableaux, de grandes dimensions, et d'une certaine valeur, représentant Notre-Seigneur à table avec ses Apôtres, au moment de la dernière Cène.

Le monument qui, dans la cathédrale de Reims, représente la sainte Eucharistie d'une manière plus explicite, et que nous allons décrire, est sculpté. Ce sont trois statues, hautes de un mètre : un prêtre donnant la sainte communion à un ou deux guerriers.

I. *Description des trois statues.* — Le portail de Notre-Dame de Reims, admirable à l'extérieur par la richesse de ses lignes harmonieuses et par les nombreuses statues qui l'animent de la base au sommet, excite encore, à l'intérieur, l'admiration de tous les visiteurs. Les murs y sont dissimulés par une suite de niches trilobées, au nombre de 26 à gauche et de 26 à droite, dans lesquelles sont placées des statues d'un travail du plus grand fini. Elles sont reliées entre elles par des panneaux en pierre, où la flore la plus variée rivalise de grâce et de finesse avec les plus élégants chapiteaux de l'édifice. A droite du visiteur, en bas, se trouvent les trois statues dont nous entreprenons la description.

1° Un prêtre de la loi nouvelle, à longue barbe, en chasuble, devant un autel couvert de nappes tombantes, tient un ciboire de la main gauche, et dans la droite une hostie qu'il présente à un guerrier. De la chasuble, de l'autel, du ciboire nous ne disons rien, ils sont tels qu'on les représentait au XIVe siècle. Signalons la forme sous laquelle est présentée la Sainte Eucharistie et la manière dont elle est donnée. L'officiant offre une hostie, petite, ronde, telle qu'on la voit déjà figurée au XIe siècle (1), désignée en 1154 par Ernulphe, évêque de Rochester, comme une sorte de monnaie, *in formam nummi* (2). En 1145, Honorius, prêtre d'Autun, dit que le pain eucharistique reçoit la forme d'un denier, *panis, in modum denarii formatur* (3), parce

(1) Krazer, p. 145.

(2) D'Achery, *spicilegium*, tom. 3, p. 471.

(3) *Gemma animæ*, lib. I., cap. XXXV.

que le vrai Pain de vie, Jésus-Christ, a été livré pour un certain nombre de deniers, lui, le vrai Denier qui sera donné en récompense aux ouvriers de la vigne : *Se regnans dat in præmium*. Sur l'hostie que le prêtre présente au guerrier, nous n'avons découvert aucune des figures ou lettres que l'on y gravait déjà à cette époque, comme le prouvent les fers à hostie de l'Anjou décrits par Monseigneur Barbier de Montault.

2° Le premier guerrier qui s'approche du prêtre est debout, les mains jointes, tendues vers la sainte hostie. Il est tout armé, revêtu du *haubert*, (cotte de mailles, jaque de mailles) tunique composée de chaînons ou anneaux de fer, descendant jusqu'aux genoux ; elle est recouverte d'une autre cotte en étoffe, dite *surcot*, cotte d'armes sans manches. Au lieu du *heaume*, casque solide en usage au moyen-âge, le guerrier a la tête couverte d'un bonnet de mailles, tombant sur les épaules. Les *gantelets*, *cuissards*, *jambières* sont du même travail que la cotte de mailles. Une large ceinture soutient une dague ; dans les bras du guerrier est une lance.

3° Le personnage placé dans la troisième niche n'est pas habillé comme le précédent. C'est cependant également un guerrier. Sur sa cotte d'armes, il porte une *armure*, toute en fer, ou plaques d'acier, solidement reliées entre elles, de la forme de longues écailles, et terminée sur l'épaule par un gracieux collet, dentelé tout autour. L'armure est serrée à la taille par une riche écharpe, élégamment nouée et tombant par devant. Les jambières sont en fer plein. Le guerrier tient dans sa main droite une lance, au bras gauche est attaché un bouclier rond et écaillé. Sur la tête, au lieu du bonnet de mailles, il porte le *heaume*, casque solide, dont la crête est enrichie d'un lézard rampant des plus gracieux. Ce soldat ne semble pas vouloir communier : Quel est-il ? Est-ce un chevalier, ou un simple écuyer accompagnant un grand personnage ?

Ces trois statues sont très remarquables par leur pose, la richesse de leurs vêtements, de leurs armures, le fini des détails, la finesse et la noblesse des têtes. Le gouvernement vient de les faire mouler, pour figurer au musée du Trocadéro.

II. *Raison de la place qu'elles occupent.* — La partie droite du mur intérieur qui encadre la grande porte d'entrée de la cathédrale est ornée

(comme la partie gauche), de 26 statuettes, disposées en sept étages, comme il suit : — 1er étage, de bas en haut, les trois statues que nous décrivons ; — 2me, saint Jean, entre deux disciples, disant : « *La cognée est déjà à la racine de l'arbre,* » comme l'indique l'arbre mort dans la racine duquel est enfoncée une hache ; — 3me, saint Jean reproche à Hérode et à Hérodiade leur commerce incestueux ; — 4me, saint Jean montre à deux de ses disciples un agneau debout sur le pan de son manteau : *Ecce agnus Dei ;* — 5me, un ange annonce à Zacharie, debout, à l'autel des parfums, la naissance de saint Jean ; sa mère est par derrière ; — 6me, Notre-Seigneur dans les flots reçoit le baptême de saint Jean ; deux anges étendent des linges ; au 7me étage, Notre-Seigneur, nimbé, prêche à la foule figurée par quatre personnages, dont deux sont assis ; deux disciples du précurseur demandent au Sauveur « *s'il est celui qui doit venir.* »

Le prêtre de la nouvelle loi, donnant la sainte communion en disant : *Ecce agnus Dei,* ne trouve-t-il pas sa place naturellement auprès du saint, auquel il emprunte ses paroles qui ont traversé les siècles. L'artiste semble avoir été très heureux de profiter de cet à-propos, pour représenter le plus grand de tous les sacrements, la Sainte Eucharistie.

III. *Interprétations diverses des trois statues.* — Nous venons de le dire, les trois statues rappellent parfaitement la *Sainte Communion* donnée aux fidèles dans l'Église catholique. Mais, indépendamment de cette idée principale, l'imagier n'a-t-il pas eu une idée secondaire ? Sans rien affirmer, hasardons quelques conjectures.

Le prêtre qui donne la sainte hostie ne serait-il pas là, dans la pensée de l'artiste, pour rappeler *Melchisédech,* réunissant la figure à la réalité ? Dans la porte à côté, l'on voit, en effet, d'autres figures ; *Isaac* portant, en croix, sur ses épaules, le bois de son sacrifice ; *l'Agneau pascal* ; l'Israélite marquant le *linteau* de sa porte du sang de l'agneau, etc. Comment ! Melchisédech, le roi de Salem, en chasuble du XIVe siècle, avec un ciboire à la main ? Ce ne serait pas la première fois que les artistes du moyen âge l'auraient ainsi représenté. Dans le *psautier* de saint Louis, manuscrit sur parchemin, de la Bibliothèque nationale, no 636, se trouve une miniature, reproduite en tête du XIXe volume du recueil des Historiens de

France. Elle représente Melchisédech, en évêque à longue barbe, avec chasuble XIIIe siècle, mitre, couronne ; il offre aux soldats d'Abraham, vêtus en chevaliers du moyen âge, le pain et le vin. La légende jointe à l'image ne laisse aucun doute à ce sujet. « *In hac pagina, exhibeatur quomodo Abrahamus offerat præbeatque captivos prædamque Melchisedech levitæ et episcopo, atque Melchisedech ei panem et vinum præbeat.* » Ce qui nous frappe dans cette miniature, c'est la ressemblance des personnages. Melchisédech porte la même chasuble que le prêtre de la cathédrale ; il tient dans la main droite un ciboire absolument semblable, et dans la gauche un pain rond, mais un peu plus fort que celui offert au guerrier de Notre-Dame. Les soldats d'Abraham ont tous des cottes de mailles, des jambières, des gantelets, etc., comme les guerriers de la cathédrale.

Etrange idée, dira-t-on, idée du moyen âge ; étrange si l'on veut, répondrons-nous, et du moyen âge, oui, car elle est vraiment digne de cette époque où l'on savait, par les figures les plus ordinaires, par de simples rapprochements exprimer les plus vastes conceptions et les vérités les plus importantes.

La vérité, en elle-même, échappe aux temps et aux événements : *Veritas Domini manet in æternum*; les expressions en peuvent varier, les hommes qui la réalisent dans leur conduite, peuvent différer, pour tout le reste, autant que le grand prêtre de Salem diffère d'un évêque ou d'un prêtre de la loi nouvelle, autant que le pasteur Abraham et ses serviteurs, transformés en soldats de circonstance, diffèrent de nos rois pasteurs des peuples et de leurs chevaliers ; les costumes comme les personnages seront autres, mais la vérité symbolisée est une, toujours la même; et l'artiste, voulant exprimer cette immutabilité d'une manière saisissante, transporte à son époque, par cette hardiesse, la grande idée qui explique et domine la scène d'Abraham et de Melchisédech : le pontife reçoit du monarque protection et secours temporels, mais le roi en retour reçoit du pontife la vie éternelle, énergiquement exprimée par le pain suprasubstantiel qui donne cette vie. C'était, dans la cathédrale du sacre des rois, tout à l'entrée, comme première idée qui se doit, en pareil lieu, présenter à l'esprit; c'était la grande affirmation par les deux testaments de l'alliance du sacerdoce et de l'empire, de l'autel et du trône : *Veritas Domini manet in æternum.*

C'est ainsi que le chrétien du moyen âge vient, par son œuvre, dire à notre

temps dans la Revue du *Règne du Christ*, ce que vaut la formule : *l'Eglise libre dans l'état libre*.

En admettant que les trois statues du portail de Notre-Dame sont dans la pensée de l'artiste, pour montrer que, dans cette image entre les deux sociétés civile et religieuse, le pontife donnera toujours plus qu'il ne reçoit, puisqu'il donne le pain de la vie éternelle, ne peut-on pas se demander encore si le tailleur d'images n'a pas voulu fixer son idée à une époque déterminée, la rattacher à un fait précis : *la sainte communion*, donnée, par exemple, aux chevaliers partant pour la Croisade, et qui, d'après les historiens, ne s'embarquaient qu'après avoir fait leur dévotion ? La cathédrale d'Ebbon, brûlée en 1211, fut relevée en 1212; les travaux furent continués pendant les dernières croisades; on ne parlait alors que de ces grandes manifestations de foi: les artistes eux-mêmes s'inspirèrent de ce qu'ils virent dans leurs voyages et se perfectionnèrent au contact des ouvriers étrangers; il ne serait donc pas étonnant que le sculpteur ait songé à en rappeler le souvenir. Il ne faut pas perdre de vue que le guerrier qui s'approche pour communier n'est pas dans les conditions ordinaires. Il est debout, coiffé, tout armé, la lance dans les bras, les mains couvertes de gantelets. Ce n'est pas ainsi que l'on vient à la Sainte Table. On ne comprend cette attitude que pour un guerrier qui part et que son suivant attend la lance au poing, le bouclier au bras.

Mais nous pourrions peut-être aller plus loin; puisque nous sommes dans le champ des conjectures, rien ne nous défend de l'explorer davantage. Le tailleur d'images, toujours en voulant figurer la sainte Communion, a peut-être désiré sculpter un fait historique, moins général, mais très glorieux pour la France, et bien à sa place dans la cathédrale des sacres, comme l'action du roi Philippe-Auguste au moment de la célèbre bataille de Bouvines.

C'était un dimanche, le 27 juillet 1214, Philippe-Auguste était sur le point de livrer le combat où il se couvrit de tant de gloire ; après avoir fait sa prière dans l'église du village, il donna ses ordres à l'armée : « et si avait, dit la *Chronique de Rains* (1) une capiele ou li rois tourna pour oïr messe,

(1) *Chronique*, manuscrit unique du XIIIe siècle, conservé à la bibliothèque du Roi, et édité par les soins de M. L. Paris, archiviste de la ville de Reims, chez Tachener, en 1837.

« car il estait encore matin, et le canta li Vesques de Tournay. Et li rois oï « messe, tout armé. Et quand la messe fu dite, si fist li rois aporter pain et « vin, et fist tailler des soupes et en mangea une. Et puis dist à tous ceaux qui « en tour lui estaient : — Je proi à tous mes boins amis qu'ils mangascent avec « moi, en ramembrance des XII apostles qui avec Nostre Seigneur burent et « mangierent. Et s'il y en a nul qui pense mauvaistie ne trecherie, si ne si « aproce mie. » — On ne peut mettre en doute ce fait, rapporté par la plupart des historiens. Plusieurs, il est vrai, déclarent absurde et controuvé ce qui suivit immédiatement, quand le Roi, déposant sa couronne sur l'autel, l'offrit au plus digne des seigneurs présents. Pour nous, nous avons indépendamment des témoignages des historiens, celui d'un chroniqueur du temps, de Rigord, chapelain du Roi, et celui peu connu, mais d'une grande valeur, de l'auteur qui, au XIIIe siècle, a écrit la *Chronique de Rains* (Reims).

Dans cette mémorable victoire de Bouvines, où se trouvaient Robert de Courtenay (1), Pierre de Reims (2), Gaucher de Châtillon, etc., les Champenois se distinguèrent d'une manière toute particulière. Ils prirent Ferrand, comte de Flandre que le roi triomphant ramena dans la capitale du royaume (3). Il n'y aurait donc rien d'étonnant que l'imagier de Notre-Dame ait voulu conserver le souvenir de ce fait si glorieux pour la France et pour Reims. Nous l'avons observé plus haut, le guerrier qui demande la sainte Communion est tout armé, prêt à livrer combat; il vient demander au Dieu des armées la force et le courage *da robur, fer auxilium* : ce n'est certainement pas un fidèle ordinaire. Le lecteur appréciera.

CH. CERF,
Chanoine de Reims.

(1) Mezeray.

(2) Pierre de Reims, surnommé l'*Achille Français*, Philippid, l. 2, p. 128; — Velly, t. III, p. 321; — Mezeray, Marlot, *Hist. de la citée de Reims*.

(3) Le comte était assis sur un char traîné par deux chevaux gris de fer : ce qui fit dire :

Deux Ferrans bien ferrez
Traînent Ferrand bien enferré.

NOTE DE LA RÉDACTION

Au point de vue esthétique, ce groupe est un des plus beaux chefs-d'œuvre du XIIIe siècle. Nous avons cru devoir, à ce titre, en offrir la primeur à nos abonnés. Au point de vue historique, ces statues sont presque contemporaines du grand fait de Bouvines, ou de quelques années postérieures. Ce fait, on le sait assez, — à part le cas d'ignorance *gratuite*, — c'est celui de deux cent mille Saxons et Germains écrasés par soixante mille Français qui venaient d'entendre la Messe et de communier en grand nombre, leur roi en tête ; la petite église sur les bords de la Marque, s'en souvient encore. Ce n'est donc pas sans raison que l'on a cru reconnaître Philippe-Auguste lui-même dans le guerrier qui va communier.

Il ne faut pas s'étonner que l'artiste n'ait représenté que trois personnages. L'art, lorsqu'il s'élève, simplifie, et représente toute une armée par une seule figure. D'autre part, il était impossible qu'une victoire pareille à celle de Bouvines n'eût pas inspiré un artiste chargé de décorer l'entrée royale de la basilique de la monarchie française. Il aurait manqué de génie s'il ne l'eût pas entrepris, et son œuvre est là pour nous dire s'il en manquait.

Bien des victoires *hors ligne* ont été dues à des *communions générales de chefs et de soldats*.

NOTICES SUR PLUSIEURS INSTRUMENTS DE PAIX

DE LA COLLECTION COUISSINIER

Explication de la planche XII.

L'instrument de paix ou *deosculatorium* n'est peut-être pas, comme usage, de toute antiquité dans l'Église ; il se pourrait que ceux dont nous allons donner la reproduction fussent des plus anciens, et nous ne remontons pas au delà du XIIIe siècle ou XIIe, au maximum.

Au moment qui précédait la Communion, primitivement la paix se donnait entre tous les assistants et passait des uns aux autres en se posant mutuellement les mains sur les épaules et accomplissant un simple mouvement de tête, comme font encore les ministres sacrés.

Dans certains monastères, par exemple à la Trappe, les religieux se présentent à la Communion un à un, en longue file, et à chaque mouvement en avant, celui qui vient de franchir le degré du sanctuaire se retourne et donne la paix, ainsi que nous venons de le dire, à celui qui le suit immédiatement.

L'usage fut introduit plus tard de se faire passer un instrument qu'on apportait de l'autel, ou bien le même ministre sacré le donnait à baiser à tous.

On sait le sens vraiment touchant de cette cérémonie si expressive pour l'âme qui sait comprendre, et si bien placée à ce moment de la Messe.

Jésus-Hostie vient de rendre à la Divine Majesté, en notre nom, au nom de tous les siens, par l'oblation de lui-même, *tout honneur et toute gloire ;* il vient de leur faire demander, pour eux-mêmes, le pain de chaque jour, car ils sont sa famille, et il veut qu'ils prennent part à ce royal festin que sa sagesse a préparé, où il se fait lui-même leur nourriture ; alors, toute sa préoccupation est de les assurer de cette paix qu'il est venu apporter au

monde et qu'il leur a méritée. Le prêtre la demande à Dieu pour les temps où nous vivons, il l'appelle sur toute l'assemblée, en faisant le mystérieux mélange du Corps et du Sang du Sauveur, il la lui demande à lui-même, l'Agneau de Dieu, il la réclame en quelque sorte de lui, quoique humblement, en vertu du don et de la promesse qu'il en a faits à ses Apôtres; et alors, avec le diacre son ministre, baisant l'autel, il semble aspirer cette paix de l'autel même où Jésus repose encore à titre de victime de propitiation et de paix ; il l'aspire pour la transmettre et la distribuer aussitôt à tout le peuple fidèle présent, de l'une ou l'autre de ces deux manières que nous venons d'indiquer. Il faut que chacun des participants à la divine Communion sente, au préalable, établie dans son cœur cette douce, cette délicieuse paix de son Sauveur, qu'il se sente lui-même tout plongé dans cette paix avec son Dieu et avec ses frères, qui lui permettra d'entrer dans la consommation d'unité que Jésus veut être semblable à l'unité qui règne entre les trois Personnes divines elles-mêmes.

Cette cérémonie, au moment de la Communion, ne semble-t-elle pas comme un écho du discours de la dernière Cène, comme un langage d'action qui nous révèle toutes les tendresses du divin Cœur? Et la *Revue du Règne* de celui qui veut régner par son Cœur, par l'amour, ne doit-elle pas une place à part à de tels *Monuments eucharistiques?* Ces courtes réflexions étaient, du reste, nécessaires pour faire mieux pénétrer le sens des divers sujets représentés sur les instruments de paix.

Parmi les instruments de ce genre dont nous allons donner la figure raisonnée, il en est un dont le sujet intérieur a disparu, ce qui permet de voir, par le vide du cadre délicatement travaillé, la poignée ou *manubrium*, en console à contre-sens caractéristique de ces sortes d'objets ; les autres, que nous avons pris de face, ou bien ont la même poignée, ou bien par une cassure visible, accusent sa disparition.

Nous étiquetons le cadre vide n° 1, sans avoir égard à son caractère moderne, parce qu'il nous sert d'introduction aux autres. Il restera accompagné sur la même feuille de deux autres en métal, dont un (n° 2) en cuivre n'est que l'intérieur d'un autre *deosculatorium*. On lit au-dessous **EJCE : ANGNVS : DEI**, et sur la partie postérieure du tombeau d'où nous est présenté le Christ nimbé, soutenu sous les bras par sa divine Mère d'un

côté, saint Jean de l'autre, on voit partagée en deux, à droite et à gauche, la date *15 – 11*. Au-dessus du Christ, et par derrière, les anges déploient le saint suaire, le baisent et pleurent amèrement : ce sont les anges de la paix, *Angeli pacis amare flebunt*. Cette pièce a été demandée pour figurer à l'exposition rétrospective de 1867.

Le n° 3 offre presque le même sujet. — Le Père éternel au tympan — un groupe d'anges autour de Notre-Seigneur. La plaque est en nickel, gravée par des acides et sans reliefs. Elle doit être un peu plus récente que la précédente. — L'architecture du cadre la classe en pleine renaissance.

Nous donnons isolément sous le n° 4, à cause de la similitude du sujet avec le précédent, une peinture sur bois à fonds doré, ayant servi d'instrument de paix. La photographie dans ces conditions ne pouvait réussir à bien rendre cette composition analogue à un tableau connu de Raphaël. Le tombeau d'où Jésus nous est présenté dans ce sujet et les autres analogues est une figure de l'autel et du tabernacle au moment de la Communion. Ici, c'est la croix qui s'élève sur la tête de la divine Victime ; elle porte la sentence de mort et, suspendus aux deux clous des mains, les fouets de la flagellation.

Le n° 5, qui nous offre de nouveau entre la Très Sainte Vierge et saint Jean, Jésus-Christ émergeant de son tombeau, est délicatement traité : c'est une œuvre de Renaissance, toujours prodigue en ornements.

Le n° 6, en cuivre, mais enrichi d'émaux, serait reconnu pour venir d'Espagne, quand même on ne le saurait pas, d'ailleurs. Sur un fond blanc, la Vierge, qui tient l'Enfant-Jésus, est enveloppée des rayons du soleil ardent, *amicta sole*. La lune, figure de l'Église, est sous les pieds du divin Enfant, placé en croix, au tympan.

LA DESTRUCTION DES SACRIFICES PAIENS

PAR LE SAINT SACRIFICE

Suite des Tapisseries de Rubens, à Madrid.

Explication de la planche XIII.

Rubens, après nous avoir montré le triomphe pacifique de l'Eucharistie sur les puissances du monde, nous en découvre ici un autre bien plus éclatant : *L'anéantissement des sacrifices impurs à l'approche du Saint-Sacrement.* Un jeune et svelte adolescent arrive portant d'une main une hostie sur un calice, et de l'autre main, tenant un faisceau d'éclairs ; il fait le geste de foudroyer un groupe de païens qui se disposent à sacrifier à Jupiter. L'un des prêtres est déjà tombé à la renverse. Les autres cherchent à entraîner leur victime, un bœuf blanc enguirlandé, si hardiment dessiné de front. La masse lumineuse du côté de l'Eucharistie lutte contre les ténèbres qui de l'autre côté s'amoncèlent devant le sacrifice ou la libation offerte à la statue de Jupiter, placée au fond du sanctuaire que la nuit enveloppe de ses ombres.

TAPISSERIES DE RUBENS A MADRID

La destruction des sacrifices payens par le Saint-Sacrifice.

XVII Siècle.

Beaux-Arts

LES ŒUVRES DE RAPHAEL

I

LE DIEU CACHÉ

Sur la croix, le Sauveur ne voilait que sa divinité, dans le Sacrement de son amour, on ne voit plus, en apparence, qu'un petit morceau de pain, qu'un peu de vin, et cependant il est là, s'offrant à nous, se donnant à nous, dans la plénitude de son Etre, et humain et divin. Il n'y a plus là même du tout, ni pain, ni vin, seulement leurs apparences sont conservées, afin de voiler le corps et le sang du Fils de Dieu qui leur sont pleinement substitués.

Sous cette apparence du pain, nous mangeons véritablement le corps qui fut formé dans le sein de la Vierge Marie, qui est mort pour nous sur la Croix et qui, pour nous aussi, est ressuscité. Et comme le corps de Jésus-

Christ est désormais inséparable de son âme et de sa divinité, en le recevant nous recevons en entier Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, venu pour s'incorporer à nous et nous incorporer à Lui.

Or, n'est-ce pas là le but définitif, et de toute la création et de la Rédemption ? Le Fils de Dieu se donne tout à nous, afin que nous soyons tout à Dieu ; et que nous donnant à Dieu, nous le donnions avec nous et que le donnant avec nous, nous offrions à Dieu un don qui soit digne de Lui et comme adoration et comme réparation : Jésus-Christ étant tellement à nous, en nous et avec nous que nous puissions dire dans un sens très vrai, eu égard à l'union que ce divin Sauveur contracte avec les hommes dans l'Eucharistie, que Lui, c'est nous, et nous, c'est Lui.

L'Eucharistie est, de plus, non seulement la commémoration du sacrifice de la Croix, elle en est la continuation à perpétuité, Jésus demeurant dans le divin Sacrement à l'état de victime aussi complétement, aussi efficacement qu'il l'a été sur la Croix, pour nous communiquer sans fin tous les fruits de son sacrifice.

Le fait seul de le recevoir corporellement, ne constituerait pas, il est vrai, si on ne le recevait que corporellement, cette parfaite union avec Dieu à laquelle nous sommes appelés dans le Sacrement d'amour. Mais cette union corporelle est le signe et le moyen d'une union spirituelle. A cette union spirituelle, le ministre de Dieu nous convie, ou plutôt Dieu nous convie par la bouche de son ministre, quand celui-ci nous adresse ces paroles : *Corpus Domini nostri custodiat* ANIMAM *tuam in vitam æternam.* Il ne dit pas : Que le corps de Notre-Seigneur garde votre corps, mais qu'il garde votre âme. Et comment la garderait-il s'il ne procurait une union d'âme à âme, et par l'âme du Fils de Dieu, une union éternelle avec sa Divinité. Il la garde non seulement dans un état d'union, mais dans un état d'unité, selon ces paroles du divin Médiateur : « Afin qu'ils soient un comme nous sommes « un. Je suis en vous, et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés « dans l'unité. » (Joan. XVII, 22, 23).

De la part de Notre-Seigneur, lorsque nous le recevons dans la très sainte Communion, le don de lui-même est complet, quant aux effets qu'il doit avoir sur notre âme comme sur notre corps. Que faut-il de plus ? Une suffisante coopération de notre part, coopération qui implique avec

l'acceptation du don qui nous est fait, le don absolu de nous-mêmes, car si Jésus se donne, c'est pour nous avoir; et par la plénitude des dons qu'il répandra alors en nous il nous rendra dignes de lui.

Cette coopération, cette acceptation de notre part et les effets qui s'ensuivent sont exprimés par les paroles que prononce le prêtre aussitôt après la Communion, pendant la première ablution : *Quod ore sumpsimus pura mente capiamus*. Il ne tient donc qu'à nous que le don fait de corps à corps que nous avons reçu par la bouche soit aussi un don fait à notre âme, non plus comme le don corporel qui cesse lorsque les saintes Espèces sont consommées, mais pour l'éternité, *ut de munere temporali fiat remedium sempiternum*.

Que c'est grand, que c'est complet, que c'est ineffable ! Dans l'Eucharistie, Dieu se cache, mais il y cache avec lui tout ce qu'il a fait de meilleur, de plus beau, de plus fécond, tout ce qu'il prépare de plus éclatant. C'est là véritablement l'abrégé de toutes ses merveilles. Là son règne est commencé, ce règne dont nous demandons chaque jour l'avènement, le voilà qui est au dedans de nous : *adveniat regnum tuum*, — *Regnum Dei intrà vos est* (Luc, XVII, 21). Il ne lui reste plus qu'à se manifester, *prospere, procede et regna !* qu'à se manifester dans tout son éclat. Nous serons donc dans le vrai en le célébrant avec toute la solennité dont nous sommes capables. Vienne donc la pompe des cérémonies liturgiques, vienne la plus haute poésie, viennent les chants les plus magnifiques, viennent les créations de l'art les plus splendides, célébrer à l'envi ce Roi qui se cache, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, oui ! mais aussi le Roi des cœurs, car s'il se cache c'est pour être plus accessible, pour mieux s'emparer des cœurs, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caché en nous. Il veut surtout régner sur les cœurs et régner par les cœurs. C'est pour cela qu'il retient sa puissance, sa grandeur ; que, dans sa Passion, il a laissé faire de lui tout ce qu'on a voulu ; c'est pour cela qu'il s'est fait agneau, qu'il a voulu être représenté comme un agneau, et un agneau immolé. C'est pour cela que, réduit encore à une bien moindre expression dans l'Eucharistie, il ne paraît plus qu'un faible morceau de pain. On le prend, on le laisse, là où on le pose, il y reste. Quel état de mort, d'anéantissement en apparence, et tout cela afin que se donnant à nous il obtienne que nous nous donnions à Lui.

II

LA FOI AU DIEU CACHÉ ; L'ART, FIDÈLE EXPRESSION DE CETTE FOI DEPUIS LES PREMIERS SIÈCLES JUSQU'A RAPHAEL

Dans l'Eucharistie, Dieu se cache, mais il appartient à l'Eglise de dévoiler, de célébrer ce Dieu caché, par l'éclat du culte qu'elle lui rend. Pourquoi l'art chrétien, dans le temps où il recevait plus directement ses inspirations de l'Eglise, n'a-t-il guère représenté l'Eucharistie que par des symboles qui voilaient la foi elle-même ? Il était bon sans doute de ne pas exposer nos augustes mystères aux profanations, aux fausses interprétations d'un monde infidèle et persécuteur, qui n'aurait pu en saisir le sens, mais il faut croire que les chrétiens trouvaient pour eux-mêmes des avantages dans ce mode de représentation, puisqu'ils l'ont conservé après que le christianisme fut devenu la religion dominante. Ne serait-ce pas pour entrer dans les vues de Dieu auquel il a plu de se tenir caché dans cet adorable sacrement ? On peut le croire jusqu'à un certain point, mais n'y a-t-il pas d'autres raisons ? n'est-ce pas que les symboles dont s'entourait le culte chrétien, à son origine, étaient si transparents pour les fidèles, que nul ne sentait le besoin de recourir à une expression plus explicite de la foi commune ?

Toute célébration des saints Mystères était en elle-même une fête eucharistique. Ces mystères dont les initiés pénétraient si bien le sens, à l'exclusion de ceux qui ne l'étaient pas, les tenaient dans une situation privilégiée qui avait ses charmes. Partout dans les représentations qu'ils avaient sous les yeux, ils voyaient la pensée de ce don sacré que le Sauveur nous fait de lui-même, de cette transformation merveilleuse de nos principales productions alimentaires en son corps et en son sang. C'est là ce que leur disaient ces représentations sommaires du miracle de Cana, alors si fréquentes ; des deux colombes becquetant une grappe de raisin ; et mieux encore quand ces oiseaux symboliques étaient affrontés en regard du *Chrisme*, car le nom de Jésus-Christ ainsi exprimé, c'est dans le langage ordinaire le Christ, lui-même, et le Christ posé devant les colombes, c'est-à-dire en présence des fidèles, n'est

bien là que pour leur servir de nourriture. Il en était de même des brebis en présence d'un vase rempli de lait, ou encore du monogramme sacré. Un pain sur un autel avait, à lui seul, cette signification; signification qui devenait plus explicite, s'il s'y joignait un poisson, et qui pouvait aussi être exprimée uniquement par le poisson. *Bois, mange*, est-il dit dans la célèbre inscription d'Autun. La multiplication des pains annonçait la diffusion extrême de cette nourriture sacrée qui se dispense à tous les fidèles à la fois. Quand Daniel est dans la fosse aux lions et que le prophète Habacuc lui apporte un pain, n'est-ce pas là encore la figure du pain eucharistique qui alimente les chrétiens avec une efficacité souveraine, spécialement au temps des persécutions, pour leur donner la force de résister à toutes les épreuves? Caïn et Abel offraient-ils leurs présents, c'est-à-dire des épis ou des raisins d'une part, un agneau d'autre part; Adam et Ève recevaient les mêmes symboles, les chrétiens y voyaient également des emblèmes eucharistiques.

Au moyen âge, l'Eucharistie était plus hautement célébrée, mais non sans voile, par la grande composition de la *Divine liturgie*. Quand on voyait tous les anges qui, à Chartres, par exemple, tout autour de la noble cathédrale, formant un cortège triomphal, portent tous les emblèmes, tous les insignes qui glorifient le divin triomphateur, et les vases eucharistiques en particulier, est-ce qu'on ne pensait pas surtout, en effet, au triomphe que Jésus remporte dans son Sacrement d'amour?

Il vint un temps, néanmoins, où on n'y pensait peut-être plus assez. Les anciens symboles n'étant plus guère en usage, les nouveaux modes d'expression n'étant pas assez répandus, le culte eucharistique n'avait plus assez d'aliment. Il arriva alors, comme il arrive toujours lorsqu'une vérité chrétienne de grande importance est obscurcie par l'hérésie, l'Eglise la relève par une définition doctrinale et cette vérité apparaît avec plus d'éclat qu'elle n'en avait jamais eu. Au XIIIe siècle, le souffle divin qui gonfle les voiles de la barque sacrée inspira à l'Eglise l'établissement de la fête du Saint-Sacrement.

Les révélations de la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, à Liège, le miracle de Bolsène et d'autres circonstances vinrent converger vers ce but, au moment où, de ces nuées d'hérétiques, Vaudois, Albigeois, Patarins, Cathares, qui étaient apparus de toutes parts, s'élevaient d'odieux blasphèmes

contre la présence réelle ; lorsque le doute pénétrait au sein même du sanctuaire.

Alors saint Thomas d'Aquin révéla qu'en lui le sublime théologien était doublé d'un admirable poète, et, de son cœur, jaillirent ces hymnes qui nous pénètrent et nous ravissent.

L'art rivalisa-t-il aussitôt avec la poésie pour entrer dans cette nouvelle voie ouverte à toutes les nobles inspirations ? On sera mieux en mesure de répondre à cette question quand seront plus avancées les études que va provoquer cette *Revue,* où l'on se propose de relever spécialement tout ce qui a été fait pour accroître les splendeurs du règne eucharistique. Dès à présent, on peut dire que la cathédrale d'Orvieto, dans laquelle a été déposé le corporal imprégné du sang sacré à Bolsène, est en grande partie un monument élevé sous l'impulsion du miracle, qui plus tard est devenu le sujet de l'un des chefs-d'œuvre de Raphaël. Probablement, en effet, on n'aurait pas tant fait dans cette petite ville, si l'on n'eût été stimulé par l'honneur de posséder la précieuse relique, pour rendre cet édifice l'un des plus remarquables de l'Italie, sous le triple rapport de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Mais à part le rétable à tableaux en émail où sont représentées toutes les circonstances du fait miraculeux, rien de ce qui attire l'admiration à Orvieto n'a trait directement au Saint-Sacrement. Mais Orvieto même nous fait songer au peintre angélique qui, sur la fin de sa vie, vint tracer dans cette église quelques-unes de ces figures qui nous donnent sur la terre un avant-goût du ciel, et nous étant dit qu'un pinceau si pur devait être admirablement préparé pour nous faire goûter le Pain des Anges, nous nous sommes demandé ce qu'il avait fait pour l'honorer. Nous avons remarqué alors que, de la part de Fra Angelico, cette vive dévotion qu'il avait pour la personne de son adorable Sauveur s'était manifestée dans ses œuvres, relativement au Crucifix, plus que par rapport à la divine Eucharistie. L'Eucharistie contient en réalité le Dieu dont le Crucifix nous offre seulement une image. Mais l'artiste ne peut présenter le Saint-Sacrement lui-même qu'à l'état d'image, et les deux images : celle du Crucifix et celle de l'Hostie consacrée, ayant au fond la même signification, elles peuvent servir également bien pour diriger nos affections vers le Seigneur Jésus, en tant qu'il est mort pour nous, qu'il se

donne à nous, et si l'on veut demander au pieux dominicain des modèles, pour les sentiments que doit inspirer la présence de Dieu dans le Sacrement de son amour, on peut les trouver dans les expressions qu'il a données aux saints représentés en regard de Jésus crucifié.

Mais ce n'est pas là l'objet que nous nous proposons en ce moment ; en recherchant les représentations que le Beato Angelico a directement consacrées à l'Eucharistie, il ne nous revient à la mémoire que la Communion des apôtres dans les deux séries de la *Vie de Notre-Seigneur* qu'il a exécutées, l'une dans les cellules de son couvent de Saint-Marc, à Florence, l'autre, sur les panneaux de l'armoire destinée à la sacristie de l'église de la Trinité, dans la même ville, panneaux aujourd'hui conservés dans la galerie de l'Académie. Dans les deux représentations, les apôtres sont agenouillés, et le divin Maître leur distribue le pain sacré, comme le font aujourd'hui les prêtres qui tiennent sa place en faisant communier les fidèles.

Le pieux artiste n'a point imaginé ce mode de représentation ; on en trouve des exemples, avant lui, mais il lui a imprimé une saveur qui n'appartient qu'à lui seul. Par leur candeur, par leur piété, les Apôtres semblent des enfants qui font leur première communion. Malgré quelques maladresses d'attitude, on peut dire que cette scène est délicieuse ; mais le recueillement même qu'on y respire lui imprime un caractère tout intime : il semble que Jésus est encore là le Dieu qui se cache. Or, nous recherchons de la part de l'art une solennelle manifestation qui corresponde à l'éclat d'une procession du Saint-Sacrement, quand le vicaire de Jésus-Christ pouvait parcourir les colonnades de la place du Vatican, et, porté lui-même sur un trône, promener en triomphe le souverain Roi, voilé sous les apparences sacramentelles ; une manifestation qui réponde à ces paroles : *Quantum potes tantum aude* !

Avec tous les dons, les plus précieux de tous, dont avait été comblé le pieux artiste, on ne voit point qu'il eût reçu ceux qui lui auraient été nécessaires pour tenter avec succès une si grande entreprise. Cette mission était réservée au génie de Raphaël. Elle eût été remplie plus parfaitement si Raphaël avait eu la sainteté de Fra Angelico, mais nous ne recherchons pas uniquement ce qui aurait pu être fait de mieux, nous voulons aussi faire en sorte

d'apprécier ce qu'un grand génie toujours rempli d'inspiration chrétienne, malgré ses défaillances, a pu nous laisser de vraiment digne d'admiration et de vraiment propre à exciter notre dévotion pour le divin Sacrement de nos autels.

III

RAPHAEL APPELÉ A INTERPRÉTER LA FOI DE SON SIÈCLE AU DIEU CACHÉ :

Les Stanze et la Personnification de la Foi.

Quand nous nous sommes arrêtés à la pensée de rechercher dans les œuvres de Raphaël ce que le grand artiste a fait pour honorer l'Eucharistie, nos souvenirs s'étaient portés de prime abord sur trois des grandes compositions des *Stanze : la Dispute du Saint-Sacrement*, la *Messe de Bolsène* et l'*Incendie du Borgo*. Où avions-nous pris, quant à ce dernier tableau, que le saint pape Léon IV avait arrêté l'incendie dont il s'agit en élevant le Saint-Sacrement au devant des flammes, tandis qu'au dire de l'histoire, il ne fit pour accomplir ce miracle qu'élever la main et bénir? C'est là, en effet, ce que Raphaël a représenté, mais si secondairement, dans un tel lointain, qu'il est facile de s'expliquer comment, après avoir vingt fois, cent fois peut-être, considéré avec soin ce tableau, on soit resté sous l'empire d'une méprise relativement à une particularité qui, principale en elle-même, peut sembler dans le tableau n'être qu'un détail. Quant à nous, il a fallu pour nous amener à rectifier nos souvenirs un motif spécial qui nous déterminât à examiner le fait même qui aurait dû être le sujet du tableau, et qui n'en a été, à le bien prendre, que l'occasion.

Au reste, que le miracle ait été obtenu par une simple bénédiction papale, ou que le Saint-Sacrement soit intervenu, le tort de l'artiste est le même et il témoigne comment ce qu'on admire justement dans ce tableau, comme montrant Raphaël en état de lutter avec Michel-Ange même, quant à la qualité maîtresse de son gigantesque rival, repose en même temps sur une sorte de décadence dans l'ordre moral et religieux.

Le sujet vous conviait à exprimer des beautés d'un ordre supérieur; vous obtenez plus facilement des louanges en montrant votre habileté à surmonter des difficultés pratiques. C'était l'écueil contre lequel Michel Ange lui-même s'était heurté dans son fameux carton de la guerre de Pise. Ce n'est pas qu'il n'y ait, bien plus dans les scènes trop prépondérantes de l'*Incendie de Borgo*, que dans le carton de Michel-Ange, avec des beautés de formes et d'attitude, des beautés plus grandes encore d'expression et de sentiments. Mais ces scènes dramatiques n'ont qu'un rapport éloigné avec la bénédiction papale, et il en serait de même du Saint-Sacrement. S'il était intervenu, on pourrait dire qu'il a été trop insuffisamment glorifié par l'artiste.

En voyant ainsi la pente sur laquelle a glissé Raphaël, on comprendra mieux comment nous nous réjouissons qu'il ait été appelé, dans une période moins avancée de sa vie, à exécuter les grandes œuvres où il s'est si bien honoré, en honorant les mystères eucharistiques, qu'elles marquent l'apogée de son génie en tant que génie chrétien.

La *Dispute du Saint-Sacrement* est, par son sujet, par la manière dont ce sujet a été compris et exécuté, une œuvre véritablement splendide. Nous ne dirons pas cependant que cette grande œuvre soit sans imperfections. Bien plus parfaite, mais dans un genre plus modeste, dans un genre tout intime, est la figure allégorique de la Foi en contemplation devant le calice et l'Hostie sacrée, qui se voit aussi au Vatican. On sait que peinte en grisaille sur la *predella* qui originairement servait de support à la *Descente de croix* du palais Borghèse, elle est associée aux deux autres Vertus théologales et accompagnée, comme chacune d'elles, de deux *génies* qui, par leurs physionomies et leurs attitudes, complètent l'expression de son caractère.

Cette douce et pénétrante figure, tenant à la main les emblèmes eucharistiques, les considère avec un amour qui tourne à l'attendrissement. Par là on supplée à ce qui manquerait à la *Charité* dont elle est voisine et qui, exprimant avec une effusion sans pareille l'amour du prochain, laisserait un peu trop dans l'ombre l'amour de Dieu qui l'inspire, si la *Foi* ne montrait aussi bien avec quelle ardeur elle aime ce qu'elle croit. Dans ces conditions on ne pouvait mieux faire que de lui proposer comme objet les mystères du Sacrement d'amour. Jusqu'alors, plus généralement, on avait cherché plutôt, en personnifiant la Foi, à lui imprimer une simplicité éclairée et pleine de con-

fiance, une humble docilité, la sûreté dans la possession, une fermeté à toute épreuve. Ces sentiments ont été reportés par Raphaël sur les deux *Génies* accessoires, mais quant à la *Foi* elle-même, dès lors qu'elle pénètre dans les profondeurs de ce mystère où Dieu se cache surtout pour se faire aimer, le peintre était conduit par la clairvoyance de son génie à recueillir pour la rendre tout ce qu'il avait ressenti et observé de plus pur dans l'amour. Il en a été de même de son *Espérance* qui aspire à ce qu'elle croit, à ce qu'elle aime, comme sa *Foi* aime ce qu'elle croit. Dans cet ordre d'idées et de sentiments, il devait se rapprocher autant que possible de Fra Angelico, et en effet il serait difficile de décider si, dans la circonstance, il ne l'a pas égalé pour la suavité, pour la vérité des affections qui font les saints, ou plutôt il faudrait être saint soi-même pour bien distinguer ce que le disciple de saint Antonin aurait pu faire de mieux sous ce rapport que le disciple du Pérugin.

(A continuer). GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.

DOCUMENTS

CATALOGUE DU MUSÉE EUCHARISTIQUE

DE PARAY-LE-MONIAL

(SUITE)

41. LE SAINT-SACREMENT PRÉSENTÉ PAR DES ANGES ET DEUX SAINTS. — Esquisse d'Annibal Carrache. Saint Laurent et saint Philippe de Néri montrent le Saint-Sacrement apparaissant dans une gloire d'anges.

Sur toile, 0m50 larg., sur 0m88 haut.

41 *bis*. Copie du même tableau par un des élèves du Carrache.

42. LE SAINT-SACREMENT AU MILIEU DES FLEURS. — Par *Daniel Zeegers*. Les œuvres de ce peintre étaient autrefois très estimées. L'Eucharistie dans un ostensoir entouré d'une guirlande de fleurs.

Sur toile, 0m70 larg., sur 0m97 haut.

43. L'EUCHARISTIE AUX PREMIERS SIÈCLES. — Tableau byzantin XIe siècle. Saint Pierre et saint Paul tiennent un tabernacle ouvert. Au milieu du tabernacle et sur l'autel, un *calice*.

Sur bois, fond d'or, 0m30 larg., sur 0m45 haut.

Note : Ce tableau peut fournir avec les deux suivants la preuve du développement de la *dévotion au Sacré-Cœur* à travers les âges.

44. LA PIÉTÉ AU MOYEN AGE. — Ecole de Gênes, XIIIe siècle. Les saints et saintes en adoration devant la plaie du côté de Notre-Seigneur. Au bas, au premier plan, le calice de la Passion.

Sur bois, fond d'or, cadre renaissance, 0^m^30 larg., sur 0^m^40 haut.

45. LA TRANSSUBSTANTIATION. — De *Henri de Culmbalch*, XVIe siècle. Disciple le plus distingué d'Albert Dürer. Messe pontificale : Un pape est à l'autel et fléchit le genou avec une angélique expression de foi et d'amour ; des cardinaux et des évêques sont agenouillés sur le marchepied de l'autel. Le sang jaillit de la plaie du côté du Christ et remplit le *calice*.

Sur bois, fond d'or, cadre gothique. 0^m^72 larg., sur 0^m^90 haut.

46. « LA DISPUTE » DU SAINT-SACREMENT. — D'après Raphaël, au Vatican, bonne copie attribuée à Nicolas Mignard (1605-1668). Avignon.

Note : Dispute veut ici dire : Discussion théologique, joute des intelligences pour exalter l'Eucharistie.

Sur toile, 1^m^95 larg., sur 1^m^42 haut., avec cadre du temps.

47. NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST COMMUNIANT LES APOTRES. — Original d'*André Sacchi*.

Sur toile, 1^m^35 larg., sur 0^m^98 haut.

48. NOTRE-SEIGNEUR COMMUNIANT MIRACULEUSEMENT LES MARTYRS. — Original du *Padouan* (Alexandre Varotari, 1590-1650), et provenant de la galerie du *cardinal Patrizi*. Les martyrs, liés aux piliers d'un cachot souterrain, sont visités de Notre-Seigneur, qui les communie de sa propre main.

Note : Dans les actes des martyrs, ces visites du Christ à ses témoins se représentent souvent, ainsi pour saint Denys à Montmartre (*Musée de Toulouse*), comme pour saint Clément, à Ancyre *(voir Ott)*.

Sur toile, 1^m^60 larg., sur 1^m^22 haut.

49. SAINTE ANASTASIE APPORTANT LA SAINTE EUCHARISTIE AUX CHRETIENS. — Ecole de Florence XVIe siècle. Sainte Anastasie avait une piété remarquable pour porter le Saint-Sacrement aux chrétiens incarcérés pendant les grandes persécutions. Elle est ici représentée entrant dans un cachot où gît le divin Rédempteur après sa Passion. D'une main, par un geste expressif, elle montre le Christ étendu dans la mort, et de l'autre main, elle élève son calice qu'elle montre aux chrétiens, comme pour les préparer à la vie éternelle.

Sur toile, 1^m^12 larg., sur 1^m^70 haut.

50. SAINT IGNACE ET SAINT FRANÇOIS-XAVIER AUPRÈS DU SAINT-SACREMENT. — Original de *Sasso Ferrato* (J.-B. Salvi, 1605-1685) provenant de la galerie du cardinal *Patrizi*. Les deux saints, vêtus de surplis et d'étole, assistés de deux anges, sont agenouillés et adorent le Saint-Sacrement exposé.

Sur bois, 0^m^27 larg., sur 0^m^35 haut.

51. SAINTE CLAIRE D'ASSISE AVEC SES RELIGIEUSES. — Ecole italienne. Sainte Claire, entourée de ses filles spirituelles, montre aux anges le saint Ciboire à la vue duquel les ennemis du Christ ont été terrassés. Les phalanges angéliques se prosternent en admiration.

Sur cuivre, 0^m^16 larg., sur 0^m^21 haut.

52. LA SAINTE FAMILLE ACCUEILLANT SAINTE CLAIRE. — Ecole italienne. La sainte portant la tourelle s'approche de la Sainte Vierge qui montre la tourelle à l'enfant Jésus, le divin Enfant sourit.

Sur cuivre, 0m16 larg., 0m20 haut.

53. SAINT AMBROISE NOMMÉ ÉVÊQUE DE MILAN. — Original de *Camoncini*. Pendant la célébration du saint sacrifice de la Messe, un ange pose la mître sur la tête de saint Ambroise. Autour de lui, le Chapitre assemblé.

Sur toile, 0m27 larg., sur 0m32 haut.

54. UNE SAINTE PORTANT LE SAINT-SACREMENT. — Original de *Charles Maratta*. Peut-être sainte Thérèse, en allusion à son zèle pour la Sainte Eucharistie.

Sur toile, 0m48 larg., sur 0m64 haut.

55. SAINT FRANÇOIS DE BORGIA RENONÇANT AUX GRANDEURS.— Original de *Sirani*. Le capitaine général de la Catalogne foule aux pieds les vanités du sceptre et de la couronne, par amour pour le Saint-Sacrement.

Sur toile, 0m49 larg., sur 0m65 haut.

56. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE DEVANT LE SAINT-SACREMENT. — Original de *Guido Reni*. Des anges lui apportent l'Eucharistie, dans sa solitude. Cette miniature achevée a appartenu à la galerie des princes de Santa Croce.

Sur cuivre, 0m37 larg., sur 0m46 haut.

57. SAINT SÉBASTIEN, SAINT JACQUES, SAINT NÉPOMUCÈNE ET SAINT FRANÇOIS DE PAULE. — Esquisse attribuée à *Charles Maratta*. Les quatre, avec leurs emblèmes caractéristiques, implorent la sainte Eucharistie devant un tableau que des anges soutiennent.

Sur toile, 0m42 larg., sur 0m29 haut.

58. SAINT JOSEPH ET SAINT NICOLAS INSTITUANT UNE CONFRÉRIE. — Original de *Corrado*. Les deux saints choisis comme patrons d'une confrérie du Saint-Sacrement sont représentés au premier plan. Ils indiquent aux anges de placer un tableau sur l'autel. Le tableau que les anges apportent figure un ostensoir en gloire.

Sur toile, 0m62 larg., sur 0m50 haut.

59. SAINT BONAVENTURE, SAINT ROCH ET D'AUTRES SAINTS. — Esquisse attribuée à *Maratta*. Ces saints, groupés autour du Saint-Sacrement, figurent les patrons qu'une autre confrérie du Saint-Sacrement s'est choisis.

Sur toile, 0m31 larg., sur 0m24 haut.

60. SAINT CHARLES BORROMÉE AU PIED DU TABERNACLE. — Ecole italienne.

Sur bois, 0m32 larg., sur 0m38 haut.

61. LA COMMUNION DE SAINT JÉROME, d'après le tableau de *Louis Carrache*.

Sur toile, 0m52 larg., 0m89 haut.

62. UN SAINT FRANCISCAIN DEMANDANT LA CESSATION DE LA PESTE. — Original de *Pierre de Cortone*. Un ange apparaît au ciel, et remet son glaive au fourreau. Sur le premier plan, le saint viatique est administré aux pestiférés.

Sur toile. 0m39 larg., sur 0m44 haut.

63. LA GRACE OBTENUE PAR SAINT VINCENT FERRIER. — Original d'*Augustin Carrache*. Saint Vincent Ferrier ayant célébré la Messe pour la guérison d'une malade agonisante, un ange apparaît avec la réponse de la grâce accordée.

Sur toile, 0m43 larg., sur 0m60 haut.

64. NOTRE-SEIGNEUR AU JARDIN DES OLIVES. — Attribué à *Annibal Carrache*.

Sur toile, 0m70 larg., 0m94 haut.

65. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE REÇOIT LA VISION DU CULTE DU SACRÉ-CŒUR. — Esquisse espagnole, attribuée à *Murillo*. La Sainte Trinité montre à saint François *le Sacré-Cœur* entouré des instruments de la Passion. Autour de ces instruments, tous les saints et les anges. Quatre pontifes offrent au Sacré-Cœur des enfants, probablement les prémices futures du genre humain. Au bas, saint François en extase répand, de ses plaies, des rayons de grâces, sur les divers ordres qu'il a fondés. Ce tableau, *antérieur aux manifestations de Paray*, provient de la galerie du cardinal Patrizzi.

Sur toile, cadre de l'époque, 0m60 larg., 0m75 haut.

66. LE SACRÉ-CŒUR ET L'EUCHARISTIE. — Copie attribuée à *Pompeo Battoni*. Le restaurateur de l'école romaine moderne, 1708-1787. Notre-Seigneur montre son Cœur. Les anges présentent l'Eucharistie et le Calice.

Sur toile, 0m31 larg., sur 0m40 haut.

67. L'INTERCESSION DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER. — Ecole française, XVIIIe siècle. Le saint, en adoration devant le Saint-Sacrement, obtient une grâce pour une famille.

Sur toile, 0m75 larg., sur 1 m. haut.

68. SAINT JEAN-BAPTISTE ET SAINT PASCAL. — Ecole romaine, XVIIIe siècle. Le précurseur du Christ montre au berger Pascal, qui tient sur ses bras un agneau, la sainte Eucharistie, et semble lui dire : *Ecce Agnus Dei !* Voilà l'Agneau divin ! Au dessous cette légende : *Quem paschalis habet, Præcursorque indicat, Agnum — sub panis specie spectat uterque pius.*

Sur toile, 0m99 larg., sur 1m37 haut.

69. L'HEURE DE L'AGONIE. — XIIIe siècle, Ecole primitive de Florence. Un ange présente la croix et la couronne d'épines, un autre ange présente le calice au Christ nimbé. Au revers, un sceau grand-ducal.

Sur toile, cadre de l'époque gothique, 0m83 larg., sur 0m96 haut.

70. LA SAINTE COMMUNION DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE. — Original de *Camoncini*. Le duc et la duchesse de Mantoue présentant leur fils à saint Charles Borromée à la Sainte Table. Au revers, un *sceau*.

Sur toile, 0m45 larg., sur 0m55 haut.

71. LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE DEVANT LE SAINT-SACREMENT. — Esquisse de *Scarsellino de Ferrare*. Les Docteurs écrivent sur leurs rouleaux de parchemin, en fixant l'Eucharistie du regard, comme pour y chercher l'inspiration divine.

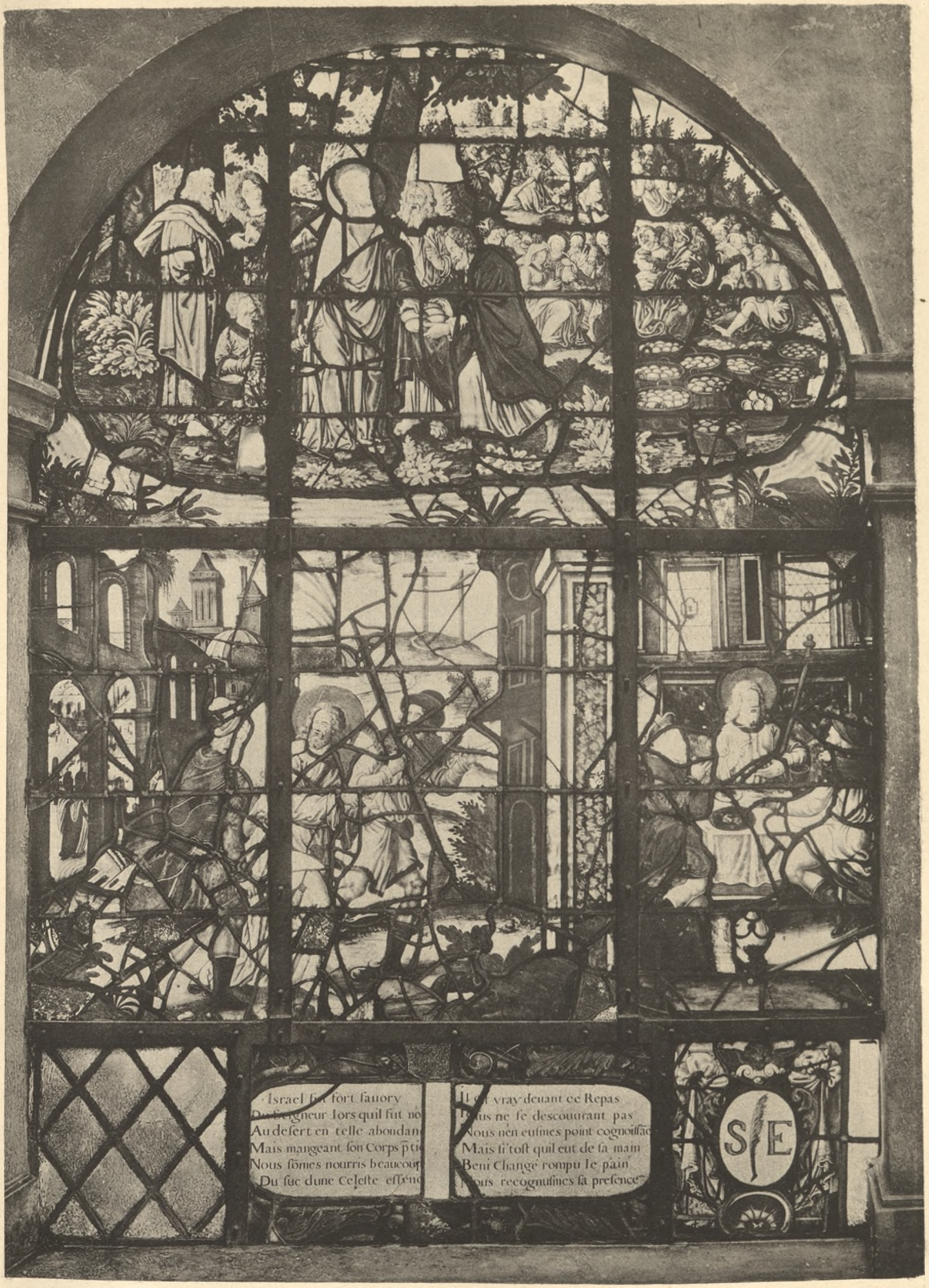
Sur toile, 0m36 larg., sur 0m36 haut.

(A continuer).

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

Lyon. — Imp. Jevain, rue Sala, 42



VITRAUX DE S^{T} ETIENNE DU MONT

La multiplication des pains au désert. Deux scènes de l'histoire des disciples d'Emmaüs

XVII Siècle.

D'après les cartons de Nicolas Pinaigrier contemporain de Jean Cousin.

Nos quidem sperabamus — Nous espérions !

Celui qui avait été salué à sa naissance l'Enfant du miracle, Celui que Dieu avait gardé, pendant près de trois quarts de siècle, contre les haines de l'enfer, et peut-être contre des complots homicides, celui qui disait naguère : *par leurs prières ils m'arracheront à la mort*, vient de nous être enlevé quand il venait de nous être rendu.

Vos desseins sont impénétrables, Seigneur ;

Nos courtes vues en sont troublées.

De Jérusalem, *vision de paix et de salut*, nous voilà cheminant vers Emmaüs (*conseil timide*), et rejetés vers toutes les hésitations.

Mais les *humbles serviteurs* de votre règne n'en sont point là pour longtemps : *à la fraction du pain*, leur regard s'illumine et s'attache à vous.

Ils disaient tout à l'heure : *nous espérions, nos quidem sperabamus.*

Chacun dit de nouveau : *j'espère.*

Celui qui vous a si bien servi, règne auprès de vous et nous avons au ciel, avec saint Louis, un protecteur de plus de la France catholique, qui voit mieux de là-haut ses intérêts, et qui de là-haut, les servira mieux, les servira selon toute la plénitude de ses saintes intentions, incomprises des hommes ici-bas.

La Direction de la Revue, prend ses mesures pour faire connaître davantage combien *Henri V* fut, comme saint Henri et saint Louis, *un grand serviteur du règne*, et elle espère, en faveur de ses lecteurs, puiser dans ce but, aux meilleures sources.

Il en est qui ont cru de leur devoir de faire retentir tout aussitôt le vieux cri monarchique : *Le roi est mort, vive le roi.*

Il en est qui ont pensé que c'était au retour de Goritz seulement que ce cri serait entièrement à sa place ; alors on aurait eu le temps de voir l'héritier du droit, le soumettre à Dieu, de qui seul il émane.

Nous, sans attendre, nous avons pu dire et nous avons dit :

Le Roi est mort ;
Vive le Roi immortel des siècles.

LE RÈGNE
DE JÉSUS-CHRIST

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

Lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque du Puy :

« *Evêché du Puy, 26 mai 1883.*

« *En rentrant au Puy, exténué et tout à fait à bout de* « *forces, d'une tournée pastorale (qui paraît bien devoir être la* « *dernière), je trouve la première livraison de votre belle et* « *intéressante revue :* **le Règne de Jésus-Christ**. *Le rapide coup* « *d'œil qu'il m'a été possible de donner à cette publication a suffi* « *pour me faire juger combien elle mérite toutes mes bénédictions* « *d'Évêque et mes meilleurs vœux pour le succès de cette utile* « *entreprise.*

« *Je vais appeler le rédacteur de notre* **Semaine Religieuse,** « *lui transmettre l'exemplaire que vous m'avez envoyé à titre* « *d'hommage, pour qu'il donne à l'apparition de cette Revue* « *la publicité et les recommandations désirables.*

« ✝ P., *Évêque du Puy.* »

Le 27 juillet 1883, une belle *Conférence sur le Règne de Notre-Seigneur* était donnée au Musée de Paray, par le R. P. Sanna Solaro, S. J. (1), de Nice, devant les pèlerins italiens, revenant de Lourdes. Trois Evêques d'Italie assistaient à la conférence avec 130 pèlerins. Le P. Sanna, après avoir expliqué le but de l'œuvre du Règne, a signalé les trois moyens de l'étendre proposés par M. le Commandeur Acquaderni, et qui ont été adoptés :

1° Le pèlerinage italien, après avoir fait ses offrandes de 88,000 francs au sanctuaire de Lourdes et d'une pierre à l'église de Montmartre, veut laisser à Paray un souvenir de son passage, au Musée Eucharistique.

2° Le centre eucharistique de Bologne établira une section spéciale pour correspondre avec le Musée de Paray et faire tracer la *Carte des Miracles d'Italie*.

3° *La Société des Fastes et des Monuments de l'Eucharistie*, dont le P. Sanna a exposé le projet de formation (et dont il sera parlé à la fin de cette livraison), recevra en Italie l'appui et le secours des catholiques.

Après la séance, et après avoir visité en détail le Musée, Leurs EE. Révérendissimes Nosseigneurs les Évêques italiens ont donné à l'Œuvre, en la bénissant dans les termes les plus généreux, les trois lettres approbatives que voici :

Lettre de S. E. R^me^ Monseigneur Henri Carfagnini, Évêque de Gallipoli (Italie).

Paray-le-Monial, 27 luglio 1883.

« *Ella non potea trovare, a parer mio, mezzo più atto a far*
« *toccar con mano la sovranità di Nostro Signor Gesù Cristo,*
« *che riunendo insieme tutte le belle cose che ci ha mostrate,*
« *giacchè esse parlano all'occhio ed al cuore. Il suo museo è*
« *un'opera che, quando a Dio piacerà di dargli tutto lo sviluppo*
« *che può avere, sarà eminentemente capace d'infiammare i cuori*

(1) L'auteur de la Description des peintures de la chapelle du Pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, a Nice, *représentant l'histoire de la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus, et suivie de notes explicatives sous forme d'abrégé historique de cette même dévotion.* Monaco, imprimerie, rue de Lorraine, 13, 1882, in-8°, 37 pages. Nous recommandons vivement aux amateurs ce bel ouvrage, comme le plus complet sur la question iconographique de la dévotion au Sacré-Cœur.

« *all'amore di Nostro Signore, ed a farlo quindi riconoscere a*
« *vero Sovrano del cielo e della terra. Epperò non posso non bene-*
« *dire e l'opera stessa, e gli autori che Dio ha scelti per darle*
« *compimento.*

« ENRICO, *Vesc. di Gallipoli.* »

Paray, 27 juillet 83. — Vous ne pouviez, selon moi, trouver de moyen plus apte à faire toucher de la main la souveraineté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'en réunissant ensemble toutes les belles choses que vous nous avez montrées, parce qu'elles parlent aux yeux et au cœur. Votre Musée est une œuvre qui, lorsque Dieu daignera lui donner toute l'étendue qu'elle peut avoir, sera éminemment capable d'enflammer les cœurs d'amour envers Notre-Seigneur, et à le faire reconnaître par conséquent comme le vrai Souverain du ciel et de la terre. C'est pourquoi je ne peux point ne pas bénir et l'œuvre elle-même, et les auteurs que Dieu a choisis pour sa réalisation.

Lettre de S. E. R^me^ Monseigneur François Trotta, Évêque d'Ariano, Pouilles (Italie).

Paray-le-Monial, 27 luglio 1883.

« *Ho visitato il suo Museo Eucaristico, che mira il nobile*
« *scopo di veder Gesù in Sacramento regnare da Sovrano*
« *sull'unque intelligenza, sul cuore riconoscente dei figli di Adamo*
« *e financo sulla natura insensata. Sembra che la Divina Provvi-*
« *denza abbia alle SS. VV. affidato un si nobile incarico, ed ho*
« *fiducia che i suoi sforzi saranno coronati di lietissimo successo.*
« *La prego ad accettarne le mie congratulazioni ed il più vivo*
« *desiderio che il Cuor di Gesù benedica cotest' opera, la quale*
« *non poteva aver sede più opportuna di quella nella quale Gesù*
« *manifestò alla B. Margherita le delizie del suo amore.*

« † FRANCESCO TROTTA, *Vescovo di Ariano di Puglie, Italia.* »

Paray, 27 juillet 83. — J'ai visité votre Musée Eucharistique qui a le noble but de voir Jésus au Sacrement régner en Souverain sur toute intelligence, sur le cœur reconnaissant des enfants d'Adam, et jusque sur la nature insensible. Il semblerait que la Divine Providence ait chargé Vos Seigneuries d'une si noble entreprise, et j'ai la confiance que vos efforts seront couronnés d'un très heureux succès. Je vous prie de recevoir mes félicitations, avec le plus vif désir que le Cœur de Jésus bénisse cette œuvre, qui ne pouvait avoir de siège plus opportun que celui où Jésus manifesta à la B. Marguerite les délices de son amour.

Lettre de S. E. R^me^ Monseigneur Bartolomeo Ortolani, Évêque d Ascoli in Piceno (Italie).

Paray-le-Monial, 27 lugl'o 1883.

« *L'idea di una* **Società de' Fasti e Monumenti dell'Eucaristia** *in*
« *appoggio all'opera del* **Museo e della Rivista del Regno di Gesù Cristo**
« *è cosa eminentemente utile et che fa onore ai Congressi Euca-*
« *ristici.*

« *Io me ne consolo ben di cuore con Lei, e prego il Signore*
« *que La conforti nella santa perseveranza e La consoli ne' risul-*
« *tati dell'opera sua.*

« † BARTOLOMEO ORTOLANI, *Vesc. di Ascoli in Piceno.* »

Paray, 27 juillet. — L'idée d'une *Société des Fastes et des Monuments de l'Eucharistie*, à l'appui de l'œuvre du *Musée et de la Revue du Règne de Jésus-Christ*, est une chose éminemment utile et qui fait honneur aux Congrès Eucharistiques. Je m'en réjouis avec vous, et prie le Seigneur de vous affermir dans la sainte persévérance et de vous consoler par les résultats de votre entreprise.

DOCTRINE

LA ROYAUTÉ EUCHARISTIQUE

DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

(SUITE)

III

ROYAUTÉ THAUMATURGIQUE DE L'EUCHARISTIE

§ 1. — Accomplir des miracles, soit dans l'ordre intellectuel, par la prophétie (1) ; soit dans l'ordre physique, par la dérogation locale et momentanée à quelque loi du monde ; soit dans l'ordre moral, par un pouvoir absolu qui maîtrise et change les cœurs, c'est posséder une souveraineté véritable, puisque c'est là pour l'homme être plus grand que sa nature ;

(1) Nous ramenons la prophétie au miracle comme à son genre, parce qu'elle en possède le triple caractère. Elle est : *une action insolite faite contre les lois de la nature et due à la puissance de Dieu.*

c'est même aux yeux des hommes, s'acquérir un droit à l'exercice de la royauté.

Joseph explique à Pharaon le sens mystérieux des vaches, des épis vus en songe : Celles-là et ceux-ci annoncent également sept années d'abondance et de fertilité, suivies de sept années de stérilité et de disette. Aussitôt, Pharaon de s'écrier : « Joseph, puisque Dieu vous a manifesté l'avenir, où pourrais-je trouver quelqu'un d'une sagesse semblable à la vôtre ? Je vous donne l'autorité sur ma maison. Quand votre bouche s'ouvrira pour commander, le peuple entier s'empressera d'obéir. Je n'aurai au-dessus de vous que le trône et la qualité de roi. Je vous le dis : Gouvernez toute l'Égypte » (1).

Daniel, dans un langage magnanime, interprète devant Balthazar les mots pleins de menace, tracés par une main invisible sur les murs de la salle du festin. Au lieu de s'irriter, le roi ordonne que le prophète soit revêtu de pourpre, qu'on lui mette un collier d'or au cou. Puis, il fait publier que Daniel occupera, à l'avenir, le troisième rang dans le royaume (2).

Parlerai-je des miracles dans l'ordre physique? Le pouvoir de les accomplir fait de l'homme, au témoignage du Très-Haut, un dieu pour ses semblables ; il le rend avec Dieu, un roi, même des rois.

Joseph, par son savoir prophétique, était devenu le père de Pharaon (3) ; Moïse, par la puissance que le Seigneur lui communique, en est le dieu (4). Il est le dieu de Pharaon, dit Rupert, parce qu'il commande aux éléments (5).

Cette puissance lui donne une supériorité politique : Pharaon, malgré son autorité et les forces dont il dispose, est réduit à céder ; elle produit une sorte de miracle dans l'ordre moral ; car voici, contrainte au bien, la volonté d'un monarque dont le cœur demeure obstiné dans la haine du bien.

§ 2. — La royauté thaumaturgique est donc, devant Dieu et devant les hommes, une réalité. Hâtons-nous de la décerner, dans toute sa suréminence, à l'hôte auguste de la Très Sainte Eucharistie.

(1) *Gen.*, c. 41, v. 39, 40, 41.
(2) *Dan.* c. 5, v. 29.
(3) *Gen.*, 45, 8.
(4) *Exod.*, 7, 1.
(5) « *Imperando elementis, deus eris Pharaonis.* » *Apud. Cornel. a Lapid.* in h., l. *Exodi.*

Le miracle est la condition, le mode d'être, la loi du monde eucharistique : il est sa cause, il est son essence, il est son effet. Les prodiges que l'Eucharistie contient dépassent l'intelligence même des anges. Ceux qu'elle produit ont rempli l'histoire de l'humanité, multiplié sur le sol chrétien les monuments et les fêtes, enfanté des héroïsmes de tout genre, peuplé le ciel d'élus.

« Seigneur, disait saint Cyprien, ravi par quelques-unes des merveilles eucharistiques, vous êtes vraiment le Dieu qui opère les prodiges. Maintenant, je cesse d'admirer l'ensemble harmonieux d'un monde où tant de corps, mutuellement équilibrés par l'action de leur masse, demeurent suspendus dans l'immensité qu'ils parcourent. Ne vois-je pas un homme mortel, s'il est revêtu du caractère sacerdotal, soutenir, avec deux de ses doigts, le souverain Seigneur de la terre et des cieux ? Voilà ce que j'admire ! Que m'importent désormais les mines d'un or précieux, les perles d'une beauté céleste, le secret qui préside à la formation des perles et de l'or ? J'ai bien d'autres questions à me faire. Quelqu'un m'expliquera-t-il la conception de la perle divine dans la nacre brillante et toujours pure des espèces sacrées ? Quelqu'un me dira-t-il comment la toute-puissance et la gloire sont réduites aux dimensions étroites, à l'humble apparence d'une hostie ? Anges, avouez tous que ces mystères vous dépassent ! » (1).

« Il n'est point, disait saint Thomas, de mystère qui me ravisse comme celui d'un Dieu très grand renfermé dans ce qu'il y a de plus petit. Voilà le plus grand des miracles accompli par la toute-puissance. Ici, ce n'est plus l'admiration que j'éprouve, mais la stupeur » (2).

(1) « *O domine, vere tu es Deus qui facis mirabilia! Desinit mens mea jam admirari, quo pacto mundi hujus structura, in qua tanta moles ponderibus librata suis, ut canit poëta, suspensa in aëre pendeat : sed hominem mortalem sacerdotali charactere insignitum admiror, qui duobus digitis terræ cœlique dominum in liturgia eucharistica appendit. Sub torridâ æstu solis terra, pretiosas auri latere venas, inter cruda conchylia cœlo dignas gigni margaritas non admiror ; sed quod potens ille et dives Dominus, in parva sphæra hostiæ et inter specierum conchylia denuo parturiatur, id captum excedit etiam angelicum.* » *S. Cyprianus, sermo de Nativ. Domini.*

(2) « *Miror omnipotentem in cunabulis, miror quomodo Verbo Dei caro adhæserit, quomodo incorporeus Deus corporis sui tegumentum induerit. Miror denique maximum in minimo, miraculum ab ipso factorum maximum : hic solus me complectitur stupor.* » S. Th.

Appliquons ce langage à chacune des merveilles de l'Eucharistie. Que dire alors de leur ensemble ? Comment louer l'excès de sa grandeur, saisir la perfection de son harmonie ?

Le coup d'œil général auquel nous nous bornons ici exclut tout examen de détails. Nous réservons à plus tard, avec l'aide de Dieu, tout développement dogmatique. Le point de vue historique est l'objet spécial des travaux de notre Revue.

Il nous reste toutefois à donner une explication.

Le miracle, dans la rigueur du terme, est une opération sensible par laquelle Dieu déroge, d'une manière transitoire, aux lois de la nature. Mais, les merveilles qu'entraîne la Consécration échappent à nos sens ; de plus, la dérogation qu'elles produisent est constante ; elle a ses lois dont le retour permanent établit un cours ordinaire de l'extraordinaire. Ne faut-il donc pas leur refuser le nom de miracles ?

« Le mot miracle, selon son étymologie, répondrons-nous d'après Suarez, caractérise les événements qui sont le plus de nature à exciter l'admiration. Or, la transsubstantiation est non seulement miraculeuse, mais elle renferme la réunion de toutes les merveilles de Dieu. Rien n'est plus de nature qu'elle à exciter l'admiration. Qu'importe si l'habitude et l'inattention empêchent cet effet ! Cette difficulté donc repose sur une question de mots, la réalité du miracle ne souffre ici aucun doute. Aussi le Docteur Angélique range-t-il l'Eucharistie parmi les miracles de la Toute-Puissance » (1).

Enfin, si notre nature a des sens, l'homme surnaturel a les siens, ceux que donne la foi : ils surpassent de beaucoup les premiers, suppléent à leur

(1) « *Denique solet quæri, an hoc opus dicendum sit proprie miraculum ; aliqui enim theologi negare videntur... et ratio est quia quod consuetum est, et quasi ordinaria lege statutum, non est miraculum... quia miraculum dicitur quasi admirationem inducens : quod autem ordinaria lege, et consuetudine fit, non efficit admirationem. Alii vero existimant hanc conversionem dicendam esse miraculosam, quibus favet.* D. Thomas, 2.2, q. 1. a. 8 ad. 6. —*Et ratio est, quia hoc opus non solum est admirabile, sed etiam est compendium quoddam admirabilium operum Dei, unde de se natum est causare maximam admirationem, licet per accidens fortasse in fidelibus, vel propter consuetudinem, vel quod non satis attente rem considerant, hunc effectum non habeat. Sed hæc controversia est de modo loquendi, res enim de se satis constat.* » Suarez, in. 3. p. Disp. 50, sect. 8, n° 11. Vives, tom. 21, p. 173.

défaut, atteignent avec certitude les ineffables et merveilleux secrets que dérobent les voiles eucharistiques.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons nommé la troisième royauté, thaumaturgique ou du miracle.

Et maintenant, nous pouvons, ô Pain vivant descendu des cieux, ô Dieu présent dans l'Eucharistie, jeter à tes pieds une triple couronne !

Je dis la jeter à tes pieds : car nos faibles efforts sont indignes de toi ; ils ne sauraient ajouter un rayon au soleil de ta tête divine.

Nos pensées sont timides, nos paroles impuissantes : nées comme nous de la terre, elles s'élèvent difficilement vers le ciel.

Mais, ô Dieu bien-aimé, rends-toi en notre nom les hommages que nous voudrions te prodiguer ; emploie, pour te louer, les pensées et les mots dont nous désirons nous servir.

Pose toi-même sur ta tête le riche diadème d'influence vitale, d'autorité sacerdotale, de puissance absolue que nous te décernons.

Apparais-nous radieux de la triple auréole du pain qui vivifie, du sang qui rachète et purifie, du miracle qui opère en maître.

Ce diadème, en toi, ô Dieu, c'est ta propre excellence, c'est toi-même.

Sur nos autels, à l'heure du sacrifice, il fait notre assurance, notre joie : car il rappelle ton crédit médiateur.

Brillant au fond des tabernacles, son suave éclat nous attire ; il nous invite à réclamer quelque effet de ton pouvoir suprême.

Quand tu viens dans nos cœurs, il nous couronne, il imprime au front transfiguré d'une âme, engraissée de ta substance, comme un reflet adouci de ta royale majesté.

UN ANCIEN PROFESSEUR DE GRAND SÉMINAIRE.

(A continuer.)

D'après cliché Robardet *Photog. Goupil et Cie, Paris.*

LE JOUR DU TRIOMPHE DE L'EUCHARISTIE

Tableau du Musée Eucharistique de Paray-le-Monial, attribué à Schedone.

NOTICE SUR LE R. P. DREVON

FONDATEUR DE LA COMMUNION RÉPARATRICE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES DE PARAY-LE-MONIAL

(FIN)

L'HOMME DE DÉSIRS. IL MEURT SUR CES MOTS : FRANCE ! FRANCE !

AVANT-PROPOS DE CETTE DERNIÈRE PARTIE DE LA NOTICE

Celui qui a tenu la plume jusqu'ici était un ami d'enfance. Comme tel, parvenu au point où il en est de son sujet, il cesse par lui seul de le connaître entièrement.

Sur cette nature simple, un peu vulgaire à première vue, mais généreuse, désintéressée, le Maître du jardin de l'Église, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ avait inséré d'un plant divin. Ceux qui ont vécu intimement avec Victor Drevon les dernières années de sa vie ont vu s'épanouir des

fleurs, il leur a été donné de reconnaître des fruits qui étaient, de plus en plus, les fleurs et les fruits de cette insertion divine. L'ami des premiers jours lointains n'a plus rencontré que par intervalles, et pour de courts instants, son ami. Aussi a-t-il cessé déjà, dans le numéro précédent, de tenir toujours la plume. Dans celui-ci, il la laissera le plus souvent à d'autres mains : ce ne sera plus l'ami d'enfance, mais le frère d'armes qui reçut dans ses bras le chevalier tombé au champ d'honneur; celui qui tint devant son regard mourant, non pas l'épée au lieu de la croix, mais la croix, véritable épée des luttes de la vie, à qui seule il fallait demander la victoire à l'heure de la suprême agonie.

I

« Il fut vraiment le chevalier du *Règne*, ne craignant qu'une chose : de ne pas être à la peine. Engageant son action aux avant-postes, content d'y succomber et de laisser l'honneur de la victoire aux autres; toujours le premier et toujours debout; et, fût-il seul, jamais hésitant : entraîné et soutenu par une force indomptable, celle du zèle; couvert d'une impénétrable armure, celle de la foi, et de la foi la plus vive, il allait toujours et quand même; le cœur bouillant, le cerveau froid, il osait entreprendre, mais il avait su auparavant mesurer chacune de ses entreprises; débordant de mépris et de haine contre le mal sous tous ses aspects, il l'attaquait de face, mais plein de compassion pour les malheureux et de sympathie amoureuse pour le bien insulté ou blessé, abandonné, gisant à terre, il accourait dégager, relever, couvrir de son corps, de son cœur, les blessés du *Règne*.

Il était fier de combattre pour la gloire de Dieu, et du reste, sûr de vaincre en luttant pour l'Église.

A l'intrépidité il faut ajouter un second caractère : une modestie si parfaite et devenue si naturelle en lui que ceux qui ne l'ont pas connu pourront difficilement s'en faire une idée, et ceux qui l'ont connu ne le reconnaîtraient point sans ce trait non moins distinctif.

Nous avons dit que sa place était *en avant*, aux avant-postes, *à la peine* : tant qu'il vécut, ce fut sa place. A lui les travaux, les humiliations, les déboires de la première heure; il ne fut jamais à l'honneur. Simple, droit et modeste, il se regardait avec mépris et se tenait comme tout naturellement au-dessous de tous. Devant ses supérieurs et devant la règle de la Compagnie de Jésus, il obéissait avec son exactitude militaire, mais aussi avec une humilité d'enfant et la respectueuse dépendance du serviteur. Dans les œuvres, son action était puissante, irrésistible; lui, on ne le voyait pas. Il n'était pas regardé avec curiosité, ni regardé comme un saint, ni comme un ascète : les foules venues, il disparaissait; elles croyaient être venues d'elles-mêmes. Mais qui dira au prix de quels sacrifices l'instrument caché avait mis en mouvement ces foules avides de voir le Sacré-Cœur ?

De tels mouvements, comme celui de 1873, ne se font qu'au prix du sang et d'un sang héroïque et pur : il y mit de son sang dans le secret et devant Dieu.

Mais pour le connaître, il faut pénétrer à l'intérieur de cette âme si forte, et l'on y verra sous sa rudesse militante ces tendresses ravissantes, enfantines qui font si bien sous l'écorce du guerrier.

Envers le Sacré-Cœur, surtout, la Sainte Vierge et le Pape, elles étaient vives et jaillissantes, industrieuses et communicatives.

Pour lui, vivre à Paray, baiser la terre de Lourdes ou baiser la poussière de Rome, c'était toucher aux portes de la céleste Jérusalem.

Lorsqu'il eut connaissance des apprêts pour le centenaire de Voltaire, savez-vous aussitôt ce qu'il imagina pour consoler le cœur de Pie IX ? *Une réparation et un acte d'amende honorable* dont le monde chrétien n'avait pas certainement jusque-là présenté de pareils. Pendant trois mois les communions s'élevèrent *à deux millions*, qui furent déposées aux pieds du Saint-Père. Acte réparateur, imposant et terrible aux enfers, passé inaperçu aux yeux des méchants, mais certainement vu et pesé au ciel : l'avenir en connaîtra peut-être la portée.

Mais, s'agissait-il d'une fête de Marie, ce jour-là tout devait la bénir, exalter son amour par un respectueux recueillement ou par des transports d'allégresse.

Longtemps à l'avance, pour la fête de l'Immaculée-Conception, les prières, les fleurs, les couronnes et les lampes étaient prêtes, disposées par ses soins, de manière à ce que soudain l'on fût surpris de clartés éblouissantes et de feux partout se croisant.

L'Immaculée-Conception, pour lui, c'était la délivrance de toute peine, de tout chagrin.

Il fallait que, pour cette fête, la Communion Réparatrice, toute entière, fît chaque année une croisade pour ravir ses joies au ciel.

Des appels réitérés étaient lancés à la vapeur, chaque associé recevait tout d'un coup des centaines de petites feuilles volantes. Tantôt des images, tantôt des prières, tantôt des vers, devaient se répandre, se lire, se réciter et se chanter. Combien de fois, par ces simples stratagèmes, dont il arrivait qu'on se moquait, n'arrivait-il pas aussi qu'il obtînt des succès surprenants.

Témoin, la croisade de la *Médaille Miraculeuse* qu'il lança, en deux mois, à six cent mille personnes dont beaucoup, peut-être, jusqu'alors, n'avaient jamais touché une médaille de la Vierge. Il n'y a qu'à lire la petite brochure où sont relatés les faits de la propagation de cette croisade pour juger de son succès.

Pour le Sacré-Cœur surtout, son amour débordait : le nombre d'images polychromes qu'il en fit répandre est vraiment incalculable. Il avait jusqu'à 24 planches dont il faisait tirer sans cesse des reproductions. Il fut le premier à signaler aux fidèles : *la grande promesse du Sacré-Cœur*, de la pénitence finale pour les neuf communions des premiers vendredis de mois.

Aussi, à cause du Sacré-Cœur, quel amour de sa part, quel respect pour Paray-le-Monial ! Qui au monde l'aima, cette petite bourgade, plus que lui? Un jour qu'il était question de l'en éloigner, il pleura. Ce fut la seule fois que son cœur céda à une émotion personnelle.

Et, à cause du Sacré-Cœur encore, quel amour pour la France ! Il comptait vraiment sur elle, à tel point que, devant lui, il ne fallait pas trop parler des défaillances : on était mal venu devant lui de douter de la sève française : ses yeux jetaient des éclairs lorsqu'on parlait de Charlemagne, de saint Louis, de la Pucelle. Il était convaincu d'un rétablissement total de l'ordre chrétien dans le monde, par l'épée de la France.

Aussi la voulait-il toute entière aux pieds du Sacré-Cœur de Jésus, son roi.

De là, les trois cents bannières qui, sous les voûtes du sanctuaire de Paray, venues de toutes parts, redisent sans cesse les acclamations des foules qui les apportèrent : *Cœur de Jésus, sauvez la France !*

Et quel cœur battit plus à l'unisson du Sacré-Cœur ?

Si l'arbre doit se juger à son fruit, qui partagea comme lui et consola les divines amertumes? *Sitio !* J'ai soif des cœurs, avait dit Jésus au Calvaire, et redit-il encore du fond des tabernacles depuis dix-huit siècles. — Et voici qu'un homme obscur, un ouvrier de la dernière heure, vient et dit : « Eh bien ! moi aussi, j'ai soif de ta propre soif, et je viens la désaltérer. Oh ! mon Jésus, tu veux que tes fidèles communient, c'est là ce qu'il te faut surtout pour répondre à ta soif et corriger le fiel et le vinaigre dont l'on t'abreuve. Je ferai communier, j'apprendrai à communier *par amour, autant de fois que l'obéissance le permettra,* surtout à le faire *avec ferveur*, pour réparer les outrages faits à ton corps et à ton sang. Je vais tenter l'impossible pour te satisfaire. Tu auras dix mille communions *ferventes* par jour, dix mille, vingt mille... quarante, soixante mille ! » Et Jésus les a eues, et son serviteur les lui a données.

L'homme qui a osé dire cela au Seigneur et a pu le faire, est-ce un ascète ? est-ce un saint ? — Dieu seul le dira..., mais ce fut à coup sûr : *Le chevalier intrépide du Saint-Sacrement, le chevalier « sans peur et sans reproche » du Règne du Sacré-Cœur.*

II

Au commencement de l'année 1881, dont le P. Drevon ne devait voir que les premiers mois, la *prédiction* qui lui avait été faite sur l'extension prodigieuse de son œuvre principale était pleinement réalisée (1). La Communion

(1) Ce que Dieu avait montré à une de ses servantes était devenu le sujet de la médaille et de la gravure symbolique de la Communion Réparatrice. La même personne, connue par d'autres grâces surnaturelles et par des ouvrages fort estimés sur l'Eucharistie, avait prédit que le fondateur ne mourrait pas avant d'avoir vu son œuvre établie sur la surface entière du globe.

Réparatrice comptait de trois à quatre millions d'associés, dont les communions se chiffrent par 80,000 chaque jour. Elle était affiliée à presque tous les ordres et à un nombre très considérable de communautés. Il y eût eu sans doute de quoi faire dire *assez : satis est, Domine,* à quelque autre ambition humaine dont le rêve eût été de se reposer sur ses lauriers.

Mais telle n'était pas l'ambition de l'apôtre.

L'apôtre dit toujours et sans cesse aux labeurs : *Amplius, amplius,* davantage, davantage. Quoi que l'apôtre ait fait, il s'estime un serviteur inutile et l'apôtre est dans l'apostolat, comme Daniel, l'homme des insatiables désirs ; c'est ainsi que Dieu veut le trouver, surtout à l'heure du salaire. A quelque heure qu'il ait été appelé, Dieu a soin de lui donner, vers le soir plus que jamais, l'esprit de la onzième heure.

Il ne nous sera pas aisé de dire tout ce que proposait de nouveau au fondateur de la Communion Réparatrice venu à l'âge de cinquante-un ans, selon le besoin des circonstances, son imagination rajeunie, ravivée à ces sources dont il est dit : *qui bibent me, sitient iterum* (Eccl. 24-29).

Nous donnons de nouveau sur ce sujet la parole au plus assidu témoin, au coopérateur de ces dernières saintes entreprises, confident privilégié de ses plus intimes pensées.

« Nous avons dit l'immense amour de l'apôtre pour le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur, son amour véhément pour la France, et sa conviction d'un prochain rétablissement de l'ordre chrétien dans le monde par la France vouée au Sacré-Cœur de Jésus.

« A ces trois circonstances se rattachent les projets d'œuvres qu'il a laissés, les unes assez avancées, les autres à promouvoir vaillamment pour la gloire du Divin Cœur.

« Nous ne parlerons pas de ces projets pour l'embellissement de la ville de Paray, des abords de la chapelle de la Visitation qu'il voulait élargir, ni de la maison de Retraite pour les prêtres et les laïcs, ni de l'*Eglise votive des Nations* au Sacré-Cœur, qu'il voulait construire longtemps avant qu'il fût question de Montmartre. Ce projet, largement conçu et vigoureusement mené, était déjà en bonne voie d'exécution ; il fut suspendu pour laisser faire et achever la grande œuvre française de réparation nationale. »

Tous ses projets d'embellissement de son cher Paray-le-Monial ne sont pas restés inexécutés. On lui attribue cette élégante chapelle qui joue un rôle important dans les processions aux flambeaux, sur la belle avenue de la route de Charolles. Dans des temps meilleurs et plus sûrs, il faudra rendre cette chapelle définitive sur la donnée première.

Un autre projet va sembler chimérique, mais il ne l'eût pas été longtemps si celui qui l'avait conçu eût assez vécu. Sur la colline qui domine, au nord, cette même route, devait se dresser la statue gigantesque de Jésus découvrant son cœur. Une idée, suggérée au P. Drevon, lui avait souri : faire le piédestal de cette statue des plus beaux échantillons empruntés aux étages géologiques. Certes, le granit de Verosvres n'eût pas été oublié! Symboliser ainsi la divine économie de la nature, ou plutôt de son Auteur qui, dès les plus longs âges écoulés avant l'homme et sans l'homme, préparait le piédestal du Roi de la création, par l'Incarnation le Dieu fait homme; montrer ainsi en Jésus-Christ, sommet de l'humanité, le sommet de la nature physique en même temps que le trait d'union de la terre avec le ciel.

Nous venons d'interrompre l'exposition des désirs, réalisés en partie.

« Nous nous bornerons à citer encore ici les projets qu'il voulait rattacher à sa dernière création, *le Musée et la Bibliothèque Eucharistiques;* nous indiquerons plus loin ses vues en faveur de la France.

En rassemblant à Paray-le-Monial, en grande quantité, des matériaux eucharistiques, que voulait-il? Son but n'était pas d'accumuler pêle-mêle des livres et des tableaux pour la curiosité. Bien loin de là. Il avait un projet autrement vaste, qui consistait à faire de Paray-le-Monial un centre général d'*apostolat eucharistique :* apostolat par le livre, le tableau, l'image et la parole, consacrés à l'exaltation de l'Eucharistie.

Il faisait de Paray-le-Monial, qu'on nous permette l'expression, une pompe aspirante et foulante de la sève eucharistique jusqu'aux extrémités du monde. Ce que le cœur est pour l'homme, ce que le Sacré-Cœur est pour l'Eglise, Paray-le-Monial devait le devenir, selon lui, pour l'apostolat de l'avenir, l'apostolat du règne eucharistique du Sacré-Cœur.

Voilà le but à atteindre; voyons par quels moyens il pensait y parvenir.

Homme *pratique* et homme de *calcul*, et non pas seulement *idéaliste*, il hésita longtemps avant de se lancer dans une telle entreprise.

Dans les *Œuvres,* il savait bien se garder des illusions ou des chimères, si faciles et si perfides, qui lancent d'abord et qui arrêtent court les projets les plus utiles et les meilleures intentions. Il combina donc longtemps les chances de réussite avec les obstacles à franchir, n'entreprit rien sans avoir consulté beaucoup et voyagé beaucoup, pour se faire une idée du jugement que porteraient des hommes compétents sur le plan qu'il avait formé.

Il paraît que ce jugement fut définitivement favorable, puisqu'il se résolut à élever son édifice, ou du moins à en commencer les premières assises en 1876.

Il annonçait déjà, au Congrès de Favernay, dans un appel chaleureux, son intention de collectionner *les Miracles eucharistiques,* avec l'aide de ses nombreux associés.

En 1879, *la Correspondance de la Communion Réparatrice* publiait un article sous ce titre : *Fondation d'une Bibliothèque et d'un Musée eucharistiques à Paray-le-Monial.* On y donnait un aperçu général sous ces quatre rubriques : 1° Pensée première; 2° commencement d'exécution; 3° vues et espérances de l'avenir; 4° concours demandé.

Il mena à bonne fin, grâce à son indomptable énergie, *la première partie de son programme.*

Il s'agissait de *créer une œuvre* chargée de révéler aux amis et aux ennemis du Christ-Roi, et de prouver par des faits et des monuments irrécusables, l'influence profonde, universelle, supérieure de l'Eucharistie, d'en manifester l'irrésistible, comme aussi l'indomptable puissance. Il fallait :

1° Recueillir d'abord les *Miracles eucharistiques,* pour en faire une galerie iconographique, qui, plus tard, devait servir à former des Albums avec des cartes, pour l'enseignement dans les écoles catholiques. Au grand avantage de leur foi, les enfants s'y fussent habitués à voir, dans le Dieu de leur première Communion, le Dieu vrai maître du monde. Hélas! à quelle tyrannie des programmes officiels les écoles libres elles-mêmes ne sont-elles pas condamnées maintenant!!

La puissance thaumaturgique de l'Eucharistie a échappé jusqu'à présent aux yeux des chrétiens, parce qu'aucun essai n'a été tenté pour rendre cette puissance *visible,* pour ainsi dire, par l'exposition historique de la force miraculeuse du Saint-Sacrement.

2° Former une *bibliothèque choisie* du Très Saint-Sacrement, c'est-à-dire des ouvrages qui ont traité *avec respect* ou scruté *avec amour* le mystère des autels. Et cela, pour que des écrivains d'élite soient engagés peu à peu à entreprendre des études approfondies de l'*Histoire sociale de l'Eucharistie*.

La Puissance sociale de l'Eucharistie a également échappé, jusqu'à nos jours, aux investigations scientifiques, parce que des matériaux suffisants dans cet ordre d'idées n'avaient pas été réunis en nombre assez considérable.

3° Former un *Musée eucharistique*.

L'influence de l'Eucharistie sur le progrès des Beaux-Arts a, elle aussi, trop échappé aux investigations esthétiques, parce que l'éveil n'avait pas été donné sur ce point si important.

On le voit : rien qu'avec ces trois moyens d'affirmer et de rendre évidente la triple suprématie de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, — dans son triple domaine :

— *Thaumaturgique*, c'est-à dire dominant la matière, les éléments et les forces naturelles;

— *Social*, c'est-à-dire commandant l'organisme social, le mouvement, l'équilibre et le progrès des forces libres ;

— *Idéal*, c'est-à-dire dirigeant le mouvement des arts, les industries, les découvertes et les inventions.....

Des bases solides, inébranlables, étaient acquises pour la manifestation éclatante et la défense du *Règne de l'Eucharistie dans le monde*.

Il ne manquait plus qu'un organe pour donner une voix à tous ces témoignages : c'est la tâche réservée à la revue LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST, projetée aussi par le P. Drevon, quoique peut-être il ne lui eût pas donné ce titre.

Et ainsi, l'Eucharistie apparaissait une *Puissance*, compénétrant depuis dix-huit siècles le monde inconscient, et, tout en le compénétrant, le dominant encore de la hauteur du firmament.

Par Elle, sous sa force réparatrice, vivifiante et féconde, toutes les forces individuelles, les puissances sociales, les arts civilisateurs ont été faits des instruments dociles, dans le concert universel que la création toute entière doit chanter au Seigneur.

Cette action étant ainsi manifestée, et l'Eucharistie sortait *triomphante* de l'horrible ingratitude des derniers siècles. Elle sortait *consolée*, *confessée*, *exaltée* après l'affreux blasphème des impies : « *Ecrasons l'infâme* ! » Elle sortait *libre* et *sereine* au milieu des ennemis étonnés et vaincus. Elle apparaissait *lumineuse*, au *grand jour*.

C'est alors que meurt le Père Drevon.

Aussi, n'hésitons pas à le dire, le pionnier du Règne de l'Eucharistie venait de faire une telle brèche *aux avant-postes* que, sur son corps désormais, comme sur un pont, les combattants qui le suivent peuvent passer, pour arriver tôt ou tard au cœur de la place, et écraser la révolution par l'amour.

Oui, par la brèche béante pénétreront désormais les défenseurs du Règne du Christ, venant apporter aux peuples *la délivrance par le Sacré-Cœur*.

La deuxième partie de son programme devait assurer à son établissement la consistance et une extension rapide, grâce à la force de l'association.

Il voulait former une *Société des Fastes et des Monuments de l'Eucharistie*, que nous nous contenterons d'indiquer ici, nous réservant de développer dans la Revue du Règne la raison d'être de cette belle conception. — A l'aide de cette Société, il voulait promouvoir des expositions et des conférences dans quelques villes plus importantes de la France et de l'étranger afin d'y susciter des courants populaires en faveur du Règne de l'Eucharistie.

La troisième partie du programme consistait à former un *Athénée* du Sacré-Cœur, une Académie permanente, ayant ses concours et ses prix pour les plus beaux ouvrages sur les influences de l'Eucharistie.

Mais sa tâche ici-bas était remplie, et sa coupe était pleine. La mesure de ses mérites était faite. Car, un soir, se promenant avec un de ses amis dans le beau jardin de la résidence de Paray, il lui disait : « Ne regardons plus la terre, mais le ciel. — Sans doute, ici-bas, l'Eucharistie règne et fait de la terre le porche du paradis, mais là-haut, là-haut, nous verrons son action à découvert. Nous lirons dans le Cœur du divin Maître ce que l'Eucharistie a fait pour chacun et pour tous. — L'éternité entière ne suffira pas pour nous remettre de notre reconnaissance, de notre étonnement, de notre admiration. »

Ce fut sur cette pensée que, le lendemain, le P. Drevon quittait Paray, pour ne plus y revenir. Son vœu de voir l'autre terre, la vraie terre des Saints, allait être exaucé.

III

Le peuple de Dieu depuis Jésus-Christ est une nation universelle et l'Eglise la rassemble sans cesse de toutes les races, mais l'Eglise a pourtant jusqu'ici dans l'histoire une fille aînée : c'est la France. La France, à ce titre, a des traits de ressemblance qui lui sont propres avec le premier peuple de Dieu. Saint Remi l'aurait prédit au premier roi très chrétien. Quand ce peuple oublie son alliance, il lui arrive des calamités dont nul autre ne se relèverait. Sans avoir le mot de l'énigme, un de ses derniers historiens, M. Thiers, en a fait la remarque (1).

La France se relève donc jusqu'à présent après tous ses malheurs ; des nations en général il est écrit : qu'une fois ou l'autre, elles disparaissent pour toujours dans un tombeau qu'elles se sont creusé : *infixæ sunt gentes in interitu quem fecerunt* (Ps. 9). On voit toujours la France se relever en prière.

Elle nous apparut ainsi après les calamités et les humiliations inouïes de 1870-1871. Son honneur était resté debout dans la personne de ses Charette, de ses Sonis et de ses Cazenove de Pradines, entourés de la jeunesse de ses écoles catholiques ; ses drapeaux étaient au pouvoir de l'ennemi ; elle en avait *un nouveau* qui était demeuré invincible : il était venu flotter à Paray-le-Monial.

Les prières de la France l'y avaient suivi en 1873 ; Dieu, qui l'avait voulu ainsi, s'était servi dans son dessein d'un de ses serviteurs les plus humbles.

En 1881, ce serviteur inconnu s'en allait, car son Maître l'appelait à lui ; il avait en effet la mort dans l'âme ; la sainte Eglise était de nouveau et plus que jamais en butte aux attaques de tous ses ennemis, décidés tous à un

(1) La perpétuité merveilleuse de la couronne de France est attestée par *saint Augustin*, traité de l'Antechrist, tome IX, où il est dit : que cette couronne durera jusqu'aux derniers temps de l'Antechrist. Elle a été aussi constatée d'une certaine façon par *Charles-Quint* (voir *Florimond* dans son livre des *Hérésies*) disant : que tous les royaumes se gouvernent par la prudence humaine, mais que la France ne se gouverne que par la seule Providence divine.

suprême et, selon eux, définitif effort pour l'anéantir ; et la fille aînée de l'Eglise allait être livrée à ceux qui avaient juré de lui faire répudier sa mère.

Deux signes, dès 1873, avaient pu faire prévoir cela :

1° Les ennemis mortels de toute religion et de toute patrie ne désarmaient pas, et on ne les désarmait point ; ils se fortifiaient à l'aise.

2° La résistance s'affaiblissait ; car, de ce côté-là *on oubliait de manger son pain*, le pain qui seul fait les forts.

Ce second signe, plus grave encore que le premier, sans lequel on aurait pu encore bien espérer malgré tout, avait frappé le R. P. Drevon ; il en écrivait en ces termes dès 1869 à son supérieur à Rome.

« La grande plaie de la religion en France, vous le savez, M. T. R. P., se trouve aujourd'hui chez les hommes qui vivent, pour la plupart, éloignés des Sacrements ; cet état semble même aller en augmentant chaque jour, avec l'affaiblissement de la foi dans les campagnes, comme dans les villes. »

En conséquence, le fervent religieux demandait, sous la bénédiction de l'obéissance, à se consacrer à *une Œuvre des retraites et des missions d'hommes*, en cherchant les moyens de subvenir pour cela au défaut de ressources du clergé de France, savamment appauvri.

On ne jugea peut-être pas que le pétitionnaire de ce rude et pénible ministère eût les qualités d'entraînement et l'éloquence à part d'un Démosthène du peuple, comme s'exprimait Lacordaire, et d'un Démosthène du peuple de campagne.

Il se tourna de plus en plus vers son œuvre de la Communion réparatrice, et, premièrement, il faut le dire, par les femmes, demeurées plus généralement fidèles au passé pieux et par là aussi au passé glorieux de la France. Les plus grandes dames, rattachant aux grands noms les grandes traditions du passé, le secondèrent puissamment.

Mais cela ne lui suffisait pas et ne le consolait point encore.

Il rêva une œuvre de la *Communion réparatrice des hommes ;* c'est peut-être ce que Dieu attend encore pour nous sauver.

Il voulut, du moins, rétablir partout où il le pourrait la *Communion du mois, des hommes*. Quand nous le vîmes pour la dernière fois, il était bien malade, et il était en marche pour Rome, recueillant des adhésions à une supplique qu'il déposerait aux pieds de Sa Sainteté. Nous en donnerons

ici le texte à la fin. C'est l'héritage d'un cœur brûlant de zèle et dont ce zèle inassouvi allait briser les ressorts physiques.

Les adhésions furent nombreuses sur son parcours, moins nombreuses toutefois en France qu'en Italie, surtout elles ne le furent pas assez pour le but proposé et l'universalité du mouvement à produire.

Déjà le découragement nous gagnait, et il nous envahit de plus en plus : des obstacles insurmontables surgirent ; des vues particulières, dont nous n'avons point à apprécier la valeur relative, faisaient craindre, en déterminant un courant dans les grandes villes, en dehors et par-dessus la division des paroisses, d'agir au détriment des influences légitimes et des intérêts paroissiaux. Telle société des intérêts catholiques crut qu'elle risquait, pour les raisons que nous venons de dire, de mal servir ces intérêts en soutenant la démarche de l'apôtre mourant. Un seul signataire se détacha.

Dès lors, qu'opposer à l'action, envahissante comme la lèpre, de la franc-maçonnerie, cette autre douleur mortelle du serviteur de Dieu et de tous les serviteurs du Règne de Dieu, spectateurs de son triomphe, auquel il n'y a plus qu'à dire : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.*

Le témoin des derniers jours de notre ami reprend maintenant et poursuit jusqu'à la fin :

« On commençait, depuis quelque temps, à s'inquiéter des effrayants progrès des sectes maçonniques dans le plus beau royaume après celui du ciel, la France. On assistait depuis plusieurs années à ce déchirant spectacle que présente la vue d'un navire magnifique, démâté par la tempête, les flancs ouverts à la vague, et s'enfonçant, corps et biens, dans l'abîme.

A deux pas du port, la France sombrait.

Toutes les libertés, les unes après les autres, tous les droits vraiment immortels de l'homme : la liberté de *se sauver*, la liberté de *bien* vivre, la liberté de penser *droit*, la liberté de *bien* servir. Tous ces droits étaient confisqués, pour laisser à la haine, au mal, à l'athéisme libre carrière de se produire et d'étouffer les âmes.

Pour Dieu, pour Jésus-Christ, plus aucun droit ; plus aucun droit pour l'Église ; plus de droit pour le Souverain Pontife, Dieu, Jésus-Christ, l'Église, le Pape, tout cela *hors la loi*.

Les loges l'avaient décrété ainsi depuis 1789, et les loges avaient réussi à donner à cela le nom de progrès, de civilisation et d'ordre public.

Contre ces aberrations monstrueuses, pour affirmer de nouveau la seule vérité qui sauve les hommes et les nations, le Pape Pie IX rassembla le Concile du Vatican; il devait y proclamer l'*infaillibilité du Pape*, comme il avait défini déjà *l'Immaculée Conception*, et promulguer de nouveau devant le Sénat de la catholicité les doctrines du *Syllabus*.

A cette nouvelle, les catholiques, en masse, se crurent à la veille d'un triomphe; au lieu de se préparer à de nouveaux combats, ils crurent qu'ils n'auraient plus qu'à se croiser les bras et à attendre.

Le P. Drevon ne fut pas, à cette époque, le jouet de cette illusion et, au contraire, il ne cessa de dire que l'Église et la France auraient encore beaucoup à souffrir; que l'avenir préparait des surprises, des épreuves terribles pour la mère et pour sa fille de prédilection.

Sur quoi se basait-il pour voir à l'horizon poindre des nuages sinistres, tandis que le monde croyait aller au-devant des consolations? — Sur sa connaissance intime des forces maçonniques et de leur colossale organisation.

Il s'était toujours beaucoup occupé des .·. frères. Il avait connu et converti des .·. Orateurs, des .·. Vénérables, des .·. Rose-Croix. Sur leur lit de mort, il leur avait fait livrer, avec leurs insignes, le tablier et la truelle, ce qui est le plus difficile : *le carnet secret*. De cette façon, il était tout particulièrement instruit sur la matière et la qualité des œuvres *de bienfaisance* que poursuivait la secte. Et de plus, il connaissait, *de source*, le chiffre exact des affiliés dans chaque commune, dans chaque canton, dans chaque département, dans chaque diocèse, dans chaque contrée du monde. Avec les noms, la charge et le poste des chefs *occultes*, des grands meneurs, tout autres, on le sait, que les dignitaires que la secte affiche et met en avant. Il connaissait à fond les lieux de réunions et les *arrière-locaux* d'où partent les *mots d'ordre*, les membres de la *Vente*, ceux du Tribunal de la *Haute-Justice*, de l'Internationale, de la Commune, de la Main-Noire, et des Socialistes et des Nihilistes. Il pouvait citer tous les noms du *Tribunal des Dix*.

De sorte qu'il se présenta pour éclairer sur tous ces points le concile du Vatican. « NN. SS. les Evêques assemblés à Rome, écrivait-il à Mgr de

Ségur (1), seront étonnés tous s'ils me permettent de donner les chiffres effrayants des *affiliés*, dans chacun de leurs diocèses respectifs. — Et, s'ils me permettent de donner les noms, que je sais, des francs-maçons les plus puissants mais les moins illustres, Nosseigneurs verront où est le danger, et ils arrêteront les plans ourdis par la secte. — Je sais ce qui m'attend, si cette permission m'est accordée, mais c'est parce que le péril est grand que j'insiste. »

La permission désirée n'arriva point.

Ce fut pour lui un coup dans l'âme. Il était insensible depuis longtemps à toutes les oppositions et préparé aux déboires. On le clouait à l'inaction, on l'empêchait de se mouvoir. Son âme cependant savait toujours se dégager par quelque côté pour combattre.

Les œuvres que nous avons citées en font foi.

Mais quand arriva la nouvelle que l'*Article 7* allait être mis aux voix, le P. Drevon baissa la tête. Il venait de recevoir la mort en pleine poitrine ; le corps s'affaissa ; c'était le signal et le commencement des exécutions, *qui ne sont encore, du reste, qu'à leur début*.

Assister impassible, lui qui aimait sa Compagnie de Jésus comme le soldat aime son étendard, à la destruction de ses collèges ; voir la main des sectaires arriver à son but de s'emparer de l'enseignement ; voir conduire en paix la France vers l'abîme de l'athéisme, sans lutte efficace, et bientôt sans lutte possible, pour l'en défendre ; voir cela, ne pouvoir rien : il valait mieux mourir.

Il demanda de partir pour l'Italie ; aller verser son amertume aux pieds du Père commun ; lui dire tout ce qu'il daignerait entendre ; on le lui permit : il partit, mais brisé de corps et d'âme.

A peine arrivé à Rome, il s'alita. Il souffrait beaucoup, disait-il, de mourir si loin de France, si loin de Paray.

Des lettres parvenues après sa mort nous font savoir qu'il avait fait demander, par des âmes d'élite, à Notre-Seigneur, de lui permettre de mourir *en victime pour sa patrie*.

(1) Ce fut le P. Drevon qui fournit à Mgr de Ségur la plupart des matériaux que celui-ci employa pour éditer sa brochure : *Les Francs-Maçons*. Louis Veuillot en reçut aussi pour l'*Univers*.

Dieu exauça son dernier désir, car après avoir supporté patiemment une agonie d'un mois, il se redressa, demanda le saint Viatique, reçut l'Extrême-Onction, puis, retombant sur sa couche, ses lèvres murmurèrent distinctement ces trois paroles : *France! France ! France!* avec un accent de doux et très tendre reproche.

Il était mort.

On l'ensevelit dans le caveau des PP. de la Compagnie, au cimetière de Saint-Laurent. Sa bière est au-dessous de celle du P. Secchi, l'illustre astronome.

Là, il repose bien, avec les siens, en Terre-Sainte (1), à deux pas des cendres de Pie IX.

PAX TIBI VIR DESIDERIORUM.

L'étranger qui va se promener le soir au *Monte Pincio*, s'arrête souvent, avec la foule, devant une belle tête en marbre : devant le buste de *Secchi*.

Le visage du fameux astronome est *orienté* vers le Midi. Et de ses yeux, il semble mesurer la course des étoiles sur Rome entre le Colisée et le Vatican.

Le P. Drevon fut dans un certain sens un astronome, dont le visage reste *orienté*. — Visage tourné de Rome vers la France, et mesurant la course du Sacré-Cœur sur sa nation privilégiée. »

UN AMI D'ENFANCE.

L'ADRESSE AU SOUVERAIN PONTIFE

TRÈS SAINT-PÈRE,

Il a existé dans la sainte Église, particulièrement à des époques de combats et d'épreuves, un mouvement vers la sainte Communion, dans lequel *les hommes* donnèrent le premier exemple.

(1) La terre du cimetière de Saint-Laurent à Rome a été apportée de Terre-Sainte.

De grands saints et des hommes apostoliques y ont attaché leur nom : entre autres, saint Vincent Ferrier, saint Philippe de Néri, saint Ignace de Loyola, saint François de Hieronymo. Les Souverains-Pontifes, pour encourager et promouvoir ce beau mouvement où les historiens ont vu comme une nouvelle croisade, accordèrent des indulgences et des faveurs spirituelles.

De nos jours, des hommes appartenant à diverses Œuvres catholiques, ont éprouvé le désir de voir renaître au milieu de nous ce grand sujet d'édification et d'espérance, et de convier de nouveau, à la Table sainte, les hommes que le malheur des temps en a le plus éloignés.

C'est en leur nom que les soussignés viennent déposer leurs très humbles supplications aux pieds de Votre Sainteté.

Ils demandent à Votre Béatitude apostolique une bénédiction spéciale, dont l'effet sera de susciter de nombreuses coopérations en faveur de leur sainte entreprise.

Ils sollicitent le renouvellement et l'extension des faveurs spirituelles et des indulgences déjà existantes; de telle manière que, partout où seront établies des Communions générales de tous les mois, *spécialement pour les hommes*, tous ceux qui y participeront puissent gagner une indulgence plénière; que PARTOUT où il sera formé des Comités pour promouvoir cette sainte pratique, ceux qui en feront partie puissent, autant de fois qu'ils se réuniront, gagner des indulgences déterminées, à la condition de prier ensemble pour la conversion des pécheurs.

Tous se prosternent aux pieds de Votre Sainteté (1).

P. S. — Nous n'avons pu retrouver une lettre que le R. P. Drevon avait adressée la même année ou à peu près, à plusieurs de Nosseigneurs les Evêques et notamment à l'évêque apôtre et confesseur que la Suisse vient de rappeler de son exil, avec des joies rappelant le retour de saint Hilaire au milieu de son troupeau. — Encore une vue du P. Drevon que l'avenir, meilleur et mieux avisé que le temps présent, réalisera peut-être, sans qu'on se souvienne alors qui en eut la première initiative. Il s'agissait de préciser ou de complèter la formule par laquelle l'enfant chrétien, au jour de la première communion, *renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et s'attache à Jésus-Christ pour toujours*, et de lui faire jurer sur les Saints Evangiles d'abhorrer toujours *le Sacrement de la bête*, c'est-à-dire le serment impie de la franc-maçonnerie.

---

(1) Pour le cas où de nouveaux adhérents voudraient signer cette supplique, nous donnons la liste des signatures acquises : *Episcopat français :* Archevêques de Toulouse, de Besançon; Evêques de Beauvais, de Langres. *Episcopat espagnol*: Archev. de Tarragone; évêque de Tortose. *Episcopat d'Orient:* Tous les évêques du Rit Arménien assistant au concile de Constantinople. *Œuvres :* Assemblées des Comités catholiques de Paris, de Lille ; congrès des Œuvres ouvrières de Grenoble. *Villes* : de Valence, Laval, Clermont-Ferrand, Périgueux, Montpellier, Nimes, St-Brieuc, Besançon, Carcassonne, Toulouse, Tortose.

7.

8.

9.

13.

10.

11.

12.

D'après la photogr. de M. TERRIS.

Similigrav. Ch. G. PETIT.

INSTRUMENTS DE PAIX

De la Collection COUISSINIER, à Marseille.

MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE

LA MULTIPLICATION DES PAINS DANS LE DÉSERT

ET LA CÈNE D'EMMAÜS

QUATRIÈME VITRAIL (INÉDIT) DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT, A PARIS

Explication de la planche XIV.

Le double sujet représenté dans cette verrière repose sur un symbolisme très facile à saisir. La figure et la réalité sont toutes deux empruntées à l'histoire du Nouveau Testament. Le personnage principal est le même dans les deux scènes, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voilà sans doute pourquoi le premier plan est aussi développé dans la représentation de l'épisode symbolique que dans celle de l'action principale. Le parallélisme est très suivi, les détails historiques sont bien étudiés, l'exécution est large.

La partie supérieure de la verrière représente la première multiplication des pains dans le désert (1). 1° A l'arrière-plan et tout au sommet du tableau, on aperçoit la foule qui accourt, poussée par l'avidité d'entendre la prédication du Messie. Plusieurs sont déjà groupés et écoutent dans le recueillement, les autres s'empressent pour prendre place. Ce zèle à se nourrir de la parole divine leur vaudra tout à l'heure le miracle de la multiplication du pain matériel.

2° Notre-Seigneur, représenté debout, la face tournée vers le Ciel, dans une attitude pleine de majesté, occupe le premier plan et le milieu de la scène. Sa main gauche est étendue sur les cinq pains qu'un des apôtres lui présente, avec un air recueilli, en fléchissant le genou. C'est la traduction exacte du texte de saint Marc (C. VI, vers. 40-41) : *Et acceptis quinque panibus* (2), *intuens in cœlum, benedixit et fregit panes, et dedit discipulis suis ut ponerent ante eos.* « Ayant pris les cinq pains et levant les yeux au Ciel, il bénit les pains, les rompit et les remit aux disciples afin qu'il les servissent à la foule. » L'apôtre qui présente les pains est évidemment saint André, puisque c'est lui qui, d'après le récit de saint Jean, avait découvert l'enfant possesseur des cinq pains d'orge. Dans son attitude grave et soumise on lit le sentiment qu'il venait d'exprimer : *Est puer unus hic qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces, sed hœc quid sunt inter tantos?* « Il se trouve ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour une telle multitude? » (S. Jean, VI, 9) « Apportez-les moi ici? » *Afferte mihi illos huc* (S. Math. XIV, 18), avait répondu Notre-Seigneur. André exécute cet ordre. L'enfant assis à terre, gardant au bras son panier qui paraît contenir encore quelque chose, sans doute les deux poissons, suit des yeux les pains dont on vient de le dépouiller, et, par un geste où se peignent la surprise et l'anxiété, semble se demander ce qu'il va

(1) Elle est racontée par les quatre Evangélistes. V. S. Mathieu, XIV (13-21); S. Marc, VI (30-44); S. Luc, IX (10-17); S. Jean, VI (1-13); Notre-Seigneur nourrit cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants, en multipliant cinq pains d'orge et deux poissons. Après que tous furent rassasiés, il resta douze corbeilles remplies de morceaux de pain.

(2) Le texte ajoute *Et duobus piscibus.* Les poissons ne sont point représentés ici, soit pour ne pas compliquer la scène, soit pour demeurer dans le parallélisme strict avec la cène d'Emmaüs.

advenir d'eux (1). Philippe, tourné vers Notre-Seigneur, l'index levé, exprime son appréhension. C'est à lui que Notre-Seigneur s'était adressé d'abord pour lui dire : *Unde ememus panes ut manducent hi?* « Où achèterons-nous du pain pour nourrir cette foule? » (Ibid. 5). Dans le groupe des trois apôtres qui sont moins directement mêlés à l'action, on reconnaît les types traditionnels de Pierre et de Jean; le troisième est probablement Jacques, l'autre privilégié dans la révélation de la gloire du Maître.

3° Un peu plus loin la foule rangée sur l'herbe reçoit l'aliment miraculeux des mains des apôtres. Les mouvements et la pose de ceux qui le distribuent et de ceux qui le reçoivent rappellent le respect qui convient à l'action de la sainte communion. Les douze corbeilles remplies des restes des pains après que la foule eût été rassasiée, rangées en évidence sur le premier plan, n'ont-elles point été placées là pour faire entendre qu'après avoir rassasié tous les âges précédents, le banquet eucharistique demeure aussi pleinement servi pour tous ceux qui se présenteront jusqu'à la fin, *Nec sumptus consumitur?*

Telle est la figure.

La réalisation est dans le miracle d'Emmaüs (2) qui occupe toute la partie inférieure du vitrail. Il se développe dans trois scènes juxtaposées comme les panneaux d'un triptyque, représentant de gauche à droite le départ des disciples de Jérusalem, leur entretien avec Jésus pendant la route, Jésus bénissant le pain et le rompant pour achever de se faire connaître à eux.

1° La première action se passe dans le lointain. Jérusalem est figurée par une tour carrée et par un édifice surmonté d'une coupole, la Tour de David et le Temple, que domine le Calvaire caractérisé par les trois croix nues; les disciples sont sur le point de franchir l'enceinte fortifiée.

2° Au centre, les trois personnages se détachent sur un fond de campagne, par un dessin vigoureux et un coloris magnifique. Jésus converse avec ses

(1) Le type de cet enfant n'a rien de vulgaire, son geste est empreint de noblesse. L'artiste savait que l'ancienne tradition ecclésiastique voit dans cet enfant le futur apôtre des *Lemovicenses*. Martial (c'est son nom) lui aussi un jour bénira le pain et multipliera la présence réelle pour rassasier du pain de l'âme les foules baptisées par lui et par ses disciples dans la contrée du Limousin.

(2) Cette apparition de Notre-Seigneur aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs, le jour même de la Résurrection, est racontée par S. Luc dans son Évangile, ch. XXIV, vers. 13-35.

compagnons dont les regards sont attachés sur lui ; le visage du Christ est inondé de clarté. L'allure des voyageurs est rapide, on devine à leur démarche même l'ardeur qui embrase leur cœur. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via ?* (S. Luc, XXIV, 32). Peut-être aussi doit-on y voir la traduction de l'*Adveperascit et inclinata est jam dies?* (Ibid. 29). Cléophas indique du geste l'entrée de sa maison.

3° Notre-Seigneur est vu de face assis entre les deux disciples représentés de profil. Sa main droite bénit les deux pains qu'il presse de la main gauche contre son cœur par un mouvement où se peint la tendresse. Ses mains portent les stigmates des clous. On peut remarquer que, tandis que le Christ en marche n'est pas armé du bourdon de pèlerin, ici au contraire le bras qui presse le pain contre la poitrine soutient en même temps le bâton du voyageur. N'est-ce point pour nous faire comprendre que Jésus, en se donnant à nous dans la communion, s'est fait le compagnon de voyage de l'humanité? L'attitude des disciples trahit l'adoration plus encore que la surprise ; le geste de celui assis à gauche est le geste des communiants. Cette dernière scène forme à elle seule un tableau étudié et complet qui pourrait être détaché et transporté sur la toile ; ce coin de la verrière a été traité avec prédilection et sentiment.

On peut se demander pourquoi l'auteur des cartons a choisi pour l'opposer à la multiplication des pains dans le désert la cène d'Emmaüs, préférablement à la cène du Cénacle dont elle est plus communément rapprochée. La réponse est dans l'ensemble de la composition. L'artiste a envisagé principalement dans l'institution de l'Eucharistie l'établissement du sacrifice de la Loi nouvelle, voilà pourquoi elle est opposée à l'immolation de l'Agneau, dans le vitrail V, dont la reproduction et l'explication seront données dans la prochaine livraison. Il avait en vue dans le sujet présent, la distribution du pain eucharistique aux voyageurs, *Viatores*, comme la Théologie appelle les chrétiens de l'Église militante. Or, ici le rapprochement devient saisissant. De part et d'autre, c'est au terme d'un voyage et d'une façon inattendue que le pain miraculeux est produit et distribué. Après l'une et l'autre merveille, Jésus disparaît soudainement. Il se soustrait à la foule qui voulait le retenir pour le faire roi, aux disciples qui voulaient le garder sous leur toit. De

part et d'autre, c'est après que les auditeurs avaient été captivés et préparés par l'entretien divin, qu'ils reçoivent en récompense l'aliment céleste.

Une autre question se pose au sujet du choix qu'a fait l'artiste de la première multiplication dans le désert tandis que les Pères et les Commentateurs citent de préférence le second miracle (1), parce que Notre-Seigneur y multiplia non des pains d'orge mais des pains de froment; or, le froment et non point l'orge devait être choisi pour la matière du sacrement d'Eucharistie. Cependant le symbolisme ancien n'a pas adopté exclusivement la seconde multiplication comme symbole de l'Eucharistie, témoin les fresques de la catacombe d'Alexandrie, témoin aussi certaines représentations hiéroglyphiques des catacombes de Rome dans lesquelles le miracle est figuré uniquement par cinq pains et deux poissons (2). De plus, c'est après la multiplication des cinq pains que Notre-Seigneur fut amené à annoncer à ses auditeurs la merveille de la manducation de sa chair devenue pain des âmes, dont le pain des corps n'était que la figure (3).

P. F.

---

(1) Cette seconde multiplication miraculeuse de sept pains de froment et de quelques poissons, pour nourrir quatre mille hommes sans compter les femmes et les enfants, est rapportée par S. Mathieu (xv, 32-39) et par S. Marc (viii, 1-10).

(2) V. Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, art. *Multiplication des pains* et *Eucharistie*.

(3) La même préférence a été donnée à la première multiplication, par le P. Louis Richeome, jésuite, dans ses *Tableaux sacrés des figures mystiques du Très Auguste Sacrifice et Sacrement de l'Eucharistie*, dédiés à la reine Marie de Médicis (Edit. 1601), dont les gravures, dues au burin de L. Gaultier, offrent plus d'un trait de ressemblance avec nos vitraux, trahissant ainsi une source commune d'inspiration.

LE JOUR DU TRIOMPHE DE L'EUCHARISTIE

OU L'ADORATION DE L'EUCHARISTIE PAR TOUS LES SAINTS

(*Schedone*, toile n° 34 du Catalogue, au Musée de Paray).

Explication de la planche XV.

On voit le Saint-Sacrement transporté sur des nuées, par des anges, au sommet des cieux, où trônent les *Grands Serviteurs du Règne du Christ*. A droite, la Très Sainte Vierge portant le sceptre; à gauche, la Croix; puis les douze apôtres; puis la pléïade des grands saints et des fondateurs d'Ordre de la Renaissance; au centre, saint Thomas d'Aquin, appuyé sur la *Somme*. Au-dessous de lui, *sainte Thérèse* (1) ordonnant à un groupe innombrable de témoins de se dresser en foule pour la défense de l'Eucharistie.

Pour comprendre cette vaste et magistrale composition, dans laquelle on peut reconnaître l'action de chaque personnage, il suffit d'en rapprocher l'idée des suites historiques du *Concile de Trente*, où l'Eucharistie fut tant exaltée, non seulement parce que le Saint-Sacrement resta *solennellement exposé* pendant toutes les séances, et que le dogme de la Présence Réelle en sortit à jamais triomphant, mais aussi parce que ce fut à dater de ce Concile

(1) *Sainte Thérèse* fut béatifiée par Paul V, le 24 avril 1614, et déclarée Patronne des Espagnes par Philippe III, le 16 novembre 1617. *Schedone* mourut en 1615. Cela explique la composition du tableau.

que furent fondées une foule d'institutions qui étendirent bientôt le Règne Eucharistique à toutes les contrées du globe.

Malheureusement notre photographie n'est pas assez claire pour que le lecteur puisse saisir les beautés techniques de l'original.

Il y a là un souffle extraordinaire de haut en bas qui se fait sentir dans les traits des visages, dans l'ampleur des gestes, dans le relevé des vêtements des groupes, qui semblent s'entraîner et se fondre dans un seul mouvement d'extase et d'enthousiasme.

C'est l'heure du triomphe, c'est l'acclamation du Christ qui sort de la poitrine de tous ses défenseurs. Anges et Saints forment une seule phalange emportée par l'élan de l'amour et les ravissements de l'extase.

Le tout vu d'en bas de trois quarts. Ce n'est pas une esquisse de plafond, mais, selon nous, l'esquisse d'un tableau aux vastes proportions que Schedone voulut faire dans le genre dramatique du *Jugement dernier* de Michel-Ange.

NOTICES SUR PLUSIEURS INSTRUMENTS DE PAIX

(SUITE)

Explication de la planche XVI.

LE BAISER DE PAIX (1)

« La paix donnée en se baisant a toujours été le signe d'une vraie amitié entre personnes égales, c'est la manière dont se la donnaient autrefois les chrétiens qui se regardaient tous comme frères. Les apôtres avaient recommandé ce saint baiser, et saint Augustin dit de quelle manière il se donnait après l'Oraison Dominicale en disant : « La paix soit avec vous. » Presque toutes les épîtres de saint Paul se terminent par cette formule : *Salutate invicem in osculo sancto*, saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Après la récitation des collectes et le salut de l'évêque, les clercs, chacun selon son ordre, donnaient le saint baiser à l'évêque ; et, parmi les laïques, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, — les deux sexes étant séparés dans l'église. »

« La pratique de l'Église occidentale fut de se donner le baiser de paix après la Consécration et l'Oraison dominicale. Au baptême, les fidèles donnaient le baiser de paix aux nouveaux baptisés comme une marque de la fraternité qui venait de se nouer entre les anciens chrétiens et les récents. Aux fiançailles, le baiser et la jonction de la main droite faisaient partie des cérémonies. L'Église grecque a retenu cet usage supprimé par l'Église latine, beaucoup plus austère dès que la simplicité des mœurs ayant disparu, une telle pratique présenta de graves inconvénients. »

« Quelques abus étant résultés de l'accolade fraternelle donnée par tout le peuple, on établit avant le XIIIe siècle l'usage de l'*osculatorium* ou instru-

(1) Nous extrayons le passage suivant du magnifique ouvrage de M. *Ch. Rohault de Fleury*, sur *La Messe, Études archéologiques sur ses Monuments*, dont le 1er volume in-4°, illustré de 89 planches gravées à l'eau forte, vient de paraître chez Morel et Cie, 13, rue Bonaparte, à Paris. Nos félicitations les plus vives à l'éminent auteur.

ment de paix que le prêtre baise d'abord et qui est ensuite baisé par les ministres servant à l'autel et par tout le clergé. »

« Il n'est point fait mention d'instrument de paix dans aucun ordre romain avant la fin du xve siècle. La Prière de la paix n'était pas dans l'ordinaire du missel romain, lorsque le Micrologue écrivait en 1090 ; mais elle était dans l'ancienne messe d'Illyricus vers l'an 900, et dans le Sacrementaire de Trèves du xe siècle. Ces liturgies marquent qu'en commençant cette prière, le prêtre baise l'autel. Quelques-uns, au xiie siècle, pour recevoir la paix plus immédiatement de Jésus-Christ, *baisaient l'Hostie*. Cette coutume s'est conservée jusqu'au xvie siècle. »

« Il y avait des instruments de paix en marbre. »

Nous passons aux ivoires (1) de la collection Couissinier.

N° 7. — xiiie siècle. La Vierge couronnée tient une rose et la retire : l'Enfant s'élance ; la Mère sourit.

N° 8. — L'Annonciation : un lys entre la Vierge et l'ange ; l'Esprit au-dessus sortant du sein du Père sous la forme d'une colombe. — Ave Maria en cartouche.

N° 9. — (En os de baleine) même sujet, — sur un dessin de Van Eck, — avec encadrement d'architecture (xve siècle).

N° 10. — Une sainte, probablement sainte Claire. — La custode qui repose sur sa main droite affecte une forme que nous verrons figurer de nouveau dans la collection Couissinier aux monstrances ou ostensoirs.

N° 11. — Ivoire en triptyque pour instrument de paix. — Renaissance. — La Vierge entre deux saints. — Peut-être saint Laurent (avec son gril) à droite et saint Benoit à gauche.

N° 12. — Provenant de l'abbaye de saint Giles. — Jésus en Croix ; — la Sainte Vierge, saint Jean et la Madeleine ; — le Père éternel au ciel entre le soleil et la lune. — Renaissance.

N° 13. — Petite paix, — plus ancienne que les précédentes, d'une composition touchante et mouvementée : Jésus en croix.

(Sera continué).

(1) Voir notre 3e livraison, page 185.

LA VICTOIRE DU SAINT-SACREMENT

SUITE DES TAPISSERIES DE RUBENS A MADRID

Explication de la planche XVII

Nous avons reproduit déjà, dans la Revue, deux des monumentales tapisseries de Rubens : l'une montrant la *Loi de grâce triomphant des superstitions du paganisme*, l'autre figurant l'*Anéantissement des sacrifices impurs à l'approche du Saint-Sacrement*. Aujourd'hui, nous offrons à nos lecteurs l'image grandiose d'un triomphe de l'Eucharistie encore plus manifeste : *la Victoire de la Sainte-Église par le Saint-Sacrement*. Notons que ces allégories triomphales de l'Eucharistie, telles que Rubens les développe, loin d'être des conceptions purement imaginaires, caractérisent des phases réelles de l'histoire du dogme chrétien. Nous le remarquons pour l'honneur du grand maître d'Anvers, et parce que nous aurons à en dégager plus tard les conclusions.

Venons à la description de la planche :

Sur un char d'une incomparable richesse, aux roues semées de perles et de diamants, une matrone est assise, représentant la glorieuse épouse du Christ, l'Église catholique, revêtue des insignes pontificaux.

Derrière elle, un archange pose sur sa tête la tiare ou le trirègne ; un chérubin, placé plus bas, retient et soulève l'ample retombée du pluvial. Le manteau pontifical, violemment agité par le vent, flotte en formant des plis majestueux. L'Église, figurée ainsi qu'il vient d'être dit, élève de ses deux mains un ostensoir fort riche, du milieu duquel la sainte Hostie projette une lumière brillante. Le char magnifique écrase sous ses roues la Discorde qui a laissé échapper son brandon enflammé et l'Envie à la chevelure de couleuvres. Derrière le char marchent en esclaves enchaînés l'Erreur aux yeux bandés et l'Ignorance aux oreilles d'âne. Elles sont poussées en avant par

une vierge qui élève de la main droite une lampe allumée, image expressive de la Vérité.

A la proue du char, un chérubin gracieux tient de la main gauche le bâton du commandement, sur lequel est posée la colombe, symbole de l'Esprit-Saint, le véritable conducteur de l'Église. De la main droite, le chérubin rassemble les rênes de quatre coursiers blancs, beaux et superbes dans leur attitude. Le coursier de droite est monté par un archange couronné de chêne. C'est Michel, le vainqueur de Satan, le protecteur et le patron de l'Église catholique. Il porte l'ombrella ou basilique, au montant de laquelle sont accouplées les deux clefs de saint Pierre en sautoir. La Victoire, sous les traits de l'archange Raphaël, domine tout l'attelage, tenant d'une main une palme et de l'autre une couronne. Au-devant d'elle volent des anges qui font retentir les trompettes de la Renommée et de la Gloire.

Des sept figures de femmes, par lesquelles Rubens voulait sans doute personnifier les dons et les fruits du Paraclet qui domine à la proue du char, quatre apparaissent au troisième plan et représentent, selon nous, la Sagesse portant l'olivier de la paix, puis les dons de Science, d'Entendement et de Conseil couronnés de laurier. Les trois autres ouvrent le cortège et conduisent les coursiers qu'elles tiennent en bride. Celle qui se tient au premier plan, vigoureusement membrée, représente la Force ; dans l'esquisse de Rubens, elle tient, en outre, une épée flamboyante que la tapisserie ne reproduit pas. La seconde, aux traits calmes et aux regards modestes, serait la Piété. La troisième, couverte de la peau d'Hercule, et domptant la fougue de son coursier, symbolise évidemment la Crainte de Dieu.

On aperçoit, tout à fait en tête du cortège, une autre femme portant un trophée ou *Labarum*. Elle représente vraisemblablement la Puissance humaine qui fraye la route au char triomphal de l'Église.

Au point de vue de la distribution des couleurs, signalons un saisissant artifice du peintre qui consiste à jeter en avant les couleurs de l'aube, à répandre à profusion, au centre, le blanc et l'or, couleurs du soleil et du jour, et à rejeter en arrière les tons mats et obscurs du crépuscule et de la nuit ; de sorte que le char qui sort de la nuit, de l'erreur et de l'ignorance marche tout ensoleillé par l'Eucharistie, qui est le soleil de l'Église, et transforme, à mesure qu'il avance, l'aurore en pleine lumière.

Si l'on considère les proportions parfaitement harmonieuses des lignes et l'éclat savamment gradué des couleurs, on ne peut imaginer rien de plus riche et de plus brillant que cette composition.

L'esquisse originale qui se conserve à Madrid peut seule donner une idée de la puissance de conception et de jet de Rubens, car cette esquisse surpasse tout ce qui est sorti de ses mains, comme variété et transparence de tons, comme légèreté et facilité de touche et comme emploi admirable de couleurs et de lumière.

Finissons en disant que la renommée de ce tableau a franchi bien vite les Pyrénées. Nous en voyons figurer une copie, dès 1686, dans une procession célèbre qui se fit à Limoges au dernier jour de l'octave de la Fête-Dieu. Une brochure, réimprimée en 1876 par Chapoulaud frères à Limoges (1) et intitulée : *Le Triomphe du Saint-Sacrement*, nous apprend que la copie de ce tableau figurait sur un des reposoirs, avec le texte du Concile de Trente en inscription : « *Sic oportuit victricem veritatem de mendacio et hæresi triumphum agere, ut ejus adversarii in conspectu tanti splendoris, vel fracti tabescant, vel pudore affecti aliquando resipiscant.* (Trid. Sess. XIII, cap. 5).

C'est ainsi qu'il fallait que la vérité triomphât de l'erreur et de l'hérésie, afin que ses adversaires, à la vue de tant de splendeur, ou bien soient écrasés et anéantis, ou bien, pris de confusion, finissent par se convertir.

Les vers français suivants se trouvaient au bas des paroles du saint Concile.

Foudroyés ces superbes têtes
Qui s'opposent à vos conquêtes,
Adorable Jésus, dans le Saint-Sacrement.
Pour couronner votre victoire,
Dressés sur leur débris un pompeux monument
Ou l'hérésie à bas publie votre gloire.
La défaite de ces rebelles
Soumet tous les cœurs des fidelles
A l'empire d'un si grand Roy.
C'est un soleil dans ce mystère
Qui nous brûle et qui nous éclaire
Du feu de son amour et du jour de la foy.

(1) L'édition originale de 1686, Limoges, par Jean Legier, appartient à l'abbé Tandeau de Marsac, in-8° de 45 pages. L'édition nouvelle a 31 pages in-8°.

TAPISSERIES DE RUBENS A MADRID

La victoire du Saint-Sacrement.

XVII Siècle.

LES ŒUVRES DE RAPHAEL

IV

RAPHAEL COMPARÉ A FRA ANGELICO ; CONVENANCE DE SES COMPOSITIONS EUCHARISTIQUES

Raphaël était héritier de l'école mystique des XIVe et XVe siècles, qui avait relevé l'art chrétien par l'expression des plus pures affections de l'âme, au moment où, par l'effet de ses progrès dans l'étude et l'imitation de la nature, cet art fléchissait dans le sens du naturalisme. Il avait aussi largement profité de ces progrès toujours continués dans l'ordre purement artistique. Fidèle, dans la figure dont nous venons de parler, à ce double héritage, il a fait progresser l'expression de la foi dans l'amour, et il l'a revêtu, quant aux formes corporelles, de cette grâce qui lui est si parti-

culière qu'on ne peut bien la nommer que raphaëlesque. Il semblerait, quant au sentiment qu'il lui a imprimé, qu'il ne peut en recevoir l'inspiration qu'aux pieds de nos autels quand le Saint-Sacrement s'y voit exposé.

De cette exposition il a fait lui-même, on peut le dire, le sujet principal du tableau qui, malgré des critiques dont nous ne pouvons absolument contester la justesse, nous paraît devoir, au point de vue chrétien, eu égard à l'ensemble des qualités suréminentes, rester son chef-d'œuvre et par suite le chef-d'œuvre de l'art chrétien.

Saisi par la majesté de cet ensemble, par la grandeur de l'idée, nous n'avions pas aussi bien aperçu de prime abord, nous devons en convenir, des défectuosités qui nous sont devenues plus apparentes depuis qu'elles nous ont été signalées par un observateur (1) plus saintement chrétien que nous n'avions su l'être. Nous adressant d'ailleurs à tout le monde, nous avions des motifs pour être moins exigeant qu'il ne l'a été, parlant à une religieuse. Nous avons dit quelque part cependant que l'art chrétien était une chose qui demandait à être traitée saintement. Or, qui dit sainte, si on l'entend absolument, ne peut souffrir la plus légère défectuosité dans l'ordre moral.

Il y a cette différence entre l'œuvre d'un saint et celle d'un homme qui porte le titre de chrétien, mais d'une manière plus ou moins large, que plus on regarde de près la première, plus on y découvre de perfections, de charmes ; tandis que l'étude de la seconde y fait apercevoir de ces lacunes que l'homme, moins maître de ses impressions et de ses sens, ne sait pas éviter.

On dit, avec raison, qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre; il en est tout autrement d'un saint: plus on le voit de près, plus on le trouve saint. L'observation a été faite à propos de Mgr de Ségur. En restant dans de plus grandes réserves encore, quant à l'emploi du mot de saint, pour nous conformer aux règles de l'Église relativement à ceux qu'elle n'a pas canonisés, nous croyons pouvoir faire observer quelque chose d'analogue pour les œuvres du Beato Angelico, car nous avons éprouvé que plus on pénètre dans l'expression des saints qu'il a représentés, plus on les trouve saints.

(1) A. Cartier, l'*Art chrétien*, lettres d'un solitaire *dédiées à* madame l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, in 8°. Paris, 1881.

Nous n'en dirons pas autant pour Raphaël; cependant, en somme, nous demeurons persuadé qu'il gagne lui-même à être étudié de près, une fois qu'on a fait la part aux impressions trop sensuelles, aux concessions qui lui ont été arrachées par le goût du jour. Et nous sommes confirmés dans cette appréciation par la supériorité des dessins qui, d'un jet, sont sortis tout entiers de sa propre main, relativement aux œuvres plus achevées où il s'est fait beaucoup aider, et où lui-même il travaillait davantage pour un public dont le goût ne valait pas le sien.

Raphaël, comparé à Fra Angelico, s'est moins élevé à l'idéal de la sainteté; mais comparé à tous les concurrents qu'il a pu avoir de son vivant ou qui lui sont venus postérieurement, il se maintient dans un idéal de beauté et de convenance chrétienne qui les surpasse tous.

Des saints que Fra Angelico aurait groupés autour du Saint-Sacrement sur la terre, dont il aurait formé la cour divine dans le ciel et tous les personnages qu'il lui aurait associés se seraient montrés, quelles que fussent leurs nuances de sentiments et de caractère, tellement occupés du mystère à l'exposition duquel ils sont appelés à concourir que, minutieusement observés, ils auraient, tous et chacun en particulier, ramené les pensées de l'observateur vers ce centre commun de toute science et de toute béatitude : Dieu dans le ciel, le Saint-Sacrement sur la terre. Aurait-il su, aussi bien que Raphaël, varier les situations et les attitudes, son œuvre n'en eût été que plus parfaite par l'unité du sentiment principal dans la variété de circonstances personnelles.

Des admirateurs passionnés de Raphaël croient pouvoir lui faire subir avec succès une pareille épreuve, et ramener à la pensée fondamentale du tableau tout ce qu'il a fait pour y répandre plus de vie et de mouvement qu'aucun de ses devanciers n'aurait été capable de lui en donner. Avait-il conservé le souffle de l'impression chrétienne au point de pouvoir ainsi le soutenir jusque dans les moindres détails, en même temps qu'il y apportait les préoccupations plus spécialement artistiques ? Pour nous, nous ne pouvons disconvenir, à considérer spécialement les anges et les saints qui forment la cour céleste, qu'il y ait là des réminiscences trop sensuelles, qu'on y sente trop la recherche des poses pittoresques, que beaucoup d'affections y soient trop superficielles. Il doit rester cependant quelque résultat des tentatives qui

ont été faites pour y soumettre chaque chose à des interprétations plus élevées. Les défauts dont nous parlons ne sont pas assez saillants pour qu'il faille repousser résolûment ces interprétations favorables. — Il restera que, par son ensemble, la composition s'y prête, au contraire, et c'est là ce que nous appelons les convenances de l'art chrétien, et même quand elles sont portées à ce degré, un idéal de convenance. Elles peuvent faire qu'un chrétien plus avancé dans les choses de Dieu que n'était l'artiste, sente, en présence de son tableau, des choses que celui-ci n'a pas senties, et que, par conséquent, il n'a pu songer à exprimer, et le sente justement, néanmoins, quand ce qu'il sent ressort véritablement du sujet et de la manière dont ce sujet est présenté. Alors on peut dire que l'artiste, par là même qu'il est resté dans les convenances de son sujet, a donné lieu de tirer de son tableau tout ce qu'il y a dans le sujet lui-même.

V

RAPHAEL ET LA FOI DOCTRINALE DE L'ÉGLISE AU DIEU CACHÉ :

La Dispute du Saint-Sacrement

Le sujet de la Dispute du Saint-Sacrement est tout ce qu'on peut concevoir de plus magnifique, la fécondité en est inépuisable.

Le Saint-Sacrement y apparaît comme le lien entre le ciel et la terre, entre l'Église qui triomphe au ciel et l'Église qui enseigne sur la terre. Il ne s'agit point là de déterminer une contestation soulevée contre la présence réelle comme le nom de Dispute le pourrait donner à croire. S'il y a dans le tableau quelque trace de difficultés de ce genre elle n'apparaît que dans un groupe spécial chargé de ce rôle, et comme aussitôt résolue par un texte décisif.

Dans un groupe voisin l'on confère; généralement dans cette auguste assemblée, on se pénètre de la sainte doctrine, on la recueille; quelques-uns l'exposent et l'expliquent; mais aucune vérité n'y est l'objet d'un doute, la présence réelle moins qu'aucune autre. Le nom de Dispute ne doit donc pas

être pris dans le sens où on l'entend d'ordinaire en notre langue (1), mais c'est là une école, l'école où l'on apprend la science des choses divines. La théologie, cette science sublime, telle que Raphaël l'a représentée dans la figure allégorique qui surmonte sa grande composition, ne discute pas, elle possède : *Divinarum notitia rerum*, « la connaissance des choses divines, » voilà son nom.

Dans une école cependant on discute communément pour apprendre et l'on a dans cette considération le juste motif qui explique le nom de *Dispute* donné à cette grande page de l'art chrétien. On l'appelle Dispute du Saint-

(1) Le mot *Disputatio* est le mot propre, le mot admis par l'École.

En espagnol et en italien ce mot ne prêterait pas, comme dans notre langue, à la confusion ; il y conserve le sens reçu encore dans toutes les écoles de théologie et de philosophie qui ont gardé ou repris cette belle et sûre *méthode scolastique* suivie aussi, autrefois, par nos florissantes et si célèbres universités du moyen âge.

Celui-là ne s'y méprendra pas qui, à Rome, ou dans nos maisons religieuses, et aussi, maintenant, dans certains de nos séminaires, a pu assister, ne fût-ce qu'une fois, à ces magnifiques tournois de l'intelligence où nos étudiants dans la science sacrée, après s'être pénétrés de cette doctrine si pure que l'Église confie à ses ministres pour éclairer les peuples, viennent soumettre à l'épreuve solennelle de débats publics et leur savoir et leur pénétration. Pendant plusieurs heures, matin et soir, *les Répondants* soutiendront l'assaut de tout antagoniste qui se présentera, condisciple ou professeur, docteur ou maître en théologie, évêque ou cardinal, n'importe : on se rappelle le célèbre défi de Pic de la Mirandole.

A cette époque, le *libéralisme* n'étant pas encore inventé, on regardait la vérité comme un trésor inestimable, et l'on attachait une importance capitale et à son acquisition et à sa conservation.

Aussi cette *Dispute* se faisait-elle en grand appareil et les *Thèses*, matière du débat, étaient ordinairement imprimées avec luxe et accompagnées, non de simples vignettes ou illustrations, mais de véritables compositions artistiques, habituellement fort ingénieuses, souvent vraiment grandioses dans leur conception, et qui mettaient à l'avance les auditeurs au courant du sens de la dispute. Il n'est pas rare de rencontrer encore des monuments de ce genre, surtout dans nos monastères.

Raphaël a dû être témoin de ces joutes, et le cardinal dont il recevait les inspirations dans la composition des Stanze certainement lui aura tracé lui-même la grande scène que son pinceau devait si bien exécuter, cette idée de la *Dispute ou de la joute à travers les siècles, que la sainte Église toute entière, aux cieux et sur la terre, célèbre sans cesse pour exalter le Saint-Sacrement*, cette idée n'aurait pu venir au peintre, il fallait un savant pour la lui inspirer.

Cette exaltation universelle de l'Eucharistie conçue et fixée au XVIe siècle, juste au moment de la défection de l'Allemagne, de l'Angleterre et des autres pays protestants, voilà, sans aucun doute, ce que cette peinture du Vatican a de *providentiel*, d'autant plus, qu'au dire des maîtres, elle est *l'œuvre culminante de l'art chrétien*.

(Note de la Rédaction).

Sacrement, parce que tous les assistants viennent étudier les vérités chrétiennes, les méditer, se les assimiler, se les communiquer au pied du Saint-Sacrement solennellement exposé, parce que c'est le Saint-Sacrement qui, en quelque sorte, préside l'assemblée, manière de dire qu'elle est présidée par Dieu même. Le Saint-Sacrement, en effet, c'est Dieu et le nom populaire de Fête-Dieu donné à la fête où l'on célèbre ce mystère tout divin témoigne d'un grand sens chrétien. L'Eucharistie, c'est Dieu avec nous, Dieu descendu jusqu'à nous, jusqu'en nous; Dieu tout entier avec nous; Dieu avec sa science tout autant qu'avec sa sainteté, sa puissance, sa bonté. Les saints contemplatifs savent trouver dans l'Eucharistie des délices inouïes. En pénétrant ce mystère, il font descendre le ciel sur la terre en tant que séjour de la béatitude. Les saints docteurs, de leur côté peuvent trouver dans cet adorable Sacrement la plénitude de la science divine, il ne s'agit que d'en pénétrer les profondeurs.

Un jour, passant à Saint-Acheul, nous vîmes un homme de Dieu, simple frère coadjuteur dans l'Ordre des jésuites, qui, montrant un très beau crucifix en ivoire, nous disait : « C'est là notre modèle! » Restés trop terre à terre, nous crûmes d'abord qu'il parlait au point de vue de l'art, mais aussitôt il nous fit comprendre qu'il l'entendait du divin Modèle véritablement crucifié pour nous, et il ajouta : « Celui qui sait lire dans ce livre sait une grande théologie. »

Or, tout ce que l'image du crucifix nous donne à apprendre se retrouve et bien mieux encore dans l'Eucharistie, car cet ineffable Sacrement est la consommation du mystère de la croix, la consommation et l'abrégé de toutes les merveilles de Dieu, la consommation de son amour.

Le crucifix n'est qu'une image, l'Eucharistie c'est la réalité, c'est le Dieu créateur, le Dieu incarné, le Dieu crucifié à nous donné : *nobis datus, nobis natus,* a dit le prince de la science sacrée, l'Ange de l'école. Il nous est donné en nourriture et réduit à cet effet à une apparence de pain; mais l'homme ne vit pas seulement du pain, il se nourrit surtout de la parole qui sort de la bouche de Dieu. Or, c'est là le Verbe, la parole substantielle et consubstantielle du Père, qui se donne à nous, se donne en réalité, se donne dans sa plénitude. Dès à présent, elle se donne à nous pour l'éternité, si nous lui sommes fidèles; elle se donne avec la plénitude de sa science, tout autant qu'avec la plénitude de son amour, de sa béatitude.

Qu'elle est donc admirable cette pensée d'avoir appelé le Saint-Sacrement à la présidence de cette école où s'apprennent et s'enseignent toutes les choses divines. Cette école, d'ailleurs, en tête de laquelle se trouvent les quatre pères de l'Église, n'est autre, disons-nous que l'Église enseignante; mais l'Église n'a que les pieds sur la terre, sa tête est dans le ciel. Levez donc les yeux, vous la retrouverez là haut, sous un autre aspect, et de telle sorte que l'assemblée des docteurs dans le bas et l'assemblée des saints glorifiés là-haut, ne font qu'une seule assemblée. Et de même le Saint-Sacrement qui préside l'assemblée inférieure n'est autre que Jésus-Christ présidant en personne l'assemblée supérieure.

Jésus-Christ, là-haut, n'est pas seul en tant que Dieu : on y voit la Très Sainte Trinité tout entière, et le lien qui unit les deux assemblées s'établit encore par le Saint-Esprit, celle des trois Personnes divines dont le propre est d'être envoyée aux hommes pour leur communiquer les dons divins. En effet, la céleste colombe, qui le représente, vient planer sur la scène du bas, afin de faire mieux comprendre que rien ne lui manque, quant à l'essence des choses que l'on possède dans le ciel. Il n'y a de différence que relativement au degré de manifestation.

Il est certain, en effet, que l'humanité sainte de Notre-Seigneur, telle que les saints la contemplent dans le ciel, n'est autre que la manifestation du mystère eucharistique, si bien qu'en l'adorant, nous adorons éternellement dans le ciel cet auguste sacrement : *Adoremus in œternum sanctissimum sacramentum.* Nous n'avons pas besoin d'une autre source de béatitude. Nous n'avons pas besoin non plus d'une autre école pour acquérir la plénitude de toute connaissance. C'est pourquoi l'Ange de l'école nous fait demander tout ce que nous pouvons désirer, tout ce que nous devons espérer, et comme bonheur et comme science, quand il nous fait nous écrier dans l'une de ses hymnes les plus belles : *Jesus quem nunc velatum aspicio, oro, fiat illud quod tam sitio.* Que le voile se lève, et que je vous voie, divine Eucharistie, telle que vous êtes dans vos sublimes réalités et tous mes désirs sont comblés et sous tous les rapports.

L'Église enseignante elle-même apparaît dans ce tableau comme un aspect de l'Église militante. En ce monde, effectivement, l'enseignement est un

combat. Pour connaître la vérité, nous avons besoin de la dégager de ses ombres ; elle se présente aussi comme élevée sur une montagne dont il faut par l'étude franchir les aspérités. Tout ce qu'il faut de peines et d'efforts pour l'atteindre, tout ce qu'il faut subir et surmonter de difficultés se présente comme un combat ; il faut surtout combattre pour démêler l'erreur au travers de mille subterfuges et la poursuivre jusque dans le dernier de ses repaires. Ici le combat n'est point représenté, mais on voit le résultat immédiat de la victoire, même dans l'Église qui milite et enseigne encore sur la terre. On le voit, non seulement par l'action de grâce de saint Ambroise, mais aussi par saint Grégoire qui contemple, par saint Jérôme qui médite, par saint Augustin qui dicte avec effusion cette doctrine qu'ils puisent avec tant de sûreté au pied du Saint Sacrement, c'est-à-dire au cœur de l'Église. Et de même, après eux, tout ce qui s'enseigne, tout ce qui s'apprend, tout ce qui découle de cette source sacrée est saint, pur, sans tache, sans la moindre altération : *Non habentem maculam aut rugam...* (Éph., v. 27), et ne diffère que par l'éclat de ce qui se voit là-haut.

L'Église, dans ce monde même, ne redoute l'erreur que pour ses enfants : menacés, elle les protège ; blessés, elle les soigne, elle les panse, elle les guérit, ou s'ils se refusent à ses remèdes, finalement, quand tout est consommé, ils cessent de lui appartenir, et toujours sans tache elle-même avant, pendant, comme après le combat, elle n'est autre aux pieds du Saint-Sacrement sur la terre, sous le rapport des vérités qu'ici-bas il faut croire autant qu'elle les enseigne, que là haut l'on contemple dans leur plénitude, comme sous tous les autres rapports, elle n'est autre, disons-nous, que l'Église qui triomphe dans le ciel. De même que dans le ciel, le Dieu que l'on voit face à face n'est autre que le Dieu caché dans l'Eucharistie.

Admettons que Raphaël n'a pas fait tout ce que comportait la sainteté plus encore que la grandeur d'un si magnifique programme ; sachons-lui gré d'en avoir si bien saisi les traits essentiels et de les avoir ordonnés avec un si grand art ; goûtons ce charme, cette grâce que seul il pouvait y répandre. Acceptons comme un bienfait d'en haut tout ce que Dieu nous a donné par ses mains, sans trop nous appesantir pour le moment sur ce qui a manqué au plus habile exécutant qui ait jamais passé sur le théâtre du monde, pour rendre dans leur perfection les inspirations de l'artiste céleste.

VI

RAPHAEL ET LES DEGRÉS DE LA FOI PRATIQUE DANS LES ENFANTS DE L'ÉGLISE :

La Messe de Bolsène

La *Messe de Bolsène*, bien que Raphaël l'ait exécutée postérieurement, conserve les qualités de sa première manière dans un degré peut-être supérieur à la *Dispute du Saint-Sacrement*, et ce tableau en même temps bénéficie des progrès accomplis par Raphaël dans l'ordre purement artistique, à mesure qu'il avançait dans la vie.

Si l'on considère les difficultés résultant de l'emplacement dont il a fallu triompher, on admire spécialement dans ce nouveau chef-d'œuvre une habileté de composition plus grande encore que dans le précédent. L'artiste y entre également au cœur de son sujet, et s'il y a quelque chose de moins quant au charme d'une naïve fraîcheur, elle se compense par la maturité des expressions appropriées à chacun des personnages.

En somme, la préférence accordée à la *Dispute du Saint-Sacrement* tient beaucoup à l'élévation du sujet, à la place qu'il occupe en quelque sorte, comme le chant d'un poème dans un ensemble qu'il faut envisager tout entier pour en bien saisir la portée. Il faut voir comment elle se lie à la figure allégorique qui la surmonte et à toutes les connaissances humaines mises au service de l'Église. Il faut tenir compte de la solennité de la mise en scène. La *Messe de Bolsène* serait donc, nous l'admettons facilement, plus parfaite dans son genre, mais ce genre n'a pu donner lieu au développement de qualités aussi grandes que celles auxquelles la *Dispute du Saint-Sacrement* doit sa supériorité.

Dans la *Messe de Bolsène* elle-même, cependant, la pensée est large et profonde. A propos d'un fait particulier, c'est encore un idéal qui est représenté. La présence réelle s'affirme solennellement.

Des critiques ont prétendu que le miracle dont la signification a été généralisée dans cette composition raphaëlesque avait eu pour but de

confondre un prêtre incrédule. Ils ont cru que c'était là un châtiment, tandis que c'était une grâce pour aider à vaincre une tentation. Le prêtre allemand auquel elle fut accordée était tourmenté de doutes, mais il ne reniait point la vraie foi : ces doutes, au contraire, il venait les éclaircir près du vicaire de Jésus-Christ, alors le pape Urbain IV, qui résidait à Orvieto. Il s'était arrêté à Bolsène pour y passer la nuit, et il disait la messe dans l'église de cette petite ville, avant de se remettre en route. C'est alors que le Dieu de l'Eucharistie se charge de lui donner lui-même la solution qu'il allait demander à son représentant.

Au moment de la Consécration, comme ses doutes se réveillaient, il vit le sang sacré quitter les apparences du vin, prendre la couleur naturelle du sang et bouillonner dans le calice, au point qu'il en rejaillit des gouttes sur le corporal. Jugeant que le prodige, en révélant les indécisions de sa foi, le couvrirait de honte aux yeux des fidèles, il voulut leur en dérober la vue et emporter le calice dans la sacristie. Dans son trouble, pendant le trajet, il laissa tomber sur le pavé de l'église quelques autres gouttes du précieux sang, et encore aujourd'hui, on voit de petits grillages en fer, sur les points de ce pavé qui ont été sanctifiés par le contact miraculeux.

On ne dit point qu'Urbain IV, à la nouvelle du miracle, soit venu visiter les lieux où il s'était accompli, mais il fit transporter le corporal taché de sang près de lui, à Orvieto, où, comme on le sait, il s'est toujours conservé depuis. Mais Raphaël, donnant à la pensée toute l'extension possible, a représenté le Pape, en prenant le mot dans sa plus grande généralité, sous la figure de Jules II, qui régnait de son temps, comme assistant à l'accomplissement du miracle lui-même, et, par là, il a montré que son tableau était une profession de foi qui devait s'entendre de tous les temps et de tous les lieux où, sous l'autorité du chef de l'Église, se célèbrent les mystères eucharistiques.

On admire avec raison, avons-nous dit, le parti que le grand artiste a su tirer d'un emplacement qui devait paraître très défavorable, puisqu'il était tenu de disposer sa composition au sommet et sur les côtés d'une fenêtre : côtés qui, pour plus de difficulté, étaient inégaux. Élevant l'autel sur le point culminant de l'espace qu'il avait à remplir, il a mis éminemment en vue d'une part le célébrant, de l'autre le Pape agenouillé en face. Puis il a réparti derrière le

pontife, d'abord les prélats de sa cour et plus bas les gens de sa suite ; derrière le prêtre, successivement les clercs de service et différents groupes qui représentent la multitude de fidèles.

Il ne nous paraît point que l'émotion du prêtre aille jusqu'à l'effroi : il croit en voyant, comme le fit l'apôtre saint Thomas, et il est confus de ses hésitations. C'était là le vrai de la situation et le peintre l'a parfaitement saisi.

Le Pape ne s'émeut pas. Il n'avait pas besoin d'être confirmé dans sa foi. Ce qui arrive sous ses yeux n'est que la manifestation de ce qu'il a toujours cru avec une fermeté à laquelle le miracle ne saurait rien ajouter. Il était recueilli, comme on doit toujours l'être quand on assiste à un sacrifice si auguste; il demeure impassible dans la majesté de son recueillement. Les hauts dignitaires ecclésiastiques qui l'accompagnent partagent son calme parce qu'ils sont plus immédiatement entrés en communication de ses sentiments habituels. Cependant il y a une gradation, et on démêle chez eux quelques expressions modérées de piété, d'admiration, de curiosité même, en rapport avec la manifestation divine. La gradation est plus sensible dans un autre sens, quand on descend au groupe inférieur, dans lesquels on reconnaît spécialement les porteurs de la *sedia gestatoria*. On croirait, à première vue, qu'ils participent de cette indifférence que contractent trop facilement les subalternes dans la fréquentation des choses saintes ; d'ailleurs, ils ne sont pas à portée de rien voir de ce qui se passe sur l'autel; mais, en y regardant bien, on reconnaît qu'il leur en est parvenu quelque rejaillissement. Quoique l'impression éprouvée par les prélats soit peu accentuée, ils s'en sont aperçu et, faisant la part de la réserve que leur impose leur rôle officiel et subordonné, on comprend la convenance de leurs attitudes, d'autant mieux qu'avec le Pape et les prélats, ils concourent à former un ensemble de tranquillité et de retenue qui contraste avec la vive émotion de la multitude des fidèles échelonnés du côté opposé.

Pieusement touchés sont les quatre clercs qui, agenouillés au pied de l'autel, assistent le célébrant. L'un d'eux, chargé de relever le bas de la chasuble au moment de la consécration, l'a laissé échapper; les trois autres portent des cierges. A voir leur agencement tout raphaëlesque, on peut se dire que Fra Angelico n'aurait pu les rendre avec tant d'aisance et de grâce, et qu'il

aurait eu peu à faire pour imprimer à leur physionomie ces airs si purs et si pénétrés qui lui sont restés propres.

Neuf personnages pressés derrière ces jeunes ministres du sanctuaire donnent admirablement, dans un très petit espace, l'idée d'une grande foule fortement et diversement émotionnée. Les plus en évidence ou prient avec ferveur ou acclament avec enthousiasme. Ce sont ceux qui ont le mieux compris la signification du prodige, et c'est aussi ce sentiment qui domine dans la masse de ceux qui les suivent. D'autres paraissent s'indigner contre le prêtre, lui supposant cette incrédulité formelle que lui attribuent encore aujourd'hui des interprètes mal informés.

Deux curieux ont pénétré plus près de l'autel et, appuyés sur une balustrade demi-circulaire qui le surmonte, ils dominent eux-mêmes toute la scène. Ils ne sont là cependant qu'à titre d'épisode ; leurs expressions vives et naturelles, mais relativement vulgaires, font mieux ressortir ce qu'il y a de plus profondément senti et de plus délicatement touché chez les acteurs d'une plus haute importance. L'un des deux montre le prêtre en tendant le bras comme pour l'accuser, l'autre observe avec grande attention, sans qu'on puisse bien démêler le jugement qu'il porte sur ce qu'il voit.

Reste un groupe de femmes et de petits enfants qui correspond à celui des palefreniers pontificaux, du côté opposé de la fenêtre. Ce groupe demeurerait tout à fait étranger à l'événement si ce n'était un léger mouvement de tête donnant à penser qu'une de ces femmes s'est aperçue de quelque chose. Très utile, cependant, pour équilibrer la composition, ce groupe l'est aussi parce qu'il contribue à y répandre un air général de grâce et de fraîcheur : c'est comme des fleurs qui joncheraient le sol; puis il forme lui-même un contraste favorable à la mise en relief de tout ce qui doit, dans le tableau, attirer plus sérieusement l'attention.

En somme, plus on examine cette composition, plus on la trouve habile dans toutes ses parties. Nous ne dirons point, néanmoins, cette fois encore, qu'elle ait atteint ce degré de perfection au delà duquel on ne peut rien concevoir de mieux. Ce n'est point dans les choses humaines, surtout quand elles ont à rendre les choses de Dieu. Nous avons déjà fait remarquer, à propos des jeunes clercs qui assistent le prêtre à l'autel, que le Beato Angelico aurait donné à leur piété une expression plus pénétrante encore.

Maintenant, prenez le Pape : nous avons loué la tranquillité impassible de sa foi, elle nous rappelle le trait de Simon de Montfort, mal à propos attribué à saint Louis, qui aimait à le rapporter. Voici, en effet, les paroles de Joinville à ce sujet :

« Le saint roi me conta que plusieurs gens d'entre les Albigeois vinrent au comte de Montfort, qui gardait alors la terre d'Albigeois pour le roi, et lui dirent qu'il vînt voir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était devenu en sang et en chair entre les mains du prêtre, et il leur dit : Allez le voir, vous qui ne croyez pas. Car moi, je le crois fermement, tout comme la Sainte Église nous raconte le Sacrement de l'autel. Et savez-vous ce que j'y gagnerai, fit le comte, de ce que je le crois en cette vie mortelle, tout comme la Sainte Église nous l'enseigne ? J'en aurai une couronne dans les cieux plus que les anges qui le voient face à face, à cause de quoi il faut qu'ils le croient » (1).

Saint Louis admirait le calme conservé en cette circonstance par un homme que l'on ne donne pas pour un saint, mais dont la grande foi, ainsi attestée, ne saurait être mise en doute; toutefois nous ne croirions pas que le saint roi lui-même, s'il eût été à la place de Simon de Montfort, fût resté dans cette sorte de froideur. Il eût couru là où Jésus se manifestait, non par curiosité, non pour le besoin d'affermir sa foi, mais par une excitation d'amour. Il eût fait comme saint Pierre, qui se jeta à la mer avec empressement pour rejoindre Notre-Seigneur, quand ce divin Maître apparut sur les bords du lac de Génézareth, après la résurrection, aussitôt que saint Jean se fut écrié : *Dominus adest !* (Joan., XXI, 7).

Jésus, en se manifestant dans l'Eucharistie, n'ajoute rien à la certitude que sa parole nous a donnée de sa présence dans cet auguste sacrement, mais en même temps qu'il renouvelle en quelque sorte, par ce moyen, son témoignage pour ceux qui ne l'auraient pas suffisamment entendu, il donne un gage particulier de son amour, et c'est aussi par un élan d'amour que doivent lui répondre ceux qui l'aiment plus que les autres (Joan., XXI, 15).

Un saint pape, saint Pie V, par exemple, eût-il posé devant l'artiste appelé à représenter cette nouvelle effusion du sang divin, et le miracle se fût-il

(1) *Histoire de saint Louis*, édit. de Wailly, 1867, p. 35. *Credo de Joinville, id.*, § 2, p. 509.

renouvelé sous leurs yeux, les traits du saint Pontife naturellement si austères auraient pris à cette vue, sans nuire à la paix de son âme, une teinte indicible de piété et d'attendrissement.

Revenant au Beato Angelico, nous dirons, bien qu'on ne lui donne qu'improprement de nom de bienheureux, puisqu'aucune information canonique n'a été faite relativement à sa sainteté, qu'il voyait et sentait comme le font les saints.

Appelé donc à représenter le chef de l'Église dans les conditions où Raphaël a fait apparaître Jules II, il n'eût pas manqué de faire palpiter les rejaillissements de son propre cœur dans la physionomie du pontife. L'on peut imaginer ce qu'il aurait fait pour peu qu'on se souvienne de l'émotion qu'il a imprimée à la figure de saint Dominique, à la vue du sang divin dont il a inondé la croix ; à celle de tels ou tels autres saints admis à contempler seulement quelques-uns des instruments de la Passion.

Sous la main du pieux dominicain, les prélats de la cour du Pontife, à leur tour, sans être moins calmes d'attitude, se seraient montrés bien plus profondément touchés et il n'y aurait aucun des assistants qui ne reportât, par son expression, vers quelqu'un des sentiments que pourrait inspirer dans une assemblée de saints, selon le caractère propre à chacun d'eux, et selon la gradation des impressions plus ou moins directes, une manifestation de l'action de Dieu, le dévoilement de ses mystères, oui ! mais bien plus encore une condescendance de sa bonté.

Quant à Raphaël, enfin, nous le louons non seulement comme artiste, mais comme artiste chrétien, pour les véritables pensées de foi rendues dans ses grandes compositions eucharistiques, ou avec beaucoup de charme, ou avec une souveraine magnificence. Et ne voulant plus emprunter qu'à lui-même un terme de comparaison qui nous dise ce dont il était capable pour les avancer dans la perfection, nous reviendrions à sa petite figure allégorique de la Foi afin de lui demander de mêler partout, à autant de foi, autant de pureté et d'amour.

GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.

DOCUMENTS

NOTE HÉRALDIQUE

SUR UN PROJET DE DRAPEAU POUR LA FRANCE RENDUE A LA MONARCHIE CHRÉTIENNE

La religion semble pouvoir fonder de grandes espérances sur le retour de la France à la monarchie héréditaire et très chrétienne; la France elle-même n'a pas d'autre espoir; mais toutes ces espérances, à nos yeux, convergent réellement vers le Sacré-Cœur et se rattachent au vœu du roi-martyr. Il en est sorti une nouvelle question de drapeau.

Plusieurs savent les détails de cette question par un article de l'*Univers*, intitulé : *Le Sacré-Cœur et les Bourbons* et ils savent comment le vœu du roi-martyr est *incomplet*, pour ce qui regarde la place où Dieu veut voir son Cœur, c'est-à-dire sur les armes et les étendards de la Maison de France.

Des lèvres augustes ont formulé, un jour, dans une grande parole, le sentiment général à l'heure présente : *Pour que la France se relève, il faut que Dieu rentre en maître.* Or Dieu avait fait connaître ses volontés.

Dieu avait offert à la monarchie française la *sauvegarde de son cœur avec la promesse de sa puissance*. On n'y a pas pris garde.

Le moment semble plus que jamais opportun d'y revenir.

Des catholiques ont, il y a deux ans, formulé leurs vœux et les ont fait parvenir à leur adresse. Le mémoire présenté faisait ressortir le côté héraldique de la question et le bien fondé, à ce point de vue, du désir exprimé. Nous résumons ici ce qui a été dit à ce sujet :

Presque toutes les puissances chrétiennes ont leur *sauvegarde* surnaturelle ou divine *placée en abîme*, sur un écu central, *au cœur du blason.*

Les armes du Portugal ont *en abîme : les cinq plaies du Christ ;* l'Espagne : *la grenade symbolique ;* la Russie : *Saint-Georges ;* la Hongrie : *Saint-Étienne*, etc., etc.

L'exemple insigne de S. M. l'Empereur de Russie, de porter, pour son couronnement à Moscou, le décret d'avoir, à tous les étendards des régiments russes, l'image de leurs Saints Protecteurs, est un *confirmatur* inattendu.

Le drapeau de la Maison de France, rendue enfin à ses glorieuses destinées par une restauration monarchique, serait donc le drapeau blanc aux armes de France ; celles-ci à l'écu d'or en abîme, chargé d'un cœur blessé entouré d'épines, surmonté d'une croix, le tout au naturel, *selon le dessin original* de la Bienheureuse.

L'art héraldique n'y saurait contredire, quand d'ailleurs la volonté de Dieu est depuis longtemps manifestée.

N.-B. — Cette note était sous presse lorsque de nouvelles alarmes sont venues mettre à l'épreuve notre foi et donner une plus pressante actualité à des désirs respectueux, dont le journal *l'Univers* venait de se faire l'écho. Nous ne saurions mieux faire que de le citer textuellement :

« ... Espérons que le dessein manifesté par le Roi de consacrer la France au « Sacré-Cœur, procurera l'accomplissement en sa personne des promesses dont « Paray-le-Monial a reçu l'assurance » (*Univers,* n° du 15 août).

Puis, hélas ! bientôt aux alarmes a succédé la douleur de nos plus chères espérances anéanties ; mais, en disparaissant, le sauveur que nous n'avons pas su mériter s'est montré fidèle dans la mort : il a proclamé sur son cercueil sous quel signe heureux peut et doit venir celui que Dieu nous réserverait encore.

Cette fois c'est l'*Agence Havas* qui parle :

(Vienne, 27 août, soir). — *L'étendard des volontaires de l'Ouest pendant la guerre de 1870, percé des balles ennemies, a été placé près du drapeau blanc* (sur le lit mortuaire), *selon le désir que le comte de Chambord en avait exprimé le mois dernier au général de Charette.*

CATALOGUE DU MUSÉE EUCHARISTIQUE

DE PARAY-LE-MONIAL

(SUITE)

72. L'EUCHARISTIE AVEC LA PAPAUTÉ. — Ebauche de *Battoni*. Le Souverain Pontife Pie VII conduit la barque de l'Eglise à travers une mer en courroux. La Foi, l'Espérance, la Charité avec l'Eucharistie sont dans la barque. En haut, la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus montre au pilote sacré, comme phare, le Tabernacle soutenu par les anges.

Sur toile, 0m49 larg., sur 0m34 haut. Le visage du Pape a été lacéré à coups de canif.

73. L'HEURE SAINTE. — Ecole vénitienne. Un ange apporte le calice à Notre-Seigneur.

Sur toile, 0m32 larg., sur 0m24 de haut.

74. SAINT PIE V PENDANT LA BATAILLE DE LÉPANTE. — Ecole italienne. Le Souverain Pontife en prière devant le Crucifix entouré d'anges.

Note : On sait que le *Crucifix de Lépante*, placé à la proue du vaisseau amiral de Juan d'Autriche, se garde à *Barcelone*, tel qu'il se dévia devant un boulet musulman. C'est probablement ce fait que le peintre a voulu indiquer ici.

Sur toile, 0m38 larg., sur 0m75 haut.

75. SAINT PASCAL VOYANT L'EUCHARISTIE EN GLOIRE. — Pendant du précédent.

Sur toile, 0m38 larg., sur 0m75 haut.

76. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET SAINTE CLAIRE DEVANT LE SAINT-SACREMENT. — Par *Scarsellino de Ferrare*. Les deux saints agenouillés, en extase, devant l'Eucharistie portée par des anges.

Sur toile, 0m36 larg., sur 0m30 haut.

77. LES VERTUS THÉOLOGALES ET CARDINALES AUTOUR DU SAINT-SACREMENT. — Attribué au *Dominiquin*. Tableau allégorique de toutes les vertus réunies pour exalter la sainte Eucharistie. La Sainte Vierge préside cette imposante assemblée devant laquelle l'Empirée s'entr'ouvre. L'Ange de la Victoire plane au sommet.

Sur toile, 0m75 larg., sur 1m00 haut.

78. LE MONOGRAMME DE JÉSUS. — XVIe siècle. Monogramme remarquable. L'Enfant Jésus souriant porte sur ses épaules les instruments de sa Passion. Au bas le Sacré-Cœur et les trois clous. La Compagnie de Jésus commençait dès lors à prendre ces emblèmes du divin amour dans ses armes.

Sur toile, 0m75 larg., sur 1m00 haut.

79. SAINTE MARIE-MADELEINE EMPORTÉE AU CIEL AVEC L'EUCHARISTIE. — Epoque de la Renaissance. Miniature italienne. Un groupe d'anges enlevant la Sainte. Un petit ange à droite porte devant elle le Saint-Sacrement.
Note : Il se pourrait aussi que ce fût le souvenir de la belle légende de la Sainte-Baume et du Saint-Pilon en Provence, d'après laquelle les anges venaient transporter la Sainte de sa grotte (ou baume) sur la colonne (pile ou pilon) qui domine cette grotte.
Sur cuivre, 0m26 larg., sur 0m19 haut.

80. UN GROUPE D'ANGES AVEC LA SAINTE CROIX ET L'EUCHARISTIE. — XVIIe siècle. Un ange gardien portant le calice et l'hostie, montre la Croix du Sauveur à un petit enfant (ou ange) agenouillé. Les anges sont ici représentés sans ailes.
Sur toile, 0m25 larg., sur 0m40 haut.

81. SAINT BENOIT EN PRIÈRE. — Esquisse attribuée au *Tiepolo*. Un ange lui montre le Saint-Sacrement entouré de lumière.
Sur toile, 0m29 larg., sur 0m41 haut.

82. SAINT PASCAL AVEC LE SAINT-SACREMENT.
Sur toile, 0m12 larg., sur 0m15 haut.

83. SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE, DEVANT LE SAINT-SACREMENT EN GLOIRE. — Miniature attribuée à *Guido Reni*. Saint Louis couvert du manteau royal, tenant le sceptre et la couronne, contemple la gloire de l'Eucharistie, en méditant sur la couronne d'épines. La gloire du Règne de Jésus-Hostie, c'est d'avoir souffert le mépris des hommes et d'avoir augmenté ses bienfaits, semble-t-il, en raison même de leurs ingratitudes. Au revers, un sceau.
Sur toile, 0m21 larg., 0m62 haut.

84. LA CÈNE DES APOTRES. — Miniature de *Scarsellino de Ferrare*. Figures expressives.
Sur cuivre, 0m21 larg., sur 0m17 haut.

85. LA CÈNE D'EMMAUS. — Original de *Ciro Ferri*.
Sur toile, 0m75 larg., sur 1m00 haut.

86. LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ AVEC L'EUCHARISTIE. — Petite esquisse de *Scarsellino de Ferrare*.
Sur toile, 0m38 larg., sur 0m21 haut.

87. L'EXPOSITION IMPÉRIALE DE PRAGUE. — Peinture allemande, XVIIe siècle. L'empereur d'Autriche portant la Toison d'Or, agenouillé en face de l'impératrice au pied d'un autel sur lequel le Saint-Sacrement est exposé. Le Sacré-Cœur figure au bas de l'autel.
Note : Peut-être l'*Ex-voto* de Ferdinand III pour la délivrance du Saint Empire à la suite de l'exposition du Saint-Sacrement, ordonnée dans toutes les églises de Prague. *Fait historique qui mit fin à la guerre de Trente ans.* (Voir *Schiffenberg*). Au revers un sceau de prince du Saint Empire.
Sur toile, 0m76 larg., sur 1m10 haut.

88. PORTRAIT DE URBAIN IV. — Peinture italienne, XVIIe siècle. Le célèbre promulgateur de la Fête-Dieu, à la figure énergique, porte la tiare et le manteau des grandes cérémonies du *Corpus Domini*. Il bénit le calice avant la Procession.
Sur toile, 0m75 larg., sur 0m80 haut.

89. SAINT RAYMOND NONNAT, Cardinal, fondateur de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs. École romaine, XVIIe siècle. Le Cardinal est représenté debout, en surplis, tenant en main un ostensoir. A ses pieds, des prisonniers, dont les fers tombent.

Sur toile, ovale 0^m^42 larg., sur 0^m^52 haut.

90. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE DÉLIVRANT LES AMES DU PURGATOIRE. — Ecole romaine XVIIIe siècle. Le Saint, à genoux devant la Sainte Hostie dans un ostensoir, tient les bras étendus en prière, en signe de supplication pour les âmes de l'Eglise souffrante, qui implorent sa pitié.

Sur toile, 0^m^75 larg., sur 1^m^00 haut.

91. L'ADORATION AU CIEL DU SACRIFICE PERPÉTUEL DE L'EUCHARISTIE. — Original de *Scarsellino de Ferrare*. La Sainte Vierge est agenouillée en haut auprès du céleste calice surmonté de l'hostie, qui projettent leurs rayons de gloire sur les amis privilégiés du sacrifice de l'autel. Au milieu du tableau, le Précurseur et Gabriel; des deux côtés, quelques Apôtres, des Docteurs, Confesseurs et Vierges en profonde contemplation.

Sur toile, 1^m^90 larg., sur 2^m^20 haut.

92. L'ORAISON AU JARDIN DES OLIVES. — Attribué à *Ciro Ferri*. Le peintre a choisi le moment de l'acceptation, de la part du Seigneur, de boire le calice présenté par les anges de Dieu.

Sur toile, 1^m^32 larg., sur 1^m^36 haut.

93. L'EXTASE DE SAINT PASCAL. — Attribuée au *Barrocci*. Un ange, en pleine campagne, montre au religieux un ostensoir qu'un autre ange élève au ciel, en signe de triomphe. Le religieux tombe en extase à cette vue. Des multitudes d'anges soutiennent son corps à demi affaissé.

Sur toile, 0^m^75 larg., sur 1^m^00 haut.

94. LA CÈNE DES APOTRES. — Ancienne Ecole de Venise. Les convives sont groupés trois par trois comme dans la Cène de Léonard de Vinci. Jésus bénit de la main droite, avec grande majesté, les pains. *Sa main gauche, largement appliquée sur son cœur*, comme pour en arrêter les pulsations trop violentes.

Sur toile, 2^m^10 larg., sur 1^m^00 haut.

95. LES APPRÊTS DE LA CÈNE. — Original d'*André Sacchi*. Pendant du n° 47. Notre Seigneur lave les pieds à saint Pierre. Celui-ci se déclare indigne de cet honneur. Les autres apôtres se précipitent autour de lui pour entendre ce que va dire le Seigneur.

Sur toile, 1^m^35 larg., sur 0^m^98 haut.

96. LA COMMUNION DES APOTRES. — Ecole romaine, XVIIe siècle. Notre-Seigneur debout, entouré de tous ses disciples, agenouillés en cercle. Le Seigneur communie saint Pierre.

Sur toile, 0^m^30 larg., sur 0^m^20 haut.

97. LA CONSOLATION APRÈS L'AGONIE. — Attribué au *Tintoret*. Notre-Seigneur est consolé par deux anges qui viennent le soutenir après son agonie au jardin des Olives.

Sur toile, 0^m^62 larg., sur 0^m^75 haut.

98. SAINT NORBERT. — Son portrait, par *Le Bronzino*. Demi-corps. Le saint, en chasuble, porte un calice surmonté d'une hostie. Peut-être en souvenir des hosties de Breda recueillies par lui (Voir le *Cornelius de Voss* au musée d'Anvers, 306 du cat.).

Sur toile, 0^m^62 larg., sur 0^m^75 haut.

99. LE TRIOMPHE FINAL DE LA RELIGION. — Esquisse dans le genre de *Rubens*. La Religion, sous les figures de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, élevant le Saint-Sacrement, le présente au milieu des foudres et des éclairs. En bas le monde des éléments se disjoint dans le chaos. La *bête* de l'Apocalypse avec la *femme de perdition* roulent aux enfers.

Sur toile, 0m75 larg., sur 0m62 haut.

100. LA DERNIÈRE COMMUNION DE MARIE. — Tableau pour maître-autel, attribué à *Le Brun*. La Très Sainte Vierge souffrante, agenouillée, reçoit le saint Viatique de la main de saint Jean. Deux archanges à ses côtés, un genou en terre, portent des flambeaux. Au-dessus de cette scène, une multitude d'anges jettent des fleurs et des couronnes. On remarquera l'expression de souffrance empreinte sur les traits de la Mère des Douleurs, en même temps que la paix et la douceur de son amoureuse agonie. On remarquera aussi le trait magistral du rapprochement de ce petit délicieux chérubin, debout, à droite, qui presse ses mains en prière, et en extase, auprès du colossal archange, sur le genou duquel il appuie son cœur bondissant de joie.

Sur toile, 2m00 larg,, sur 3m00 haut.

101. L'EXPOSITION DU SAINT-SACREMENT. — Panneau du XVIIe siècle. Ecole française. Deux anges adorateurs agenouillés au pied de l'autel. Ils sont revêtus de riches ornements sacerdotaux.

Note : Ce tableau, trouvé par Mgr Barbier de Montault, a été reproduit dans la Revue. Voir la *planche* en face de la page 96 de la 1re année, et l'explication ibid., page 128.

Sur bois, 0m30 larg., sur 0m40 haut.

102. LE MIRACLE DE SAINT VINCENT FERRIER. — Original de *Luc de Leyde*. Un enfant mort-né est présenté sur un bassin, par les parents agenouillés devant le Saint thaumaturge, debout, en prière, à l'entrée d'une église. Pour indiquer la ferveur de sa prière, le Saint, les mains jointes, est figuré avec deux ailes repliées sur le dos verticalement et avec un globe de flammes sur la tête. L'enfant ressuscite, à mesure que l'oraison s'élève devant le Saint-Tabernacle.

Sur cuivre, 0m32 larg., sur 0m48 haut.

103. SAINT IGNACE RECEVANT LES ARMES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — Miniature italienne, fin du XVIe siècle. L'Enfant-Jésus, assis sur les genoux de sa sainte Mère, apparaît au vaillant défenseur du Règne du Christ, agenouillé dans la grotte de Manrèse. L'Enfant-Jésus lui fait le don d'un bouclier à ses armes. *Ces armes sont le monogramme de sa Divine Royauté :* J. H. S. Jésus-Roi-Sauveur, surmonté de la Croix, et avec les trois clous de la Passion, surbaissés. — Equivalent à l'enseigne militaire donnée à Constantin pour le *Labarum :* $\alpha \overset{\rho}{\times} \omega$.

Sur cuivre, 0m16 larg., sur 0m18 haut.

(A continuer).

BIBLIOGRAPHIE

LE LIVRE DE LA DÉVOTION A LA SOUVERAINETÉ DU CHRIST

Devant la nécessité de restaurer la Souveraineté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous recommandons la propagande de l'excellent livre de piété du chan. *Gras et Granollers* de Grenade, intitulé : *Un monument à la souveraineté du Christ et de Marie* (1). Cet ouvrage, en espagnol, d'une doctrine sûre et profonde, est fort propre à animer les fidèles en vue de l'action si recommandée par Pie IX.

De nos temps, il ne suffit plus seulement de prier seul ; il est absolument nécessaire de *prier et d'agir* ; et non plus individuellement, isolément, mais en public et en grand nombre, en associations puissantes, pour la défense de l'Eglise, du culte, des lois ecclésiastiques, des dogmes, et du dogme des dogmes par excellence : celui de la *Souveraineté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — Avec la négation de la Souveraineté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *tout* est nié : Dieu, la Création, la Rédemption, l'institution de la sainte Eglise, son autorité et par conséquent le principe même de notre foi et notre liberté. C'est en vertu de cette négation que l'on a pu renverser l'unité catholique, que l'on a pu abattre par milliers les temples et les monastères, que l'on a pu détruire d'innombrables images sacrées et des objets sacrés les plus précieux de l'art et du génie. C'est en vertu de cette négation néfaste que les Souverains Pontifes ont pu être dépouillés du patrimoine de saint Pierre, et que les Rois et les nations catholiques regardent impassibles *le Pape emprisonné.* C'est enfin en conséquence de cette coupable négation que l'on voit aujourd'hui décrétée la suppression en France et en Belgique de l'enseignement religieux dans les écoles, tandis que, par le journal, le feuilleton et la caricature, il se fait partout une sacrilège propagande de licence, de scandales, de blasphèmes, de corruption et de dissolution sociale.

En présence, donc, de la négation radicale de la souveraineté du Christ, et afin de proposer à l'imitation les vertus héroïques des grands serviteurs de Dieu, spécialement la vertu *de zèle pour la défense de la foi* et la *pratique sociale de la charité*, nous donnerons dans la *Revue du Règne du Christ* des extraits du livre du chanoine Gras.

Il serait à désirer que nos correspondants se chargeassent de faire traduire ce livre de piété dans toutes les langues, ou du moins d'en composer de semblables, pour leur nation respective, afin qu'un vaste courant de prières s'établisse partout en ce même sens. — Que ceux qui seraient disposés à entreprendre ce travail aient la bonté d'en avertir la Direction du *Règne*, à Paray-le-Monial.

(1) Le prix de ce livre est de 1 fr. broché, 1 fr. 50 relié (plus le port). S'adresser au chanoine *Gras et Granollers*, du Sacro-Monte, Grenade (Espagne).

RÉUNION DES ASSOCIÉS

†

IN HONOREM SACRATISSIMI CORDIS JESU
IN SANCTISSIMO AMORIS SACRAMENTO, REGNANTIS

Tenue sous la présidence de M. de Sormain, le Vendredi 17 Août 1883

AU MUSÉE EUCHARISTIQUE DE PARAY-LE-MONIAL

PREMIÈRE APPLICATION DU PRIX DES ABONNEMENTS

Encouragée dès ses premiers débuts par des adhésions nombreuses et importantes, la Revue, se sentant fortifier et grandir, devait faire un nouveau pas décisif, pour affermir ses voies et dilater ses tentes.

Elle l'a fait le 17 du mois d'août :

Une première réunion, où figuraient des représentants de divers points de la France et de l'Etranger, a eu lieu à Paray-le-Monial, sous la présidence de *M. de Sormain*. Elle avait pour but de préparer l'organisation de la SOCIÉTÉ DES FASTES ET DES MONUMENTS EUCHARISTIQUES. Au bureau présidentiel se trouvaient *M. l'abbé Barnaud*, curé de Paray, le *R. P. Normand*, supérieur général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, en Egypte et en Arménie, *M. l'abbé Gauthey*, supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur de Paray, le *R. P. Tissot*, président du collège de Mold, en Angleterre, le *R. P. Mazoyer*, procureur général des missions d'Orient, résidant à Paris, et M. le docteur *Rouvier*, un des professeurs-fondateurs de

la Faculté naissante de médecine à l'Université catholique de Beyrouth, instituée en 1881, par Sa Sainteté Léon XIII.

Étaient présents, avec la représentation la plus distinguée de la société locale et les abonnés résidants, MM. *de Verneuil*, *de Luvigne*, *de Curley*, *de Marguerie*, *Ladoux*, etc., ainsi qu'un groupe de pèlerins de la Lorraine et du diocèse de Langres, de passage à Paray, et en route pour Lourdes.

Il n'était pas nécessaire pour les personnes présentes d'exposer l'œuvre dans son idée première et ses premiers développements : la plupart des assistants les connaissaient déjà, et les pèlerins et visiteurs du *Musée eucharistique* avaient pu les apprendre au moins sommairement.

Aussi, à l'ouverture de la séance, invité par M. le Président à donner communication des bases sur lesquelles il croyait pouvoir déjà penser à l'organisation régulière de la Société des Fastes et des Monuments de l'Eucharistie, selon les vues du P. Drevon, M. le Baron de Sarachaga s'empressa de faire part des deux grandes assurances qui lui semblent acquises pour la réussite de cette Société.

L'une concerne les membres de l'association, l'autre le but à atteindre.

Au sujet de la première, le propriétaire-directeur peut montrer un nombre fort remarquable d'adhésions venues de divers points du monde catholique et promettant des membres éminents à l'association; même il peut signaler en différentes villes importantes d'Espagne, d'Italie et de Belgique des groupements en voie de se constituer à l'exemple de celui de Paray et dans le même but.

Quant au but à atteindre et qui consiste à découvrir partout où ils peuvent exister, et à mettre en lumière les monuments du *règne et de l'action eucharistique de Jésus-Christ,* déjà de nombreux documents arrivent de tous les côtés, alors que la Revue commence à peine à être connue. Ici, par un à-propos dont il sera bientôt facile de saisir toute la délicatesse, M. le Baron, se contentant de donner deux exemples, fait son choix parmi les documents venus des contrées même de l'Orient.

L'un de ces documents est pris sur la porte latérale d'une ancienne basilique de Beyrouth, changée en mosquée : c'est une belle inscription grecque, du temps de l'empereur Théodose ou de son fils Arcadius, portant ce solennel

témoignage du fait, de la durée et de l'étendue du Règne du Christ emprunté au Psalmiste : *Votre Règne, O Christ, est un règne de tous les siècles et votre domination* s'étend *sur toute génération et génération.* (Ps. 144). — Grâce à la place élevée qu'elle occupe et sans doute aussi à un secret dessein de la Providence, cette grande inscription a échappé, *durant plus de douze siècles,* à l'attention des infidèles et à la dévastation. Elle demeure encore intacte *sur le mur extérieur* d'une grande mosquée, dans cette région même qui, la première après la Judée, reçut la lumière de l'Évangile.

Le second monument vient d'être déposé au Musée de Paray. Il est peu apparent, mais il porte avec lui la reconnaissance *du Règne suprême du* CHRIST DANS L'EUCHARISTIE par toutes les contrées de l'Orient soumises au rite grec, tant *uni* que *schismatique.* C'est un *Pain eucharistique* destiné à la consécration, et provenant de *Deir-Mokallès,* grand monastère grec catholique dans le Liban, à trois heures nord-est de Saïda (l'antique Sidon). L'inscription de ce *pain* se compose du *monogramme du Christ* IC|XC barré du NI|KA aux quatre champs de la *croix byzantine,* ce qui héraldiquement veut dire : *le Christ est le Vainqueur par cette croix.* C'est, on le voit, la suite de l'inscription adoptée par l'ordre du Christ sous Constantin, pour le *labarum* : *tu vaincras par ce signe,* « *In hoc signo vinces,* » et le commencement de cette trilogie fameuse sous Charlemagne : « CHRISTUS *vincit,* CHRISTUS *regnat,* CHRISTUS *imperat.* » Elle est rattachée au Mystère eucharistique comme notre Revue rattache ce Mystère au *Règne de Jésus-Christ;* et elle justifie en quelque sorte notre titre.

Comme étant le plus vieil ami de l'Œuvre, dont il avait connu, a-t-il dit, la *gestation* avant qu'elle ne fût, *le R. P. de Lachau,* sur l'invitation de M. le Président, a exposé ensuite dans une simple causerie l'état présent de *l'Œuvre eucharistique de Paray-le-Monial,* et en a formulé les *desiderata.* S'attachant à l'Œuvre elle-même, il en fait dans un rapide mais brillant aperçu, comme un tableau complet qui met en relief sa situation actuelle avec tous les progrès et les développements successifs. Puis il passe à l'accueil de jour en jour plus favorable fait par le public lettré et religieux aux premières livraisons de la Revue, et, cherchant aussi parmi les éloges

et les encouragements, les observations formulées par une critique toute bienveillante, il trouve une objection : c'est contre le titre de la Revue.

La Revue est-elle l'*Œuvre eucharistique*. — Est-elle l'*Œuvre du Règne de Jésus-Christ ?* — Et, dans ce dernier cas, n'est-elle pas une Œuvre par trop vaste et manquant de but précis ?

La Revue n'est pas l'*Œuvre eucharistique de Paray*. Cette Œuvre comporte dans son ensemble : *le Musée, la Bibliothèque, la Revue* et *le Concours de 1889 ;* ces quatre parties, convergeant ensemble à une même fin, à un seul but : ATTIRER L'ATTENTION SUR LE FAIT IMMENSE DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST PAR LA SAINTE EUCHARISTIE, SUR SON ÉTENDUE, SA PROFONDEUR, SON UNIVERSALITÉ, SUR SON INFLUENCE, SES MOYENS, SES RÉSULTATS DANS LE PASSÉ, COMME SUR SA VITALITÉ ET SA DILATATION DANS LE PRÉSENT ET L'AVENIR. La Revue est un des éléments de l'Œuvre de Paray-le-Monial, c'est son organe. — On nous reproche, a dit notre conférencier, d'avoir comme deux titres et de n'avoir pas un titre propre à faire réussir la Revue ; je réponds d'abord à la seconde objection et ce sera d'un seul coup avoir réfuté la première. — Nous nous sommes moins proposé, à vrai dire, *un titre pour faire réussir la Revue, qu'une Revue destinée à faire réussir son titre.* Quelle noble mission, en effet, celle de mettre en évidence cette vérité de premier ordre dans le christianisme — *que l'action de Jésus-Christ* dans le monde présent *s'exerce* principalement par l'Eucharistie ; que ces deux cris n'en font qu'un : *Loué soit, adoré, aimé Jésus-Christ au Très Saint Sacrement*, et : *Que votre règne arrive !* Celui-là réalise le second : et ainsi *notre caractère de Revue eucharistique* explique et justifie *notre titre du Règne de Jésus-Christ.*

Nous montrerons, par des études spéciales et suivies, que le Royaume de Jésus-Christ étant l'Église, l'Eucharistie est le moteur premier de son *Règne en marche* et que l'*Arme de ce Règne* : *Instrumentum Regni*, dans l'acte de la conquête, n'est pas un glaive, mais un pain, comme celui qui vient d'être déposé au Musée eucharistique, et sur lequel le moule a imprimé ces mots : IC|XC, NI|KA : « LE CHRIST EST VAINQUEUR. »

Les *desiderata* exprimés ont porté sur :

1° L'indiction de visites méthodiques au Musée eucharistique, *avec expli-*

cation sommaire de l'Œuvre de Paray, surtout pendant les mois les plus fréquentés par les grands pèlerinages.

2° L'organisation d'une Association sous le titre de : Société des Fastes et des Monuments de l'Eucharistie, — avec *membres* fondateurs et coopérateurs ; — *comités* correspondant entre eux et avec celui de Paray, à l'instar de ceux qui s'organisent à Madrid, à Bologne et à Gand, avec le bienveillant appui des Œuvres eucharistiques de ces villes ; — *réunions particulières* organisées par les comités locaux tant en France qu'à l'Étranger ; — *réunions générales*, auxquelles seront invités les principaux membres fondateurs et les Comités, avec prière d'y vouloir bien prendre part en personne, ou de faire par écrit les communications qui intéresseraient l'Œuvre.

3° Dans chacune de ces réunions générales, tenues aux environs du 15 août, serait proposée une question particulière et pratique, soumise aux travaux des divers Comités pour l'avancement du Règne eucharistique de Jésus-Christ (1) ; puis on déterminerait *l'affectation des abonnements annuels* à la *Revue du Règne*, en faveur des Missions catholiques. Le *R. Père de Lachau* s'exprime de cette manière sur cette condition exceptionnelle de notre publication :

Le Directeur-propriétaire ne veut nullement, par les abonnements, rentrer dans les dépenses, couvertes par avance jusqu'en 1880, mais bien associer les abonnés *à la bonne Œuvre de la Revue*, dans sa double application à l'extension du *Règne de Jésus-Christ*. Il pense de son argent qui lui revient ce que pensa Rodolphe de Habsbourg, de sa monture qui lui était rendue après avoir servi à transporter un prêtre portant le saint Viatique : — une bonne copie et deux belles photographies reproduisent ce sujet, traité par *Rubens* et *Callot*, dans votre Musée eucharistique.

L'argent est lui aussi une vile monture, mais à qui l'on peut *faire porter la Majesté de Dieu au loin*. L'Œuvre de Paray dit au sien : « Tu as porté *la souveraineté de Dieu* aux lecteurs de la Revue, tu me reviens en partie

(1) Pour l'année 1884, nous proposerions la recherche, dans chaque nation, des localités où se sont opérés des miracles eucharistiques, afin d'en composer les cartes destinées à l'instruction religieuse des enfants chrétiens, pour leur révéler les bontés extraordinaires de leur Dieu voilé sous les saintes espèces. Ces cartes sont déjà, du reste, en bonne voie de préparation.

du moins; repars et reporte plus au loin la connaissance et l'amour de Celui à qui tu as été consacré sans retour. »

La seconde partie de la séance a été la traduction pratique de cette résolution prise à l'avance, et mise à exécution séance tenante.

La Revue ayant trouvé *340 abonnés* pour l'année 1883, une somme de 3,400 francs sera affectée à *la Faculté naissante de médecine de l'Université catholique de Beyrouth*. Un acompte de cette somme résultant des *premières rentrées*, et s'élevant à *onze cents* francs, est remis sous pli cacheté, par M. le Président, au R. P. Normand, supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, en Égypte et en Arménie.

Et M. le Président alors invite les représentants des missions de l'Orient à nous associer à leurs peines, à leurs espérances et à leurs joies. *Le R. Père Mazoyer* accepte d'exposer la situation générale; *M. le docteur Rouvier* parlera de la nouvelle Faculté de médecine, et *le R. P. Normand* se réserve de dire l'intérêt exceptionnel que le Souverain-Pontife porte à ces pays du Levant.

Prenant la parole, *le R. P. Mazoyer* s'exprime ainsi :

Cet exposé sommaire de nos missions d'Orient doit être et veut être un acte de reconnaissance envers l'Œuvre et ses associés : ils se montrent si généreux pour ce pays d'où nous est venue l'Eucharistie !

En Syrie, en Egypte et en Arménie, la Compagnie de Jésus ne saurait pas plus qu'en Occident se départir du principe : *Faire du bien à tous par tous les moyens* du zèle sacerdotal.

Des missionnaires, placés en qualité de Latins sur un terrain neutre, voient en effet venir à eux toutes les nations de l'Orient, si curieusement mélangées, en Syrie principalement : Maronites, Grecs, Syriens, Chaldéens, Arméniens et Coptes. Le premier de ces peuples est seul catholique dans son ensemble; les autres comptent, hélas ! une forte majorité schismatique. C'est donc auprès de tous les Chrétiens d'Orient que travaille la Compagnie de Jésus, pour conserver les uns, en les fortifiant dans leur foi, pour ramener les autres à la véritable Église de Jésus-Christ.

Quant à nos Œuvres, on peut bien dire que pas un moyen d'atteindre les âmes n'est resté dans l'oubli. Nous avons l'enseignement à tous ses degrés : primaire, secondaire et supérieur. 5,000 enfants viennent dans nos classes, nous dirigeons

trois collèges (Beyrouth, le Caire, Alexandrie), semblables à ceux de France; et à Saint-Joseph de Beyrouth, nous conférons le doctorat en philosophie et en théologie aux étudiants ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers de notre Université.

Les chapelles de nos maisons, surtout dans les villes de Beyrouth, Damas, Alep, Zahlé, voient se réunir nombreuses les diverses Congrégations : celle des ouvriers de Beyrouth compte 1,500 membres; les sacrements sont fréquentés régulièrement; les Pères s'appliquent au soulagement des pauvres et des malades; ils vont dans les campagnes donner des missions et sont heureux surtout de faire pour le clergé des divers rites des retraites, des conférences et des *cas de conscience*, venant même en aide à la pauvreté des prêtres par les intentions de messes qu'ils reçoivent d'Europe.

En Egypte, nos deux maisons de la Sainte-Famille au Caire, de Saint-François-Xavier à Alexandrie, cruellement éprouvées l'an dernier par la guerre, reçoivent en ce moment la visite d'un autre fléau, le choléra. Deux de nos Frères du Caire ont été atteints; nous avons pu les sauver. Quelle forme, plus tard, prendront pour nous les bénédictions attachées à la croix? nous l'ignorons encore, mais notre confiance est entière en Celui pour qui nous sommes heureux de travailler et de souffrir.

Je laisse à un autre de vous dire la naissance de la nouvelle mission d'Arménie. Depuis deux ans, nous avons établi de la mer Noire au golfe d'Alexandrette, sans parler de Constantinople, six maisons destinées à faire rayonner autour d'elles les écoles et les missions.

Que ne pouvons-nous répondre aux demandes nombreuses qui nous sont faites de multiplier partout nos postes et d'aller même au milieu des Kurdes et des Tcherkesses leur porter, avec l'Évangile, la civilisation!

Cet aperçu bien incomplet suffira cependant, j'espère, à vous rappeler parfois nos 200 missionnaires, leurs 20 maisons et leurs œuvres dont M. le docteur Rouvier et le R. P. Normand réclament l'avantage de vous entretenir encore un instant.

M. le docteur Rouvier, à son tour, se lève, et dit :

Mesdames, Messieurs,

L'Université Saint-Joseph, de Beyrouth, doit ouvrir prochainement les cours d'une Faculté de médecine. La Compagnie de Jésus se trouve ici d'accord avec le gouvernement français, jaloux de conserver à notre pays son influence en Orient. Depuis plusieurs années, une Faculté américaine attire malheureusement à l'hérésie des étudiants et une certaine considération. Le moyen de sauver les intérêts français était de les confier sur une plus grande échelle aux missionnaires

Jésuites et à leurs humbles collaborateurs. Voilà la pensée religieuse et patriotique qui a présidé à la naissance de notre faculté.

Pour cette entreprise, nous réclamons vos sympathies et vos prières. Il y va surtout du bien des âmes et de l'accroissement de notre sainte Religion. Le local est prêt, les élèves nous attendent ; mais que de ressources vont nous être nécessaires, même pour un début relativement bien modeste ! Peut-être par vos familles, ou par des médecins que vous connaissez, pourrez-vous nous aider à trouver des livres, des collections scientifiques, des instruments de chirurgie, etc. (1).

Nous voulons marcher graduellement, sans doute ; mais ceux dont nous devons détruire l'influence et le prestige sont richement pourvus de tout, et pour les combattre à armes égales, ce ne sera pas trop pour nous de tout votre bienveillant et généreux concours.

Vous n'ignorez pas, en effet, le matériel énorme qu'exige l'enseignement de la médecine : cabinets de physique et de chimie, collections d'histoire naturelle, d'anatomie normale et pathologique, arsenal de chirurgie, hôpitaux, bibliothèque, etc., etc. Pour en juger, voyez les sacrifices que l'épiscopat et les catholiques ont dû faire en faveur de la faculté catholique de médecine de Lille. Les subsides alloués par le gouvernement français et nos ressources personnelles ne sauraient donc nous suffire si nous ne pouvions compter sur l'aide des catholiques français.

Et comment ne pas compter sur eux quand nous allons combattre pour le drapeau de notre religion et pour celui de notre patrie. Autrefois, à l'époque des croisades, la France se mit à la tête des nations qui voulurent conquérir par le glaive l'Orient, ce berceau de notre foi, elle viendra aussi au secours de ses enfants dans cette conquête plus pacifique opérée par la science. Allons, Messieurs, un peu de courage, venez à notre aide, et la victoire ne saurait nous échapper.

Enfin le *R. P. Normand* prend la parole :

C'est de l'affection du Souverain-Pontife pour nos Missions que je suis heureux de vous entretenir.

Déjà S. S. Grégoire XVI nous avait envoyés *en Syrie*. Il y a cinq ans, notre Saint Père Léon XIII confiait à nos missionnaires *l'Égypte*, en nous demandant d'établir au Caire un petit Séminaire pour les Coptes, nation chrétienne intéres-

(1) L'appel du docteur Rouvier a été entendu le jour même : une bibliothèque médicale et des instruments de chirurgie ont été offerts et acceptés avec reconnaissance. Depuis, ce généreux exemple a été imité à Lyon et Grenoble. Les dons en nature, qui peuvent être même du vieux linge pour les pansements gratuits, ont l'avantage de ne point être un aussi grand surcroît de charges à la générosité catholique et ils n'en allègeront pas moins les autres charges écrasantes d'une œuvre de cette nature.

sante et presque toute schismatique. Quel bien c'est faire à une nation, en effet, que de lui former des prêtres saints et instruits ! *Donnez à l'Égypte un curé d'Ars*, me dit le Saint-Père. D'abord, nous avons reçu 12 séminaristes ; aujourd'hui, notre petite maison de la Sainte-Famille en compte plus de 20. Ils sont entièrement à notre charge.

En 1881, il plut à Sa Sainteté d'ériger notre collège de Beyrouth en université. Rappelant un jour au Sacré-Collège les voyages lointains et les labeurs du R. Père Monnot, mon prédécesseur, Léon XIII ajoutait : « Les Missionnaires, à Beyrouth, ont élevé contre le protestantisme une citadelle; je veux la rendre inexpugnable et en faire une Université. »

Nous avons déjà pu conférer à quelques-uns de nos étudiants des diplômes de docteur en philosophie et en théologie.

L'*Arménie* toutefois est la privilégiée de Léon XIII. *C'est ma mission*, m'a dit le Saint-Père en nous la confiant, et il voudrait nous voir établir des écoles partout.

Que ne disposons-nous d'immenses ressources : la moisson est vaste ; on peut ajouter qu'elle blanchit et n'attend que des bras pour la recueillir. Aidez de toutes vos forces nos ouvriers et soyez à l'avance bénis pour tout votre zèle et votre dévouement.

Puis, le Supérieur Général, voulant donner à l'Œuvre un témoignage authentique de sa reconnaissance, en laisse par écrit le monument suivant, dont il donne lecture :

« Messieurs les Associés,

« Un enfant de la Compagnie de Jésus avait laissé, entre les mains du Ba-
« ron de Sarachaga, l'héritage de ses généreuses et hardies entreprises ; elles
« ont pris un nouvel essor entre ses mains et par votre concours.

« Dans votre détachement et votre abnégation, vous voulez en supporter
« tous les labeurs, ainsi que le propriétaire de la Revue toute la dépense,
« sans déduction de ce que les abonnements font rentrer ; et faire profiter de
« ces rentrées, les Missions catholiques. Celles de la Compagnie de Jésus en
« Orient viennent d'en profiter déjà.

« Votre pensée s'est tournée d'abord vers cette institution naissante d'une
« Faculté de médecine à l'Université catholique de Beyrouth. Vous avez

« compris de vous-mêmes combien cette institution pouvait contribuer au « mouvement de retour de l'Orient, à la consolidation des influences catho- « liques et françaises dans le Liban.

« L'avenir dira à quelle grande Œuvre vous aurez contribué en vous « plaçant à la tête de nos plus généreux bienfaiteurs.

« Recevez, Messieurs, mes meilleurs remercîments, et, puisque vous « voulez y attacher un prix spécial, mes encouragements et les bénédictions « de mon cœur, au nom de tous nos missionnaires de Syrie, d'Égypte et « d'Arménie.

« NORMAND, *S. J.*,

« *Supérieur général des Missions de la Compagnie de Jésus,*

« *en Syrie, en Égypte et Arménie.* »

INDEX ANALYTIQUE

ET ALPHABÉTIQUE

DE LA

PREMIÈRE ANNÉE DE LA REVUE DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

AVANT-PROPOS

Quand une semence est confiée à la terre, on est bien sûr qu'elle accomplira le précepte divin : *Germinet juxta genus suum.*

Les feuilles primordiales sortent d'abord de terre et ressemblent assez souvent fort peu à ce qui va suivre ; à quoi cependant elles préparent fidèlement la voie.

La radicule de son côté descend, devient racine proprement dite et donne naissance aux radicelles, puis au foisonnement des chevelus.

Puis sur la tige le cycle de la feuille commence à formuler le logarithme que le grand Géomètre lui a dicté. La fleur dessine brillamment l'espèce que le fruit achève de définir ; tout marche, en un mot, dans l'individu vers la raison spécifique par laquelle il relève de Dieu invinciblement et le révèle.

Ainsi fera notre Revue :

Dès la première année et dès son apparition, son nom même fut une semence et ses premiers travaux une germination primordiale. Elle eut un programme, lequel, sur une donnée, fut formulé de diverses façons ; c'étaient les racines divergentes selon un axe commun ; cet index montre les feuilles venues et peut servir à en supputer comme le cycle.

Notre Revue ne sera toutefois adulte que dans six ans.

Nous en aurons reconnu les fleurs peu à peu.

Le concours annoncé pour 1889 sera son exposition de fruits.

Dieu aura dit si elle est d'espèce *vivace et remontante*, et sous quelle raison *spécifique* elle devra continuer à donner ses feuilles, ses fleurs et ses fruits.

Dans cet index, nous suivons l'ordre *alphabétique*; mais sous chaque titre nous *analysons* les divers sujets dont la *synthèse* fera ressortir notre sujet d'ensemble.

APPROBATIONS. — I. Approbations épiscopales : 1° Monseigneur *Robert*, évêque de Marseille, 1re liv., p. 1; 2° Mgr Vigne, év. de Digne, 2e liv., p. 65; 3° Mgr Marpot, év. de Saint-Claude, 3e liv., p. 130; 4° Mgr Bouange, év. de Langres, 3e liv., p. 130; 5° Mgr Lebreton, év. du Puy, 4e liv., p. 201; 6° Mgr Casagnini, év. de Gallipoli, royaume de Naples, 4e liv., p. 202; 7° Mgr Trotta, év. d'Ariano, 4e liv. p. 203; 8° Mgr *Ortolani*, év. d'Ascoli in Piceno, 4e liv., p. 201; 9° M. l'abbé Picard, de la part de Mgr Bourret, év. de Rodez, 2e liv., p. 66; 10° M. l'abbé Marcha, au nom de Mgr Marchal, archevêque de Bourges, 3e liv., p 130; 11° M. l'abbé Farnier, au nom de Mgr Leullieux, archevêque de Chambéry, 3e liv., p. 130.

II. Approbations des religieux et encouragements : Dom Piolin, bénédictin de Solesmes; R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus; R. P. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus; R. P. Fristot; R. P. Baestens, directeur des Précis historiques, 3e liv., p. 131 à 134; R. P. Sonna Solaro, 4e liv., p. 202.

III. Approbations venues de l'étranger et encouragements : Mgr l'abbé de Molnar, curé de Komorn (Hongrie); M. le chanoine Dominico Mannajoli, recteur du séminaire de Todi; le directeur du *Messager* de Lisbonne; M. le chevalier de Silva, architecte de S. M. le roi de Portugal; M. Blanchard, sculpteur à Malte-Brugge, 3e liv., p. 131-134.

IV. Divers : Le Rédacteur du *Messager de Saint-François d'Assise*; M. le chanoine Cerf, de Reims; M. le chanoine Corblet, fondateur de l'*Art chrétien*; M. des Buttes; M. l'abbé Chaumont, de Paris (ibidem); M. Grimouard de Saint-Laurent (ibidem).

V. La presse catholique, voir 1re liv., p. 56.

ARCHÉOLOGIE. — V. *Beaux-arts* (partie illustrée de la Revue); *Custode du* VIe *siècle* (planche VIII), *Groupe de Reims* (planche XI), *Instruments de paix* (planches XII et XVI). Voyez les *Monuments de l'Eucharistie*. Monseigneur Barbier de Montault sur les *Fers à hostie*, 1re liv., p. 39. La *Croix de Caravaca*, 3e liv., p. 107. Voir encore *variétés* (variétés liturgiques, symboliques, etc.)

BEAUX-ARTS. — 1° La partie illustrée de la Revue.

Planche I. *Le R. P. Drevon*, fondateur du Musée et de la Bibliothèque eucharistiques de Paray-le-Monial. Photographié par Robardet sur le buste (par Fedeli), placé à la bibliothèque. Héliogravure de Dujardin, 1re liv. (en regard), page 5.

Planche III. (La p. II est représentée par les courbes synoptiques), même liv., page 32. *Fers à hostie*, du monastère de Sainte-Croix, à Poitiers (XIIIe siècle), d'après la photographie, similigravure de Petit, 1re liv., p. 40. (Voir l'explication des planches à la fin de la livraison, p. 64).

Planche IV. *Le reliquaire du saint Corporal d'Orviète*, par Ugolin de Viéri. XIVe siècle. D'après la photographie photoglyptie de Goupil, 1re liv., p. 40. (Explication de la planche à la fin de la liv., p. 64).

Planches V, VI, X, XIV. Vitraux de Saint-Etienne-du-Mont, XVIIe siècle, d'après les cartons de Nicolas Pinaigrier, contemporain de Jean Cousin : Phototypie Ad. Braun : 1° *Jésus-Christ sous le pressoir*, 1re liv., p. 56. Explication, même liv., p. 64. (Un travail ultérieur est annoncé sur l'ensemble et le détail de ce grand chef-d'œuvre qui comportera 12 planches); 2° l'*Adoration ;* le Saint-Sacrement entouré des symboles de l'Ancien Testament, 2e liv., p. 76; légende : fin de la livraison page 128; 3° Suite des symboles de l'Ancien Testament : *Abraham* sous le chêne de Mambré; Incendie de Sodome, 2e liv., p. 144 ; légende, page 173; 4° *La multiplication des pains* et la scène d'Emmaüs, 4e liv., page 205; légende, page 229.

Planche VII. L'Exposition du Saint-Sacrement. Panneau peint de Paray-le-Monial (XVIIe siècle). Héliogravure de Dujardin, 2e liv., p. 96; explication de la planche, à la fin de la livraison, p. 128.

Planche VIII. Custode en ivoire du VIe siècle. Photographie Goupil, d'après le cliché de M. Terris, 2e liv., p. 104, suit une notice p. 105; la légende à la fin de la livraison, p. 128.

Planches IX, XIII, XVII. Tapisseries de Rubens à Madrid. (XVIIe siècle). Phototypie de Braun : 1° *Le Triomphe de la loi de grâce* sur la superstition du paganisme, 2e liv., p. 122; explication de la planche à la fin de la livraison, p. 128 (remarquez Scipion l'Africain coiffé d'une chimère). L'explication d'ensemble de ces tapisseries, ou plutôt de cette épopée, est réservée ; 2° *la Destruction des sacrifices païens* par le Saint-Sacrifice, 3e liv., p. 186, explication de la planche en regard; 3° *la Victoire du Saint-Sacrifice*, planche et légende, 4e liv., page 241, légende, page 238.

Planche X. V. ci-dessus planche V et suite.

Planche XI. Groupe de la cathédrale de Reims (*la Communion militaire* ou sous les armes, peut-être Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines ; peut-être Abraham et Melchisédech; peut-être un autre sujet ?.....) Phot. Trompette. Héliogravure Dujardin, 3e liv., p. 156. Très compétente explication de M. le Chanoine Cerf et note de la rédaction, 3e liv. p., 174.

Planche XII et XVI. *Divers instruments de paix* avec l'explication des planches en regard, 3e liv., p. 172 ; 4e liv., p. 228; (note sur le Baiser de paix, 4e liv., page 236) Similigravure de Petit.

Planche XIII. V. pl. IX et suite.

Planche XIV. V. pl. V et suite.

Planche XV. *Le jour de triomphe de l'Eucharistie* (au ciel), tableau de Schedone, au musée de Paray-le-Monial (XVIIe siècle). Phot. Robardet, photogravure Goupil, 4e liv., page 210; légende, 234 (courte étude sur le choix des saints qui figurent dans cette composition).

2° *Esthétique du Règne (de l'Eucharistie dans les arts)*. Un premier mot de M. Grimouard de Saint-Laurent sur ce sujet, 2e liv., p. 128 (sous-page).

Les Œuvres de Raphaël (par le même), 3e liv., p. 187, 4e liv., p. 241. Raphaël et l'Eucharistie; Raphaël et Fra Angelico.

L'Incendie du Borgo, 3e liv., p. 194.

La Dispute du Saint-Sacrement, 3e liv., p. 195; 4e liv., p. 240 et la suite. Ce que ce mot signifie, 4e liv., p. 245.

La messe de Bolsène. 4e liv., p. 249.

BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUE. — V. Musée et Bibliothèque.

BIBLIOGRAPHIE DU RÈGNE. — Un monument à la souveraineté du Christ et de Marie, 4e liv., p. 261. V. Musée et Bibliothèque.

COMMUNION RÉPARATRICE.

Les origines de l'Œuvre, 3e liv., p. 165.

Bref de S. S. Pie IX au fondateur, 3e liv.p. 169.

Statistique, 1re liv., p. 31 et suite.

La Communion réparatrice des hommes en projet, 4e liv., p. 222 et suite. Adresse au Saint-Père pour cet objet, *ibid.*, p. 226. Le mal social, c'est la communion désertée par les hommes, 1re liv., p. 29 et suite; p. 57 et suite.

DOCTRINE DU RÈGNE.

La Royauté de Jésus-Christ. Bossuet sur ce sujet, 1re liv., p. 16. Cette royauté dogme des dogmes, 4e liv., p. 261. Le livre de la *dévotion à la souveraineté du Christ*, 4e liv., p. 261. La Royauté de Jésus-Christ, nœud de la question sociale, 3e liv., p. 137. Le Règne de Jésus-Christ dans l'ascétisme de saint Ignace, 3e liv., p. 159. A Jésus la couronne et la tiare, 3e liv., p. 145.

La Royauté sacerdotale de Jésus-Christ, 3e liv., p. 150.

La Royauté eucharistique de Jésus-Christ. Le P. William Faber sur ce sujet, 1re liv., p. 19. Division du sujet, 1re liv.., p. 58. Doctrine de la royauté eucharistique, 3e liv., p. 135 et suite; 4e liv., p. 205 et suite (royauté thaumaturgique). Le Règne eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1re liv., p. 13 et suiv. La régénération de l'homme par la Sainte Eucharistie, 2e liv., p. 82. V. *Eucharistie*. V. *Beaux-Arts*, en particulier *tapisseries de Rubens* (planches IX, XIII et suite).

Dispute du Saint-Sacrement. Ce que ce mot signifie... (c'est le grand acte, l'*académie* permanente de l'Église, par l'adoration, la défense et l'apologie du Saint-Sacrement), 4e liv., p. 245.

ÉDUCATION. — Un spécimen de l'*école selon Dieu* ou le Rondeau (petit séminaire de Grenoble), au temps où Drevon était écolier, 2e liv., p. 99.

EUCHARISTIE. — Voyez *Doctrine* du Règne (royauté eucharistique). *Communion réparatrice*, *monuments eucharistiques*, etc.

Acta eucharistica (projets des), 1re liv., p. 55. Musée circulant, 1re liv. Album eucharistique. 1re liv. 62.

Orpheus eucharisticus, 1re liv., p. 60.

L'Eucharistie enseignante, comparée au Crucifix enseignant, 4e liv., p. 246 et suite.

L'Eucharistie engendre les grandes vertus, exemple des grands saints : saint François Xavier, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paule, etc., 2e liv. p. 94 et et suite.

Symbolisme eucharistique aux premiers siècles, 3e liv., p. 190. Philologie monumentale de l'Eucharistie, 1re liv., p. 42-46.

Un trait de foi à la présence réelle, *attribué* à saint Louis et *restitué à Simon de Montfort*, 4e liv., p. 253.

Inscription grecque du temps de Théodose, p. 264 et 265. — *Le Pain eucharistique de Deir-Mokallès*, p. 264 et 265.

FRANC-MAÇONNERIE (la) et Victor Drevon, 4e liv., p. 224 et suite.

MIRACLES EUCHARISTIQUES.

Projet des *Acta eucharistica* et première exposition à Lille, 1re liv., p. 55 et 56.

La messe de Bolsène, 4e liv., p. 249.

Carte des miracles à dresser par régions : l'Italie, 4e liv., p. 202 et 267 (note).

LES MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE.

Études des monuments ; classification ; méthode par Mgr Barbier de Montault, 1re liv., p. 33 et suite.

MUSÉE EUCHARISTIQUE ET BIBLIOTHÈQUE.

Rapport sur le Musée et la Bibliothèque de Paray-le-Monial au Congrès eucharistique d'Avignon, 1re liv., p. 52 et la suite.

Origines et commencements, 1re liv., p. 28 et 34

Projet d'un musée circulant, 1re liv., p. 55.

Monseigneur de Gallipoli au royaume de Naples, sur le musée, 4e liv. p. 202.

Catalogue du Musée de Paray-le-Monial, 2e liv., p. 123 ; 3e liv., p. 197 ; 4e liv., p. 257.

Importance de la Bibliothèque, 1re liv., p. 62 ; vues de M. l'abbé Corblet, fondateur de l'art chrétien (importance acquise et à acquérir).

Projet d'un catalogue monumental, 1re liv., p. 55.

REVUE DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST. — (L'œuvre, les nouvelles).

Aux lecteurs, 1re liv.. p. 5. Le directeur-proprietaire à ses *abonnés* et a ses collaborateurs, 3e liv., p. 135.

Programme, 2e liv., p. 68 et 73. Un second programme, 3e liv., p. 141.

Appel de collaboration, 3e liv., et p. 143.

Destination des rentrées de fonds par les abonnements, 3e liv., p. 139. Première destination effectuée. 4e liv., page 268.

Les comités de direction, d'action, de rédaction. Société des Fastes et des Monuments, 1re liv., p. 10 ; 4e liv., p. 202. Opinion de Monseigneur Bartholomeo Ortolani. Première réunion des associés à Paray-le-Monial. Rapport sur la séance, 4e liv., p. 263.

Action de grâces et *messes* pour les collaborateurs de l'œuvre, 3e liv., p. 140.

Le *concours* de 1889 annoncé, — à préparer, 3e liv., p. 140.

La place de la Revue sur la table du *salon de visite* (le messager de Lisbonne), 3e liv., p. 134.

Alliance de l'œuvre de la Revue avec les grandes Œuvres catholiques de l'Orient, 4e liv., p. 268.

LES SERVITEURS DU RÈGNE. — A suivre.

Le R. P. Drevon, notice (avec avant-propos), 1re liv., p. 27 ; 2e liv., p. 76 ; 3e liv., p. 157 : 4e liv., p. 211.

N. B. Les *Saints* canonisés, comme sainte Thérèse, saint Ignace, etc., ayant eu un rapport spécial avec notre objet, ou les serviteurs ayant joué un rôle évidemment grand, figureront sous ce titre : *les Grands Serviteurs du Règne*. Les *Serviteurs contemporains* que la mort ferait disparaître devant nous, de la scène du monde, auront leur place à la suite du R. P. Drevon. Un général français, jadis *pèlerin* de Paray-le-Monial, se présente déjà à nous. Mais il devra probablement céder sa place à celui qui vient d'emporter dans sa tombe royale tant de chères et saintes espérances, et qui aima mieux, un certain jour, ne pas régner que de cesser d'être le *loyal serviteur du Règne* et le sergent de N.-S. Jésus-Christ.

VARIÉTÉS.

1° Variétés *archéologiques*. La *croix* de l'autel, 1re liv., p. 59 ; 2e liv., p. 109 et 116 (note). La vraie croix, de quel bois? probablement de cèdre, 2e liv., p. 110. La tête de mort au pied de la croix, 2e liv., p. 113. L'aiguière de Pilate ; l'oreille de Malchus, 2e liv., p. 121. Le crucifix de Fra Angelico et les crucifix jansénistes, 1re liv., p. 58. Les sigles INRI et XPC, 1re liv., p. 47 et 48. Le soleil et la lune ; manière de les représenter avec Notre-Seigneur en croix, 1re liv., p. 45.

2° Divers *symbolismes*. Le symbolisme eucharistique, 3e liv., p. 190 ; 4e liv., p. 229. *Pâquerettes*, leur symbolisme, 1re liv., p. 46 et 48. Les *tiges feuillues* 1re liv., p. 47. Le chêne de Mambré, 3e liv., p. 174 (aux vitraux de St-Étienne-du-Mont). Les hosties faites en forme de monnaies, 1re liv., p. 59 ; 3e liv., p. 176.

3° Variétés *liturgiques* : L'*Ecce Agnus Dei* de la communion, 3e liv., p. 178 et 184. L'*Agnus Dei* sur les fers à hosties, 1re liv., p. 51.

4° Note héraldique sur le Drapeau de la France quand elle sera rendue à la monarchie chrétienne, 4e liv., p. 255.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans les quatre livraisons de l'année 1883

PREMIÈRE LIVRAISON

TEXTE

Lettre de Sa Grandeur Mgr Robert, évêque de Marseille..... 3
Quelques mots aux lecteurs, par le Secrétaire de la Rédaction 5
Le Règne eucharistique de N.-S. Jésus-Christ, par Des Murgers..... 13
Notice sur le R. P. Drevon, par un ami du P. Drevon..... 27
Les Monuments de l'Eucharistie, par Mgr Barbier de Montault..... 33
Le fer à Hosties de Poitiers, par Mgr Barbier de Montault..... 39
Rapport sur le Musée et la Bibliothèque eucharistiques de Paray-le-Monial, par l'abbé Gauthey..... 53
Explication des planches..... 61

ILLUSTRATIONS

Pl. I. — Portrait du R. P. Drevon, héliogravure Desjardins.
Pl. II. — Courbes synoptiques de la Communion fréquente, lithogr. Desrosiers.
Pl. III. — Le Fer à Hosties de Ste-Radegonde, typographie Petit.
Pl. IV. — Le Reliquaire d'Orviète, photographie Goupil.
Pl. V. — Un vitrail (inédit) de St-Etienne-du-Mont, phototypie Braun.

DEUXIÈME LIVRAISON

TEXTE

Approbations épiscopales 65
Lettre-programme de Marseille, par E. de L..... 67
Un second programme, par un théologien..... 73
Les origines eucharistiques, par Des Murgers..... 77
La régénération, par Ducœur..... 82
L'école selon Dieu (suite de la notice sur le P. Drevon), par un ami du P. Drevon..... 97
Custode du VIe siècle, par un archéologue..... 105
La croix de Caravaca, par Mgr Barbier de Montault..... 107
Catalogue du musée eucharistique..... 123
Explication des planches..... 128

ILLUSTRATIONS

Pl. VI. — L'Adoration, 2e vitrail (inédit) de St-Etienne-du-Mont, à Paris, phototypie Braun.
Pl. VII. — L'Exposition du St-Sacrement, panneau du musée de Paray, héliogravure Desjardins.
Pl. VIII. — La Custode du VIe siècle, de l'abbé Couissinier, à Marseille, photographie Goupil.
Pl. IX. — Le Triomphe de la loi de Grâce, par Rubens, à Madrid, phototypie Braun.

TROISIÈME LIVRAISON

TEXTE

Approbations épiscopales 129
Appréciations sur l'Œuvre 131
Le Directeur-Propriétaire à ses collaborateurs et abonnés, par le baron A. de Sarachaga 135
La Royauté eucharistique de N.-S., par un ancien profess. du gr. séminaire. 145
Notice sur le R. P. Drevon (suite), par un ami du P. Drevon 157
Monum. de l'Eucharistie, par L.-H.-E. — M. le chan. Cerf. — La Rédaction. 173
Les œuvres de Raphaël, par I. Grimouard de Saint-Laurent 187
Catalogue du musée eucharistique 197

ILLUSTRATIONS

Pl. X. — L'apparition des anges à Abraham, St-Etienne-du-Mont, Paris.
Pl. XI. — Groupe de la cathédrale de Reims.
Pl. XII. — Instruments de paix.
Pl. XIII. — La destruction des sacrifices païens, *Rubens*.

QUATRIÈME LIVRAISON

TEXTE

Approbations épiscopales 201
La Royauté eucharistique de N.-S. Jésus-Christ, par un ancien professeur du Grand Séminaire 205
Notice sur le R. P. Drevon, par un ami d'enfance du P. Drevon 211
La Multiplication des pains dans le désert et la Cène d'Emmaüs, par P. F. 229
Les Œuvres de Raphaël, par Grimouard de Saint-Laurent 241
Note héraldique sur un projet de drapeau pour la France rendue à la monarchie chrétienne 255
Catalogue du Musée eucharistique 257
Bibliographie 261
Réunion des Associés 263

ILLUSTRATIONS

Pl. XIV. — La Multiplication des pains au désert, St-Etienne-du-Mont, Paris.
Pl. XV. — Le jour du Triomphe de l'Eucharistie.
Pl. XVI. — Instruments de paix.
Pl. XVII. — La Victoire du St-Sacrement, tapisserie de *Rubens*.

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

Imp. X. Jevain, rue Sala, 44, Lyon